

LE P. FERNAND HARTZER

LES

Iles Blanches

DES

Mers du Sud

CH. AMAT, ÉDITEUR

PARIS

LIBRAIRIE Ch. CHADENAT
Livres, Gravures, Cartes, etc.
sur l'ASIE - AFRIQUE
AMÉRIQUE - Océanie

17, Quai des Grands Augustins

PARIS

29014

LES
ILES BLANCHES
DES
MERS DU SUD

PARIS

IMPRIMERIE DE D. DUMOULIN

5, rue des Grands-Augustins, 5

LES
ILES BLANCHES
DES
MERS DU SUD

HISTOIRE DU VICARIAT APOSTOLIQUE
DES ARCHIPELS GILBERT ET ELLICE

PAR
LE PÈRE FERNAND HARTZER

MISSIONNAIRE DU SACRÉ-CŒUR



PARIS

MAISON VIC ET AMAT
CHARLES AMAT, LIBRAIRE-EDITEUR

11, RUE CASSETTE, 11

1900

LES BLANCHES

LES DE SUISSE

LES VIGNES DE SUISSE

29014
'03

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LES VIGNES DE SUISSE

II 19615
H33

AU
TRÈS RÉVÉREND PÈRE JULES CHEVALIER
FONDATEUR ET SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA
SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR

CE LIVRE EST HUMBLEMENT DÉDIÉ

F. H.
MISS. DU SACRÉ-CŒUR

19 mars 1900.

Imprimatur.

Die 21 martii 1900.

O DELIN, V. G.

Imprimatur.

Die 25 martii 1900.

J. CHEVALIER

SUP. GÉN., MISS. DU SACRÉ-CŒUR.

PRÉFACE

En écrivant ces quelques pages, je me suis proposé de faire connaître un nouveau vicariat apostolique, formé dans les solitudes de l'océan Pacifique, de ces îles presque inconnues, que l'on appelle les atolls des mers du Sud.

Les missions d'Océanie confiées à la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur¹ se divisent actuellement en trois vicariats gouvernés par trois vicaires apostoliques ayant le caractère épiscopal : Le vicariat apostolique de la Nouvelle-Guinée anglaise, le vicariat apostolique de la Nouvelle-Poméranie, et le vicariat apostolique des îles Gilbert et des îles Ellice.

C'est l'histoire de cette dernière mission que je retrace dans ce volume.

Les coutumes de ces peuples ont été décrites d'après les relations des missionnaires, et les quelques notes laissées par les navigateurs qui n'ont fait, du reste, que passer dans ces parages.

Ces coutumes disparaissent rapidement aujourd'hui devant l'envahissement progressif de la civilisation européenne.

J'ai laissé de côté la question de l'origine des races polynésiennes, qui est encore loin d'être résolue d'une manière définitive.

Sur la formation géologique des atolls, j'ai exposé, sans

1 La Société des Missionnaires du Sacré-Cœur a été fondée à Issoudun, le 8 décembre 1854, par le T. R. P. Jules Chevalier. Elle est divisée en plusieurs Provinces sous l'autorité d'un supérieur général, et se compose de religieux faisant les trois vœux ordinaires à perpétuité.

les discuter, les deux théories de soulèvement et d'affaissement, ces systèmes ayant tous les deux de savants défenseurs. Le lecteur pourra choisir.

Il était un peu difficile, je le reconnais, de donner à ce livre le charme des descriptions qui accompagnent les récits des missionnaires parcourant les grands bois, escaladant les montagnes, chevauchant par les savanes et les déserts.

Dans ces îles blanches des mers du Sud, il n'y a ni ravins, ni montagnes, ni plaines sans limites, ni sombres forêts, ni fleuves majestueux; rien que la grande monotonie de la mer, et son écume, éternellement blanche, qui se brise, dans l'air embrumé, sur des rivages de nacre broyée.

Mais dans ces îles oubliées se trouvent des âmes, des âmes rachetées au prix du sang d'un Dieu.

C'est l'histoire merveilleuse de leur conversion et des grâces qui leur furent données, que j'essaye de raconter.

Puissent ces quelques pages faire bénir à jamais les miséricordes infinies du Cœur de Jésus et le nom si cher et si beau de Notre-Dame du Sacré-Cœur; puissent-elles être une preuve nouvelle de toute l'étendue de ces promesses de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie en faveur des personnes dévouées au Sacré-Cœur: Je répandrai d'abondantes bénédictions sur toutes leurs entreprises, et je donnerai aux prêtres le talent de toucher les cœurs les plus endurcis.

F. H., Miss. S. C.

Paris, 19 mars 1900.

LISTE
DES
AUTEURS ET DES OUVRAGES
CITÉS OU CONSULTÉS

- American Journal of science, 1889.
Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur (Issoudun, Indre).
Annales hydrographiques de 1864.
Asiatic Journal, vol. XXXI.
Lettres du R. P. Bontemps dans les Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.
Rapport du R. P. Bontemps, supérieur de la mission de Micronésie, à S. Ém. le Cardinal préfet de la Propagande, 1893.
BOURNE (G. C.). — Proceedings of the Royal Society.
BORMY (D^r J. C.). — Appendice aux œuvres de Darwin.
Bulletin of the royal geographical Society, juin 1888 et 1890.
BURNEY (James). — A Chronological history of the discoveries in the South sea.
BUTLER. — Annals and Magazine of natural history. March, 1885.
CAT (Édouard). — Les Grandes Découvertes maritimes du XIII^e au XVI^e siècle.
CHAMISSO (A. von). — Entdeckungsreise in die Südsee und nach der Beringstrasse.
Lettre du R. P. Cochet dans les Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.
Carta general de las islas Palaos, Marianas y Carolinas, par Francisco Coello y Quesada.
La Question des Carolines, par le colonel Don Francisco Coello y Quesada.
Troisième Voyage du capitaine Cook.
DANA. — Corals and Coral Islands.

DARWIN (C.). — Les Récifs de corail. Traduction de M. L. Cosserat. Introduction du traducteur.

Mémoires sur les opérations géographiques faites dans la campagne de la corvette de S. M., la *Coquille*, pendant les années 1822-1825, par L. Duperrey, capitaine de frégate, commandant l'expédition.

✓ ELLIS (William). — Polynesian Researches. London, 1831.

FIGUIER. — La Vie et les mœurs des animaux.

FISHER. — Reise von Apia nach den Gilbert und Marshall Inseln. — Annalen der Hydrographie und maritimen meteorologie. Berlin, 1891-1892.

FRADIN (E.). — Descriptions et plans des îles composant l'archipel Gilbert.

Geographical Journal, 1897. — Notes on the character and mode of formation of the coral reefs of the Salomon Islands, being the result of observations made in 1882-1884, by H. B. Guppy, M. B. F. G. S., during the surveying cruise of H. M. S. « Lark ». — Proceedings of the Royal Society of Edinburgh, 1885-1886.

— HAGER (Carl.). — Die Marshall Inseln.

HAMY. — Mémoires sur l'histoire de la géographie.

Hydrographie du grand Océan. Bulletin de la Société géographique. Paris, 1840.

Historias de las islas Marianas, Carolinas y Palaos, por el Coronel de infanteria D. Luiz Abanez y Garcia.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE (l'amiral). — Les Marins du xv^e et du xvi^e siècle.

KOTZEBUE. — Nouveaux Voyages autour du monde.

KRUSENSTERN (DE). — Recueil de mémoires hydrographiques pour servir d'analyse et d'explication à l'atlas de l'océan Pacifique. Saint-Pétersbourg, 1824.

KRUSENSTERN (Commodore DE). — Beyträge zur Hydrographie der Grössen Ozane. Leipzig, 1819.

LACAZE-DUTHIERS. — Histoire naturelle du corail.

LE BON (G.). — Les Premières Civilisations.

Lettres du R. P. Lebeau dans les Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

- LEGRAS (A.). — Océan Pacifique. Renseignements sur les archipels Marshall et Gilbert. Paris, 1875.
- Lettres de Mgr Leray dans les Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.
- LESSON. — Les Polynésiens, leur origine et leurs migrations.
- LOUVET (L. E.). — Les Missions catholiques au XIX^e siècle.
- MAURY (Albert). — La Terre et l'Homme.
- MEINEIKE. — Die Inseln des stillen Oceans.
- MELVILLE. — Les Iles Marquises.
- MILNE-EDWARDS. — Histoire naturelle des Corallières ou Polypes proprement dits.
- MÆRENHOUT (J. A.). — Voyages aux îles du grand Océan.
- MOSS (Frederick). — Trough atolls and Islands in the great South sea.
- MURRAY (John). — Report on the scientific results of the voyage of H. M. S. Challenger.
- NAVARETTO. — Collection de los viajes.
- Notice sur les îles du grand Océan. Bulletin de la Société de Géographie du Paris, 1831-1832.
- The Governor Philips to Botany Bay. Londres, 1789.
- PICKEN (A.). — Travels and researches of eminent english missionaries.
- PORTLOCK. — Relation des voyages.
- PURDY. — Tables of positions 1816. (The oriental Navigator).
- QUOY et GAIMARD. — Mémoire sur l'accroissement des polypes lithophytes, etc., lu à l'Institut, 14 juillet 1822.
- RECLUS (Élisée). — Nouvelle Géographie universelle.
- Relation d'un voyage à l'île de Taïti et aux îles voisines, exécuté en 1774, par ordre de Don Manuel de Amat y Junient, vice-roi du Pérou et du Chili, par la frégate espagnole l'*Aguila* et le paquebot le *Jupiter*, sous le commandement de Don Domingo de Boneghea, capitaine de *Aguila*, rédigé par Don José Andréa y Varela, capitaine du *Jupiter*.
- Reported dangers to navigation U. S. Hydrographic Office, 1871.
- SAVILLE-KENT. — The Great Barrier reef of Australia.
- Sailing directions for the Pacific islands. London. Admiralty, 1892.

Société de Géographie de Paris. Bulletins et comptes rendus des séances.

TCHIHATCHEF (P. DE). — Considérations géologiques sur les îles Océaniques.

✓ TURNER (G.). — Samoa, a hundred years ago and long before.

✓ TURNER (G.). — Mineteen years in Polynesia.

WALLACE-RUSSEL (A.). — Island life.

Lettres du R. P. Van der Wouwer dans les Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

WHARTON (Capitaine R. N.). — Nature, vol. VI.

WHITMEE. — Mission cruise in the South Pacific. 1871.

✓ WILKES (Commodore). — U. S. N. Narrative of the United States exploring expedition. 1845.

WOODFORD (C. M.). — The Gilbert islands. The geographical Journal. 1895.

WOODFORD. — Exploration of the Salomon islands. Note p. 352. Proceedings of the R. G. S. 1888.

ZARAGOZA (Don Justo DE). — Historia del descubrimiento de las regiones austriales.

LES ILES BLANCHES

DES MERS DU SUD

PREMIÈRE PARTIE

I

LE DÉPART

L'Élisabeth. — Les îles du Pacifique. — Une guirlande de verdure sur les eaux. — La vie coralliaire. — Les îles Gilbert et les îles Ellice — Croyances païennes. — Les protestants aux Gilbert. — Missionnaires espagnols. — La hiérarchie catholique en Océanie. — Une chrétienté sans prêtre. — En avant.

Le 12 avril 1888, un petit schooner, *l'Élisabeth*, quittait les eaux bleues de la rade d'Apia, en Océanie, faisant voile vers le Nord, dans la direction de l'archipel des Gilbert.

Poussé par un vent favorable, il laissait bientôt derrière lui les côtes boisées de l'île d'Upolu et sa baie merveilleuse. Déjà les hautes mâtures des croiseurs américains et allemands, gardiens des Samoa, ont disparu à l'horizon ; l'île de Sawai a surgi tout près, comme une vision de montagnes d'un violet rose, pour s'effacer presque aussitôt dans la brume du soir. Et la goélette s'en allait, s'enfonçant dans la nuit, les voiles gonflées d'une bonne brise, douce et tiède, qui pressait sa course rapide.

L'Élisabeth n'est pas un yacht de luxe, c'est un voilier de 45 tonneaux, vieux et meurtri, fatigué par les houles, mal tenu, mais solide encore. Il n'a point, cette fois, ses passagers ordinaires, ses travailleurs noirs des îles et sa cargaison habituelle de copra.

Trois missionnaires sont à bord : ils s'en vont proclamer là-bas sur ces terres inconnues leur chère et belle devise : « Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus. »

Missionnaires du Sacré-Cœur, ils sont envoyés par l'Église pour le faire connaître et le faire aimer, jusque sur les plages lointaines et oubliées des îles blanches des mers australes.

*
* *

Aux antipodes de l'Europe, dans cette partie de l'Océanie à laquelle le Président de Brosses a le premier donné le nom de Polynésie¹, se trouve tout un monde d'îles et d'archipels.

Semées dans les solitudes immenses de l'océan Pacifique, comme des étoiles dans le firmament, ces îles de toutes formes et de toutes grandeurs, apparaissent tantôt isolées, tantôt émiettées en traînées d'atolls et de récifs de corail blanc, miroitant comme une rivière de perles, sur ce grand désert bleu. Les unes élevées, montagneuses, ont l'aspect tourmenté des régions volcaniques; les autres basses et sablonneuses, tout en plaines boisées, sont entourées de grèves blanches comme les neiges. Plusieurs portent encore la trace des éruptions volcaniques dont elles sortirent, en coulées de lave et en roches de basalte, d'olivine, de spath calcaire ou de jaspé.

Beaucoup s'élèvent à peine au-dessus de la surface des eaux, dans une ceinture d'écume irisée : îles coralligènes,

1. Le Président de Brosses, dans son *Histoire des terres australes*, a le premier donné le nom de Polynésie à toutes les îles de l'Océanie actuelle. Cette disposition, adoptée d'abord par la plupart des géographes et des voyageurs, a été plus tard restreinte, par de Rienzi et d'Urville, aux îles et aux archipels peuplés seulement par la race jaune, ou famille tabouenne, comme l'a appelée Homalius d'Halloy. Voir Lesson, *les Polynésiens, leur origine et leurs migrations*.

formées lentement pendant des siècles par l'action constante de milliers de madrépores et de polypiers, travailleurs sans cesse renaissants des mers tropicales.

Trois cents de ces îles de l'Océanie, d'une superficie totale de quatre millions d'hectares, sont l'œuvre des zoophytes¹.

Ces récifs madréporiques se retrouvent dans toutes les régions torrides, et forment autour du globe une zone presque ininterrompue. Mais nulle part ils ne sont aussi nombreux que dans les mers australes, qu'ils semblent couvrir d'un réseau de pierres, débris d'un continent mystérieux, dont les assises se seraient effondrées dans les profondeurs de l'océan Pacifique, ou vestiges d'une terre soulevée, marquant l'emplacement d'îles volcaniques semblables à celles qui existent encore actuellement; volcans éteints depuis des siècles, dénudés par l'action des vagues, emportés peu à peu et disparus sous les flots, ne laissant d'autre trace de leur existence que des amas madréporiques de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, formés à leurs sommets par des débris calcaires et par la croissance progressive des zoophytes.

Ces îles madréporiques sont l'exemple le plus étonnant de l'expansion et de la résistance merveilleuse d'infiniment petits, toujours en lutte contre les forces les plus puissantes de la nature².

*
* *

Pyrard de Laval, qui ne connaissait pas encore les îles coralliennes du Pacifique, à peine entrevues quelques années auparavant par les navigateurs espagnols, décrivait ainsi, en 1601, les atolls des îles Malouines, déjà connues des marins de Saint-Malo. « C'est une merveille de voir chacun de ces

1. Voir Lesson, *les Polynésiens, leur origine, leurs migrations*.

2. Voir A. Russell Wallace, *Island life*. P. II, chap. xv.

atollons¹ environné d'un grand banc de pierre tout autour, n'y ayant point d'artifice humain qui pût si bien fermer de murailles un espace de terre comme cela est. Ces atollons sont quasi tout ronds, ou ovales, ayant chacun trente lieues de tour, les uns quelque peu plus, et sont tous de suite et bout à bout, depuis le Nord jusqu'au Sud, sans aucunement s'entre-toucher.

« Étant au milieu d'un atollon, vous voyez autour de vous le grand banc de pierre qui entoure et qui défend les îles contre l'impétuosité de la mer. Mais c'est chose effroyable, même aux plus hardis, d'approcher ce banc et de voir venir de bien loin les vagues se rompre avec fureur tout autour².

*
* *

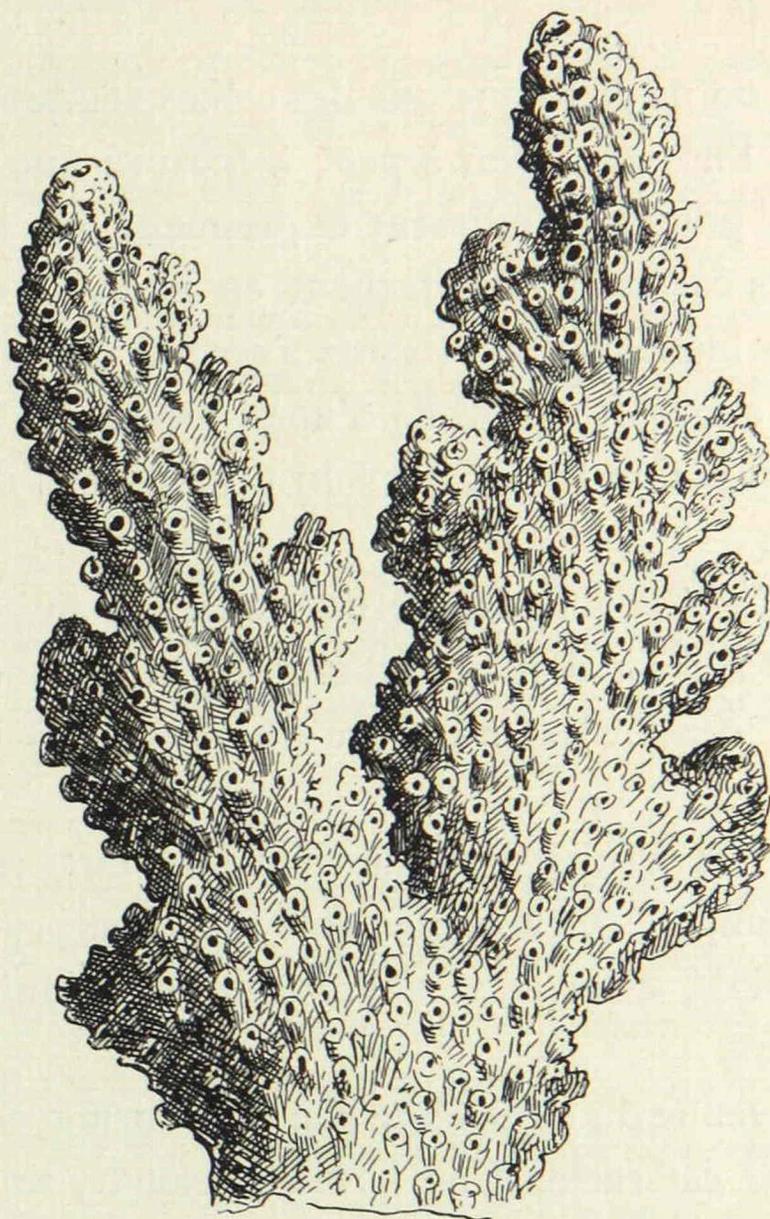
La grande houle du Pacifique, poussée par les vents alizés, soufflant constamment dans la même direction, arrive sur ces récifs en soulevant des vagues presque aussi hautes que celles que la tempête accumule dans nos zones tempérées. Rien ne saurait résister à cette rage incessante, le roc le plus dur de porphyre, de granit ou de quartz, serait démoli par cette force irrésistible, tandis que ces blanches rives de corail demeurent éternellement victorieuses. Qu'importe que la tourmente leur arrache par milliers d'énormes blocs; que peut-elle contre le travail incessant de myriades d'ar-

1. Les mots *attollons*, *atollons*, *attoll*, *attolle*, *atoll*, désignent des îles basses, d'origine madréporique. L'orthographe de ce mot, probablement du latin *attollo*, est très variée. Nous nous arrêtons à la forme adoptée par Élisée Reclus, dans sa *Nouvelle Géographie universelle*. Le docteur Dana admet l'origine maldivite de ce nom, *ator*, signifiant en langue malaise : ordre ou rang, et cite à l'appui : le titre du roi des Maldives, Ibrahim Sultan, roi des treize atollons et des douze cents îles.

Les îles Malouines, auxquelles Pyrard de Laval donne le nom d'atollons, diffèrent par leur formation des atolls du Pacifique.

2. Cité. Figuiier, *la Vie et les mœurs des animaux*.

chitectes à l'œuvre nuit et jour ? Le corps mou et gélatineux d'un polype triomphe, par l'action des lois vitales, de l'im-



MADRÉPORE PLANTAIN

mense pouvoir mécanique des vagues de l'Océan, auquel ne résisteraient, ni l'art de l'homme, ni les ouvrages inanimés de la nature.

*
* *

Malgré les assauts continuels de l'Océan qui semble vouloir tout détruire, rien de plus gracieux que ces atolls à peine émergés de quelques mètres au-dessus des eaux. Leurs panaches de cocotiers et leurs bouquets d'arbres sombres,

d'un vert d'émeraude velouté, mordu par la ligne du rivage d'une blancheur de nacre, ressemblent à des guirlandes de feuillage et de fleurs flottant sur une mer d'un bleu de turquoise.

De loin, on ne distingue que des taches sombres, coupant la ligne de l'horizon; peu à peu, à mesure que l'on s'approche, ces points grandissent et prennent une forme plus précise : les cocotiers se détachent en fines aigrettes, plus bas la zone blanche des brisants s'accuse par instants, et toute l'île apparaît en traits d'une finesse de miniature, découpée en pleine lumière sur un profond ciel de saphir à reflets d'or.

Bientôt l'oreille perçoit le bruit de la mer qui déferle sur le rocher. Ce n'est d'abord qu'un son monotone et doux, mystérieux comme le murmure du vent sous les grands bois.

De près, ce bruissement devient plus fort, ce sont des coups prolongés, des ébranlements sourds et profonds.

Sur le récif, c'est la voix puissante et tumultueuse des grandes eaux.

La lame venue du large enfle son dos énorme, elle s'avance comme une cataracte. Une houle profonde, unie et polie à sa surface, longue de plusieurs lieues, bat tout d'une pièce le mur de corail qui se dresse sur son passage; d'un jet immense, brusque et violent, elle s'élance vers le ciel en gerbes de perles, avec des éclaboussements de flots irisés. C'est une clameur assourdissante, une fureur aveugle de la mer qui s'élève en montée d'écume pour retomber sur le corail blanc, en nappe bouillonnante, tourbillonnant en de petites vagues courtes et rageuses dans de grandes vasques de pierre rose, et tout ce formidable chaos se retire pour se précipiter encore avec la lame nouvelle.

La lagune intérieure, abritée par sa couronne d'îlots verdoyants et étincelants de corail, contraste par son calme absolu avec l'agitation du dehors. Sur ses eaux tranquilles, le ciel se reflète dans un bleu intense; parfois les rayons de soleil, glissant obliquement à sa surface à peine ridée par le vent, semblent brisés et réfléchis par des milliers de prismes.

La poussée tumultueuse de l'Océan et ses assauts terribles viennent mourir sur les bords de cet anneau de polypiers et de madrépores.

*
* *

Dans les anfractuosités des roches à l'abri de la haute mer, dans l'eau tiède et saline des grandes vasques de corail, la vie silencieuse, oubliée, s'épanouit et se renouvelle toujours, luxuriante et féconde.

Sous les masses arrondies et régulières des méandrines et des astrées blanches, se cachent des astéries, des ophiocomes aux tentacules filandreux, des échinides, des orphiures gracieuses et fragiles, d'un beau vert; des rétépores diaprés, réticulés, d'un travail exquis de filigrane d'ivoire.

A l'ombre, dans le remous glauque zébré d'or, comme un marbre ophite, miroitent les coupes délicates et cristallines des explanaires; à travers les branches déliées des madrépores ciselés à jour, parmi les gorgonidés aux teintes incomparables, roses, argentées, carminées, tantôt métalliques, tantôt douces et veloutées: des pennatules blanches et noires comme des panaches, des méduses diaphanes, d'une couleur d'iris pâle, flottent lentement, paresseusement, comme un rêve, en ondes mouvantes et fugitives.

Des astroites, des corallines, des polypes radiés, orangés, émeraudes, écarlates, des anémones de mer brillantes comme des bijoux, des groupes de *Tubipora musica* vibrant leurs

cils rouges, revêtent le fond de corail durci; broderie ondoyante, animée, vivante, dont chaque point se meut, s'ouvre, se ferme, happant sa proie invisible, jouissant de sa part d'être et de vie, aux reflets des rides lumineuses d'en haut.

Sur le roc humide, ruisselant de l'écume nacrée des embruns de larges masses d'alcyoniens, douces, onctueuses, semblables à des pêches mûres, recouvrent les débris de coraux et de polypes et gardent sur ces calcaires morts des semences de vie nouvelle.

Les sables, brillant comme des fragments de perles brisées, sont peuplés de légions de pyramidelles, de natices, de strombes géantes et de cérites; des subules s'y traînent lentement au soleil, des gonodactyles sautillent rapidement, avec un bruit sec d'acridiens.

Sur l'eau profonde et limpide des lagunes intérieures, naviguent de gracieuses nautilus blanches et brunes, leurs membranes orientées comme des voiles. Cà et là, des limes délicates, *lima fragilis*, nagent gaiement de concert, laissant leurs tentacules frangés et brûlants aux doigts imprudents qui voudraient les saisir.

Enfin, au milieu de cette forêt vivante, féerique, dans le chatoiement d'une lumière diffuse et mouvante, glisse tout un monde de poissons aux couleurs fantastiques.

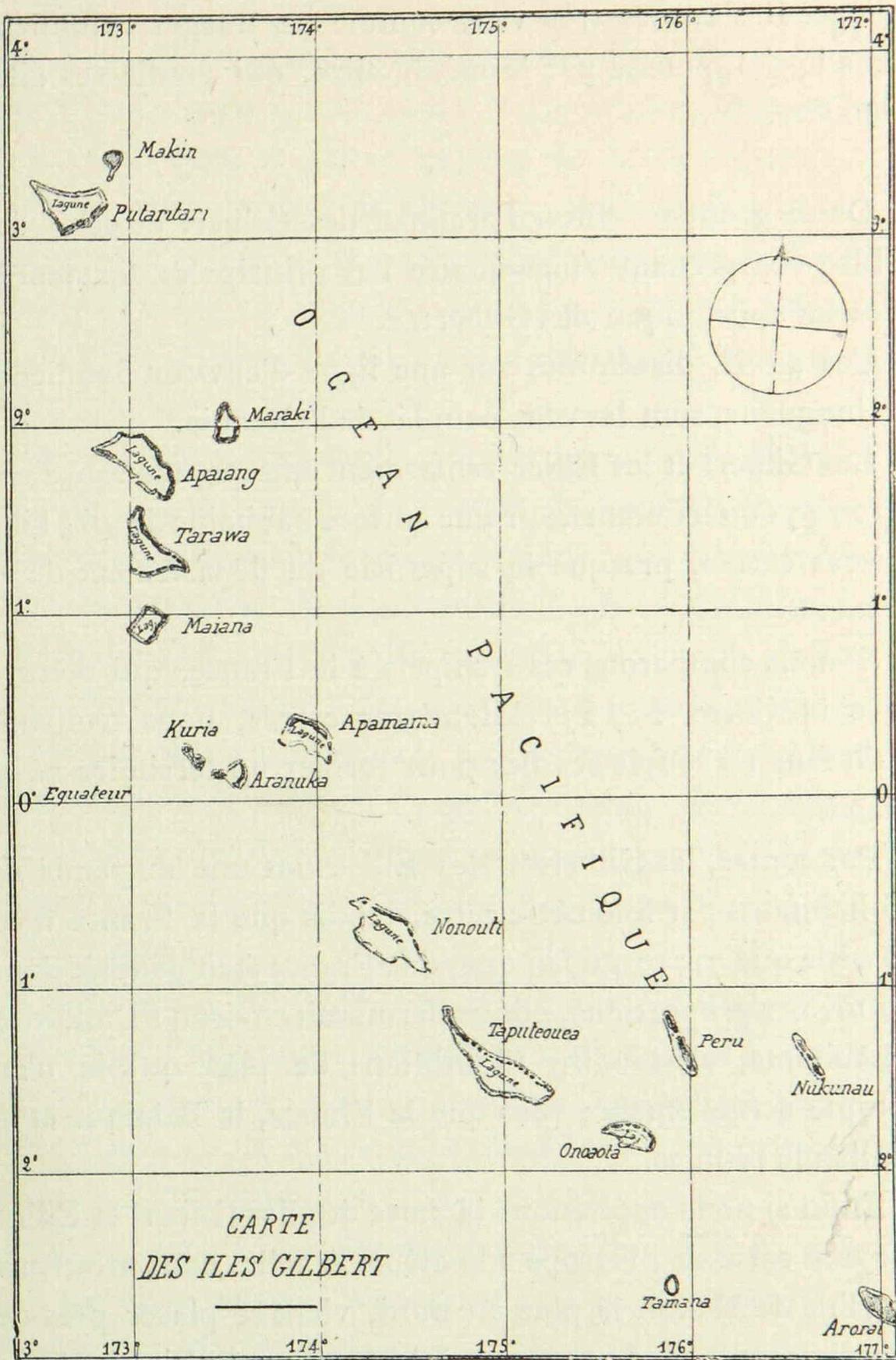
Des balistes, des diodons, des murènes jaunes rayées de noir, agiles comme des serpents, passent avec des miroitements d'éclair à travers les coraux.

Des poissons bleus, rouges, dorés, rayés, tigrés, aux formes les plus étranges, s'élancent de leurs retraites, fuyants, rapides, insaisissables.

Telles sont ces îles blanches des mers australes, vers lesquelles se dirigent nos missionnaires.



L' « ÉLISABETH » QUITTANT L'ILE D'APIA



CARTE GÉNÉRALE DES ILES GILBERT

Le navire qui les emporte se penche dans l'ombre, sur une mer toute noire, couverte de marbrures blanches éclairées d'en dessous par la phosphorescence de l'écume battue du

sillage. Il s'avance très vite, comme les nuages cotonneux dans le ciel, poussé par le même alizé, qui gonfle ses ailes blanches.

*
* *

Deux groupes d'îles, l'archipel des Gilbert et celui des Ellice comprenant vingt-quatre îles principales, forment le vicariat apostolique des Gilbert.

Ces atolls, disséminés sur une ligne d'environ 500 lieues de longueur, sont les plus peuplés de l'Océanie.

Les Gilbert et les Ellice renferment une population d'environ 44 000 habitants, sur une surface habitable de 464 kilomètres carrés, presque la superficie du département de la Seine.

Si nous comparons ces archipels à la France, qui mesure avec la Corse 527 577 kilomètres carrés, nous trouvons qu'il faut 1 137 fois ces îles pour former un territoire aussi grand.

Par contre, les Gilbert et les Ellice ont une moyenne de 96 habitants par kilomètre carré, tandis que la France n'en possède que 71; ce qui fait que, si la France était peuplée dans les mêmes proportions, elle renfermerait environ 51 millions d'habitants, c'est-à-dire 13 millions de plus qu'elle n'en compte actuellement; plus que la France, la Belgique et la Hollande réunies.

Enfin si nous appliquons la carte des îles Gilbert et Ellice sur une carte de l'Europe à la même échelle, nous trouvons que l'île de Makin, la plus au nord, vient se placer près de Peterborough en Angleterre, à la hauteur de Birmingham; Apaiang près de Londres, Apamama correspond à Dieppe, Nonouti à Paris, Tapoutouea tombe près d'Auxerre, Onoatoa dans la Côte-d'Or, et Aroraï près de Fribourg en Suisse.

En descendant toujours vers le sud, Nanomea, la première île des Ellice, correspond au département du Var, Noukoufetaou à Ajaccio en Corse, enfin Noukoulailai, la dernière vers le sud, vient se placer en face de la côte est de la Sardaigne, près du cap Monte Santo. Les deux archipels compris entre le 170° et le 178° de longitude est de Paris, s'étendent en longue traînée oblique du $3^{\circ} 10'$ de latitude nord au $8^{\circ} 45'$ de latitude sud, dans le sens du nord-ouest au sud-est.

Elles s'élèvent sur un socle commun, sans doute d'origine volcanique, d'environ 1 850 mètres de profondeur et ne dépassant généralement le niveau de la mer que d'un ou deux mètres, si ce n'est sur quelques plages où le vent a plissé les sables en dunes mouvantes. Parmi ces îles de corail, il en est que les alluvions marines ont unies en une terre continue, sans brèches ni lagunes; mais la plupart sont des atolls avec ceinture extérieure d'îlots et de récifs, et lagon central offrant un abri aux navires de faible tonnage et aux barques. Ce genre de formation a même valu à l'archipel des Ellice d'être appelé : *Iles des Lagons* ¹.

La population fait partie de la grande famille polynésienne, dont l'origine est encore peu connue, race à la peau brune, presque noire, que l'on retrouve dans toutes les îles du Pacifique; de la Nouvelle-Zélande à l'île de Pâques, de l'archipel des Sandwich à celui des Mariannes.

Idolâtres, depuis bien des générations, ils commencèrent, il y a quelques années, à se convertir au protestantisme venu des îles Hawaï et Samoa.

Avant l'arrivée des Européens, les indigènes avaient une idée confuse de la Divinité. Ils croyaient à une vie future,

1. Voir Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*. — Finch, Turner Whitmee, Woodford.

et appelaient Dieu d'un nom commun à beaucoup de langues polynésiennes : « Te Atua ¹ ». Ils étaient convaincus de l'existence d'esprits mauvais auxquels ils attribuaient les malheurs qui les atteignaient. Quelques grosses pierres, en certains lieux, quelques arbres ailleurs, personnifiaient pour eux ces génies. On leur offrait des présents, pour se les rendre propices et éviter les maux que l'on redoutait de leur part. Chacune de ces divinités avait un nom.

La principale se nommait *Wanigain* ou Tabou-Ariki, et résidait dans une pierre sacrée.

Le commodore Wilkes, nous décrit une de ces idoles que les marins du *Flying-Fish* découvrirent à Apaiang ou l'île Charlotte en 1841 ². C'était un bloc de corail, couvert de feuilles de cocotier, d'environ un mètre de hauteur et placé verticalement au centre d'une plate-forme circulaire, faite de sable et de gravier. Ce tertre, de trois mètres de diamètre, était entouré de pierres plus petites et, auprès de l'idole, on avait rangé comme offrande quelques noix de coco.

Ils vénéraient encore une déesse du nom de *Néi-té-Vénéï* ; on la craignait beaucoup, car tous les petits enfants qui mouraient en bas âge étaient, au dire des sauvages, tués et mangés par cette divinité cruelle. Un cercle de coraux d'un mètre de diamètre, ayant au centre une noix de coco arrosée d'huile et ornée de feuillages, représentait Néi-té-Vénéï. Les habitants de Kouria, d'Oneaka et d'Aranouka aux îles Gilbert, vénéraient une autre déesse. Chacun, du reste, distribuait ses adorations selon ses goûts : soit à des oiseaux, soit à des poissons, et s'abstenait de manger de

1. Rapport du R. P. Bontemps, supérieur de la mission de Micronésie, à Son Éminence le cardinal Préfet de la Propagande. 1893.

2. Cf. C. Wilkes. *U. S. N. Narrative of the United States exploring expedition*. 1845, vol. V, ch. II.

leur chair, sans toutefois se faire le moindre scrupule de les chasser pour ceux qui ne les adoraient point.

Ils avaient un culte spécial pour l'âme de leurs ancêtres, dont ils conservaient les crânes avec une grande vénération. Ils croyaient aux charmes et aux présages ; une étoile filante était pour eux l'annonce d'une mort prochaine. Ils avaient aussi des sorciers pour leur prédire l'avenir.

Sur le sable de la plage, ordinairement à l'orient de l'île, ils érigeaient une maison appelée *Bota-n'-anti*, qui veut dire légion d'esprits : les murs étaient en corail et la porte s'ouvrait toujours à l'Ouest, le pays des âmes. Au milieu de l'édifice se dressait une grosse pierre, d'un mètre de hauteur, ayant au centre un trou assez grand pour permettre au sorcier d'y introduire la tête. C'est là qu'il prêtait l'oreille à l'oracle des dieux¹. Cette religion assez vague ne manifestait pas une grande richesse d'imagination.

La croyance aux esprits remplissant l'intérieur de certains objets, ou habitant auprès d'eux, s'est retrouvée chez les peuples les plus divers et les plus éloignés, et souvent s'est changée de la même manière en fétichisme pour les simulacres les plus grossiers et les plus informes. Les pierres sacrées des insulaires des Gilbert ne diffèrent guère des Bétyles des Phéniciens, que l'on croyait tombées du ciel, ou des pierres sacrées des Grecs, des Tchouvaches finnois et des anciens Péruviens².

Ces croyances ont à peu près disparu aujourd'hui ; elles existaient partout lorsque les premiers missionnaires protestants méthodistes arrivèrent, en 1857, aux îles Gilbert.

1. C. Wilkes, *U. S. N. Narrative of the United States exploring expedition*. Vol. V, ch. III.

2. Voir Albert Maury, *la Terre et l'homme*.

*
* *

« L'Océanie est protestante », écrivait un jour le R. P. Bon-temps, dans une lettre pleine des tristesses de son cœur d'apôtre en face des efforts de l'hérésie envahissante.

Le protestantisme a pris, en effet, en Océanie une avance de plusieurs années sur le catholicisme, gagnant la grande majorité des insulaires.

Ce fut en 1795, à la suite des découvertes faites dans le Pacifique, que se forma à Londres la Société des Missionnaires protestants connue sous le nom de *London Missionary Society*. Trente personnes s'offrirent dès les premiers jours pour l'évangélisation des archipels de la Société, des Marquises et des Amis. On acheta un navire : le *Duff*, et, le 20 août 1796, plusieurs ministres protestants, avec leurs auxiliaires, quittaient les rives de la Tamise pour les rivages de Tahiti, où ils arrivèrent le 7 mars 1797¹. Mais, bientôt découragés par les premières difficultés, la plupart repartirent, l'année suivante, pour Sydney.

Vingt ans après, en 1819, une Société américaine appelée *the American Board of commissioners for foreign Missions*, dont le centre était à Boston, envoyait à son tour des méthodistes à Hawaï. L'établissement de ces différentes sectes en Océanie fut un malheur pour ces peuples. Les auteurs protestants eux-mêmes² n'ont pas craint d'écrire que ces ministres fomentèrent des guerres et des discordes parmi les tribus les plus pacifiques. Dans leur commerce, comme dans leur travail de prosélytisme, ils ne reculaient

1. Cf. William Ellis, *Polynesian Researches*.

2. Cf. Kotzebue, *Nouveaux Voyages autour du monde*. — Melville, *les îles Marquises*. — Journal asiatique, vol. XXXI, cités par E. Louvet : *les Missions catholiques au dix-neuvième siècle*.

devant aucune fourberie ni aucune cruauté, et leur action démoralisatrice sur ces peuples fut si profonde qu'elle amena en peu d'années une dépopulation effrayante. Sans doute la manière d'agir des ministres protestants s'est modifiée depuis ces premiers jours, toutefois l'esprit sectaire n'en est pas moins resté toujours vivant parmi leurs prosélytes.

En 1857, arrivait aux îles Gilbert le premier missionnaire américain, le Rev. Hiram Bingham, envoyé par le Directeur des missions méthodistes de Hawaï. Il se fixa d'abord à Apaiang; puis, accompagné de catéchistes hawaïens, il parcourut successivement, pendant sept années, les différentes îles de l'archipel.

En 1871, le Rev. J. S. Whitmee, de la Société des Missionnaires de Londres, visita les îles Ellice et les Gilbert, où il établit un certain nombre de *teachers* protestants, originaires des îles Samoa¹. Depuis, ces îles n'ont cessé d'être sillonnées par des ministres protestants de toutes croyances.

Les moyens humains de réussite ne leur font point défaut; ils ont à leur disposition plusieurs navires parcourant sans cesse ces parages, ils ont des prédicants indigènes dans presque tous les villages; cependant le succès est loin, jusqu'à présent, d'être en rapport avec les dépenses faites pendant vingt ans pour la conversion de ces îles au protestantisme.

*
* * *

Près de deux siècles avant l'arrivée des protestants, les missionnaires catholiques avaient essayé d'évangéliser quelques îles de l'Océanie. Ce fut en Micronésie que la foi

1. Cf. C. M. Woodford, *the Gilbert Islands*.

pénétra tout d'abord. En janvier 1565, plusieurs Pères Augustiniens qui se rendaient aux Philippines passèrent par les îles Mariannes, où ils célébrèrent pour la première fois le saint sacrifice.

Ils ne s'y arrêtrèrent point, et de nombreuses années devaient s'écouler avant qu'une mission y fût établie d'une manière permanente¹. En 1662, le Père Jésuite de San Vitores se rendit aux îles Mariannes, appelées jusqu'alors *Ladrones*, et obtint, par cédule royale, l'autorisation d'y fonder une mission, recevant en même temps un subside annuel de 10 000 pesetas. Cette mission devait comprendre, outre les Mariannes, toutes les Carolines, la Nouvelle-Guinée, les Salomons et les terres découvertes par Quiros. Les Jésuites espagnols commencèrent leurs établissements aux Mariannes en 1668, et les différentes missions qu'ils y fondèrent devinrent bientôt si florissantes que le pape Clément IX leur envoya ses encouragements et ses bénédictions, dans un bref adressé au P. San Vitores.

Cette période de calme ne fut pas de longue durée. Le 2 avril 1672, l'infatigable apôtre des Mariannes fut assassiné par les sauvages, et douze missionnaires tombèrent successivement sous les coups des naturels, jusqu'en 1685.

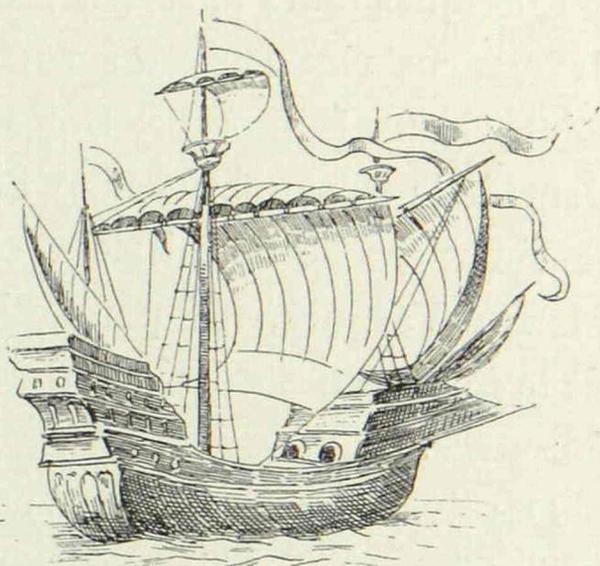
L'évangélisation des îles Palaos ou Carolines occidentales fut tentée à plusieurs reprises par les missionnaires de la Compagnie de Jésus; une première expédition fut organisée en 1708, et une seconde en 1710; mais ces différentes tentatives restèrent infructueuses². Les autres îles de l'Océanie attendirent plus longtemps encore l'arrivée du prêtre.

1. *Historia de las Islas Marianas, Carolinas y Palaos*, por el Coronel de infanteria D. Luiz Abanez y Garcia.

2. *La Question des Carolines*, par S. Exc. le colonel D. Francisco Coello y Quesada.

D'après un rapport espagnol publié en 1791¹, des missionnaires catholiques auraient, dès la fin du dix-huitième siècle, tenté l'évangélisation de l'île de Tahiti.

A cette époque, plusieurs navires espagnols avaient été envoyés par le vice-roi du Pérou en croisière d'exploration dans les îles du Pacifique. Ils abordèrent en 1772 à l'île de Tahiti, d'où ils ramenèrent à Lima deux naturels qui se convertirent et reçurent le baptême. Deux ans après, en 1774, le gouverneur de Lima, Don Manuel de Amat, envoya la frégate espagnole l'*Aguila* et le *Jupiter* à l'île de Tahiti et aux îles voisines, afin d'y fonder une colonie espagnole et de convertir les infidèles². Deux prêtres, Don Geronimo Clota et Don Narcisso Gonzaléz, ainsi que les deux naturels déjà chrétiens furent choisis à cet effet. L'expédition partit de Callao le 20 septembre 1774, et arriva le 27 novembre à



CARAVELLE ESPAGNOLE DU XVI^e SIÈCLE

Tahiti. La mission fut fondée à Taiarapou, sur les rives pittoresques de la baie de Waitapeha.

Le premier janvier 1775, rapporte Don José Andréa, la sainte croix apportée de Lima fut plantée à Tahiti. L'inauguration de la mission se fit, avec une solennité extérieure

1. William Ellis, *Polynesian Researches*, London, 1831; — Burney, *History of voyages and discoveries*.

2. Relation d'un voyage à l'île de Taïti et aux îles voisines, exécuté en 1774 par ordre de Don Manuel de Amat y Junient, vice-roi du Pérou et du Chili, par la frégate espagnole l'*Aguila* et le paquebot le *Jupiter*, sous le commandement de Don Domingo de Boneghea, capitaine de l'*Aguila*; rédigé par don José Andréa y Varela, capitaine du *Jupiter*.

et un déploiement de forces qui durent frapper l'imagination des sauvages. Tous les officiers des deux navires se formèrent en procession autour des prêtres qui portaient la croix, et se dirigèrent vers la mission au chant des litanies. La messe fut célébrée par le P. Geronimo Clota, au bruit des décharges de mousqueterie auxquelles répondaient les salves de l'artillerie de la frégate.

Après l'office divin, un procès-verbal de prise de possession de l'île de Tahiti, au nom du roi Charles III, fut rédigé et signé par tous les officiers présents.

Quelques jours après, le 26 janvier 1775, un douloureux événement vint jeter un voile de deuil sur ces premières joies. Ce fut la mort de Don Domingo Boneghea, commandant de la frégate et chef de l'expédition. Il fut enterré dans le cimetière de la mission, où reposait déjà un matelot, Manuel Vasquez, tué par accident pendant la construction de la maison des missionnaires. Ce ne furent point les seules épreuves.

Des événements imprévus forcèrent les missionnaires à repartir avant d'avoir accompli leur œuvre, et lorsque deux ans après, en 1777, le capitaine Cook aborda à Taïarapou¹, il ne trouva plus qu'une maison déserte, une tombe, et une croix de bois sur laquelle on lisait ces mots tracés à la hâte : *Christus vincit et Carolus III imperat. 1774.*

*
* *

Un demi-siècle devait s'écouler avant qu'un prêtre catholique vînt annoncer de nouveau à ces pauvres abandonnés les noms bénis de Jésus et de Marie, et leur montrer la véritable Église dans l'impérissable beauté de son unité divine.

1. *Troisième Voyage du capitaine Cook.*

En 1826, trois missionnaires de la Congrégation des Prêtres des Sacrés-Cœurs, dits de Picpus, partaient pour les îles Sandwich ¹.

Quelques années auparavant, l'abbé Quelen, aumônier à bord de l'*Uranie*, avait baptisé le premier ministre du roi de Hawaï, pendant une relâche de la frégate dans cette île.

Toutefois ce ne fut qu'en 1830 que les îles de l'Océanie entrèrent dans la hiérarchie catholique. A cette époque, le Saint-Siège plaça tous ces archipels sous la juridiction de Mgr Solages, préfet apostolique de la Réunion. Ce ne fut que provisoire.

En 1833, Grégoire XVI partageait l'Océanie en deux vicariats, séparés par une ligne de démarcation allant du nord au sud, suivant le 180° de longitude. Le vicariat de l'Océanie orientale était confié à la Société de Picpus, et trois ans plus tard, à la mort de Mgr Solages, la nouvelle Société de Marie recevait le vicariat de l'Océanie occidentale.

Le P. Bataillon et les premiers missionnaires Maristes arrivèrent en 1837 à Wallis. Le bienheureux P. Chanel s'arrêta à Futuna qu'il devait bientôt arroser du sang de son martyr, et Mgr Pompallier se rendit à la baie des Iles, en Nouvelle-Zélande.

Cinq années après, en 1842, cette mission fut divisée en deux parties ; le vicariat de l'Océanie centrale et celui de l'Océanie occidentale. Deux ans plus tard, en 1844, le vicariat de l'Océanie orientale reçut de nouvelles délimitations, et forma le vicariat des îles Marquises, la même année. Ces trois vicariats restaient confiés à la Société des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus.

1. Voir L. E. Louvet, *les Missions catholiques au dix-neuvième siècle*.

Le nombre des chrétientés augmentant, il devint bientôt nécessaire, pour en faciliter l'administration, de détacher de l'Océanie centrale trois nouveaux vicariats : celui de la Nouvelle-Calédonie, érigé en 1847; celui des îles des Navigateurs, en 1850, et le vicariat des îles Fidji, en 1863.

Les îles Gilbert faisaient partie du vicariat de la Mélanésie et Micronésie, séparé, en 1844, de l'Océanie centrale.

Ce vicariat, d'une immense étendue, fut confié en 1881 à la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur. La marche ascensionnelle du catholicisme, retardée jusqu'alors dans cette lointaine mission, ne tarda pas à s'accroître; le vicariat de la Mélanésie et de la Micronésie dut être bientôt fractionné en trois nouveaux vicariats; celui de la Nouvelle-Guinée anglaise, érigé en 1887, avec Mgr L.-A. Navarre comme vicaire apostolique et Mgr de Boismenu comme coadjuteur¹; celui de la Nouvelle-Poméranie (ancienne Nouvelle-Bretagne), créé en 1890 avec Mgr L. Couppé comme vicaire apostolique; enfin, de la mission de Micronésie le Saint-Siège détacha, en 1897, le nouveau vicariat des îles Gilbert et des îles Ellice, dont Mgr Leray fut nommé le premier vicaire apostolique.

*
* *

Par un admirable dessein de la Providence, dans cet archipel des Gilbert, déjà parcouru par les ministres protestants, des chrétientés se formèrent sans le secours d'aucun missionnaire catholique.

Quelques indigènes, transportés comme travailleurs à Samoa, à Tahiti et à Honolulu, y avaient reçu des Pères Maristes et des Pères des Sacrés-Cœurs les premiers

1. Mgr Henry Verjus, le premier coadjuteur mourut peu de mois après son sacre. Voir sa vie si intéressante par le R. P. J. Vaudon, M. S. C.

éléments de la religion catholique. Ils avaient rencontré parmi ces zélés missionnaires de bons ouvriers du Père Céleste, jetant à pleines mains la semence bénie de la parole de Dieu ; et cette parole avait grandi et fructifié au centuple dans l'âme de ces pauvres noirs, aux visages tristes et amaigris, aux épaules courbées, travaillant en silence sous la fêrule d'un maître, dans les plantations anglaises et allemandes. Des catéchismes furent traduits dans leur langue par les missionnaires de Tahiti et de Honolulu. A leur retour dans les îles Gilbert, ces nouveaux convertis, riches de la parole divine qu'ils avaient reçue, devinrent apôtres, et groupant leurs compatriotes qu'ils avaient instruits et baptisés, ils formèrent des chrétientés, bâtirent des églises, attendant en paix que l'envoyé de Dieu vînt porter la faucille dans cette belle moisson d'âmes.

Dans l'île de Nonouti, plus de 700 catholiques appelaient le prêtre de leurs vœux.

Au nom de leurs frères, deux chrétiens zélés tracèrent d'une plume malhabile cette lettre naïve et toute pleine de confiance adressée à leur père bien-aimé de Samoa, le R. P. Rémy :

« Mon Père à Samoa,

« Moi, Pierre, je t'ai écrit cette lettre pour te demander un missionnaire qui vienne à Nonouti, car nous mourons presque de ne pas te voir.

« Moi, Pierre, j'ai été instruit à Tahiti par l'évêque Tépano¹.

« Moi, Pierre, et aussi Tiroï, nous enseignons la religion catholique à Nonouti. La population catholique est nombreuse à Nonouti, et nous avons huit chapelles catholiques.

1. Mgr Jaussen, de la Congrégation de Picpus, évêque titulaire d'Axiéri.

« Nous te prions donc, toi, notre Père, ne dédaigne pas de venir nous voir, car nous te désirons grandement comme je te le fais voir dans cette lettre.

« Mon Père, reçois les adieux de Pierre et de Tiroï¹. »

Cette demande si touchante était renfermée dans la lettre d'un commerçant français, un Brestois, nommé Even. Il joignait ses instances à celles de ses chers sauvages, puis terminait par un trait tout d'actualité.

Les Gilbertins s'étaient procuré des catéchismes, des rosaires et des croix. Qui donc, poussé par un beau zèle, avait gagné ces îles perdues, pour leur fournir ces objets ?

« Mon cher Père, écrivait Even, vous me dites de m'informer du navire qui a apporté des livres catholiques à Nonouti. C'est un juif qui tient commerce à Samoa. Il porte le nom de Matafa. Il y a à Nonouti un Anglais qui se dit catholique. Il fait le commerce pour Matafa. Ils ont emprunté le petit catéchisme à Petéro (Pierre) qui vient de O-Taïti et une autre fois le Nouveau Testament. Ils ont fait copier ces livres en Californie, et ils en ont fait le commerce. Les petits catéchismes se vendent 1 schelling (1 fr. 50) chacun, une croix 10 schellings, un chapelet 3 schellings. »

*
* *

Un Américain, Harry, s'était joint à Frank Even, pour appeler les missionnaires catholiques; il leur avait offert sa maison de Noukounaou. Cette charité ne devait pas rester sans récompense. Ce fut à lui tout le premier que le missionnaire, arrivé quelque temps après, fit entendre ses promesses de miséricorde et d'espoir. La mort vint surprendre cette pauvre épave de la civilisation, jetée si

1. Traduction d'une lettre écrite de Nonouti en juin 1886.

loin de sa patrie. Harry reçut du prêtre le pardon suprême de ses fautes passées et de ses moments d'oubli. Il s'en alla en paix vers les rivages éternels, où Dieu son Père attendait ce fils prodigue, pour l'introduire dans un royaume que nul exil ne pourra désormais lui ravir.

*
* *

« Mon Dieu, mon Père, priaient les chrétiens des Gilbert, combien sera grand notre bonheur, quand le prêtre sera arrivé au milieu de nous, pour nous donner l'absolution de nos péchés, et la sainte Eucharistie et l'extrême-onction à l'heure de notre mort ! Qu'il est heureux l'homme qui a un prêtre de Jésus auprès de lui et qui peut assister au saint sacrifice de la messe ! »

Ces aspirations, que le cœur d'apôtre de Mgr Jaussen avait enseignées à ses enfants des îles, vont se réaliser : les Missionnaires du Sacré-Cœur partageront désormais le dénuement de ces sauvages perdus sur des plages oubliées, dans l'immense solitude de cette mer d'atolls. Ils viennent leur ouvrir grandes et abondantes les sources de la grâce divine, et les préparer aux splendeurs des demeures éternelles que Jésus lui-même leur réserve au royaume de son Père.

Et l'*Élisabeth*, qui les porte à son bord, glisse, légère, sous l'ombre bleuâtre, dans une monotonie de voix berçantes que chaque souffle de la brise exhale de ses cordages et de sa voilure blanche.....

C'est l'histoire de l'apostolat de l'Église à travers les siècles, que continuent aujourd'hui ces humbles prêtres. A cette heure bénie, une glorieuse vision d'apôtres, de missionnaires, de conquérants pacifiques passe devant eux. Ce sont les amis de Jésus : Lazare, Marthe et Madeleine, abordant aux rives ensoleillées de Provence ; c'est Patrick,

partant des Gaules pour gagner à l'Église son plus beau joyau, la verte Erin, la noble Irlande, le pays des bardes et des légendes ; c'est Columban, quittant son monastère pour les rudes montagnes et les lochs de l'Écosse ; c'est Augustin, conduisant trente-neuf religieux, envoyés par le pape Grégoire, dans cette terre des Angles, qui deviendra l'île des Saints.

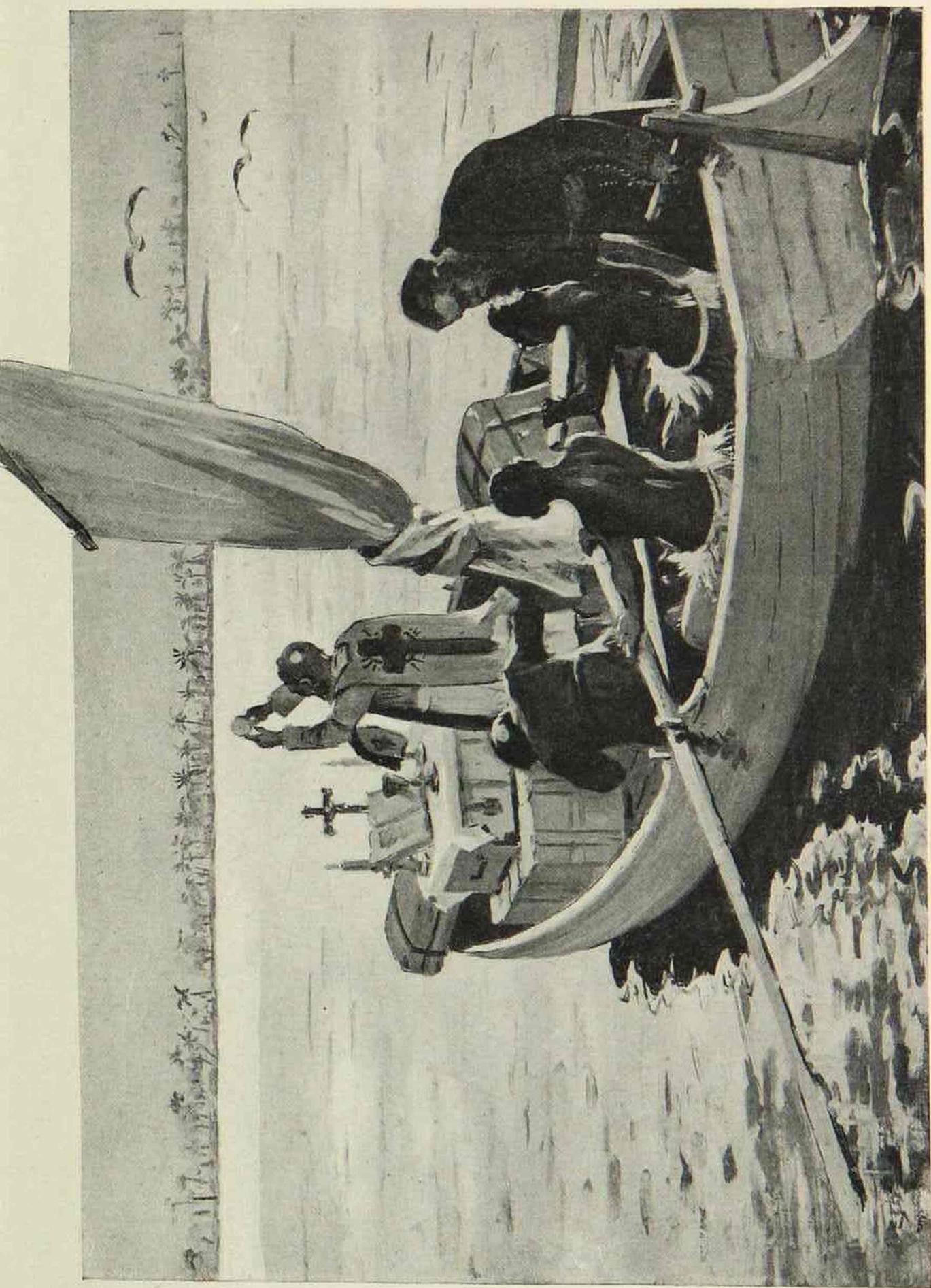
Sans doute, ils entrevoient des souffrances, des luttes, des moments d'angoisse ; mais les âmes attendent : la moisson n'est-elle pas blanchissante ? Ne sera-t-il pas avec eux le Maître qui a promis de demeurer avec son Église jusqu'à la fin des siècles ? Ne sera-t-elle pas là, elle aussi, la Vierge Marie, la Reine des Apôtres, leur Mère tant aimée ?

Jouissant déjà des premières joies de l'apostolat, tout remplis de leur idéal d'apôtre, de leurs projets de zèle, ils s'avancent vers ces îles blanches qui les attendent.

Et dans cette nuit merveilleuse des tropiques, l'alizé austral soufflait avec une douceur exquise ; les étoiles, oscillant dans les cordages, avaient des balancements de rêve, et la goélette fuyait, toute penchée sous ses voiles légèrement tendues.

Sur le pont, la prière du soir est finie, tout est calme et repos dans le silence de l'âme s'élevant vers Dieu ; parfois un pieux grésillement de rosaire béni s'harmonise avec le clapotis des eaux, dont les remous bruissants se déroulent à l'arrière, en sillages phosphorescents.

Veillez, saints Anges de ces lointains rivages, chantez les hymnes de paix qui réjouirent autrefois les collines de Judée ! Voici que le Sauveur s'approche de ces îles, et, désormais avec le prêtre, Jésus-Hostie habitera parmi vos peuples.



LA MESSE EN CANOT DANS LA LAGUNE

II

NONOUTI

L'île de Nonouti. — L'arrivée. — La messe en canot. — Tapouiaki. — La première église. — La flore. — Cultures indigènes. — Les aliments. — La faune. — Tempêtes. — Les enfants. — En classe.

L'Orient blanchit et le ciel s'illumine dans une éclatante irradiation : à l'horizon, les flots miroitent sur un fond d'or qui s'élargit et s'empourpre.

Sous la lumière qui jaillit des cieux et se répand, la mer est d'un bleu laiteux, des nuages blancs, légers et diaphanes, flottent au-dessus d'une île, dont les massifs d'un vert velouté apparaissent au loin. Une brise douce et tiède entraîne l'*Élisabeth*, le bateau de la mission. Déjà la chevelure fine des cocotiers se dessine au milieu des resplendissantes solitudes de l'Océan. C'est Nonouti, une de ces îles au blanc rivage, aux palmes vertes, montées lentement pendant des siècles de profondeurs inconnues.

*
* *

L'île est située entre le 171° 53' et le 172° 10' de longitude est de Paris, et entre 0° 29' et 0° 47' de latitude sud. Elle porte sur différentes cartes les noms divers de Sydenham, Teast Island, Blaney Island, Bishop's Island, ou Sydenham Island¹.

Elle a une superficie de trente kilomètres carrés, qui renfermaient, il y a quelques années, d'après Turner, quatre mille cinq cents habitants, réduits aujourd'hui à trois mille six cents.

1. Nous conservons à toutes ces îles les noms et l'orthographe des cartes publiées par le ministère de la Marine.

L'île, courbée en arc de cercle, avec lagune intérieure, fermée par un récif, offre dans le développement de ses rives une longueur d'environ seize à dix-sept lieues, sur une largeur ne dépassant pas en moyenne quinze cents mètres.

La barrière occidentale, coupée de passes plus ou moins profondes, est formée de brisants à fleur d'eau sur lesquels se déroulent sans cesse les volutes blanches et glauques de l'Océan; sur la face orientale de l'atoll, celle qui forme l'île proprement dite, déferle la houle du large, dont les assauts violents, poussés par les grands vents d'est, transportent sur la berge de gros fragments de roches, que les débris de coquillages et le sable fin viennent cimenter entre eux, surélevant ainsi peu à peu ces rivages.

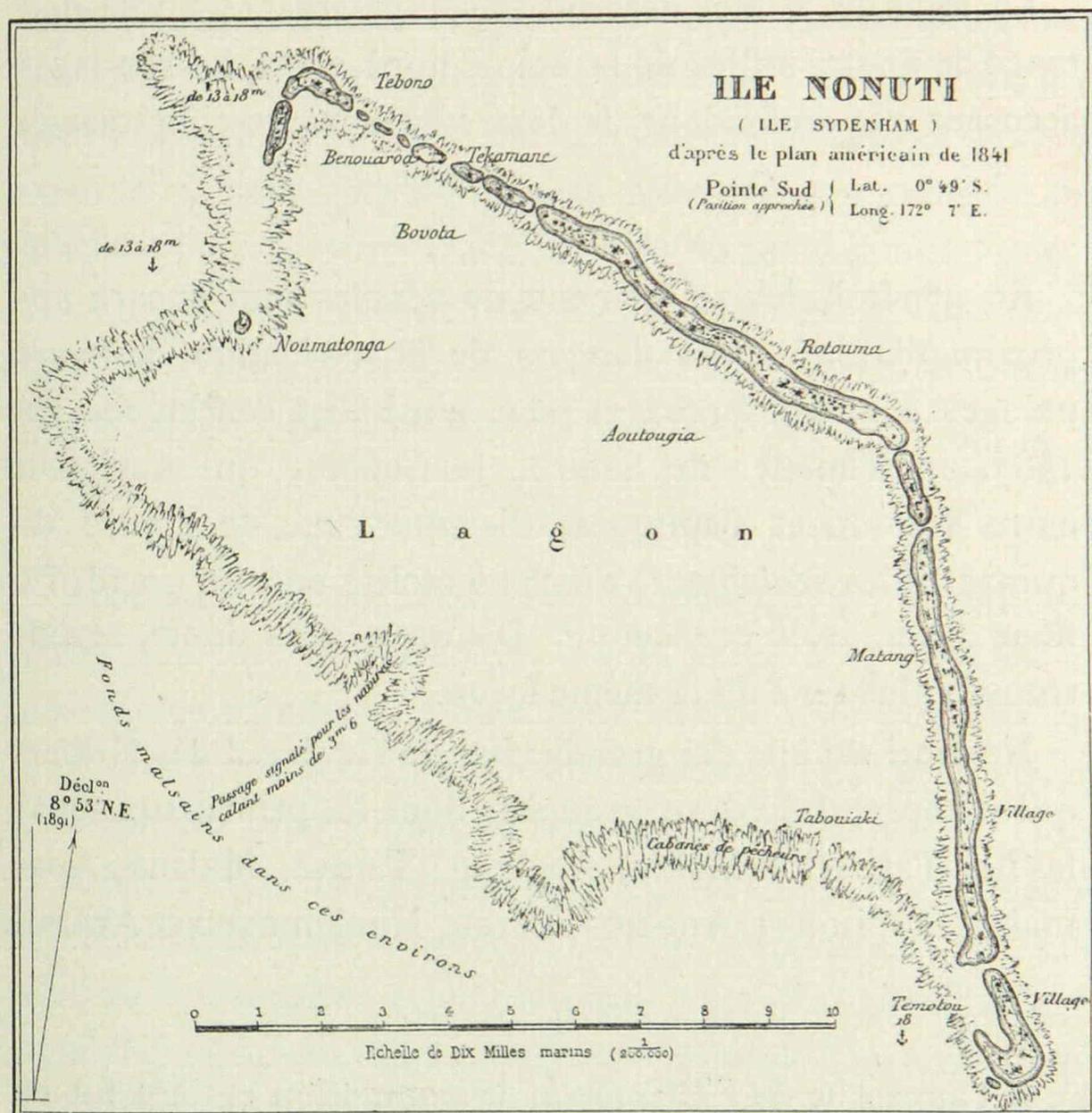
*
* *

« Toute cette partie de Nonouti, écrivait Duperrey, en 1824, n'est qu'une bande d'îles basses, bien boisées, formant un demi-cercle dont la convexité est exposée au nord-est. Le lagon n'est fermé au sud-ouest que par une ligne de récifs qui présente deux passes, et qui paraît abriter un mouillage. L'on remarque au large de la partie nord-ouest deux petits îlots, dont le plus éloigné est à huit milles de la terre. Un grand nombre de cases aperçues sur les plages de ces deux îles annoncent une assez forte population¹. »

Ces deux îlots signalés au nord de Nonouti n'ont pas été retrouvés depuis dans la position relevée par Duperrey; sa corvette, la *Coquille*, n'arriva que vers sept heures et demie du soir à la hauteur de la pointe sud de l'île; il dut côtoyer pendant la nuit la ligne ouest des brisants; il

1. Mémoire sur les opérations géographiques faites dans la campagne de la corvette S. M., la *Coquille*, pendant les années 1822-1825, par L. Duperrey, capitaine de frégate, commandant l'expédition.

lui fut donc difficile de repérer pendant l'obscurité, d'une manière absolument exacte, les différents îlots qui forment la pointe nord. Malgré cela, le plan de l'île dont



ILE DE NONOUTI

M. de Blossville a dressé une carte détaillée est d'une précision remarquable.

Le commodore américain Wilkes, qui visita Nonouti en 1841, confirme ces données et fixe sa position par 0° 36' de latitude sud et 174° 24' de longitude est de Greenwich. Il trouva au nord de l'île un fond de sable d'environ un mille et demi de longueur, par neuf toises de profondeur, et

passa une terre que l'on prit d'abord pour l'île du Nord de Duperrey. Cette position ayant été vérifiée, l'on reconnut que ce n'était là qu'un îlot au midi de l'extrême pointe nord.

Le fond de la mer descend très rapidement ; à une distance de quatre milles de la pointe nord-ouest, les sondages accusent une profondeur de deux cent soixante-cinq toises¹.

*
* *

En général, les relèvements de ces îles sont encore approximatifs ; aussi les dangers de la navigation dans ces parages sont nombreux et pour ainsi dire continuels. En 1887, un schooner de Samoa, le *Coluna*, qui naviguait entre Nonouti et Tapitouea, distants l'une de l'autre de quinze milles seulement, toucha à moitié chemin un récif à fleur d'eau, isolé et inconnu. D'autres, sans doute, seront trouvés plus tard de la même façon.

Nonouti est une des grandes îles de l'archipel des Gilbert qui comprend dix-huit groupes, dont les principaux sont : les îles Taritari et Makin, Apaïang, Tarava, Maïana, Apamama, Tapitouea, Anoatoa, Perou, Noukounaou et Aroraï.

*
* *

A l'approche de l'*Élisabeth*, la population entière fut en émoi ; on l'avait aperçue pendant l'après-midi, à quelques encâblures seulement du rivage, puis elle vira de bord et remonta vers le nord, pour doubler la pointe, et chercher, entre les récifs, une des passes de l'ouest.

La goélette venait bien à Nonouti. Les indigènes s'approchèrent sur leurs pirogues pour échanger les produits de leur île ; quelles ne furent pas la surprise et la joie des catho-

1. Voir C. M. Woodford et le commodore Wilkes, ouv. cités.

liques en apprenant l'arrivée des missionnaires. A cette nouvelle, leurs figures bronzées s'épanouissent en sourires de bienvenue; ils abandonnent leurs pirogues amarrées au navire et grimpent le long des bordages. En un clin d'œil ils sont sur le pont. Au grand mât flotte une bannière du Sacré-Cœur, le pavillon de la mission, ses replis blancs comme la neige, se déroulent au vent, faisant ressortir en broderies rouge et or l'emblème du Cœur divin de Jésus.

Le lendemain, fête de l'Ascension, fut fixé pour la descente à terre, et des coureurs furent dépêchés aux catholiques de l'île pour leur faire part de l'événement.

*
* *

« Au point du jour, écrit le P. Bontemps¹, nous quittons notre schooner qui attend la marée haute pour franchir la passe plus sûrement. Une barque suffira pour traverser la ligne des récifs que les embruns couvrent d'un voile blanc et diaphane, tout brillant de la lumière pure du matin.

« Nous nous dirigeons vers la lagune au fond de laquelle s'échelonnent tous les villages de l'île. Tapouiaki, nom qui signifie lieu sacré, en est le principal, il est situé au sud. C'est vers Tapouiaki que nous gouvernons. Mais la brise manque et les hommes qui nous accompagnent doivent prendre leurs rames. Nous n'avancions que lentement, et nous perdons l'espoir de pouvoir dire, suivant notre grand désir, la sainte messe à terre. Cependant, c'est l'Ascension, aujourd'hui : il faut, à tout prix, offrir le saint sacrifice. Nous ne l'avons pas fait, avant de partir, dans une pensée de charité envers nos chers indigènes. Maintenant, nous voilà au milieu de la lagune, à deux heures environ de la terre, sur une simple

1. Voir les *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*.

barque ; et il est près de midi. Que faire ? — Il n'y a pas de vent pour nous pousser et pour enfler notre voile ; mais aussi, il n'y a pas de vent pour soulever la mer qui est parfaitement calme : profitons de cette circonstance et célébrons le saint sacrifice, ici, dans la barque même. C'est ce que nous pensâmes et ce que nous fîmes.

« Le lieu où nous nous trouvions en ce moment était précisément comme un point central, d'où nous apparaissait, sur un pourtour d'une quinzaine de lieues, l'île dans son ensemble, magnifiquement dessinée sur la surface tranquille de la mer, comme elle le serait, sur une carte immense, à la vive lumière d'un soleil équatorial en plein midi. Nous avons pensé être, en cette grande fête de l'Ascension, à l'autel, en un point de Nonouti, et avec une partie de notre peuple sous les yeux. La divine Providence, plus sage et plus habile que nous, nous a choisi un point meilleur, non sur la terre ferme, où l'horizon est trop restreint, mais au milieu même des eaux de Nonouti, en deçà de la ceinture de récifs qui forment sa limite, dans l'immense lagune creusée entre ces récifs et la terre, et d'où nous pouvions embrasser à la fois du regard tout le territoire que nous venions évangéliser, avec tout le peuple pour lequel nous avons l'intention d'offrir la divine Victime. L'ange gardien de Nonouti portera au cœur de tous les habitants de l'île les premières bénédictions du Dieu de l'Eucharistie.

« Laissons donc notre barque, et nos deux rameurs se reposer. L'arrière est précisément large et élevé : ce sera notre autel. En un instant, notre malle-chapelle est ouverte, l'autel préparé, le prêtre revêtu des ornements sacrés, et la sainte messe commence. Le frère Conrad la sert et communie ; le P. Leray dit sa messe après la mienne. — Mon

Dieu ! vous savez quelle bénédiction nous vous avons demandée, en ce jour, pour tout notre peuple. Vous avez entendu, ô Jésus montant aux Cieux, notre prière pour tous ces insulaires des Gilbert et des Ellice, pour que vous en fassiez des habitants de votre ciel, et pour que, en attendant, vous fassiez, ô Dieu de l'Eucharistie, un ciel de leur âme, en y descendant, par le ministère de vos pauvres missionnaires, sous les voiles de votre sacrement d'amour ! — Et vous, ô Marie, Notre-Dame du Sacré-Cœur, Patronne de notre chère Congrégation, vous avez accepté d'être la Reine de ce Vicariat de Micronésie, dont nous avons remis entre vos mains maternelles, au nom de Sa Sainteté Léon XIII et au nom de notre très Révérend Père Supérieur Général, les âmes de tous les habitants, en même temps que nous y remettons tout ce que nous aurons à supporter de travaux et de souffrances, nous les premiers missionnaires en ces contrées, et tous ceux qui viendront après nous, pour faire de nos insulaires des catholiques qui connaissent, servent et aiment par vous, votre divin Fils Jésus et son Sacré Cœur !

« Nos deux rameurs étaient stupéfaits de ce qu'ils voyaient. L'un d'eux appartenait aux catholiques ; l'autre appartenait aux protestants. Puisse cette circonstance être le présage, ô Seigneur, de la réunion de ces derniers avec les premiers autour de votre autel, sous la houlette des vrais pasteurs que le Pasteur suprême, le Pape, envoie à ce peuple en notre humble personne ! »

*
* *

Il était plus d'une heure après midi. Au delà des brisants, l'étendue immense de l'Océan d'un bleu profond se moire de lourdes ondulations. Là-bas, sur le corail blanc, l'écume monte en vapeurs d'opale, mélancoliques et douces. L'air

échauffé glisse à la surface polie de la lagune faisant trembler la ligne lointaine et indécise des arbres du rivage. On dirait une glace immense reflétant le gris perlé du ciel, dans le grand silence et le calme parfait des choses qui ne changent point.

Une lumière éblouissante inonde les eaux de la lagune et pénètre ses différentes profondeurs, rejaillissant en teintes variant à l'infini. Tantôt, ce sont de larges espaces, d'un vert tendre, puis des bandes foncées d'émeraude et de topaze bordées d'une frange de saphir.

Parfois toutes ces couleurs se mêlent en une variété infinie de nuances les plus délicates qui se fondent entre elles en ondes chatoyantes et satinées.

*
* *

Les naturels ont repris leurs avirons et rament maintenant avec énergie pour gagner Tapouiaki où ils atterrissent enfin vers quatre heures et demie du soir. Le soleil moins haut glisse ses rayons obliques sous la feuillée de cocotiers et dore les sables de nacre brisée ; une sorte de vapeur violette plane sur les toits de feuilles sèches du village. Tout le peuple est là pour recevoir les missionnaires. Les hommes et les vieillards, graves et dignes, les femmes et les jeunes filles, les mamans avec leurs bébés à califourchon sur leurs hanches, des nuées d'enfants à la mine éveillée, à la peau brune et veloutée, aux yeux brillants et expressifs ; les tout petits, uniquement vêtus de la grande lumière d'or du soleil couchant.

On se dirige vers la *Manéapa*, large et belle case qui sert de lieu de réunion, où l'on apporte des noix de coco et des mets du pays.

Une conversation des plus animées commence aussitôt :

tout le monde parle à la fois, et chacun d'échanger tout haut ses réflexions sur les nouveaux venus. Les missionnaires n'étant pas encore habitués à la langue, se contentaient de sourire à leurs chers enfants, parlant peu et comprenant moins encore. Enfin la nuit venue, les habitants bien à regret se retirent, les laissant seuls dans un bâtiment construit en troncs de cocotier et couvert de feuilles de pandanus.

« Nous essayons, continue le P. Bontemps, de nous étendre sur les nattes qui sont là, mais les moustiques nous dévorent et nous n'avons rien pour nous protéger. Vers minuit, alors que nous luttons péniblement contre nos terribles et microscopiques adversaires, notre maison est envahie. Voici des torches et quelques lanternes ; voici des hommes, des femmes, des enfants, tous parlant, gesticulant, et nous disant beaucoup de choses que nous ne comprenons pas. Les lanternes sont dirigées sur nos figures que l'on veut voir ; et nous, presque aveuglés, nous nous demandons ce que tout cela veut dire.

« C'était Pétéra Taravati, le chef des catholiques de l'île, celui qui avait écrit au P. Rémy pour lui demander des missionnaires. Il demeurait à quelques kilomètres de distance. Dès notre arrivée, un exprès lui fut envoyé ; et c'était lui, qui, accompagné de toute une foule, venait nous surprendre au milieu de notre sommeil, et nous proposer un endroit meilleur pour dormir. Nous rajustons nos vêtements, et nous voilà partis. Sans doute, la bonne maison est à quelques mètres de là. Pas du tout, elle est terriblement loin dans un autre village ; et nous voilà marchant le long de la mer, dans le sable où nous nous enfonçons, et désespérant d'atteindre notre nouveau domicile que nous croyions si près. Enfin, nous y arrivons, après une petite heure qui nous

semble bien longue, et nous passâmes, dans de meilleures conditions, il est vrai, qu'au premier endroit, le reste de la nuit. »

* * *

« Les catholiques de Nonouti n'avaient pas attendu l'arrivée des missionnaires pour construire une église. Ces pauvres indigènes n'avaient jamais douté de la venue prochaine du prêtre au milieu d'eux. Ils avaient élevé une chapelle en attendant, prélevant sur leur pauvreté la somme nécessaire à l'achat du matériel. Cette église compte vingt-quatre mètres de longueur sur dix de largeur. Les quatre côtés de l'édifice sont en planches vendues par les blancs; ils sont peu élevés, percés de fenêtres fermées par un volet qui se rabat. La toiture, d'une hauteur de six à sept mètres, est construite en troncs, tiges et feuilles de cocotiers mélangées de feuilles de pandanus. Au fond de l'église est dressé une sorte d'autel, surmonté du crucifix. Vraiment, il ne manquait plus ici que le prêtre et que la divine Victime, à côté de la croix qui la représentait en l'attendant.

« Nous trouvons donc, à notre arrivée en mission, une église suffisamment close et bien garantie contre les intempéries. C'est tout ce que nous pouvions désirer; nos vœux sont satisfaits et il nous sera possible de conserver le Très Saint Sacrement. Nous installons de suite un petit autel portatif avec son tabernacle, ses gradins, ses chandeliers; l'intérieur nous sert de placard pour nos ornements. Il est disposé pour recevoir par derrière, sur une console et un pilier, une statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

La statue, qui a fait un heureux voyage et est arrivée intacte, est mise en place, à la grande admiration de tous; et la Vierge-Mère et le divin Enfant sont couronnés des belles couronnes que de pieuses mains leur ont offertes.

Deux caisses, préparées à cet effet et recouvertes d'une draperie, forment, en même temps, à droite et à gauche de l'autel principal, deux petits autels dédiés au Sacré Cœur et à saint Joseph. Un harmonium, qui a fait, lui aussi, très bon voyage, fait entendre ses premiers sons, qui ravissent nos chers paroissiens. Tout est préparé, tout est presque au complet dans la maison de Dieu !

« La sainte messe est célébrée en présence de tous. Le ciboire est sur l'autel ; après la communion du Frère, une hostie consacrée y est déposée, et le tabernacle s'ouvre pour le recevoir. Désormais Dieu est là, Dieu est avec nous, dans cette île perdue au sein de l'océan Pacifique ; avec nous, ses prêtres, et avec ce peuple qui nous a tant demandés et qui est devenu notre famille spirituelle. Jésus est là ! Que pouvons-nous désirer de plus, si ce n'est qu'il soit connu et aimé de tous ! »

*
* *

Ces îles étranges du Pacifique ont un aspect particulier qui ne se retrouve point dans les autres régions des mêmes latitudes. Rien des forêts grandioses et des poussées de sève des régions chaudes, point de hautes montagnes ou de roches tourmentées aux teintes lumineuses et calcinées. Seule la splendeur de la lumière donne à ces grèves éternellement blanches, et à la verdure des forêts, cet éclat particulier et cette limpidité que l'on ne rencontre que dans les zones tropicales rafraîchies par les vents alizés.

L'île n'est qu'une bande de sable, si peu élevée au-dessus du niveau de la mer, qu'une lame de huit mètres de hauteur balayerait les atolls des archipels des Gilbert et des Ellice, enlevant à la mer la population tout entière, comme la vague balaie le pont d'un navire pendant la tempête, entraînant tout sur son passage.

Kotzebue rapporte que des îles de l'archipel Caroline et des Marshall furent autrefois en partie recouvertes par les flots. Deux îlots disparurent complètement et deux autres furent entièrement dévastés.

Stuckbury cite l'atoll Chain, du même groupe, dont la partie ouest fut dévastée, en 1825, par un ouragan qui coûta la vie à trois cents personnes.

A Noukounaou, un raz de marée dévasta l'île en plusieurs endroits et emporta à la mer beaucoup d'indigènes¹.

Le sol est recouvert de quelques centimètres de terre arable, formée de sable de corail et de débris végétaux, mêlés à des fragments de pierre ponce apportés par le flot; au-dessous de cette couche, on retrouve le sable coralligène recouvrant le rocher madréporique.

*
* * *

Le cocotier réussit admirablement dans ces îles : ses racines chevelues pénètrent ce sable spongieux et y trouvent la nourriture qui leur convient. Aussi, chacun de ces atolls n'est qu'une longue forêt de cocotiers si nombreux, et parfois si près des récifs, que l'écume salée des vagues s'élève jusqu'à leurs feuilles retombantes.

Le coco est la nourriture principale des Gilbertins. De la noix on retire tantôt une crème blanche et délicieuse quand elle n'a pas encore atteint sa maturité, tantôt une eau sucrée et rafraîchissante. L'amande fournit une huile très douce, la coque sert de vases et d'ustensiles; avec l'écorce filandreuse, les naturels tressent d'excellentes cordes, sa sève est une boisson capiteuse : le vin de coco; son bois sert à construire les demeures et les canots, ses larges palmes couvrent les cabanes, ou, roulées en forme de torches, don-

1. Voir Saville — Kent, *the Great Barrier Reef of Australia*.

ment, la nuit, une vive et belle lumière. Le cocotier est si précieux qu'il répond presque à lui seul aux besoins des insulaires. Aussi, combien sont-ils malheureux quand une sécheresse persistante vient faire périr leurs cocotiers; c'est pour eux un désastre, c'est la famine avec toutes ses horreurs. « Que demandes-tu au bon Dieu dans tes prières? » disait un jour le missionnaire à un petit enfant. — *Pa e Paka te Karau*; qu'il tombe de l'eau », répondit-il sans hésiter. C'était sa manière de demander le pain quotidien.

*
* *

Ces aimables bambins ont une façon à eux d'apprécier les produits du cocotier; souvent on les rencontre par petits groupes mystérieux, en costume rudimentaire, la mine éveillée, remuant comme des singes, se barbouillant la figure de *Karévé* et suçant avec délices leurs doigts tout poisseux de *Kamoïmoï*.

Le *Karévé*, le *Todi*, le *Kamoïmoï*, ne sont autre chose que les différentes préparations de la sève douce et sucrée du cocotier. Deux fois par jour, l'indigène monte à son arbre pour tirer son vin. Le suc découle d'une incision pratiquée dans la spathe qui enveloppe les bourgeons. Pour empêcher la fleur de prendre son développement normal, les Gilbertins lient fortement, avec une cordelette, la spathe verte et tendre, puis en coupent l'extrémité; la sève qui s'en échappe est recueillie dans une noix de coco. Cette sève ne commence à couler abondamment qu'au bout de quinze jours de ce traitement. Un arbre peut fournir ainsi un ou deux litres de *todi* par jour. Lorsque la surface coupée de la spathe ne donne plus de sève, on la rafraîchit en coupant une seconde tranche, et ainsi de suite jusqu'à son entière destruction.

Une nouvelle spathe ne tarde pas à se former, au-dessus de l'ancienne; on la traite de même lorsqu'on la trouve suffisamment développée. Le *Karévé* frais, est limpide et très sucré comme le lait d'un jeune coco; abandonné à l'air pendant quelques heures, il devient acidulé; au bout d'un certain temps, la fermentation acétique s'établit, et l'on obtient un excellent vinaigre qui gagne avec l'âge.

Les naturels font quelquefois bouillir le *Karévé* dans des noix de coco placées sur des pierres brûlantes; ils se procurent ainsi une sorte de mélasse nommée *Kamoïmoï*, de la même couleur et du même goût que la nôtre. Enfin, aux jours de fête, l'eau sucrée avec cette mélasse fournit leur boisson par excellence¹.

*
* *

Telles sont les ressources précieuses du cocotier; aussi, pour que personne ne vole ses cocos, il n'y a point de diable et d'esprit que le Gilbertin n'invoque à son aide.

Voici, choisie entre toutes, une de ces évocations².

« Esprits!

« Mettez-vous à l'Est et à l'Ouest,

« Regardez l'homme qui aura mangé des fruits de mon *rapou* (cocotier)!

« Pendez-vous à ses pieds!

« Mettez-vous dans sa gorge!

« Entrez dans ses entrailles!

« Pendez-vous aux os de sa tête!

« Frappez-le!

« Renversez-le!

« Tuez-le!

1. Voir Commodore Wilkes, *U. S. N.*, ouv. cité.

2. Voir, à ce sujet, les lettres si intéressantes du R. P. Lebeau, missionnaire du Sacré-Cœur aux Gilbert.

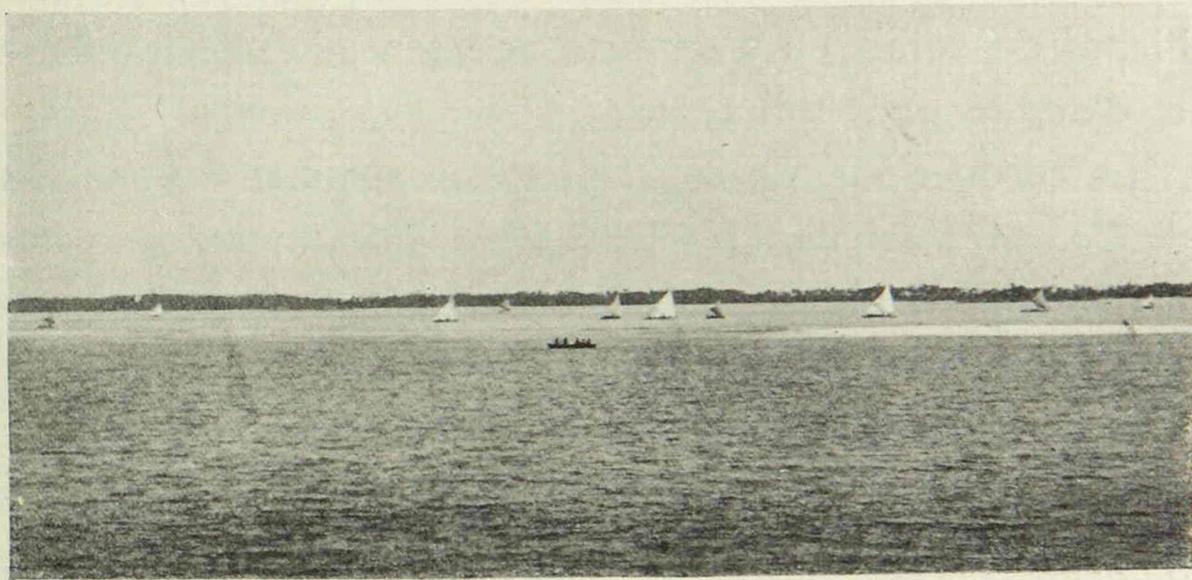
« Il est mort ! »

Après cela, l'arbre est *tabou*, et on l'entoure d'une feuille de cocotier, que l'on attache fortement.

*
* *

Un arbre singulier, le Vaquois, *pandanus odoratissimus*, vient immédiatement après le cocotier dans l'estime des indigènes.

On le rencontre partout dans la forêt, secouant au moindre vent ses feuilles sèches, qui se froissent avec un son



LAGUNE DE NONOUTI
Vue prise de la haute mer.

doux et triste, comme le sanglot de la vague sur les galets. Sa tige, d'un blanc terne, s'élève sur de nombreuses racines rayonnant à angle aigu autour du tronc ; ses feuilles longues de plus d'un mètre et très étroites, disposées en spirale sur l'arbre et sur ses branches, sont garnies à la nervure médiane d'épines dures et tenues, et se terminent par une pointe subulée.

De grosses racines aériennes, rigides comme du bois mort, descendent de ses branches vers la terre. Le fruit, d'une belle couleur rouge orange, forme une masse ovoïde de

quarante à cinquante centimètres de longueur, composée de noix filandreuses disposées symétriquement autour d'une tige centrale.

*
* *

Le silence qui règne dans la forêt de haute futaie de l'atoll a un caractère étrange de calme et de mélancolie. Aucun gazouillement d'oiseau ne s'y fait entendre, seule la plainte lointaine de l'Océan se brisant sur les récifs se prolonge, sous ces voûtes, en rumeurs affaiblies et douces, comme les murmures confus d'un chant d'église.

Après l'accablement de lumière de la plage et les reflets blancs du corail, on y éprouve une sensation de fraîcheur et d'ombre verte qui repose.

Le cocotier balance son aigrette au sommet des massifs de *Calophyllum*, dont les fleurs très odoriférantes, aux pétales d'un beau blanc, se détachent vivement dans la demi-teinte des sous-bois; son fruit, de la grosseur d'une noix, presque inaltérable et flottant facilement, s'est implanté sur tous les rivages tropicaux; on le trouve même à Madagascar, où il prend le nom de *fouraha*. Tout auprès, le *Guettarda speciosa* s'élève à une hauteur de huit à dix mètres. Au bord des eaux de la lagune, ou sur le récif exposé aux embruns, croît une espèce de palétuvier, dont les graines résistantes germent jusque dans l'eau salée; entre ses racines brunes, un arbrisseau découpe ses feuilles aiguës et ovales comme celles du citronnier, c'est le *Morinda citrifolia*, dont les racines infusées dans l'eau donnent une belle teinture jaune; son fruit renferme des graines noires, non moins vivaces que celles du palétuvier. Citons encore une espèce de *ficus*, parfois l'arbre à pain, surtout dans le nord de l'Archipel, et le *Pisonia grandis*.

Sous la feuillée, nous trouvons le *Cassytha filiformis*,

aux rameaux grêles, aux fruits globuleux comme un pois; le *Pemphis acidula*, d'une taille moins élancée, ne dépassant pas la hauteur des arbustes; son bois rouge porte des feuilles et des rameaux couverts de poils gris et soyeux; le *Tournefortia argentea*, dont les branches revêtues d'une fourrure de velours argenté sont chargées de feuilles molles et oblongues, atténuées à la base.

Sous ces arbustes et ces taillis croît une herbe fine et rare, le *Fimbristylis glomerata*, d'un vert glauque; sur les rochers, au bord de la mer, le *Portulacea oleracea* rampe parmi les fragments de coraux qu'il couvre de ses petites feuilles allongées et de ses fleurs toutes frêles; enfin sur les sables brûlants, un fort convolvulus, l'*Ipomea*, étend ses vigoureuses ramifications. Ce liseron est une des premières plantes qui envahissent les îlots coralligènes; on le voit partout, sous les tropiques, ses graines robustes se laissent porter vers tous les rivages, et prennent racine sur les plages les plus désolées où les jette la vague¹.

*
* *

Telle est la flore des Gilbert, quelques espèces suffisent pour y entretenir une végétation vigoureuse. Les graines arrachées aux îles plus riches du Pacifique et portées

1. Voici la liste à peu près complète de toute la flore des Gilbert et des Ellice, d'après C. M. Woodford, *the Gilbert Islands*, et D^r Dana, *Corals and Coral Islands* :

« *Cocos nucifera*, *Morinda citrifolia*, *Guettarda speciosa*, *Ficus* (sp.), *Tournefortia argentea*, *Boerhaavia diffusa*, *Fimbristylis glomerata*, *Rhizophora* (sp.), *Portulacea oleracea*, *Ipomea longiflora*, *Pisonia grandis*, *Gouldia romanzoffiensis*, *Achyranthes canescens*, *Nesogenes euphrasioides*, *Polypodium*, *Pandanus odoratissimus*, *Scaevola Koenigii*, *Calophyllum inophyllum*, *Pemphis acidula*, *Abutilon* (sp.), *Tribulus cistoides*, *Euphorbia* (sp.), *Boerhaavia hirsuta*, *Triumfetta procumbens*, *Lepidium piscidium*, *Cassytha filiformis*, *Euphorbia Chamissonis*, *Heliotropium prostratum*, *Asplenium Nidus*. »

lentement par la mer sur ces madrépores les ont couverts d'un manteau de verdure.

La main libérale de la Providence sème toujours. Elle répand ses semences avec une profusion qui nous déroute, et pour que ces germes de vie ne soient pas anéantis par les forces destructives qui les guettent, elle leur a donné une énergie vitale, une puissance de résistance qui défie les éléments. Des graines peuvent rester inactives et mortes pendant des années, exposées au froid, à la chaleur, à l'humidité, à mille agents de décomposition dont l'action serait fatale à des germes animés.

Aux semences, Dieu a donné des ailes, des houppes, des crochets, des chevelures; les ouragans et les tempêtes les saisissent et les transportent à des centaines de lieues, jusqu'aux atolls les plus désolés. Elles sont légères et résistantes, elles peuvent flotter sur les eaux pendant des années, sans perdre leur admirable fécondité. On a vu des noix de coco transportées par les courants à travers l'océan Indien, des îles Seychelles jusqu'à Sumatra; des baies et des graines des Antilles abordent fréquemment sur les rivages de l'Écosse, après avoir traversé l'Atlantique ¹.

Les oiseaux de mer eux-mêmes deviennent les semeurs vagabonds des récifs de l'Océan; sur leurs ailes et dans leurs plumes ils recueillent des séminules éparses et les épandent dans leurs migrations.

« Si donc, nous dit le Sauveur, Dieu revêt ainsi l'herbe des champs, aujourd'hui sur pied et qui demain sera jetée au four, que ne fera-t-il pas pour vous, hommes de peu de foi ! »

1. Cf. Wallace, *Island life*.

*
* *

Les soins de culture sont très rudimentaires aux îles Gilbert. Il n'y a ni champs, ni jardins; les naturels se bornent à entretenir en bon état les cocotiers et les pandanus, qui fournissent la plus grande partie de leur nourriture végétale. L'arbre à pain, si commun dans les îles de la Polynésie et même aux îles Marshall, ne se rencontre que rarement aux archipels des Gilbert et des Ellice. En revanche, les cocotiers sont entourés de plus de soins que partout ailleurs. Pour les protéger, les insulaires élèvent souvent une barrière alentour et répandent près des racines, en guise d'engrais, des pierres ponce concassées en menus morceaux et mêlées de sable. Après la saison des vents d'Ouest, on voit les femmes parcourir le rivage, pour y chercher cette précieuse pierre ponce, qu'elles recueillent dans de petits paniers. On a essayé, à plusieurs reprises, d'introduire des bananes et différents fruits des tropiques, mais avec peu de succès : ces plantes ne peuvent prendre racine dans cette terre trop pauvre et trop spongieuse, composée de débris de madrépores et de coquillages brisés. La seule culture qui réussisse est celle du taro, *Caladium cordifolium*, que les naturels appellent *papaiï*.

Cette variété d'arum atteint une grosseur extraordinaire et donne des racines pesant ordinairement de dix à quinze livres; il n'est pas rare d'en trouver de quatre-vingt-dix à cent livres.

*
* *

Pour planter les taros, les insulaires creusent de véritables tranchées, quelquefois de trente-cinq mètres de longueur sur une largeur de dix à quinze, et de trois à quatre mètres de profondeur.

Les plants de taro sont espacés, sur le fond aplani, dans un sol toujours humide; leurs belles et larges feuilles lancéolées, de plus d'un mètre de long, sortent en pousses vigoureuses, d'un fort tronc ligneux. Le taro croît, dit-on, pendant quatre ans, avant d'arriver à son parfait développement; aussi ces tranchées sont-elles entretenues avec le plus grand soin, l'herbe en est arrachée et le sable maintenu toujours meuble autour des racines. Il n'y a pas de saison spéciale aux récoltes, et l'on peut planter en tout temps.

Les indigènes ont encore une sorte de pourpier que l'on trouve en abondance un peu partout; une espèce de groseille sauvage croît à l'île Makin, on en fait de petits gâteaux très doux, en les réduisant en pâte que l'on mêle à la sève du cocotier.

*
* *

La préparation du fruit du pandanus tient une grande place dans la vie des naturels; c'est l'occupation principale des femmes. Savoir bien préparer le *Kaboul* et le *Karapapa* est la qualité par excellence d'une bonne ménagère.

La partie intérieure de la noix est coupée en tranches que l'on expose à la chaleur du four pour les durcir, puis réduites avec un gros pilon en pâte consistante, qu'on étend au soleil sur des nattes.

Au bout de deux ou trois jours, cette pâte coupée en feuilles carrées de quelques millimètres d'épaisseur, appelées *Kaboul*, acquiert presque la dureté de la brique, dont elle prend la teinte brun rouge. A la fin de la saison, le *Kaboul*, est réduit en poudre fine. On en forme alors des rouleaux entourés de feuilles de pandanus, si pressés et si lisses qu'ils ressemblent à des colonnettes de pierre brune de deux mètres de long, sur vingt à vingt-cinq centimètres de

diamètre. Cette préparation se nomme *Karapapa*, et peut se conserver pendant des années.

Mêlé au sirop de coco, le *Karapapa* forme une boisson épaisse, couleur chocolat, dont les indigènes font une grande consommation.

Le *Touaé* est une espèce de *Kaboul* faite avec la plus fine variété de pandanus. La pâte est réduite en feuilles minces ressemblant à du papier brun ou à une pièce de drap marron, on la conserve en rouleaux. Un peu de *Touaé* trempé pendant quelques heures dans du lait de coco est une friandise de choix. Ordinairement, les naturels se contentent d'en garder un morceau dans la bouche, la pulpe se dissout ainsi peu à peu et se dégage de la partie fibreuse.

*
* *

Presque toutes les préparations culinaires de ces îles se ressemblent : tout y est séché, broyé, et mis en pâte. Ainsi, la racine de *taro* se prépare comme le *Kaboul* et le *Touaé*. On la fait cuire au feu, puis, à l'aide d'une coquille, on la râpe en farine grossière, laquelle pétrie avec de la mélasse donne une pâte consistante. Les sauvages mangent cette préparation avec une cuiller.

Parfois cette farine de *taro* est desséchée au soleil, puis roulée comme le *Kaboul*; elle se conserve ainsi facilement pendant plusieurs mois, c'est le *Kabuibui*.

Le *Manam* est un mélange de noix de coco et de *taro* pétries en boules, et apprêtées à l'inévitable *Kamoïmoï*.

Les Gilbertins n'ont qu'une sauce : le sirop de sève de cocotier, sauce, du reste, très nutritive. Le commodore Wilkes raconte, qu'étant arrivé à l'île Makin, alors dans l'abondance, il trouva les habitants si bien nourris de *Todi*, de *Karapapa* et de *Kamoïmoï*, qu'ils étaient tous gros

et gras, et si dodus qu'ils ressemblaient à des masses gélatineuses en mouvement. La bonne humeur de leurs estomacs satisfaits se manifestait en éclats de rire, qui secouaient tout leur corps flasque et adipeux comme une gelée frissonnante.

*
* *

La faune des atolls est peu variée. Un petit lézard du genre *scincus*, des geckos, des rats en quantité, des oiseaux de mer sur les grèves, quelques chiens et quelques chats, des poules et des porcs : voilà les seuls animaux qui peuplent ces îles.

*
* *

Revenons à la station de Tapouiaki. Les premiers missionnaires, le R. P. Bontemps, le R. P. Leray et le frère Conrad, n'eurent d'abord qu'une case de feuillage et de chaume dont l'entrée était si basse qu'il fallait se courber pour s'y introduire. Des toiles tendues divisaient l'intérieur et servaient de portes à l'extérieur. Cette barrière si fragile suffit, néanmoins, et aucun vol ne fut commis par les indigènes. Dans la suite, on construisit une maison en planches sur un terrain avoisinant.

Dans ces régions chaudes, où la vie se passe toute en plein air, à l'ombre des cocotiers, un asile assez rudimentaire pour la nuit et les jours de pluie est tout ce qu'il faut aux naturels qui ne se mettent pas en grands frais pour leurs habitations. Une hutte carrée, faite de branches d'arbres, recouvertes de nattes et de feuilles de cocotier, suffit à leurs goûts simples, sans demander trop d'efforts de leur paresse. Ces cabanes sont groupées en villages. Le soir, pour éviter les nuées de moustiques qui envahissent les maisons, les propriétaires vont s'ins-

taller dans des réduits, appelés *maisons de sommeil*, bâtis sur pilotis à cinquante mètres du rivage, au milieu du récif baigné par la mer ; les moustiques, chassés par la brise, ne viennent pas les attaquer là.

Dans la plupart des villages, on trouve une grande



LE PANDANUS

maison, sorte de hangar ouvert à tous les vents, que l'on nomme *Manéapa*. C'est là que nos Gilbertins se réunissent, pour se voir, pour fumer, pour passer leurs loisirs en causeries interminables ; c'est là que l'on reçoit les étrangers, que s'échangent les nouvelles plus ou moins à sensation, et que l'on traite les affaires. La

Manéapa est une de ces institutions nécessaires au bonheur de l'humanité, sous toutes les latitudes. Enlevez au Parisien les boulevards, au Marseillais la Canebière, à l'Oriental son bazar, et le monde devient inhabitable.

La *Manéapa* a généralement quarante mètres de longueur, sur trente mètres de large, la faîtière du toit est à vingt-cinq ou trente mètres de hauteur, mais la pente descend jusqu'à quelques pieds du sol.

*
* *

La température s'y maintient ordinairement à trente degrés centigrades, ce qui est très supportable, elle est du reste à peu près la même dans toute l'île ; à l'ombre des cocotiers, elle ne varie guère durant l'année, à cause des vents réguliers du sud-est qui règnent dans ces parages.

*
* *

La saison des pluies et des vents du nord-ouest commence en octobre et dure six mois. C'est l'hiver. Parfois de violents ouragans s'élèvent du sud-ouest, les arbres sont arrachés et la mer est démontée; des quartiers de coraux pesant plusieurs tonnes sont soulevés comme des fétus de paille ; les maisons seraient infailliblement emportées, si les habitants ne prenaient la précaution de les arc-bouter avec de fortes branches.

Durant ces tourmentes, de gros troncs d'arbres apportés par la mer sont jetés sur la côte occidentale des îles. Ces arbres, généralement des pins, ont parfois près d'un mètre de diamètre, et dans leurs racines enchevêtrées, ils apportent avec eux, comme dans un filet, des morceaux de résine semblable à celle que l'on rencontre dans les fôrets de la Nouvelle-Zélande ; des pierres, de toutes dimensions, d'une espèce de basalte très fin s'y trouvent également. Les

sauvages les appréciaient beaucoup autrefois, car ils les employaient à la fabrication de leurs armes.

Ces tempêtes ne durent généralement pas longtemps ; ce sont de violentes bourrasques, avec des éclairs et de brusques sautes de vents, qui changent la direction des courants autour des îles et dans les chenaux, créant ainsi un danger pour la navigation. Parfois des ouragans, ressemblant aux cyclones, durent trois ou quatre jours ; puis le vent tourne peu à peu au nord et reprend son allure ordinaire¹.

1. Note du capitaine E. Fradin, sur la mer avoisinant l'archipel des Gilbert :

« L'espace compris entre 5° nord et 5° sud, 165° est et 176° est, est un des plus en butte à des mouvements très variables, soit pour les vents, soit pour les courants.

« L'influence de la lune se fait ressentir d'une façon tout exceptionnelle.

« Voici les remarques que j'ai pu faire pendant mon trop long séjour dans ces parages.

« *Des Vents.* — Le vent varie en général du nord au S.-S.-E., passant par l'est ; cette variation est périodique, et suit en cela les différentes phases de la lune.

« Ainsi, de la nouvelle à la pleine lune, les vents sont presque toujours de la partie S.-E. à l'est, beau temps ; à la pleine lune, ou plutôt trois jours après environ, l'on doit s'attendre à une bourrasque du N.-E. au S.-S.-E.

« Ce mauvais temps dure trente-six heures environ ; la mer est assez grosse et la brise frise le coup de vent.

« L'état du ciel indique vite l'approche de cette perturbation, et le baromètre (très sensible) indique à l'avance ce changement de temps. Il se maintient entre 752 et 756 millimètres.

« Si l'on se trouve soit au mouillage, soit dans les îles, il faut appareiller aussitôt, se ranger à dix ou quinze milles dans l'ouest des récifs, et attendre à cette distance le retour du beau temps, en se maintenant le plus possible près de l'un des chenaux qui séparent ces îles, en cas d'une saute de vent à l'ouest.

« Les vents d'ouest, qui, Dieu merci, ne sévissent pas souvent, et que l'on ne ressent que de décembre à mars, sont d'une violence extrême ; la mer est très grosse, et le navire, dans l'impossibilité de fuir sous le vent des îles pour s'y abriter de la mer, serait dans un sérieux danger.

Les secousses sismiques sont très rares; quand elles

« De forts raz-de-marée sévissent aussi périodiquement, en général tous les trois mois et à la pleine lune.

« Il est alors impossible de communiquer avec la terre.

« Le dernier quartier fait varier le vent vers le N.-E., faible brise, et il est presque impossible, alors, de s'élever au vent.

« *Courants.* — Comme le vent, le courant varie beaucoup. Il m'a fallu remonter jusqu'à 5° nord pour rencontrer un semblant de courant traversier, portant à l'est, et je suis persuadé que cette démarcation doit subir différentes positions, suivant la déclinaison du soleil.

« Sitôt la reprise des vents de N.-E. bien établie, cette reprise a lieu (*pour bonne brise*) à la nouvelle lune; le courant, qui s'est ressenti de cinq ou six jours de faible brise, a molli beaucoup et est tombé à un nœud par heure; l'on peut alors s'élever au vent sans trop de peine.

« Ces vents et ces courants sont donc alliés singulièrement entre eux, et cette vérité établie, voici la meilleure manière d'effectuer sa navigation pour un navire à voiles qui doit visiter l'ensemble de l'archipel.

« Que l'on vienne du nord au sud, attaquez toujours Aroraï.

« De ce point, dirigez-vous sur Nukunaou, Péru, Tamama, Onotéa, Taputéouea, Nonouti, les trois îles d'Apamama, Maïana, Tarrawa, Apaiang, Maraki, Makin, Taritari et enfin Panopa.

« Quoiqu'il ne m'appartienne pas de tracer une route de retour, soit pour la Calédonie, soit pour Tahiti, je me risque à donner quelques renseignements qui, du reste, me viennent de la part de plusieurs capitaines américains ou anglais habitués à effectuer les traversées de ces îles pour Sydney ou San Francisco.

« Si, partant de Panopa, l'on doit se diriger vers la Calédonie, quelle que soit la raison, faites assez d'est pour ne pas vous trouver souventer lorsque les vents du S.-E. vous atteindront.

« Dirigez votre route en conséquence et de manière à pouvoir doubler l'île des Pins (Nouvelle-Calédonie), ou attaquer le canal de la Havanah.

« Si votre destination est Tahiti, je conseille fortement en janvier, février surtout, de remonter au nord, faire sa longitude entre 30° et 35° nord, et commencer la route au sud lorsque l'on peut atteindre Tahiti en bordée, deux quarts de large.

« Il est inutile d'ajouter ici que, tout près des terres, les vents subissent différentes variations très prononcées.

« Le climat, malgré une chaleur terrible que les latitudes sous lesquelles on navigue donnent à prouver, est bon. Ni mon équipage, ni mes passagers n'ont eu à subir le moindre cas de maladie.

« Il est vrai que j'avais le soin d'aérer et de purger l'air de l'entrepont le plus souvent possible, et cette chose est à noter; car, depuis mon départ de

ont lieu, la direction des oscillations semble venir du sud-ouest¹.

*
* *

Rien de plus patriarcal que la vie aux Gilbert. Chaque matin, dès l'aurore, c'est-à-dire vers six heures, le missionnaire sonne de la conque marine.

C'est l'heure du réveil. Tout le monde se lève, et dans les maisons des catholiques du village, chacun procède aux apprêts sommaires de sa toilette, pour se rendre à l'église quand retentira le second signal.

« *Tamare are i Karava*. Notre Père qui êtes aux cieux. »

Jeunes et vieux, guerriers et robustes travailleurs, humbles femmes, tous unissent leurs accents pour implorer le Dieu de toute miséricorde.

« *Kona Mauri, Maria*. Je vous salue, Marie ! » répètent les petits enfants et leurs mères ; « *Ko na tataro nakon te Atua*. Priez Dieu pour nous pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. »

Heureux commencement d'une journée que tout chrétien doit sanctifier.

Dans leur langue naïve, sur cet îlot perdu au milieu des flots immenses du Pacifique, ces pauvres sauvages proclament la puissance infinie du Créateur, admirable dans toutes ses œuvres.

Tahiti jusqu'à ma relâche à Nouméa, plus de cinq cents personnes ont pu résister sans maladies à ces climats torrides.

« L'ophtalmie ou mal d'yeux est seule à craindre ; encore se guérit-elle radicalement en trois ou quatre jours.

« En résumé, la navigation dans ces îles est dure et difficile ; des dangers de toute sorte, un climat accablant, un manque presque absolu de sommeil engendrent une mélancolie, une espèce d'anémie. » — E. Fradin, *Descriptions et plans des îles composant l'archipel Gilbert*. Océanie.

1. Cf. Commodore Wilkes, ouv. cité.

A la prière succède le saint sacrifice de la messe, réalisation sublime de la promesse antique : *Depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure*¹.

*
* *

Dans la matinée, sous l'ombre mouvante des cocotiers, les noirs chérubins de l'endroit viennent se ranger pour la classe. C'est un essaim bourdonnant qui sort de partout ; chaque maison fournit son contingent.

Ces petits bonshommes, à la peau « couleur de soleil bruni », sont, ici comme ailleurs, la partie la plus intéressante de la population : vivacité d'esprit, pétulance de mouvement, merveilleuse faculté d'adaptation à toutes choses, horreur instinctive du surmenage intellectuel, ils ont les qualités et les défauts communs aux enfants de toutes races et de tous pays. Leur physionomie est généralement éveillée et franche, souvent très intelligente. Toujours en mouvement, ne laissant reposer, ni leur corps, ni leur langue, ni leurs yeux, ils profitent de la moindre distraction du missionnaire, pour se sauver et aller jouer sous les cocotiers ou sur le rivage de la mer.

En classe, ils apprennent à lire, à écrire, à calculer, à chanter des cantiques et à réciter de mémoire la doctrine chrétienne.

La musique et le chant font leurs délices. Les voix sont justes et claires, agréables même, et d'une grande netteté. Aussi le P. Richard Van den Wouwer, un connaisseur, a-t-il obtenu de ses petits choristes des résultats merveilleux, leur faisant exécuter des chœurs de Gounod et de Beethoven

1. Malachie, I, 11.

à trois et quatre parties, et cela d'une manière irréprochable, à l'étonnement et à l'admiration des Européens qui passent par hasard par sa mission de Tapoutouea.

Après la classe, les jeux reprennent avec un entrain et un brio que ne désapprouveraient pas les plus tapageurs de nos collégiens.

C'est surtout sur la plage et dans les eaux calmes de la lagune qu'il faut les voir : ils gambadent follement sur le sable fin, ou plongent dans les eaux où ils nagent comme dans leur élément ; ils se poursuivent sous le flot, ils barbottent, disparaissent, reviennent à la surface, sans se lasser jamais, dans une agitation perpétuelle, au milieu des cris, des chants, des éclats de rire, et d'un bavardage sans fin.



TYPE INDIGÈNE DE NONOUTI

Une chose qui les intéressa extrêmement fut de savoir leur âge. Le bon frère Lemmens, en leur faisant le catéchisme, émit un jour cette vérité généralement peu contestée, que l'avancement dans la vie est l'acheminement le plus sûr vers l'éternité. Chacun aussitôt de s'enquérir de son âge, pour vérifier, séance tenante, le chemin déjà parcouru. Ce n'était pas chose facile à trouver. Jamais leurs parents ne s'étaient occupés de pareil détail. Aux Gilbert, les jours passent et se ressemblent tous. Le soleil se lève chaque matin à six heures, les cocos mûrissent toute l'année sans alternative de saisons ; qu'importe donc le nombre de jours vécus ! seuls des Européens ont pu imaginer cette succession de semaines et de mois, qui coupent le temps par tranches et forment la vie !

Toutefois, le Frère ne fut pas pris au dépourvu : à chacun, il assigna un âge en rapport avec sa taille. Le lendemain, dès les premiers rayons du soleil, grande affluence d'enfants venant chercher leur âge chez le missionnaire.

*
* *

Si leur âge leur est inconnu, ils n'oublient pas leurs noms. Tout enfant reçoit un nom à sa naissance ; s'il vient à tomber malade, le nom est considéré comme étant de mauvais augure et on le remplace par un autre. Dans la suite, pour témoigner de la sincérité de leur amitié, ils échangent leur nom contre celui de leur ami.

Un nom n'est pas chose si sacrée et si immuable qu'on ne puisse le changer de temps en temps. Si son premier nom ne plaît pas à l'indigène, et s'il en trouve un autre d'une sonorité plus riche ou d'une signification plus belle, il l'adopte aussitôt. Cela ne laisse pas de compliquer un peu la tenue des registres de baptêmes et de mariages.

A l'instar des noms de nos ancêtres, ceux des Gilbertins ont toujours une signification plus ou moins en rapport avec les goûts et les aptitudes de leurs possesseurs. Ainsi on trouve *Neitemoa*, Mme La Poule ; *Neitepanou*, Mme Tête de Mort. Ce n'est pas très gracieux, mais voici qui vaut mieux : *Neitai*, Mme Le Soleil ; *Neimarava*, Mme La Mer ; *Neitaponikarava*, Mme Coin du Ciel.

Pour les hommes, nous avons *Temrag*, M. Le Fou ; *Tenipeatu*, M. Casse-Tête ; *Tennamakaina*, M. La Lune ; j'en passe et des meilleurs.

*
* *

Le cœur des enfants est prompt à se donner à qui les aime, et surtout au missionnaire épris de compassion et de

tendresse pour leurs âmes. Ce même frère Lemmens, étant tombé malade, ne put assister un dimanche à la prière du village. Couché dans sa hutte, ouverte à tous les vents, il attendait patiemment le retour de la santé.

Ces demeures de missionnaires, vraies maisons de cristal, ont certainement un avantage : on voit tout ce qui se passe au dehors sans se déranger, et les voisins, pour causer, n'ont qu'à s'approcher du mur à jour. C'est ce que firent tous les enfants du village au sortir de la prière. Ils arrivèrent avec précaution vers la maison. « Doucement, pas de bruit, disaient-ils ; peut-être que le missionnaire dort. » Ayant remarqué qu'il ne dormait pas, ils lui demandèrent s'ils ne le gêneraient pas en priant en sa présence. Pas le moins du monde, répondit le Frère ; et aussitôt, tous ces enfants de s'agenouiller autour de la cabane et de demander à Dieu, dans une commune et ardente prière, la guérison de leur missionnaire. Ce que voyant, le bon Frère ne put retenir ses larmes, et le lendemain, tout en louant Dieu de toutes choses, il reprenait son catéchisme au milieu de ses chers négrillons.

*
*
*

L'évangélisation des Gilbert ne fut pas toujours aussi facile. Il y avait, il est vrai, à l'arrivée des missionnaires, un noyau de chrétiens fervents. Huit chapelles de chaume avaient été élevées par eux sous différents vocables. Mais les protestants ne virent pas avec plaisir les missionnaires s'établir au milieu d'eux, sachant par expérience que la lutte leur est difficile contre la religion catholique, et que partout où elle s'implante, elle entrave d'abord leur prosélytisme et finit par faire des conquêtes nombreuses dans leurs rangs. L'histoire des missions catholiques au milieu des îles de

l'Océanie en est la preuve. Aussi, avant toute chose, les ministres ont-ils bien soin d'accumuler dans l'esprit de leurs adhérents toutes les préventions possibles contre les missionnaires catholiques. Ils les désignent sous le nom de Pape ou papistes, *té Popé* : nom que l'on a appris aux pauvres indigènes à dire avec mépris; aussi, quand le prêtre arrive dans un village, il entend chuchoter autour de lui : « *A roko té Popé* : Le Pape est arrivé. » C'est lui faire beaucoup d'honneur; c'est aussi lui fournir, sur l'unité et l'apostolicité de l'Église, le texte d'un sermon que les protestants n'aiment certainement pas à provoquer.

De plus, comme le côté humain et les biens tangibles de ce monde ont été de tout temps un des plus puissants facteurs du protestantisme, les *teachers* n'ont point négligé ce moyen.

Les naturels n'ont, pour se rendre d'une île à l'autre, que leurs fragiles canots qui les exposent souvent à périr : « Faites-vous protestants, dit le révérend ministre, et nous mettrons à votre disposition une belle chaloupe à vapeur qui vous conduira d'île en île. » Et voilà les têtes tournées; elles le seraient à moins.

Les catéchistes protestants indigènes sont dans ces îles depuis de longues années; ils y ont pris un ascendant que fortifient encore les visites périodiques de leurs ministres. A l'arrivée des missionnaires catholiques, ils changèrent le thème de leurs prédications ordinaires et prêchèrent contre les nouveaux venus. « Ces gens, disaient-ils, ne sont que des idolâtres, ils adorent la Vierge Marie; les saints; le Pape les a envoyés pour prendre vos terres et vos cocotiers; ils ne connaissent ni la Bible, ni la loi de Dieu, et permettent, le dimanche, des choses défendues, comme de marcher, d'exposer des objets au soleil, d'allumer du feu. »

*
* *

Malgré toutes ces difficultés, la foi fit des progrès rapides.

Le R. P. Bontemps ne cessait de parler, non seulement dans l'église, mais encore dans les *Manéapas* ou lieux d'assemblée.

Sa parole apostolique, pleine de force et de conviction, entraînait ses auditeurs.

« Le démon n'a pas vu ce résultat sans une extrême jalousie, et il a mis tout en œuvre pour nous arrêter et étouffer, s'il le pouvait, le catholicisme à Nonouti. Le démon ici, ce n'est pas seulement le démon du paganisme, c'est le démon de l'hérésie ; et ce démon est plus terrible que le premier ¹. »

1. Rapport du R. P. Bontemps.

LE VOYAGE DU « FABERT »

Départ pour Noukounaou. — A bord du *Fabert*. — Caravelles espagnoles. — Les colonies portugaises. — Les Dieppois et les Malouins. — L'île de Jésus. — Découverte des îles Gilbert. — L'île de Pérou. — La forêt. — Insectes et papillons.

Durant le mois d'octobre, mois du Rosaire, un événement imprévu vint modifier le train de vie, jusque-là si paisible, des missionnaires de Nonouti.

Sur la mer bleue, en face de la lagune, au delà de la ligne des brisants, stationnait un grand vapeur battant pavillon français.

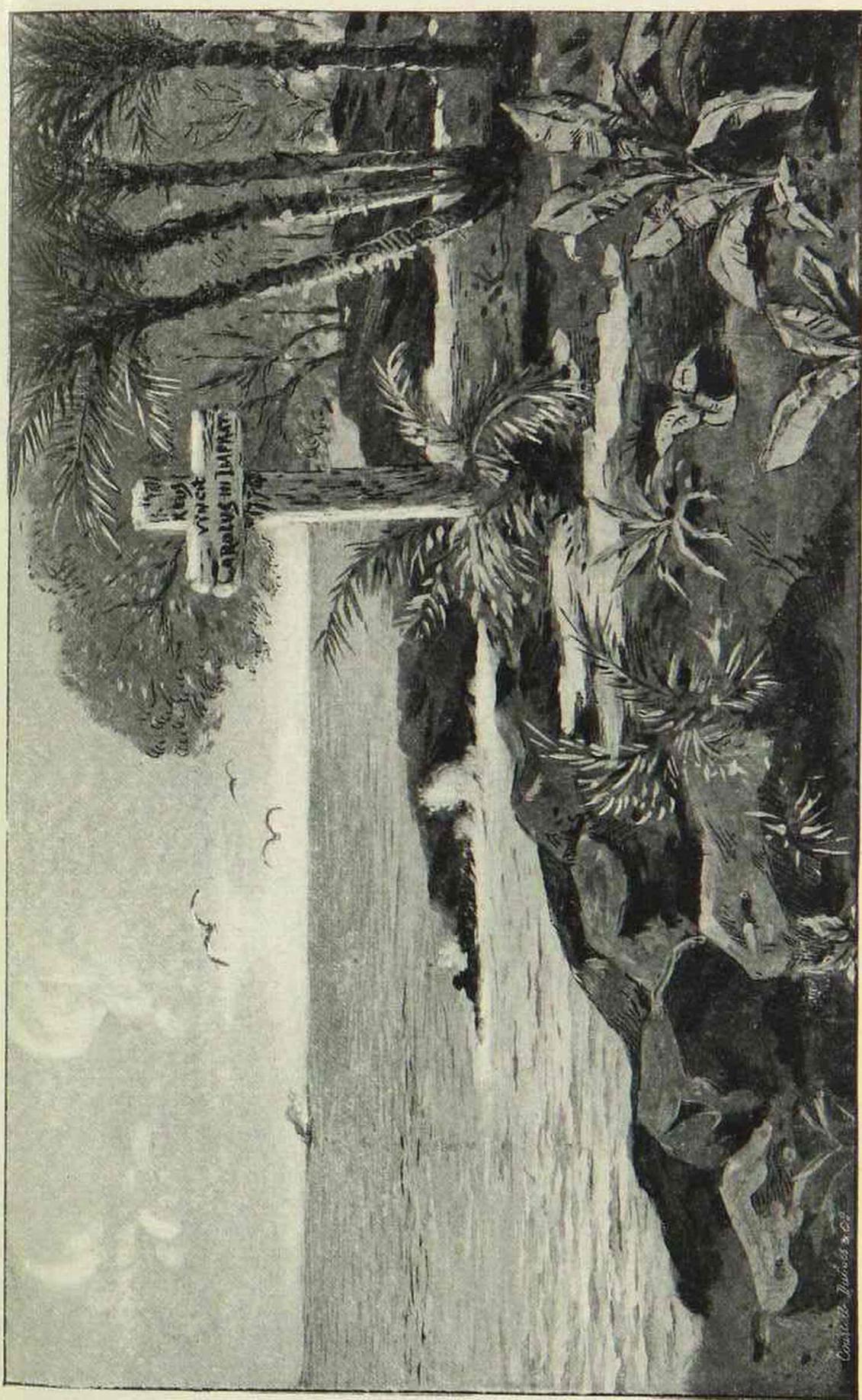
L'arrivée d'un navire dans ces îles perdues est toujours un événement; mais quand un vaisseau de guerre, vient y apporter, à l'ombre de son drapeau, un coin de la patrie lointaine, le Missionnaire sent vibrer dans son cœur une émotion profonde, une joie intense, que ceux-là seuls ont connue, que leur vocation, ou leur destinée, ont emportés loin du pays.

Le croiseur en vue était le *Fabert*, envoyé en tournée dans ces archipels pour y visiter les missions françaises.

Le navire était mouillé devant la passe; bientôt un des canots fut amené; il se dirigea rapidement vers la plage, et quelque temps après le commandant Bénier, débarquait en face de la mission sur laquelle flottait le drapeau français.

La présence de l'avisos, produisit le meilleur effet sur la population indigène.

Jusqu'alors les ministres protestants n'avaient parlé de



CROIX ÉLEVÉE PAR LES MISSIONNAIRES ESPAGNOLS EN 1774

la France qu'avec mépris. L'Angleterre seule, à leur dire, possédait des navires de guerre, des bibles et des marchandises en abondance. La venue du *Fabert* vint modifier avantageusement ces idées.

*
* *

Le commandant ayant demandé au P. Bontemps ce qu'il pourrait faire pour lui être agréable, celui-ci répondit qu'il serait heureux de profiter du passage de son navire pour se rendre à Noukounaou, île située au sud-est de Nonouti, à une distance d'environ cent quarante milles. Un Breton nommé Even s'y trouvait. Il avait écrit au missionnaire, lui faisant part de ses espérances, pour le grand bien que susciterait sa présence au milieu des catholiques toujours en butte aux vexations sans nombre des catéchistes protestants. Il fallait encourager les indigènes et défendre leurs intérêts.

Le capitaine du *Fabert* entra complètement dans ces vues. Il fut décidé que le P. Bontemps, accompagné d'un frère, irait s'installer pour quelques mois à Noukounaou, quitte à prendre passage, pour le retour, sur une des petites goélettes de commerce, qui passent de temps en temps aux Gilbert.

L'équipage, heureux de recevoir les missionnaires à bord, profita de leur passage.

Le dimanche, la messe était célébrée sur le pont avec les honneurs réglementaires, et le soir, à l'heure où le pavillon descend, à cet instant mélancolique du crépuscule, quand les derniers rayons de l'éblouissante lumière rouge du soleil vacille dans la mâture, le missionnaire récitait la prière devant les rangs de l'équipage assemblé. Alors, sans doute, plus d'un cœur se tournait vers la terre de France si

lointaine, et pensait aux chers absents, leur envoyant une prière et un souvenir toujours vivant.

*
* *

Près de trois cents ans auparavant, cette même prière, l'éternelle consolatrice, avait soutenu en ces lieux l'espérance et le courage des hardis découvreurs espagnols. Forts de leur confiance en Dieu, et de leur énergie indomptable, ils s'en allèrent à la découverte des terres australes, s'aventurant au milieu de ce dédale d'îles inconnues, sans aucune des ressources que l'art naval met aujourd'hui à la disposition des marins.

Leurs caravelles, il est vrai, couraient moins de risques que les vapeurs modernes. « La moindre crique leur offrait un abri ; la plupart des bancs n'effleuraient pas leur quille ; c'étaient des vaisseaux ronds, de médiocre calibre, courts de varangue et à poupe carrée. Leur voilure était maniable, d'un grément solide et léger, portant, outre les bourcets et les bonnettes à étui, quatre voiles latines à oreilles de lièvre ¹. »

Ces légères caravelles sillonnèrent longtemps les flots bleus du Pacifique, entrevus pour la première fois du sommet des montagnes de Panama par Blasco Nunez de Balboa, le 25 septembre 1513.

Un compagnon d'Alonso d'Albuquerque, Fernand de Magellan, traversa le premier l'océan Pacifique, du détroit qui porte son nom jusqu'aux Philippines. Il s'était offert à Charles-Quint, alors âgé de dix-neuf ans, et à l'aurore de son règne. Le roi l'accueillit favorablement, le cardinal Ximénès lui confia le commandement d'une flottille de cinq navires, et Magellan eut la bonne fortune d'arriver, à travers mille

1. Jurien de la Gravière, *les Marins du quinzième et du seizième siècle*.

dangers, et malgré de nombreuses privations, jusqu'aux îles Mariannes, qu'il découvrit en 1521. Quelque temps après, Saavedra, en 1529, découvrait une partie des Carolines et le nord des îles Ralik, qu'il nommait Pescadores ¹.

Dès lors, les mers du Sud devinrent le domaine des navigateurs espagnols. Les noms de Loysa, Del Cano, Salazar, Hurtado, Grijalva, et surtout ceux de Mendana et de Quiros, ont illustré la marine espagnole du quinzième et du seizième siècle.

*
* * *

Non moins puissante était alors la marine portugaise.

En 1521, au moment de l'avènement du roi Jean III, l'océan Indien, du cap de Bonne-Espérance aux rivages de la Chine, ne reconnaissait qu'un maître : le roi du Portugal.

Fernand Perez d'Andrade, laissant derrière lui la Taprobane et la Chersonèse d'or, tout ce monde, que Gama et Albuquerque ont retrouvé, mais que les anciens connaissaient déjà et que les Arabes exploitaient depuis plus de cinq cents ans, franchissait le détroit qui sépare la péninsule malaise de l'île de Sumatra, et côtoyant le royaume de Cambodge, gagnait Chiampa et Patana.

Dans un second voyage, ses navires pénétraient dans le port de Canton; Marco-Polo, Mandeville, Nicolo di Conti, avaient visité les États du Grand-Khan, mais Perez d'Andrade réalisait le rêve de Colomb et arrivait au Cathay par mer.

En 1524, le gouverneur de Malacca envoyait le capitaine Antonio de Brito aux Moluques.

En moins de trente ans, les Portugais étaient arrivés au

1. Navaretto, *Collecion de los viajes*.

terme de leur domaine; ils avaient parcouru les 180 degrés qui leur avaient été alloués ¹.

*
* *

La France, à la même époque, ne se laissait guère devancer par ses rivales, et sa marine atteignait déjà un développement considérable.

Dès le commencement du seizième siècle, de hardis marins de Dieppe et de Saint-Malo faisaient le commerce aux Indes occidentales. Sonnevile de Honfleur, célèbre par son voyage aux Indes méridionales, que l'on confondit souvent avec l'Australie, écrivait en 1503 que les Dieppois et les Malouins et autres Normands et Bretons, « vont quérir aux Indes occidentales des bois à teindre en rouge, cotons, guenons et perroquets et autres denrées »; plusieurs, peut-être, de ces hardis coureurs de mers parcoururent les voies nouvelles, ouvertes au commerce par les Espagnols et les Portugais.

*
* *

Ce ne fut toutefois qu'au commencement du dix-septième siècle que les Espagnols signalèrent les îles du nord de l'archipel des Gilbert.

On attribue à Mendana la découverte de la partie septentrionale des îles Ellice qui aurait été désignée par lui sous le nom d'*Isla de Jesus*; mais il est difficile de préciser la position de cette île de Jésus.

En 1567, Alvaro Mendana de Neyra reçut le commandement d'une expédition composée de deux navires l'*Almirante* et le *Capitana*. Quatre Franciscains et de nombreux officiers et matelots parmi lesquels se trouvaient Pedro

1. Cf. Jurien de la Gravière, *les Marins du quinzième et du seizième siècle*.

Sarniente, Fernando Gallego, Gomez Catoria, s'embarquèrent avec lui.

Partie de Callao, la flottille descendit d'abord jusque par 15 degrés sud, puis remonta vers le 7^e degré sud, passant entre les îles Phœnix et le nord des Ellice. Le 10 janvier 1567¹, après avoir navigué quatorze cent cinquante lieues, on découvrit par 6° 45' de latitude sud, une petite île habitée par des indigènes « dont la couleur ressemblait à celle des mulâtres ». Cette île était couverte de palmiers.

Un grand récif se trouvait au nord, et un autre longeait la côte sud, nous dit Catoria; et, ajoute Gallego, une baie profonde formée par la mer s'avancait au milieu de l'île. Cette description concorde parfaitement avec celle des atolls de corail semés dans toutes ces latitudes.

Mendana nomma cette île *Isla de Jésus*, Ile de Jésus.

Cette île, d'après Woodford, serait l'une des îles du nord des Ellice. Le fait que les sauvages se servaient alors de grands feux pour leurs signaux de nuit, usage qui existe encore aux Ellice, semble confirmer cette assertion².

Ce fut encore Mendana qui releva en 1595 à l'est des îles Ellice la position de l'île de Poukapouka, qu'il nomma Santo Bernardo, et que Quiros découvrit de nouveau en 1606, l'appelant l'île de la *Gente Hermosa* ou aussi Nostra Senora del Socorro. Cette île fut souvent confondue avec l'île *Olosenga* ou *Solitaria* de Mendana³.

1. Figueroa a par erreur imprimé 1568. Voir J. Burney, *A Chronological history of the discoveries in the South seas*, I, p. 278.

2. V. Woodford, *Bulletin of the Royal Geographical Society*, 1890, p. 104, et juin 1888. — James Burney dans son ouvrage : *A Chronological history of the discoveries in the South seas*, I, p. 278, place l'île de Jésus par le 172° 30' est de Greenwich et le 6° 45' latitude sud.

3. Cf. Meinike, *Die Inseln des Stillen Oceans*.

*
* *

Les îles Gilbert ont dû être vues par les Espagnols au commencement du seizième siècle. Dès 1559, Saavedra avait découvert les îles qu'il nomma *Pintades*, à cause du tatouage des habitants, ainsi que les *Buenos jardines*, qui font partie de l'archipel des Marshall. Les îles Gilbert, plus au sud, se trouvant sur le chemin des Moluques, ont été certainement signalées plusieurs fois durant le seizième siècle.

La découverte des îles du nord des Gilbert est plus précise.

En 1606, Pedro Fernandez de Quiros ayant laissé sa flotte à l'île Espiritu Santo, qu'il considérait comme faisant partie du continent austral, revint avec un de ses navires à la Nouvelle-Espagne pour y faire connaître ses découvertes. Le 8 juillet, il signala en passant une île basse, qui pouvait avoir près de six lieues de tour. « N'ayant, écrit-il dans son journal, rencontré jusque-là ni banc, ni terre, ni baie, ni autre chose, qui mît obstacle à notre route, elle fut appelée l'île du *Bon-Voyage*, *Buen viaje*¹. » Quiros ne voulut point s'en approcher, craignant de rencontrer des bas-fonds. Relevée par Gaspar Gonzalez, elle fut inscrite par 3° et demi de latitude nord, position de l'île Makin, la plus septentrionale de l'archipel Gilbert.

Tandis que les Espagnols étaient dans ces parages, une forte pluie vint à tomber, et ils purent faire ample provision d'eau dont ils manquaient. « Ces orages, ajoute Quiros, nous rendirent la vie, après Dieu². »

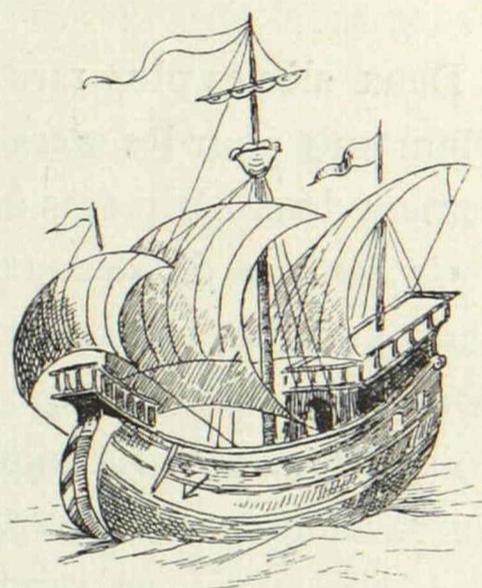
1. Voir *Carta General de las islas Palaos, Marianas y Carolinas*, par Francisco Coello y Quesada.

2. Don Justo de Zaragoza, *Historia del descubrimiento de las regiones*

Au nord des Gilbert, dans les îles Marshall, qui comptent trente-trois petits archipels, les Espagnols avaient découvert et relevé dix-sept groupes d'îles, dès le seizième siècle, tandis que l'Anglais Marshall, qui, plus tard, leur donna son nom, n'en parcourut que huit en 1788.

*
* *

Lorsque Ruy Lopez de Villalobos visita ces différents groupes en 1543, bien malgré lui, sans doute, ayant été poussé dans ces parages par les vents contraires, il ne fut pas peu surpris de voir les indigènes venir à sa rencontre sur leurs canots, faisant avec leur main le signe de la croix et les saluant de ces mots : *Buenos dias, mate-lotes*.



CARAVELLE ESPAGNOLE DE 1606

Quelques Espagnols, échappés aux naufrages des expéditions précédentes, avaient dû trouver un refuge dans ces îles et instruire les naturels.

Villalobos, à son retour, fit part de ses découvertes aux autorités espagnoles, et s'apprêtait à revenir prendre possession de ces îles, au nom du roi d'Espagne, quand il mourut trois ans après, le 18 février 1546, à Amboine, assisté dans ses derniers moments par saint François Xavier.

*
* *

L'honneur d'étendre la domination du roi très chrétien

austriales. Relacion verdadera del viaje y successo que hizo el capitan Pedro Fernandez de Quirós por orden de Su Majestad à la tierra Austral è incognita. Por Gaspar Gonçalez de Leza, Piloto Mayor de la dicha armada. Año 1605. Madrid. Biblioteca national. Cité Zaragoza.

sur ces îles était réservé à Miguel Lopez de Legazpi. Il se rendit, en 1565, aux îles Marshall, qu'il annexa au domaine colonial, déjà si riche, de l'Espagne.

Et, tandis qu'il accomplissait sa mission, nous disent les historiens, dans chaque île abordée par les marins espagnols, la croix était plantée, et la sainte messe célébrée, afin que le Roi du ciel prît possession de ces terres nouvelles, avant qu'aucun pouvoir terrestre y fût proclamé ¹.

*
* *

Deux siècles plus tard, en 1764, l'amiral Byron quittait Plymouth pour les mers du Sud, ayant sous son commandement deux bâtiments à voiles : le *Dolphin* et le *Tamar*.

Ce voyage de découvertes marque un progrès sensible dans l'art des constructions navales. Jusqu'alors on s'était borné à protéger la quille des navires, avec un enduit de poix et de résine. La coque du *Dolphin* reçut, à titre d'essai, un revêtement de cuivre, et l'expérience fut si concluante, que, à partir de ce moment, ce doublage se répandit dans toute la marine.

Les navires passèrent le détroit de Magellan en avril 1765, et dirigèrent leur course vers l'ouest, à travers l'océan Pacifique, dans l'espoir d'arriver aux îles Salomon. Après deux mois de navigation, ils atteignirent une terre située vers le 178° 16' de longitude ouest (Greenwich), et le 8° 33' de latitude sud, qu'ils nommèrent : l'île du duc d'York.

Ce n'était point là les Salomon que cherchait Byron ; aussi, changeant brusquement sa direction, il fit voile vers le nord. L'amiral anglais ne tarda pas à rencontrer, le

1. *La Question des Carolines*, par le colonel Don Francisco Coello y Quesada.

2 juillet 1765, une nouvelle île, par le $1^{\circ} 18'$ de latitude sud et $173^{\circ} 46'$ de longitude est (Greenwich¹).

Cette île était Noukounaou, dans le groupe des Gilbert. Elle fut nommée l'île Byron.

Soixante canots montés par un grand nombre de sauvages s'approchèrent des navires; l'amiral Byron, n'ayant trouvé aucun mouillage dans ces eaux trop profondes, ne put s'arrêter et continua sa route vers le nord.

Wallis, en 1767, passa près de l'archipel des Gilbert, sans les voir.

En 1781, Don Antonio Maurelle découvrit les îles Cocal et Saint-Augustin, qui furent relevées plus tard par l'amiral Duperrey. « Les journées des 9 et 10 mai 1824, écrit-il, dans son mémoire², furent employées à la reconnaissance des îles Cocal et Saint-Augustin, découvertes en avril 1781, par Don Antonio Maurelle, commandant la frégate *la Princesse*.

Nous plaçons la première de ces îles par $6^{\circ} 5' 33''$ sud et $173^{\circ} 53'$ est (Paris). Le brick anglais l'*Elizabeth* se rendant de Port-Jackson en Chine, en 1809, vit ces deux îles, qu'il nomma Taswel et Scherson. L'île Saint-Augustin, que nous avons rangée de très près, se compose de deux îles basses. Le plan de l'île a été levé par M. Lottin.

On a reconnu depuis que Gran Cocal, cherché en vain par le *Basilisk*, n'est qu'un récif, et l'île de Scherson ou Saint-Augustin est l'île Nanomea, des cartes actuelles.

1. Portlock, dans sa relation des voyages, porte $173^{\circ} 46'$ est. C'est sans doute une erreur pour $178^{\circ} 46'$ est, comme le fait voir la suite du récit.

2. Mémoires sur les opérations géographiques faites dans la campagne de la corvette de S. M., la *Coquille*, par L. Duperrey, capitaine de frégate.

*
* *

Le voyage le plus fertile en découvertes dans ces parages fut celui des deux Anglais Marshall et Gilbert, qui découvrirent la plus grande partie des Gilbert, en 1788.

A leur retour de Port-Jackson, où ils avaient amené un certain nombre de convicts, ils passèrent par cet archipel dont ils purent constater toute l'étendue. Les renseignements qu'ils fournirent sur les gisements et la forme de ces îles furent aussi satisfaisants qu'on pouvait les attendre de capitaines marchands de cette époque. Ils désignèrent l'un des groupes sous le nom de Lord Mulgrave; on les appela aussi *Line Islands*, c'est-à-dire îles de l'Équateur.

De Krusenstern leur assigna dans la suite les noms collectifs de Marshall et Gilbert, noms que ces archipels ont conservés depuis¹.

Le capitaine Gilbert commandait la *Charlotte*, et le capitaine Marshall le *Scarborough*. Les deux navires quittèrent Sydney le 6 mai 1788, et naviguèrent de concert pendant tout le voyage. Le 18 juin, ils aperçurent trois îles basses et verdoyantes que le capitaine Marshall nomma Hopper, Henderville et Woodle; îles connues aujourd'hui sous leurs noms indigènes d'Apamama, Aranouka et Kuria. Des canots à voile chargés de naturels s'approchèrent des navires. Deux jours après, au lever du soleil, on entrevit vers l'est un groupe de trois îles, qui furent nommées Gilbert, Marshall et Knox : c'était le groupe des îles de Tarawa. Le même jour, vers huit heures, une autre grande

1. Commodore de Krusenstern, *Recueil de Mémoires hydrographiques*, pour servir d'analyse et d'explication à l'atlas de l'océan Pacifique. Saint-Pétersbourg, 1824; — *Beytraege zur Hydrographie der groessen Ozeane*. Leipsig, 1819.

île se profila sur l'horizon brillant de la mer. Cette île formait un demi-cercle autour d'une lagune intérieure fermée à l'ouest par un récif, sur lesquels se dessinaient, çà et là, des touffes sombres et sveltes de cocotiers. C'était Apaiang et les îlots de Marlar fermant le récif au nord. Enfin, le 22, on aperçut de nouvelles terres, grandes étendues blanches et vertes surgissant peu à peu dans l'air fluide et léger du matin. C'étaient les îles Allen, Gillespy, Touching, Clarke, Smith et Scarborough, situées d'après les calculs de Marshall, par le 2° 58' nord, et le 173° 0' est de Greenwich, aujourd'hui le groupe de Taritari. De ce point le *Scarborough* et la *Charlotte* firent voile directement pour Canton, où ils arrivèrent après avoir fait quelques nouvelles découvertes dans les Marshall¹.

Bend, en 1792, et Dennet, en 1797, rencontrèrent plusieurs îles des Ralick, mais ils ne signalèrent aucun atoll de l'archipel des Gilbert².

En 1795, le capitaine Fearn, du *Hunter*, découvrait l'île Pleasant ou Nowodo, île d'origine volcanique, toute boisée et couverte d'une belle végétation. Parmi toutes ces îles, elle est la seule affectant une apparence accidentée, la partie sud s'élève même en ondulations qui se terminent par une colline de soixante-dix mètres de hauteur.

En 1799, le capitaine Charles Bishop, commandant le *Nautilus*, retournait de Tahiti à Port-Jackson (Sydney)

1. Les longitudes relevées par le capitaine Marshall sont plus exactes que celles du capitaine Gilbert dont elles diffèrent de près de deux degrés. Voir Woodford, *the Gilbert Islands*. La relation de Marshall parut dans le *Supplément au voyage du capitaine Philip à Botany Bay*; celle de Gilbert fut publiée sous le titre de : *Voyage from New South Wales to Canton in the year 1778*.

2. Cf. *Hydrographie du Grand Océan*. Bulletin de la Société géographique. Paris, 1840.

ramenant avec lui la plupart des ministres protestants, qui s'y étaient rendus l'année précédente dans le but d'évangéliser les naturels, mais que l'insuccès et les privations n'avaient pas tardé à décourager¹.

Poussé, malgré lui, par les vents et les courants, le capitaine Bishop arriva le 1^{er} juillet 1799 en vue de l'île de Tapoutouea. Il lui donna le nom de Bishop, et celui de Sydenham Teast's Island à l'île de Nonouti, qu'il découvrit le lendemain, désignant tout le groupe méridional de l'archipel, sous le nom de Kingsmill.

L'île de Banaba, ou Océan, fut découverte quelques années après, en 1804, par le capitaine du voilier l'*Océan*.

En 1809, le capitaine Patterson, du brick l'*Elizabeth*, vint ajouter aux découvertes déjà faites celle d'Aroraï. Sa description des îles Gilbert et en particulier de Tarawa est d'une précision remarquable. Les degrés de longitude ont été calculés d'une manière si exacte, qu'on ne peut avoir aucun doute sur l'identité de ces îles².

L'expédition mémorable du *Rurick*, dirigée par le capitaine Kotzebue, après les guerres de l'Empire, en 1816, contribua à étendre les connaissances que l'on possédait déjà sur cette partie du Pacifique. Le groupe des Radack fut parcouru avec soin, et le naturaliste Chamisso publia une étude remarquable sur ces îles connues, depuis Marshall, sous le nom de Chatam et Calvert.

Le 18 mars 1819, le vaisseau américain la *Rébecca*, dans sa traversée de Nukahiva (îles Marquises) aux Indes, découvrit le groupe des îles Peyster (Noukoufetaou) par le 8°5' sud, et le 178° 17' est (Greenwich). Au cours du

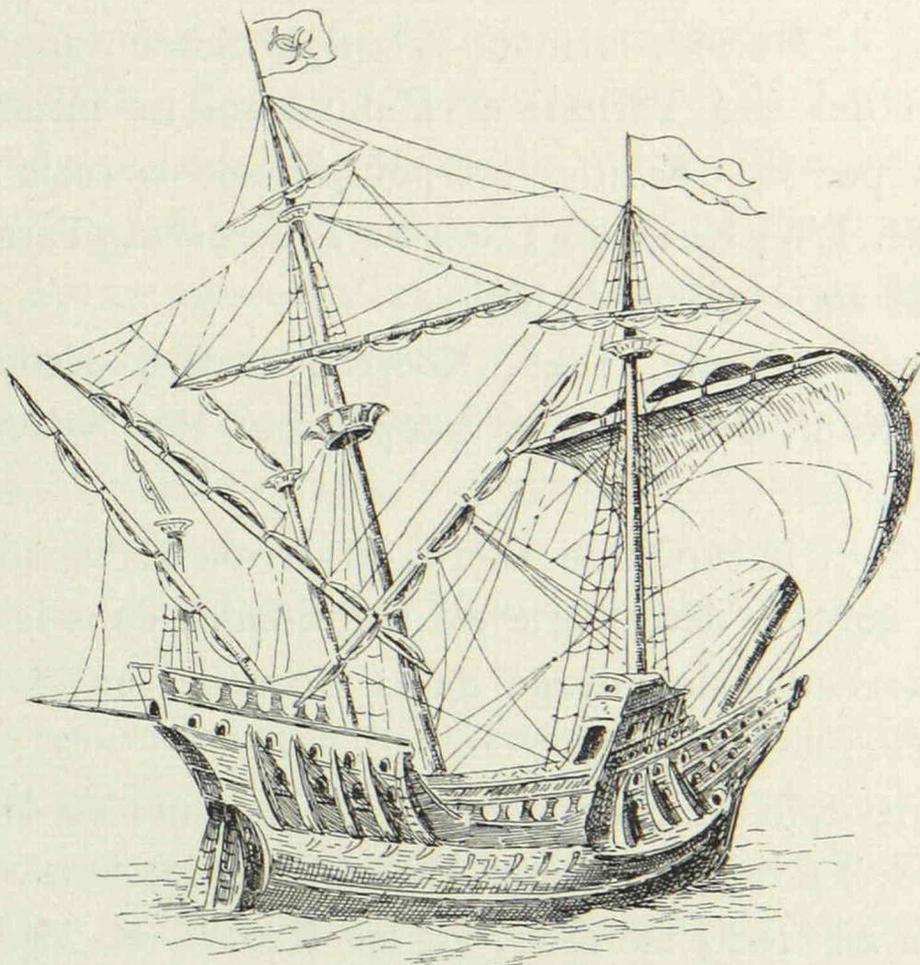
1. Cf. *Travels and Researches of Eminent English Missionaries*, by Andrew Picken.

2. Cf. Purdy, *Tables of positions 1816*. (*The Oriental Navigator*.)

même voyage, le capitaine Peyster découvrit l'île de Founafouti, qu'il nomma groupe d'Ellice¹.

Ce groupe fut entrevu l'année suivante par le capitaine Wasilieff.

En 1824, l'amiral Duperrey, au cours de son voyage autour du monde sur la corvette la *Coquille*, passa par



VAISSEAU DE SAINT-MALO

D'après la carte générale du pays de Normandie, à la Bibliothèque Nationale, Paris.

l'archipel des Gilbert. Tapoutouea fut signalée, le 15 mai 1824, et les autres îles du nord de l'archipel, à l'exception de Taritari et de Makin, furent relevées successivement les jours suivants. Une carte générale très soignée de l'archipel, et le plan des principales îles, furent publiés

1. Voir le Commodore de Krusenstern, *Recueil de Mémoires hydrographiques*, pour servir d'analyse et d'explication à l'atlas de l'océan Pacifique. Saint-Pétersbourg, 1824.

dans le magnifique atlas qui accompagne la relation du voyage de la *Coquille*.

Duperrey y groupe les deux îles de Nonouti et Tapoutouea, sous le nom d'îles Bishop, en l'honneur du capitaine du *Nautilus*; les îles d'Apamama, Kouria et Aranouka, sont désignées sous le nom d'îles Simpson, en souvenir de Roger Simpson du *Nautilus*. Les îles Maiana, Tarava, Apaiang et Maraki, forment l'archipel Scarborough, et la position des îles Taritari et Makin, qui ne furent point visitées par la *Coquille*, est pointée sur la carte comme douteuse. L'île Knox ou Cook de l'*Elizabeth* (Tarava) est marquée sous le nom de Knoy.

L'année suivante, 1825, Koerzen et Eeg découvrirent l'île de Noui, des Ellice, et l'appelèrent Het Nederlandsh Eyland¹.

En 1827, le capitaine Clerk, du *Francis*, signalait l'île Pérou, dont la découverte est mentionnée dans le supplément de l'atlas du voyage de la *Coquille*, et les îles de Tamana et d'Onoatoa².

L'Américain Mackensie suivit le parcours de Duperrey en 1828. Le capitaine russe Chromtchenko, dans ses deux voyages en 1829 et 1831, vit les Radack et les Ralick, dont Kotzebue dans sa seconde expédition sur le *Prédiatji*, découvrit le groupe septentrional.

*
* *

A partir de ce moment, les îles Gilbert et les Ellice, devinrent le rendez-vous des baleiniers, attirés par la présence des cachalots, qui fréquentaient ces parages par

1. Chromtchenko l'appela Loewendahl. (Voir Dr E. Carl Meiniche, *Die Inseln des Stillen Oceans.*)

2. Carl Hager : *Die Marshall-Inseln.*

bancs plus nombreux alors qu'aujourd'hui. Plusieurs de ces navires firent naufrage dans ce dédale de récifs et de bas-fonds, et leurs équipages mêlés, à singulière mine, généralement peu scrupuleux, trouvèrent un refuge au milieu des peuplades primitives de ces archipels, où ils vécurent trop souvent comme en pays conquis.

En 1841, eut lieu l'expédition américaine du *Peacock* et du *Flying Fish*, commandée par le commodore Wilkes, des États-Unis. Les deux navires arrivèrent à Tapoutouea le 3 avril et mouillèrent en face du village d'Utiroa.

Ils stationnèrent une semaine dans la lagune; mais les naturels ayant massacré un des matelots américains, le village fut brûlé par représailles.

Différentes îles de l'archipel furent visitées successivement; dans celle de Kouria, on recueillit un Anglais déserteur d'un baleinier. Le 27 avril, le *Peacock* se mit à la recherche des îles Taritari et Makin, que la *Coquille* n'avait pas signalées.

On les trouva le 28, et l'équipage y fit la rencontre d'un autre déserteur, un Écossais, qui s'était évadé d'un voilier sept ans auparavant. Ces deux hommes, grâce à leur séjour dans ces îles, purent fournir des renseignements très précis.

Le commodore Wilkes dressa une carte des Gilbert complétant celle de l'amiral Duperrey, mais laissant la position des îles d'Onoatoa et Tamana imparfaitement indiquée. L'une est inscrite sous le nom d'Onoatu, ou Rotcher, et Tamana y est prise pour l'île Thabé, qui n'a jamais existé¹.

*
* *

Telles furent les différentes découvertes effectuées dans ces régions du Pacifique. Depuis 1892, les Gilbert et les

1. *Reported dangers to Navigation*. U. S. Hydrographic Office, 1871.

Ellice se trouvent placées sous le protectorat de l'Angleterre. Un résident ou commissaire est chargé de leur administration. Les îles Marshall appartiennent à l'Allemagne¹.

1. Les degrés de longitude et de latitude de ces îles ont été souvent rectifiés de 1875 à 1894. Voici les noms et les positions géographiques de toutes ces îles d'après différents auteurs.

MAKIN = 3° 7' N., 172° 57' E. Greenwich (d'après Woodford), 3° 20' N., 172° 57' E. Greenwich (d'après C. Hager); découverte par Gilbert et Marshall en 1788, et nommée avec Taritari, Allen, Gillespy, Touching, Clark, Smith et Scarborough. 7 kil. carrés, 500 habitants (Finsh). 3° 22' N., 170° 24' 5" E. de Paris.

TARITARI = 3° 7' N., 172° 49' E. Green. (Woodford), 3° 8' N., 172° 46' E. Green. (C. Hager); découverte par Marshall en 1788, et nommée Butantari, Touching, Pitt, Baritari, Grand-Makin. 30 kil. carrés, 2 500 habitants (Finsh).

MARAKI = Pointe nord, lat. 2° 1' N., 171° 0' E. de Paris, 1° 58' N., 173° 20' E. Green. (Woodford), 2° 0' N., 173° 15' E. Green. (C. Hager); découverte en 1823 par l'amiral Duperrey, qui la prit pour l'île Mathew de Gilbert et Marshall; nommée aussi Maiakei, Marakei. 25 kil. carrés, 1 300 habitants (Finsh).

APAIANG = Point d'observation : île d'Ikou, 1° 46' 18" N., 170° 36' 45" E. de Paris, 1° 50' N., 173° 0' E. Green. (Woodford), 1° 52' N., 173° 5' E. Green. (C. Hager); découverte par Gilbert et Marshall en 1788, et nommée aussi Apia, Mathew par Marshall; Charlotte par Krusensterns; Six-Iles par Duperrey. 40 kil. carrés, 3 600 habitants (Finsh).

TARAWA = Point d'observation : île Bititu. Lat. 1° 20' 33" N., 170° 35' 15" E. de Paris, 1° 25' N., 173° 0' E. Green. (Woodford), 1° 29' N., 173° 5' E. Green. (C. Hager); découverte en 1788 par Gilbert et Marshall, nommée aussi Marshall et Knox par Marshall; Tarowa, Cook par Patterson. 40 kil. carrés, 2 000 habitants (Finsh).

MAIANA = 0° 55' N., 173° 0' E. Green. (Woodford), 0° 57' N. 173° 4' E. Green. (C. Hager); découverte par Marshall en 1788, et nommée encore : Gilbert, Hall par Patterson. 30 kil. carrés, 3 000 habitants (Finsh).

APAMAMA = Point d'observation : îlot de l'entrée. 0° 20' 54" N., 171° 31' 00" E. de Paris, 0° 22' N., 173° 51' E. Green. (Woodford), 0° 25' 30" N., 173° 48' E. Green. (C. Hager); découverte en 1788 par Gilbert et Marshall, nommée aussi Hopper, Roger Simpson par Bishop en 1799; Dundas par Patterson, 1809. 17 kil. carrés, 4 500 habitants (Finsh).

KOURIA ET ONEAKA = 0° 14' N., 173° 25' E. Green. (Woodford), 0° 14' N., 173° 27' E. Green. (C. Hager); découverte en 1788 par Gilbert et Marshall nommée aussi Woodle, Bernd. 13 kil. carrés, 1 000 habitants (Finsh).

ARANOUKA = Pointe sud, position approchée. 0° 8' N., 171° 17' E., de

*
* *

Quelques heures après le départ de Nonouti, le *Fabert* était en vue de Pérou.

Pérou est une île coralligène, à trente milles à l'ouest de Noukounaou. Sous le clair cristal du ciel, elle apparaît toute

Paris, 0° 11' N., 173° 36' E. Green. (Woodford), 0° 12' N., 173° 40' E. Green. (C. Hager); découverte par Gilbert et Marshall en 1788, nommée encore Henderville par Marshall; Nonouti par Hudson, Starbuck. 16 kil. carrés, 1 000 habitants (Finsh).

NONOUTI = Pointe sud, position approchée. 0° 49' S., 172° 7' E. de Paris, 0° 40' S., 174° 21' E. Green. (Woodford), 0° 45' S., 174° 30' E. Green. (C. Hager); découverte en 1799 par Bishop, elle reçut les différents noms de Monouti, Nonouti, Nomutsch, Sidenham, Teast's Island, Dog et Blaney, Sydenham et Bishop. 30 kil. carrés, 4 500 habitants (Turner).

TAPOUTOUEA = 1° 20' S., 174° 50' E. Green. (Woodford), 1° 10' S., 174° 40' E. Green. (C. Hager); découverte en 1799 par Bishop; appelée aussi Drummond, Bishop, Nautilus, Tapitouwea, Tapoteowa. 25 kil. carrés. 7 500 habitants (Dana).

PÉROU = 1° 23' S., 175° 55' E. Green. (Woodford), 0° 56' S., 176° 6' E. Green. (C. Hager); découverte par Clerk en 1827 et nommée encore Francis, Sunday et Maria. 35 kil. carrés, 2 500 habitants (Turner).

NOUKOUNAOU = 1° 20' S., 176° 29' E. Green. (Woodford), 1° 24' S., 176° 33' E. Green. (C. Hager); découverte en 1765 par Byron, nommée aussi Byron. 25 kil. carrés, 2 000 habitants (Turner).

ONOATOÀ = 1° 55' S., 175° 35' E. Green. (Woodford), 1° 50' S., 175° 30' E. Green. (C. Hager); découverte par Clerk et nommée encore Clerk, Eliza, Onoutou, Onatoa, Oneatoa. 25 kil. carrés, 950 habitants (Turner).

TAMANA = 2° 33' S., 175° 55' E. Green. (Woodford), 2° 32' S., 176° 1' E. Green. (C. Hager); découverte par Clerk et nommée aussi Rotcher, Chase. 10 kil. carrés, 1 700 habitants (Turner).

ARORAÏ = 2° 40' S., 176° 53' E. Green. (Woodford), 2° 40' S., 177° 0' E. Green. (C. Hager); découverte par Patterson de l'*Elizabeth* en 1809, et nommée aussi Hope, Hurd, Saltoi. 30 kil. carrés, 600 habitants (Turner).

OCÉAN ISLAND = 0° 52' S., 168° 42' E. Green. (C. Hager); découverte en 1804 par le capitaine de l'*Océan*, nommée aussi Banaba, Ponap, Poanopa, High. 25 kil. carrés, 450 habitants (Turner).

PLEASANT = 0° 29' S., 166° 56' E. Green. (C. Hager); découverte en 1798 par Fearn; nommée aussi Nawodo, Onovero, Naurou, Schauck. 5 kil. carrés, 1 500 habitants (capitaine Geiseler).

vaporeuse dans l'irradiation matinale; à mesure que le soleil monte, elle se détache en raie fine et vive de verdure émeraude, sur l'infini des splendeurs calmes de l'Océan éternellement lumineux.

Au delà des lignes blanches du rivage et du miroitement de l'écume du récif, des palmiers d'une puissance de sève incomparable, surgissent par fusées dans l'éblouissement de l'azur.

L'île entière, d'environ treize kilomètres de longueur, est formée de deux terres reliées entre elles par un récif, sur lesquels bouillonnent des flots blancs d'écume; l'île du sud, longue et très basse, presque à fleur d'eau, est recouverte de hautes futaies de cocotiers.

De la pointe nord, on aperçoit une chaîne de récifs s'étendant au nord-nord-ouest, à un mille et demi, dure ligne de pierres blanches et stériles comme des décombres amoncelés. A la pointe sud, le corail s'éloigne d'environ un mille. L'Océan vient s'y briser en gerbes lumineuses, d'un bleu presque blanc, retombant en volutes irisées, avec un bruit de cataracte et un grondement continu, qui finit par s'associer invinciblement, en murmures doux et pacifiants, aux mille bruits de vie qui s'élèvent de ces îles.

*
* *

Pour aborder, il faut attaquer l'île au sud en mettant le cap à l'ouest, contourner les récifs à les ranger, et prendre le travers en face du premier grand village. Après avoir doublé l'écueil de la pointe sud, on remarque par bâbord une série de coups de mer, qui marquent les brisants du centre de l'île, et en ralliant toujours les récifs de la terre, on arrive dans une baie ouverte au sud-ouest et fermée par des coraux au sud-est et au nord-est. Cette baie donne un

très mauvais mouillage, par douze brasses, avec fond de corail et de rocher ¹.

Des navires de faible tonnage peuvent seuls y jeter l'ancre, lorsque la brise d'est est bien établie. De cet ancrage on peut atteindre la pointe nord, en suivant la courbe du récif ouest. L'île n'a pas de lagune intérieure, celle qui existe entre la terre et les récifs assèche presque partout à marée basse.

Les mouillages, reconnaissables à la couleur verdâtre de l'eau, sont peu profonds, et les embarcations n'atterrissent que difficilement. La plage intérieure de sable blanc à reflets blonds et dorés est comme mangée et usée par le passage des vagues. A l'est, la grève est bouleversée sous l'action des eaux qui se sont ruées là, poussées par les alizés, laissant des blocs épars remués et arrachés de la muraille coralligène dont l'île est enclavée.

Pérou s'étend sur une longueur d'environ trois à quatre lieues et renferme deux mille cinq cents habitants, répartis en plusieurs petits villages, aux cabanes de chaume et de feuilles de vaquois, disséminés sous les arbres de la forêt dans un paysage tout de paix et de fraîcheur.

Les cocotiers nombreux et pressés fusent partout, superbes et tout droits, leurs chevelures d'ombre se frangent en hachures, dans la profondeur claire du ciel. A travers l'enchevêtrement de leurs feuilles, une pluie de rayons lumineux filtre peu à peu, baignant toute l'île d'une lumière verdissante et mystérieuse. Quelques papillons tournoient lentement dans les intimes profondeurs de la futaie.

Des phalènes² volent silencieusement sous les cépées.

1. E. Fradin, *Descriptions et plans des îles composant l'archipel Gilbert*.

2. *Achæa melicerte*. *Phalæna noctua*.

Leurs ailes sombres, coupées de raies blanches, ont des reflets bleus et nacrés. De petites margarotides, d'un vert émeraude frangé de blanc, se poursuivent près des sables; le *Junonia Villida*, aux ailes brunes, émaillées de taches noires, fréquente les dessous assombris des fourrées. Une noctuée, l'*Heliothis armigera*, se rencontre partout, volant lourdement de ses ailes jaune fauve et verdâtres, striées de gris. Le *Sphinx hylas*, couleur feuille morte, commun en Australie et aux Indes, bourdonne et butine sur les fleurs, près desquelles rôdent de brillantes libellules¹ donnant la chasse aux mouchérons.

Une petite guêpe noire rehaussée de stries d'or, creuse son nid dans les troncs d'arbres desséchés, et l'ichneumon brun rouge y construit sa demeure, qu'il remplit de chenilles anesthésiées par son venin, et destinées à la nourriture de sa larve.

Quelques coléoptères, que l'on retrouve dans presque toutes les îles du Pacifique, peuplent les buissons et les écorces d'arbre.

Cette faune, comme la flore de ces récifs, est entièrement originaire des îles et des continents voisins.

Perdus au milieu de l'Océan, entourés d'un grand désert d'eau profonde, ces atolls étaient, aux premiers jours, dépourvus de tout être animé. Peu à peu des germes de vie, des semences et des insectes y furent transportés par les vents et par les flots. Des œufs et des larves se sont rencontrés dans les débris et les graines jetées sur le sable par les courants. Souvent les canots des naturels, embarquant du bois ou des produits des îles, ont donné passage en même temps à des colonies d'insectes, de fourmis, de

1. *Anax guttata*. — *Pantala flavescens*. — *Trithemis bipunctata*.

scorpions, de forficules, de lézards, qui se sont propagés ensuite rapidement sur ces terrains qui ne différaient guère de celui de leur origine.

Les lépidoptères et les coléoptères, les sauterelles et les libellules furent transportés d'île en île par les souffles réguliers des grands alizés; et ainsi la Providence divine, féconde et inépuisable, répand avec profusion la richesse et la vie jusque sur les plages les plus oubliées du globe, et partout l'homme y rencontre, dans sa route vers l'éternité, les trésors que son Père céleste a créés pour lui, comme lui-même a été créé pour Dieu. *Omnia vestra sunt, vos autem Christi*¹.

1. Voici d'après Woodfort, *the Gilbert Islands*, et A. Butler, *Annals and Magazine of Natural history* 1885, une liste des insectes des Gilbert et des Ellice :

COLÉOPTÈRES : *Amarygmus* (sp.), *Pantepoeus* griseus, *Coccinella transversalis*, *Coccinella arcuata*, *Necrobia rufipes*, *Tribolium ferrugineum*, *Dermestes* (sp.), *Carpophilus* (sp.) *Silvanus* (sp.) *carcinops* (?) (sp.).

Trogosita mauritanica, *Alphitobius piceus*, *Alphitobius diapharinus*, *Sitophilus* (sp.), *Adelocera modesta* *Monocrepidius* (sp.), *Nacerdes* (sp.), *Trilobium* (?).

HYMÉNOPTÈRES : *Evania appendigaster*, un Ichneumon.

NÉVROPTÈRES : *Chrysopa vulgaris*.

LÉPIDOPTÈRES : *Hypolimnas rarick* (*Apatura rarick*), *Junonia villida* (*Papilio villida*, Rho. Nymph.), *Chærocampa erotoides* (*gnathothlibus erotoides*, Hétérocères Sphin.), *Cephonodes hylas* (*Sphynx hylas*, Het. Sphing.), se rencontre aux Indes, en Afrique, en Australie et au Japon. — *Deiopeia pulchella* (*Tinea pul.* Het. Lith.) — *Prodenia retina* (*Neuria ret.* Het. Apam.), *Amyna octo* (*Perigea octo.* Het. Apam.), *Heliothis armigera* (*Noctua. ar.* Het. Helioth.), *Catephia linteola* (Het. Cate.), *Achæa melicerte* (*Phalæna noctua mel.* Het. Ophiu.) — *Remigia translata* (Het. Rem.), *Marasmia creonalis* (*Botys creonalis*, Het. Sten.), *Chloanges suralis* (*Margaronia*), *Erilita modestalis*. — *Rinecera mirabilis*. — *Harpagoneura*. — *Harpagoneura complexa*. — *Leucospis coxalis*.

IV

L'ILE DE PÉROU

La population des Gilbert. — Tatouage. — Armes et guerres. — *L'Anti*. — Un exorcisme. — Mort et funérailles. — La conversion de Pérou. — Perdu en mer.

Turner estimait la population de Pérou, en 1876, à 2 600 habitants. Les guerres et les émigrations de travailleurs aux îles voisines ont peu à peu diminué ce nombre. Mais la race est restée forte et vigoureuse.

Les Gilbertins appartiennent à la famille micronésienne ; ils sont cependant fortement mélangés de sang polynésien. Leur apparence est fort belle, et quelques-uns même sont d'une haute stature, ce qui leur donne très grand air. Ils paraissent plus vigoureux que les naturels des îles de l'Ouest. Les femmes, plus petites que les hommes, sont aussi plus délicates, leurs mains et leurs pieds ont souvent les attaches très fines et sont parfois d'un modelé parfait.

Les indigènes ont le teint naturellement brun, plus foncé que celui des Tahitiens. Le nez légèrement aquilin, un peu écrasé à la base, rappelle le type européen. La bouche est grande, les lèvres fortes et les dents petites ; les yeux noirs et brillants donnent un ensemble intelligent à leur figure, bronzée aux reflets mordorés.

Quelques naturels sont très corpulents, comme les anciens chefs de Hawaï, choisis pour leur embonpoint. La famille royale de Makin, au nord des Gilbert, est même remarquable sous ce rapport. Cependant on trouve peu d'individus obèses, comme on en voit tant, aux îles Sandwich et à Tahiti.

Les os des joues et du menton sont saillants, rappelant le type japonais; le cerveau est bien développé dans les régions frontales et coronales. La chevelure noire, rude et épaisse, est d'un beau lustre; elle n'est pas ondulée comme chez les naturels de race purement polynésienne.

Les femmes portent leurs cheveux retombant sur les épaules et toujours soigneusement peignés et ornés de fleurs. Les hommes, au contraire, les ont courts, parfois taillés en couronne, plusieurs se rasent la tête, laissant çà et là de longues touffes qui donnent à leur physionomie un caractère étrange. La moustache et la barbe sont noires comme les cheveux. Hommes et femmes ont, pour la plupart, le lobe de l'oreille percé. L'ouverture, souvent d'un centimètre de diamètre, porte comme ornements des morceaux de bois, des feuilles de papier roulées en étui, de petits anneaux et même l'inséparable pipe. Le cou est paré de coquillages et de fragments de nacre d'huître perlière taillés et ouvragés. Le tatouage est presque abandonné aujourd'hui. Autrefois c'était une obligation sacrée de se faire dessiner sur le corps des figures ayant une signification symbolique. Il y avait des artistes spéciaux qui se chargeaient de tatouer les naturels de la classe aisée; ils étaient payés fort cher et tenus en grande estime. Les jeunes gens riches subissaient l'opération vers l'âge de vingt ans; les pauvres et les esclaves n'étaient jamais tatoués. L'opérateur se servait comme instrument d'un os taillé en forme de peigne, aux dents fines et aiguës, encore très employé dans tout le groupe des îles samoennes. La matière colorante était la suie délayée dans de l'huile de noix de coco, et comme l'opération n'était pas sans douleur, on procédait peu à peu, et à de longs intervalles.

Le tatouage consistait ordinairement en petites lignes

obliques, très rapprochées les unes des autres ; partant des omoplates elles descendaient le long du dos, de chaque côté de l'épine dorsale, pour finir sur les jambes au-dessus des genoux. Un guerrier, ainsi tatoué, semblait revêtu d'une fine cotte de mailles. Les femmes étaient moins prodigues de cet ornement. Le tatouage était considéré comme une condition nécessaire pour entrer dans le royaume des esprits ; et comme les riches et les chefs étaient seuls tatoués, la compagnie s'y trouvait être nécessairement très choisie.

*
* *

La feuille de pandanus était la matière première des tissus dont ils tiraient jusqu'à ce jour leurs vêtements et les voiles de leurs canots.

Ces feuilles, découpées en fines lanières, sont encore aujourd'hui tressées en natte, d'un travail délicat, la spécialité et la gloire des îles Gilbert.

Avant l'arrivée des Européens, ces nattes étaient les seuls vêtements en usage, avec une ceinture de fibres de cocotier descendant jusqu'aux genoux : vêtement bien primitif, qui avait l'avantage de ne point gêner les mouvements.

Aujourd'hui, les naturels sont tous plus ou moins vêtus ; seuls quelques enfants se contentent de leur innocence, mais il suffit au missionnaire de les appeler païens, pour qu'ils disparaissent aussitôt.

Quelques femmes savent coudre ; beaucoup l'ignorent ; du reste, il leur est très difficile de se procurer de l'étoffe : il la leur faut acheter aux trafiquants à raison de cent cocos l'aune ; mais tous n'ont pas ce nombre de cocos, surtout dans les mauvaises récoltes.

La première demande que font ces pauvres gens est

celle de vêtements pour aller à l'église ; et ils apportent souvent des nattes, prix du vêtement qu'ils désirent.

Les femmes se revêtent, quand elles peuvent s'en procurer, de longues tuniques en forme de peignoir ; c'est la robe qu'elles préfèrent, surtout pour l'église ; mais elle leur coûte 450 cocos, c'est bien cher.

Les hommes portent, quand ils en ont, des pantalons avec de petites vestes ou des blouses ; souvent le pantalon est remplacé par une pièce d'étoffe roulée autour du corps depuis la ceinture jusqu'aux genoux.

Il est vrai que la plupart, hommes et femmes, n'ont pas encore de la décence l'idée que nous en avons, et qu'à part une ceinture en longs fils de coco, qu'ils ne quittent jamais, ils ne se font pas scrupule de se débarrasser, pour être plus à l'aise, des autres vêtements qui les gênent ou plutôt qu'ils veulent ménager. Quelques-uns, cependant, comprennent davantage la modestie chrétienne ; ils donneront peu à peu le bon exemple aux autres. Il n'y a rien d'excentrique dans leur mise : ni plumes ni parures ; ils portent seulement leur médaille, leur croix et leur chapelet, qu'ils aiment à passer à leur cou.

Depuis la fondation de la mission, on voit, le matin et le soir, arriver à la prière celui-ci avec une simple chemise, cet autre avec un pantalon ou quelque chose qui en tient lieu, et un bout d'étoffe sur les épaules ; celui-là avec un chapeau ; celle-ci avec une belle et longue tunique, cette autre avec une petite jupe, cette autre encore avec une robe à taille qui lui vient on ne sait d'où... Puis il y a la foule de ceux et celles qui n'ont que leur pauvre ceinture, ou large frange de fils de coco, et qui, ne pouvant entrer à l'intérieur de l'église, se tiennent à la porte ¹.

1. Voir les Lettres du R. P. Bontemps.

*
* *

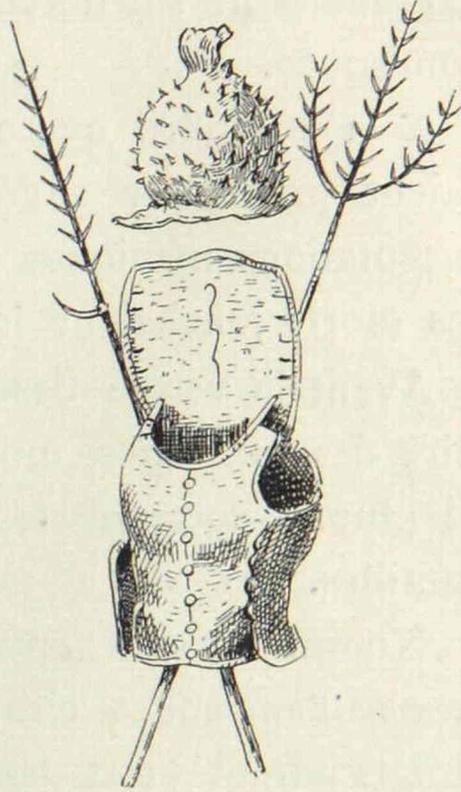
Lorsque Adalbert de Chamisso explorait ces îles en 1817, les indigènes lui paraissaient être d'une nature remarquable et doués de hautes qualités : « La paix, l'amour du travail, la concorde dans les familles, un grand sentiment d'égalité même devant les chefs semblaient faire le fonds de leur caractère. » Ce tableau si flatteur ne ressemble point à celui que nous a laissé le commodore Wilkes. D'après lui, les Gilbertins sont faux et méchants. Il les dépeint comme étant débauchés, voleurs et cruels, ne se témoignant aucun sentiment affectueux, enclins à une tristesse profonde et à une mélancolie noire qui les porte au suicide.

Les indigènes ont changé à leur avantage depuis la visite du commodore américain. L'influence du christianisme a pénétré ces races. Ils sont paisibles et sensés, et le nom de sauvages ne leur convient nullement. Toutefois, comme tous les habitants des îles du Pacifique, ils sont paresseux, aimant beaucoup à se reposer, à dormir et à fumer dans la *Manéapa*. C'est là, du reste, que se passe la plus grande partie de leur existence. Curieux et bavards, ils se réunissent en foule sur un point quelconque de leur île, dès qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire. Un indigène rencontre-t-il sur son chemin quelque voyageur, son premier soin est de lui poser cette question très attique : « Y a-t-il du nouveau au village d'où tu viens ? » Si, par hasard, les nouvelles sortent quelque peu de l'ordinaire, tout le monde se met en marche et se rend dans la *Manéapa* de l'endroit. Là, les orateurs prononcent quelques discours bien sentis et de circonstance devant l'assemblée : *Karaki*. Des vœux sont émis et les décisions prises par les anciens.

*
**

Autrefois, ces assemblées décidaient les guerres terribles qui dépeuplaient ces îles : lutttes meurtrières malgré la forme primitive et fruste des armes employées.

Les Gilbertins s'avançaient au combat, couverts d'une forte cuirasse en fibres de cocotier, surmontée d'un couvre-nuque carré, haut et droit, protégeant la tête et le cou ; les bras et les jambes étaient enveloppés de défenses semblables. Un casque, façonné avec la peau desséchée d'un gros poisson aux écailles épineuses et robustes, surmontait la tête comme un heaume. Pour armes offensives, ils avaient la lance et le sabre en bois de cocotier, armés de dents de requin, ou des piques formées de trois pointes barbelées disposées en fourche, dont les blessures profondes et très étendues étaient in-



ARMES, CASQUES ET CUIRASSES
des naturels des îles Gilbert.

guérissables. Dès l'introduction des armes à feu vendues aux naturels par les commerçants et les baleiniers, les lances et les cuirasses disparurent, mais les guerres n'en devinrent ni moins fréquentes ni moins meurtrières. Les vaincus n'avaient d'autre refuge que la mer, où leurs canots disparaissaient ordinairement, emportés par les courants ou submergés dans les flots.

Souvent encore les vainqueurs se saisissaient des vaincus, les dépeçaient et les mangeaient pour affirmer leur triomphe. C'était là cependant le seul cas d'anthropophagie, relevé parmi ces peuples.

Sans lois et sans maîtres, passionnés pour le vin de *Karévé*, qui détermine une ivresse cruelle, ils se tuaient les uns les autres, sous les prétextes les plus frivoles. Trouvaient-ils un enfant dans la forêt, ils l'égorgeaient sans remords. Il est vrai qu'aussitôt la terre du coupable passait à la famille de la victime. Un voleur pris en flagrant délit sur un cocotier était mis à mort et sa terre confisquée.

A la moindre querelle, les guerriers s'armaient, faisaient prononcer sur eux par l'*eponga* ou sorcier les incantations magiques qui donnent le courage, et bientôt les morts jonchaient le champ de bataille.

Avant la venue des missionnaires, peu d'hommes, au dire des indigènes, mouraient de maladie ou de vieillesse, la plupart succombaient dans ces luttes de tribus ou de familles.

Nombreux sont encore aujourd'hui les guerriers couverts d'anciennes cicatrices, ayant le nez coupé ou les doigts amputés ; et dans plus d'une maison on retrouve des séries de crânes, trophées macabres de la valeur des ancêtres.

L'arrivée des prédicants protestants offrit malheureusement de nouveaux prétextes à ces guerres fratricides. En 1881, sept ans avant l'arrivée des missionnaires catholiques, un *teacher* protestant de Honolulu, qui se trouvait en résidence à Tapitouea, jeta dans une lutte ardente et fanatique le nord de l'île contre le sud. Un combat s'engagea et quinze cents hommes trouvèrent la mort pendant le combat ou dans les flammes des villages incendiés¹.

Le gouvernement anglais a mis fin à ces cruautés en

1. Voir Lettre du R. P. Richard Van der Wouwer. *Annales Notre-Dame du Sacré-Cœur*, 1896.

procédant d'une façon sommaire contre les coupables.

Un indigène avait assommé une femme à coups de pierre. Arrêté et jugé, il fut condamné à mort et fusillé sur le lieu du meurtre par sept naturels que l'on avait exercés pendant quinze jours. Le malheureux se convertit et fit sa confession générale. Mais bien qu'il fût chrétien, il chantait encore au jour de sa mort des invocations en l'honneur de l'*Anti*, l'esprit ou le dieu du courage.

*
* *

Toute trace du paganisme est encore loin d'être effacée aujourd'hui.

Sa disparition est une œuvre de temps, et demandera plus d'une génération.

Les idoles n'existent plus; mais dans presque tous les villages, il reste un fond de croyances et de coutumes superstitieuses mêlées aux actions les plus ordinaires de la vie. Ainsi, un naturel ne mangera jamais la partie inférieure d'une noix de coco, de peur de manquer de force dans les combats, ou de se blesser sur les coraux du rivage. Le missionnaire, voulant un jour convaincre un sauvage de l'absurdité de cette pratique, lui présenta cette partie du coco, le pressant d'en manger. L'infortuné se crut à son dernier moment : longtemps il hésita; tout un atavisme de superstitions se réveillait en lui; d'un geste il saisit la noix de coco. Sa figure bouleversée et ses yeux pleins de larmes témoignaient de son héroïsme. Le morceau fut avalé, l'homme ne mourut point. Le charme était rompu.

L'*Anti*, est l'esprit, la divinité par excellence. On l'invoque dans toutes les circonstances de la vie. C'est à lui que le sauvage s'adresse pour avoir une pêche fructueuse et une récolte abondante. Avant de s'embarquer, il a

des incantations pour éloigner la tempête et guider sa barque. En mangeant, il le prie de le préserver des arêtes de poisson; avant le sommeil il se recommande à lui pour ne point mourir dans la nuit. Le naturel, encore païen, croit au mauvais sort, à l'envoûtement; il a des maléfices contre ses ennemis. Dans ses champs et au milieu de ses cocotiers il plante des branches *taboues*, des *Rapuos*, consacrés à l'*Anti*, qui doivent donner la mort à tous ceux qui mangent du fruit volé.

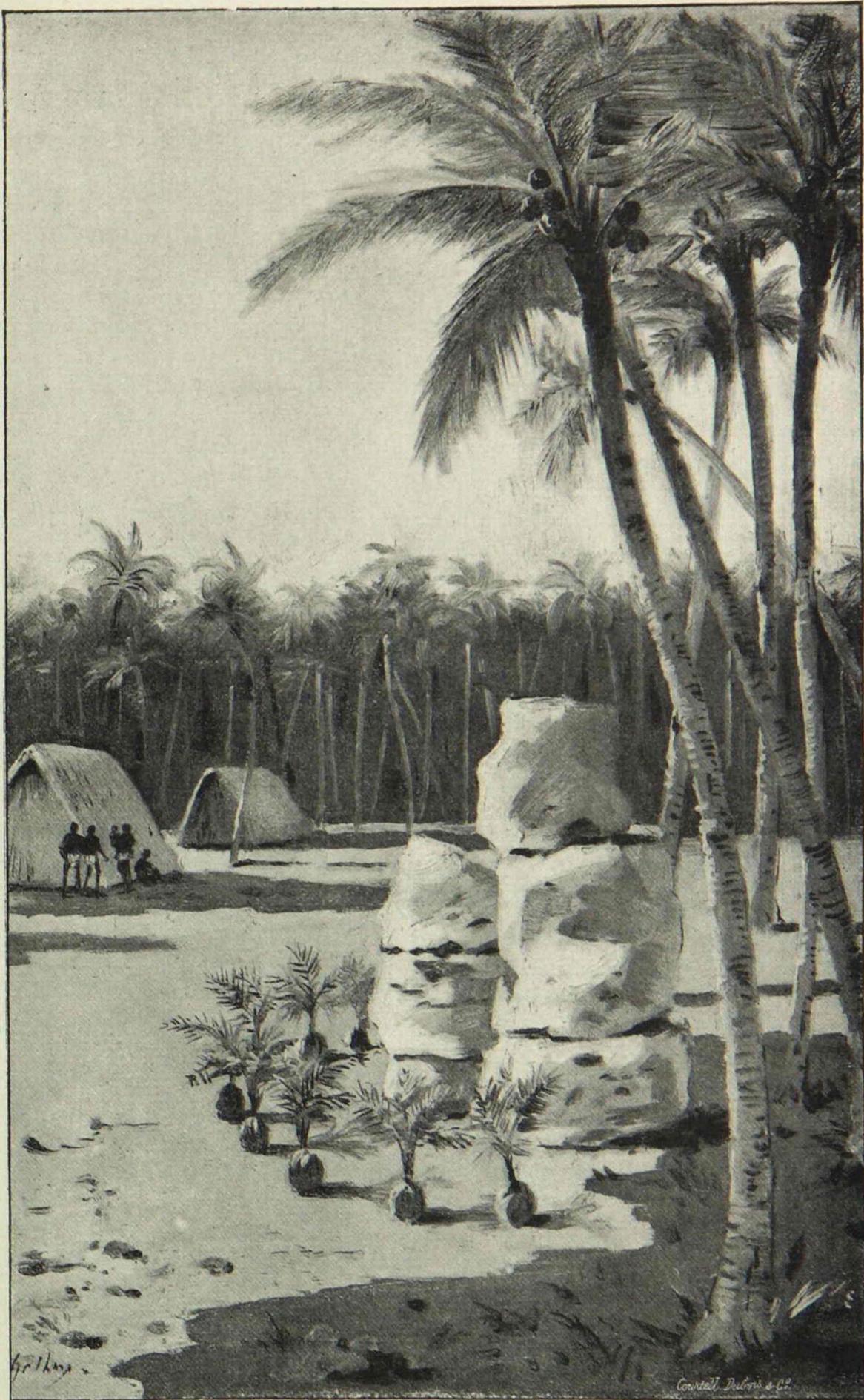
Le culte de l'*Anti* a ses rites, son symbolisme et ses formules consacrées. L'enfant, dès sa naissance, lui est offert. Le sorcier le reçoit, puis jette de l'eau sur sa tête avec une feuille de pandanus ou de cocotier disant : « Qu'il vive des jours nombreux avec les esprits du Nord, avec les esprits du Sud, que ces esprits le préservent de la dysenterie, du *quinaka*, et qu'ils veillent sur lui. »

L'indigène a grand'peur de ces esprits, surtout la nuit dans la forêt. Il leur adresse alors sa prière et ses objurgations en ces termes : « Hommes ! restez en paix ! Oiseaux, tenez-vous tranquilles ! Dormez, hommes ! dormez, esprits ! dormez tous ! et puisque nous dormons, dormez ! »

L'*eponga* ou sorcier subit lui-même une initiation mystérieuse sans laquelle il n'aurait aucune influence sur l'esprit. Mais c'est au moment de la mort que doivent devenir pressantes et nombreuses les invocations à l'*Anti*. Une incantation suprême, une dernière prière à l'*Anti* recueille l'âme sortant du corps pour l'introduire au séjour des esprits.

« L'enfant ne sait encore que bégayer quelques mots, et déjà on lui apprend les formules d'invocation¹. Toute sa vie, il en aura besoin; il ne pourra pas faire une seule action

1. Lettre du R. P. Richard Van der Wouwer.



PIERRES SACRÉES DES GILBERTINS

sans avoir invoqué l'*Anti*, pas même les actes les plus ordinaires : rien ne lui réussira s'il ne s'est auparavant consacré à l'esprit. Un indigène a-t-il un désir? de suite il invoque l'*Anti*. L'idée la plus saugrenue lui passe-t-elle par la tête? elle réussira s'il a pris soin de réciter la formule de rigueur.

« Tel voudrait bien avoir une belle chevelure, longue et bien noire : rien de plus simple, on se consacre à l'*Anti*, qui se chargera bien de la lui procurer. Tel autre s'en va à la pêche, il la désire bonne et fructueuse; mais, pour cela, il a une précaution à prendre : avant de lancer sa pirogue à la mer, l'indigène prononcera sur elle certaines paroles cabalistiques qui la mèneront sûrement aux bons endroits. C'est sur le requin surtout que les indigènes jettent des sorts, afin qu'il vienne de lui-même s'offrir à leurs traits. Malheureusement, il arrive souvent que la formule cabalistique est trop efficace. Le requin ensorcelé arrive vers la pirogue, furieux et bondissant sur les flots. Il se jette sur le frêle esquif, le mord et le brise à coups de dents, renversant à l'eau les adorateurs du démon qui l'ont évoqué; et, si d'autres pirogues ne se trouvent pas dans le voisinage pour accourir à leur secours, ces malheureux périssent victimes de leurs superstitions.

« Si les païens se montrent si superstitieux pour leur pêche, nos chrétiens ont aussi ces tendances. Ils n'invoquent plus l'*Anti*, il est vrai; mais ils mettent un chapelet sur chaque pirogue, et les païens affirment qu'ils ne peuvent rien prendre et que leurs sortilèges sont inefficaces tant qu'ils se trouvent à proximité des pirogues des chrétiens. »

*
* *

Chose singulière, souvent l'esprit se fait entendre aux

assistants par un bruissement étrange, que les naturels reconnaissent aussitôt pour être celui de l'*Anti*.

« Nous autres indigènes, disait un sauvage au missionnaire, nous avons un *Anti* qui vient nous visiter et qui suit notre famille partout où elle va. Il nous aime et ne nous fait pas de mal; son nom est *Rienevekapane*. Une personne étrangère vient-elle habiter ou passer quelques jours dans la famille, il lui fait du mal et la tourmente. Il y a quelque temps, il arriva chez nous au commencement de la nuit. Le plus grand calme régnait autour de la case; tout à coup une voix se fait entendre. C'est un sifflement léger, qui, sans imiter la netteté de la voix humaine, est pourtant assez clair et assez distinct pour être compris : « *Kam na nauri!* « Bonjour! dit-il de la voix la plus affectueuse; allumez « votre pipe. » Et la pipe s'allume. Cela fait, on entame la conversation; nous interrogeons l'*Anti* sur les membres de notre famille; il répond à chaque question.

« Quelqu'un ayant demandé des nouvelles de sa fille, il lui répliqua qu'il venait de la visiter, et qu'elle allait bien. On lui posa encore d'autres questions comme celles-ci :

« Que pensez-vous de la religion catholique?

« — Oh! elle est bonne. Visitez bien la messe du « dimanche et fortifiez-vous.

« — Et le missionnaire, où est-il en ce moment, et que « fait-il?

« — Il est à sa table, occupé à écrire.

« — Et cet homme qui est mort, il y a quelques jours « (c'était un protestant), est-il au ciel?

« — Non, il n'est pas au ciel.

« — C'est bien. *Kam na nauri, Rienevekapane*. bon- « jour! »

« Et l'*Anti* se retira. »

Il est interdit aux chrétiens d'avoir des relations avec l'*Anti*; aussi n'est-il pas toujours accueilli avec bienveillance.

Toutes les familles n'ont pas un *Anti* aussi facile, ni aussi aimable. Certains prennent des façons et des manières tout à fait tyranniques, faisant mourir les enfants, leur envoyant des maladies, les rendant insupportables à leurs parents, ou exerçant mille autres maléfices.

« Il y a quelques mois, écrit le P. Lebeau, une femme indigène s'était donnée, ou mieux, vendue à l'*Anti*, c'est-à-dire au démon. De ce fait, cette femme entra dans la caste des prêtresses ou plus justement des sorcières, qui ont de réelles communications avec l'*Anti*. On lui apportait les malades, on venait la consulter sur les choses secrètes et futures, on la payait pour jeter des sorts sur les personnes dont on désirait se venger; bref, elle avait grande renommée dans toute l'île, car elle opérait avec un certain succès.

« Ce manège dura plusieurs mois; mais, un beau jour, la fameuse sorcière tomba malade et son mari également. Tous deux étaient atteints de la *tona*, sorte de lèpre. Ayant appris le malheureux état dans lequel se trouvaient ces deux pauvres malades, abandonnés par tous leurs compatriotes, j'allai les visiter dans leur case.

« — Eh bien, dis-je à la femme en entrant, si ton « diable est si puissant, demande-lui donc qu'il te gué-
« risse! »

« Il fit mieux, car il se mit à la battre journellement et à la maltraiter de mille manières.

« Un soir que les Sœurs passaient devant sa case, elles n'en avaient pas encore franchi le seuil que le démon s'empara de la sorcière et la maltraita. On courut m'appeler.

J'arrivai en toute hâte avec frère Étienne, et nous nous mettons à genoux. Tout à coup, je vois la figure de cette pauvre femme se transformer dans une expression de souffrance qui faisait pitié : les traits convulsés, le visage contracté, la bouche tordue dans un rictus affreux. Je jette sur la patiente de l'eau bénite; mais cela n'a pour effet que d'augmenter ses contorsions.

« Allons, lui dis-je, essaye de dire ces deux paroles :
« *Maria, i tagisiko* : Marie, je t'aime. »

« Elle essaye avec des efforts inouïs. Après quelques instants, avec une volubilité incroyable, l'esprit lança par la bouche de celle qu'il possédait, un torrent d'injures contre la sainte Vierge. « *I ripaia Nei Maria* : Je hais
« *Maria. Ekeze Nei Maria.* »

« L'idée me vint alors qu'il pouvait y avoir des objets de sorcellerie dans la case. A la lueur de ma lanterne, je les cherche et finis par les découvrir. La sorcière elle-même les prend de mes mains et les jette au feu. Mais comment vous décrire les mauvais traitements que le démon lui infligea durant cette opération! Cela fait, les paroles : « Marie, je t'aime, » sortirent très facilement de sa bouche. A peine les eut-elle prononcées que le démon la quitta, en lui disant : « Je m'en vais pour aujourd'hui; mais je
« reviendrai. »

« Cette malheureuse *eponga* voit réellement le démon, tantôt sous la figure d'un homme, tantôt sous celle d'une femme; elle l'entend très distinctement. Son mari jouit également de cette seconde faveur. Nous autres, nous ne voyons rien, nous ne distinguons pas les paroles, mais nous percevons très bien des sifflements stridents.

« Dans chacune de ces apparitions, le diable ne manque jamais de manifester toute la haine qu'il porte à la Vierge

Marie; et pourtant son seul nom le met en fuite. A la dernière visite que je fis à ma possédée, le démon était, lui aussi, en visite chez elle. Vous pensez bien que pareille compagnie n'était pas faite pour me plaire; aussi me décidai-je à le mettre à la porte.

« Allons, lui dis-je en français, au nom de Dieu et au nom de Marie, je t'ordonne de partir, Satan!

« — *E a nako*, il est parti! » me répond la femme, qui cependant ne m'avait pas entendu et encore moins compris.

« Un jour qu'elle était maltraitée par le diable, elle lui jeta de l'eau bénite.

« — Ah! lui réplique-t-il, tu penses que je vais m'en aller pour cette eau? Tu te trompes bien. »

« Un autre jour, au contraire, tandis que la Sœur lavait avec de l'eau bénite les lèvres de la malade, il dit : « J'ai peur de cette eau. »

« Mais au nom de Marie, il ne sait pas résister, et il s'en va toujours en ajoutant quelques blasphèmes contre la très sainte Vierge. »

* * *

« Un jour, écrit Mgr Leray¹, un homme se mourait. Il était dans la force de l'âge. La maladie devenant grave, on le baptisa. Déjà avant son baptême, une de ses parentes voyant qu'il allait mourir, pria ses anciens dieux de rendre la vie au malade. Ceux-ci entendirent la prière et vinrent non pas pour le guérir, mais pour s'emparer de son âme. De temps en temps on entendait dans la maison du malade comme un sifflement. C'était, disait-on, la voix de l'*Anti*, du faux dieu. Ce bourdonnement accompagnait le malade partout où il allait. Quand il changeait de maison ou de

1. Lettre de Mgr Leray. *Annales*, 1892.

village, l'*Anti* le suivait. La veille de sa mort, je fus conduit, sans le savoir, dans le lieu où on l'avait transporté : ce fut une grande grâce pour lui. Je me rendis aussitôt auprès du moribond. C'était le soir. Il y avait quatre ou cinq personnes qui le veillaient. Je me mis à causer avec les indigènes. Pendant tout ce temps, on entendit un sifflement dans la maison. A la fin, le malade me dit : « N'entendez-vous pas l'*Anti*? Il vous parle. Répondez-lui. » Je regarde de tous côtés; je n'aperçois rien. « D'où vient ce bruit? » demandé-je. — C'est l'*Anti*; il vient tous les jours. « C'est l'âme de son père qui vient l'assister. » J'écoute de nouveau; j'observe avec attention. C'est toujours le même bruit, un petit sifflement que l'on perçoit très distinctement; il se manifeste ici ou là, tantôt auprès du malade, tantôt un peu plus loin. Ce bruit n'est assurément produit ni par une personne, ni par un animal quelconque.

« Tous les habitants de l'île assurent que ce sifflement de l'*Anti* était très commun autrefois. Ce ne peut être que le démon, pensé-je en moi-même, qui est là présent, attendant sa proie pour la dévorer et l'emporter au fond de l'abîme. *Libera eam, Domine...* Délivrez-le, Seigneur, de la gueule du lion et des profondeurs de l'abîme; faites que l'enfer ne l'engloutisse pas, et qu'il ne tombe point dans le gouffre ténébreux. Alors, je m'écrie : « Cet *Anti*, « c'est sûrement le démon. Ne le priez pas de vous guérir. « Il ne vous veut que du mal. Chassez-le pour toujours. « Renouvelez vos promesses du baptême; dites que vous « renoncez au démon, et à tout commerce avec lui; dites que « vous renoncez à tous vos *Antis*, que vous voulez appar- « tenir à Jésus-Christ seul. » J'ai fait faire un bon acte de contrition au malade; il a reçu les derniers sacrements, et quelques heures après, il était mort. »

*
* *

Les funérailles des chrétiens se font aujourd'hui aux Gilbert, selon les rites si touchants et si pleins d'espérance de l'Église. Près de la tombe oubliée, creusée dans le sable blanc où vient mourir la vague, le missionnaire se penche et murmure doucement, sur le corps de ces déshérités qu'il a sauvés, des paroles de miséricorde et d'éternel pardon.

Autrefois, les cérémonies funèbres des Gilbertins empruntaient à leurs idées vagues et confuses de survivance une forme primitive et enfantine. Pour eux, l'âme ne disparaît pas, pour se fondre irréparablement dans le néant de la mort; mais dans une migration silencieuse et constante, elle revient visiter le corps qui fut ici-bas sa demeure. Hypnotisés par ce rêve de l'esprit hantant perpétuellement son cadavre raidi par la mort, ils cherchaient, avec un soin barbare et une constance à toute épreuve, à retarder, autant que possible, l'horrible travail de la décomposition finale.

A la mort d'un naturel, son corps était transporté dans la *Manéapa*, lavé à l'eau de mer et étendu sur une natte, pour y rester exposé pendant une semaine. Tous les jours, à l'heure où le soleil atteint le zénith, le corps était transporté en pleine lumière, puis lavé et parfumé d'huile de coco. Pendant ce temps, les amis et les parents se lamentaient, chantaient des chants funèbres et faisaient l'éloge du défunt; parfois on se livrait à des danses d'une irréprochable précision, mais d'une monotonie désespérante; enfin le corps, enveloppé de nattes, était enterré dans sa maison, la tête tournée vers l'est, ou simplement conservé dans un coin de la hutte familiale. L'épouse éplorée

n'abandonnait pas le corps de son mari, elle restait fidèlement à côté de lui, pendant de longues semaines, mangeant et dormant sur la même natte, supportant sans se plaindre la hideuse vision de ce cadavre en lambeaux et le voisinage de cette décomposition atroce, exhalant des miasmes de mort.

Lorsque le temps avait accompli son œuvre, les os blanchis étaient pieusement conservés, et le crâne lavé, poli et frotté d'huile, restait exposé sous le toit, comme un objet *tabou*, comme un souvenir, toujours visité par l'esprit.

*
* *

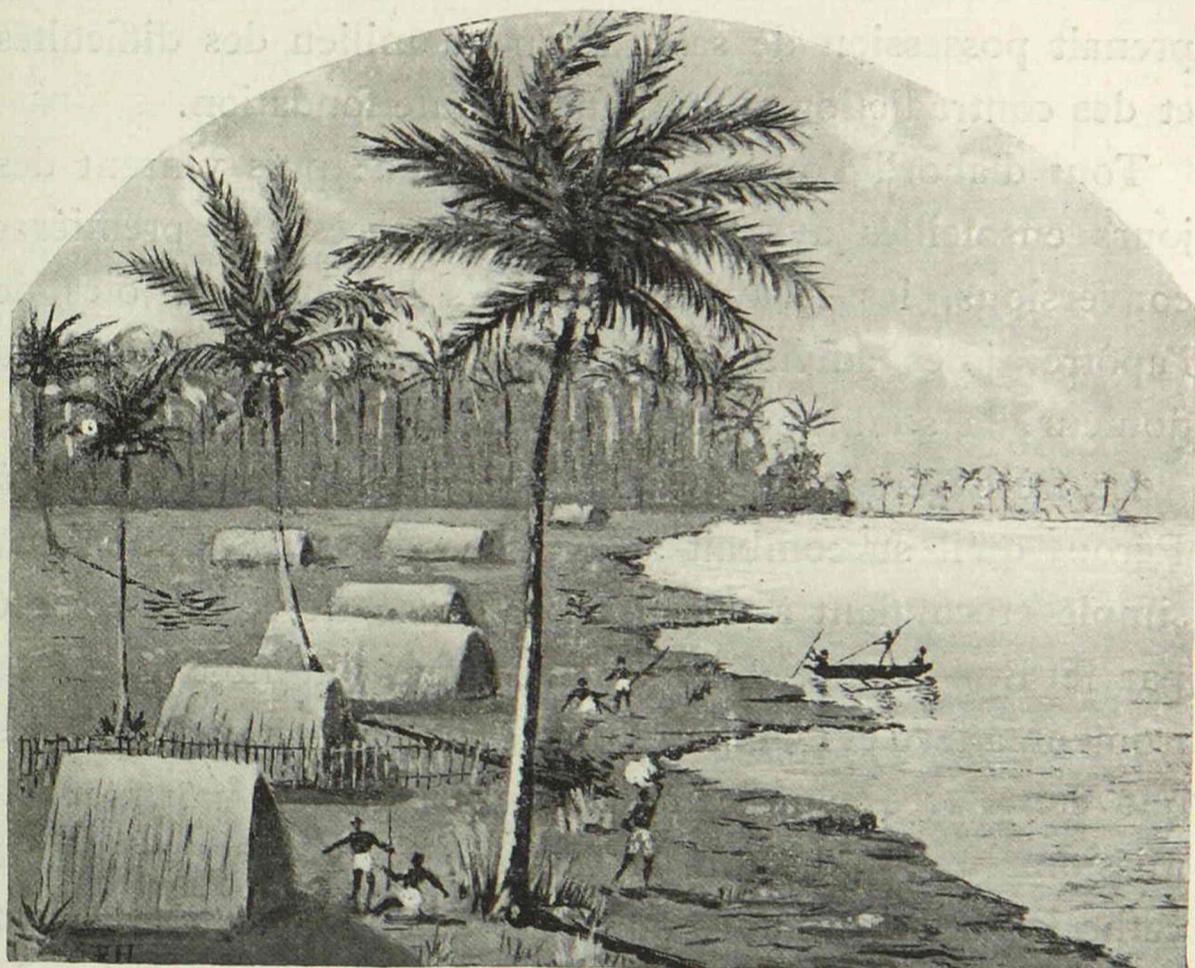
Un indigène de Tarawa, sentant sa fin prochaine et craignant sans doute la solitude du tombeau après sa mort, trouva un moyen ingénieux de prolonger son séjour parmi les vivants. Avant de mourir, il avait dit que celui qui l'enterrerait serait puni de mort; aussi ses amis effrayés se gardèrent bien de donner une sépulture à son cadavre. Les parents désolés respectant sa dernière volonté promenèrent son corps avec eux, à travers l'île, pendant plus de deux ans, si bien que ce mort passa finalement à l'état d'*Anti* et fut honoré comme un esprit puissant. Mais toute chose a un terme. Le gouvernement anglais, ayant exigé la sépulture de tous les morts, les pérégrinations de celui-ci prirent fin, et aujourd'hui, caché dans une case du village de Namakaina, il est honoré en secret¹.

*
* *

Cette manière d'honorer les morts n'est pas nouvelle. On raconte que les anciens Égyptiens se faisaient un plaisir

1. Lettre du R. P. Lebeau.

de conserver parfois dans leur maison la momie de leurs parents morts, de longs mois avant de l'enfermer définitivement dans son tombeau. Il arrivait même qu'on réservât à l'une de ces momies la place d'honneur dans un festin, sans que la présence de ce convive muet, aux prunelles fixes, au faux visage soigneusement colorié, cachant la



DANS L'ILE DE PÉROU

face sinistre du cadavre, refroidît à quelque degré que ce fût la gaîté des assistants¹.

*
* *

Le *Fabert* ne fit que passer en vue de Pérou, où le missionnaire ne devait pas aborder, et disparut bientôt, emportant le prêtre vers d'autres rivages.

A ce moment, sans doute, les anges gardiens de ces

1. Voir G. Le Bon, *les Premières Civilisations*.

îles abandonnées, contemplaient avec tristesse les âmes infidèles qu'ils devaient conduire à Dieu, et demandaient à Celui de qui toute grâce procède, de prendre en pitié ces pauvres déshérités et de leur donner un apôtre pour les sanctifier et les sauver.

Six années se passèrent. Mais en 1895, un missionnaire du Sacré-Cœur, le frère Ferdinand, abordait à Pérou et prenait possession de sa mission au milieu des difficultés et des contradictions inhérentes à toute fondation.

Tout d'abord l'opposition fut grande ; puis vinrent des jours ensoleillés avec les premiers succès, les premières conversions, les nouveaux baptisés : premières joies de l'apôtre, joies suivies de bien près par l'épreuve dans la douleur, la souffrance et la mort.

Le frère Ferdinand avait à peine passé quelques mois à Pérou, qu'il succombait à la tâche. Ce sacrifice suprême, simple et confiant à l'égal de sa vie entière, fut accepté par le Bon Maître. Sa parole comme l'humble grain de froment a levé et fructifié. Quatre chapelles et quatre écoles ont été élevées sur cette plage hier encore païenne. Un missionnaire, plusieurs catéchistes, six cent cinquante catholiques, le tiers de la population de l'île, forment le petit troupeau qui s'accroît sans cesse, et le jour est proche où, dans cette île bénie, il n'y aura plus qu'un bercail et qu'un pasteur.

*
* *

La souffrance du missionnaire ! n'est-ce point là la rançon de ces îles qui l'ont saintement fasciné ? Il n'y a point de rémission sans l'effusion du sang, nous dit l'Apôtre, et toute extension de l'Église se fonde dans le martyre, dans l'immolation du cœur.

Telle la grappe féconde, broyée sous les doigts du vendan-

geur, ruisselle en un sang vermeil, que les paroles sacrées du prêtre changeront en la rémission divine qui sauve le monde.

Privation, dénuement, pauvreté, isolement, maux du corps, angoisses du cœur, périls sur terre, périls sur mer : c'est la part du missionnaire ; mais que cette part est divinement belle ! Comme la grâce transfigure et ennoblit toutes ces choses ! que d'actes de vertu, humblement, silencieusement accomplis, méconnus par ces peuples qui ne peuvent les comprendre, sont recueillis par les anges, qui les gardent pour les siècles futurs comme un trésor inépuisable !

*
* *

Périls de la mer : laissons-en parler un missionnaire qui les a cruellement subis, et si naïvement décrits :

« C'était le samedi 28 septembre 1895, écrivait le frère Bernard Lemmens. Je montai dans une barque pour aller faire les offices du dimanche à une distance de trois heures. Le vent n'était pas favorable. Un vieillard se présenta pour m'accompagner, et comme j'étais décidé à passer là-bas le lundi, je n'avais pas envie de garder ce pauvre homme en pension durant trois jours. Je lui dis donc que c'était beaucoup trop pour lui d'être éloigné si longtemps de sa femme et de ses enfants. Je refusai pour la même raison deux autres. J'emportai un petit panier avec douze biscuits de mer, quelques sticks de tabac, une natte et une couverture pour dormir, enfin mon moustiquaire.

« Dans ma précipitation j'oubliai les rames, et je mis à la voile. Je devais louvoyer le long de la côte. Après un premier tour, j'étais à moitié chemin ; après un deuxième tour, j'arrivai à cinq heures droit devant l'endroit où je me dirigeais. Je voulais tourner mais, pendant ce temps, le

vent s'était renforcé, la mer était devenue houleuse, si bien qu'il me fut impossible de virer de bord; tous mes efforts furent vains. A six heures, le soleil avait achevé sa course; mais il n'en était pas de même de ma barque, car le courant violent m'éloigne de plus en plus de la terre; je la voyais disparaître devant mes yeux, et de tristes pensées s'élevèrent dans mon âme.

« Je suppliais et implorais Jésus, Marie, Joseph, tous mes saints patrons, mon ange gardien; mais c'était l'heure de l'épreuve, et le courant m'entraînait impitoyablement vers la haute mer.

« La nuit étant très avancée, je dormis jusqu'au point du jour. Avec la nuit, toute terre avait disparu. J'essayai encore une fois de tourner ma barque, mais en vain; je fis tout ce qui me venait à l'esprit, mais sans succès. Ensuite je hissai au mât un signal de détresse. J'employais pour cela ma soutane, car je n'avais pas autre chose. Je pensais que si on apercevait de la terre ce phénomène étrange, on saurait que je ne me trouvais pas dans une bonne situation, et je me laissai flotter au gré des vagues; le courant m'entraînait toujours plus loin. Alors le mal de mer me prit, et je commençai à vomir terriblement; cela dura jusqu'à trois heures. Quelle vie! Pas une goutte d'eau fraîche pour me laver la bouche. Enfin, je m'écriai: « De quel droit exigestu sans nécessité un miracle de la part de Dieu? Fais ce que tu peux, et Dieu fera le reste. » Je descendis ma soutane, déployai les voiles et me mis avec un nouveau courage à l'œuvre; tentatives derechef infructueuses. Je recommençai à laisser tomber mon courage, quand un autre moyen se présenta à mon esprit; si celui-ci ne doit pas réussir, je renoncerai à tout espoir et m'abandonnerai au courant et aux vagues.

« J'invoquai la sainte Vierge à haute voix, car je me voyais inévitablement exposé à mourir de faim ; je fis ce que je pus. Voici que la barque vira, et je me dirigeai du côté où je pensais rencontrer la terre ; mais lorsque le soleil se coucha, je ne l'aperçus pas encore. Le vent était fort, et la barque filait très rapidement. Je croyais apercevoir quelque chose au loin. Je naviguai encore durant trois heures dans la même direction. Pensant que j'avais passé l'île du côté du nord, je me dirigeai vers le sud. Environ vers minuit, je vis que je m'étais trompé et repris la direction du nord. Vers trois heures du matin, je me retournai vers le sud, toujours en vain, et, quand le soleil se leva, je n'aperçus de tous côtés que l'horizon. Alors, je pris un de mes douze biscuits, le trempai dans l'eau de mer et le mangeai, bien que sans appétit, car l'eau de mer n'est pas délicieuse, et, d'un autre côté, je ne pouvais pas l'avaler sec, vu que depuis quarante-deux heures je n'avais ni bu ni mangé. Aussi j'en mangeai qu'un. Je devais d'ailleurs être parcimonieux pour ne pas me laisser aller à une mort certaine. Je me lavai la bouche avec de l'eau de mer, et en avant, droit vers le sud !

« Ainsi, pensais-je, si je n'arrive pas à mon endroit, j'arriverai peut-être à Pérou où se trouve le frère Ferdinand.

« Durant le jour, j'étais brûlé par le soleil, et je n'avais pas une goutte d'eau pour rafraîchir ma gorge desséchée. Quand la nuit tomba, je n'aperçus encore aucun rivage, et je pris de nouveau un biscuit après l'avoir trempé dans l'eau de mer. La faim me pressait d'en prendre plus d'un ; mais, comme ma gorge était desséchée et l'eau de mer salée, je ne pouvais en avaler davantage. Alors je priai Dieu dans sa clémence d'envoyer pendant la nuit un poisson volant dans ma barque. Ces poissons sont très nombreux ici. Dans

l'obscurité ils prennent leur vol partout, et, une fois hors de l'eau, ils ne peuvent plus s'échapper. Mais, hélas ! il faisait pleine lune, et pas un seul ne s'élança vers moi.

« De temps en temps je m'endormais, et chaque fois je me réveillais en sursaut, rêvant que je heurtais contre les rochers près de la terre. Le mardi matin, le vent avait changé, et j'étais maintenant sûr d'avoir dépassé ma station. Le vent était favorable pour retourner. Je fis de nouveau une course vers le nord et mangeai encore un biscuit. C'était déjà plus difficile de l'avalier, mais il passa tout de même. Quelque temps après, le vent baissa, et j'étais là comme si jamais je ne devais en bouger. Alors je commençai à m'attrister. Je pris néanmoins mon *Imitation*. J'en lus le XII^e chapitre du premier livre. Bientôt toute tristesse avait disparu, et je me mis à chanter un cantique que j'avais appris autrefois d'un de mes amis : « Il est bon de naviguer sur mer, tant que Dieu est le pilote... »

« J'eus le désir de prendre des poissons, et j'enlevai d'une planche un clou que je recourbai et attachai à une ficelle, avec un morceau de biscuit au bout. Immédiatement je vis avancer un petit poisson. J'en avais déjà l'eau à la bouche ; mais il ne paraissait pas habitué à la pâtisserie, car il ne mordit pas. Je lui dis : « Mon petit ami, si tu n'aimes pas le biscuit, tu n'as qu'à partir, car je n'ai pas autre chose. » Alors je vidai mon panier, l'attachai à une corde, le laissai s'enfoncer dans la mer et le retirai... Il y avait un tout petit poisson gros comme une plume à écrire. Je l'avalai tout vivant. Je jetai de nouveau mon panier dans la mer ; mais plus rien n'y entra.

« Alors je me mis à nettoyer ma barque aussi bien que possible ; car, pensais-je, si une averse arrive, je pourrai boire l'eau qui tombera dans ma barque ; mais il ne plut

pas. Vers le soir je vis de nouveau quelques petits poissons, je réussis à en attraper un avec la main. Ensuite un grand requin s'approcha de ma barque, je le frappai avec la chaîne de mon ancre : il soulevait son dos ; mais cela ne l'inquiéta pas. Il nagea plusieurs fois tout autour de la barque, puis me suivit. Il me faisait bien envie, mais je n'avais pas d'hameçon. Alors j'attachai mon couteau, une espèce de serpette, solidement à une corde, j'en couvris la pointe avec la moitié d'un biscuit et le jetai au requin. Tout joyeux, je le vis s'avancer ; mais, lui aussi, dédaigna ma proie ; alors je lui dis adieu et ne m'en occupai plus.

« Pendant ce temps, le jour finissait et aucune terre n'apparaissait. Je suppliais tous les habitants du ciel d'avoir pitié de moi ; mais, j'entendais en mon intérieur comme une voix qui me disait : La grâce de Dieu doit te suffire. Je recueillis avec mes doigts les larmes qui coulaient de mes yeux et j'en humectai mes lèvres. Je me sentais heureux ; je pensais que Jésus sur la croix se plaignait aussi de la soif ; mais ses mains, à lui, étant clouées sur le bois, il ne pouvait pas s'en servir pour recueillir une larme et la porter à ses lèvres. Ainsi, je voyais que mon état n'était rien en comparaison de celui du Dieu qui a dit : « Vous vous lamenterez et vous pleurerez, et le monde se réjouira. »

« La nuit tomba de nouveau, et toujours point de terre. De temps en temps je m'endormais et regardais si, çà ou là, je ne pouvais pas apercevoir quelque feu brûlant sur une île ; je ne vis rien. A chaque instant, j'entendais les poissons volants qui tombaient dans l'eau ; pas un seul ne tomba dans ma barque. La nuit passa. Au lever du soleil je n'apercevais de tous côtés que l'horizon lugubre.

« Je fis ma prière du matin, ma méditation sur l'éternité, et chantai ce qui suit : « Tenant d'une main ferme le gouvernail, le pilote affronte le choc des vagues ; malgré la tempête, il ne heurte pas contre le roc inébranlable : c'est pour quoi, les yeux élevés vers vous, ô Marie, votre serviteur demeure joyeux et libre, et il rit, tandis que mille autres tremblent devant la malice et la rage de l'abîme. »

« Je n'avais plus envie de manger. Je regardai anxieusement de tous côtés jusqu'à midi, mais rien n'apparaissait. Ainsi déçu, je trempai de nouveau un biscuit dans l'eau de mer ; ce ne fut qu'avec la plus grande peine que je parvins à le faire passer ; car, bien que je mourais de faim, mon gosier était fermé par la soif. Un peu réconforté cependant, je tendis plus solidement la voile, l'attachai de nouveau et me dirigeai vers le nord. Mes jambes commençaient à chanceler, car j'étais desséché comme un morceau de bois. Je me couchai tout de mon long dans la barque. Alors j'aperçus une grosse araignée, je la pris et la suçai ; c'est incroyable ce que je dis là, mais c'est la vérité.

« Il me semblait que je devais bientôt apercevoir la terre ; mais le soir arriva, et toujours la même chose : l'eau et l'air. Le soir, naturellement, point de souper.

« Durant la journée, j'avais craint la rupture d'une corde, mais je n'étais plus capable de grimper sur le mât. Après avoir récité mes prières et invoqué saint Pierre et saint Joseph, je me couchai pour dormir un peu. Je rêvai que la corde cassait et que le mât menaçait, quand, tout à coup, je vis deux hommes qui retenaient la corde. Je m'éveillai, effrayé, et sautai sur mes jambes, mais je ne vis rien. Cependant, depuis lors, j'étais si sûr que saint Pierre et saint Joseph m'assistaient que toute crainte disparut.

Le jour arriva, un jour lugubre. Pas de vent. J'étais comme sur une mer gelée. J'avais devant moi dans l'Océan assez de quoi manger : une multitude de poissons folâtraient autour de ma barque (la mer est ici extraordinairement riche en poissons); je leur intimai l'ordre sévère de sauter près de moi; mais, sans doute, trop faible était ma foi. Je ne pouvais d'ailleurs plus rien manger.

« Je me mis à boire de l'eau de mer. Je frémissais en la buvant, mais je me disais : Notre-Seigneur ne fait pas de miracle sans nécessité, et il est de mon devoir de faire ce que je puis; il fera le reste. Cependant, je sentais mon courage diminuer. J'eus recours à mon livre de prédilection, *L'Imitation*. Je lus les XI^e et XII^e chapitres du deuxième livre, ce qui me procura une paix parfaite. Alors je me couchai et commençai à penser à ma dernière heure. Tout à coup il me vint à l'esprit d'attacher mon moustiquaire à une corde et de le jeter dans la mer en guise de filet. Je le jette et le retire à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. Le bon vent revint, je traînais mon filet comme un pêcheur accompli; toujours rien. Je m'arrêtai et promis quelque chose à mon estomac quand il ferait nuit; douce perspective! Je chantai un cantique en langue gilbertine, dont voici la traduction :

Pour Dieu, mon Père,
Pour Jésus, mon Frère,
Pour Marie, ma Mère,
Pour mon nom de Chrétien!

« Le soleil descendait dans l'ouest, et partout le funèbre horizon. Pour souper, je pris quelques gorgées d'eau de mer, et j'attendis le moment de la pêche.

« Vers 6 ou 7 heures, je jetai mon moustiquaire dans la mer, et aussitôt je vis deux beaux poissons appétissants

nager au-dessus. Je priai ardemment saint Pierre, qui avait fait une pêche miraculeuse, de m'obtenir du moins une pêche ordinaire. Enfin je ne vis plus les poissons, et je pensais qu'ils étaient dans le filet. Hélas ! je ne trouvai rien en le retirant. Je le jetai encore une fois ; toujours rien !

« Bien avant dans la nuit, je reposai mes membres épuisés, en m'écriant : « O Jésus et Marie, jetez un regard sur votre « pauvre enfant ; je meurs de faim et de soif. Ah ! ayez pitié « de moi ! » Je m'endormis bientôt ; mais, à chaque instant, je rêvais que je voyais la terre, ou que des enfants m'apportaient à manger ; alors je bondissais soudainement ; hélas ! ce n'était rien que des misérables rêves.

« J'étais presque fâché contre la sainte Vierge ; il me vint dans la pensée de lui demander brutalement si elle n'avait plus un cœur de mère. Et puis je pensais : Pourquoi m'enhardirais-je contre Celle à qui je dois le bonheur de ma sainte vocation, par l'intercession de laquelle j'ai obtenu tant de faveurs ? Non ! Peut-être sera-ce pour moi l'unique chemin vers le ciel. Encore un jour et je serai délivré de ce lamentable corps, qui déjà périt de misère ; mes jambes ne sont plus en état de le soutenir sans le secours de mes mains. Et je me couchai de nouveau avec une pleine soumission à la volonté de Dieu. Je m'assoupis un peu et rêvai de nouveau que je mangeais. Je soulevai ma tête, regardai autour de moi avec mes yeux affaiblis et m'aperçus que ma barque allait vers le sud. J'essayai vainement de la tourner, et, puisque je ne voyais plus rien que la mort, je la laissai flotter au gré des vagues. Tout épuisé, la tête appuyée dans mes mains, j'étais assis à l'arrière de ma barque.

« Tout à coup il me vint à l'esprit que c'était le premier vendredi du mois d'octobre ; je pensais à toutes les communions de réparation qui sont faites par nos enfants, nos

Frères, nos Sœurs, et aussi par ma mère, ainsi qu'aux saintes messes de nos Pères, et, par mon désir, je réunis tout et l'offris au divin Cœur de Jésus, et je m'abandonnai complètement à la volonté de Dieu. J'étais tout triste ce matin-là; toutefois il me vint en mémoire que nous étions en octobre. Pour le dire à ma honte, je n'avais pas encore songé que le mois d'octobre est consacré à Notre-Dame du Très-Saint-Rosaire. Aussitôt je me mis à invoquer Notre-Dame sous ce titre, et l'espoir se réveilla en moi. Je bus encore un peu d'eau de mer et me couchai dans la barque, car je n'étais pas en état de tenir le gouvernail.

« Cependant je pensais que, souvent, lorsque tout secours paraît impossible, c'est alors qu'il est le plus près. Je pris donc mon *Imitation*, et lus les chapitres XII^e, XV^e, XVI^e, XVII^e et XVIII^e du troisième livre. Réconforté et encouragé par cette lecture, j'étais indifférent pour la vie et la mort, et j'attendais patiemment le dénouement.

« Tourmenté par la faim et la soif, je cherchais toujours à découvrir la terre, mais toujours je ne voyais que ce triste horizon qui me rappelait ma perte prochaine et la mort. Je dis encore une fois le chapelet en l'honneur de Notre-Dame. De nouveau le soleil se coucha; la nuit arriva, et je rejetai mon moustiquaire dans la mer; mais, travaillant jusque bien avant dans la nuit, tout effort demeura infructueux.

« Épuisé de fatigue, je me couchai sans plus m'occuper de rien, et je dis avec un profond sanglot : « Au Cœur de mon « Jésus, dans la joie et la douleur ! Au Cœur de Marie, pour « toujours mon cœur ! »

« Je m'endormis; toutefois le sommeil dura peu. A tout moment, je croyais être sur terre. Je croyais même entendre les enfants jouer; mais, chaque fois aussi, c'était une déception. Enfin, à 4 heures du matin, je m'imaginai voir

quelques rochers au-dessus de l'eau. Aussitôt je fis voile pour y jeter mon ancre et attendre le jour. Mais hélas, quand je me fus approché, je vis que ce n'étaient que des nuages qui s'élevaient et qui semblaient me dire en se moquant : « Meurs donc, misérable ! » Je soupirai tristement :

« Mon Dieu, n'y aura-t-il aucune issue ? »

« Je me dirigeai de nouveau vers le sud. Le soleil vint, mais je ne voyais rien encore; je redis mon chapelet, ensuite ma prière du matin et l'office; à dix heures, encore un chapelet, puis je me sentis abandonné.

« Ma respiration devint très légère, et je ne distinguais pas le moindre mouvement dans mon corps; je pris quelques gorgées d'eau de mer, bien que je sentais que cela me faisait mal, et je me dis à moi-même : C'est la dernière fois que j'en bois, car il n'est pas possible de vivre plus longtemps. Les ongles de mes doigts s'étaient rétrécis, et ma voix se faisait à peine entendre. Alors je songeai à ma chère mère, à mon frère, à ma sœur. Je pris un petit morceau de papier et un crayon, et j'écrivis ce qui suit :

« Jésus, Marie, Joseph. Point d'autre volonté que la sainte volonté de Dieu !

« Bien chère mère,

« J'ai le bonheur de vous écrire mon dernier adieu de
 « mon cercueil. J'ai été entraîné par le courant loin de la
 « terre; depuis huit jours déjà je cherche la terre, mais je ne
 « trouve rien. En ce moment, je suis en pleine connaissance,
 « bien que très épuisé; une petite défaillance suffira pour me
 « priver de mes sens. Je veux mourir pour le salut des âmes
 « et pour la gloire de Dieu et de sa très sainte Mère Marie.
 « Je vous embrasse, ainsi que mon frère et ma sœur, de tout

« mon cœur, et je prierai pour vous tous au ciel. Et vous,
« ne m'oubliez pas dans le purgatoire.

« Frère BERNARD P. LEMMENS,

« Missionnaire du Sacré-Cœur de Jésus. »

« J'écrivis ensuite l'adresse de ma mère et celle de notre Révérend Père Supérieur dans cette mission.

« Alors je quittai ma soutane pour avoir plus de fraîcheur, et je la déposai sous ma tête, fermement résolu de ne plus me lever, et je priai ainsi : « Mon Dieu, maintenant faites-
« moi mourir ! » Puis, je me mis à pleurer, car je me voyais abandonné de la terre, abandonné des hommes, abandonné de Dieu même, vu que je ne pouvais pas recevoir Jésus dans la sainte hostie à ma dernière heure.

« O mes chers confrères, ce qui se passa dans mon esprit à cette heure est plus facile, vous le pensez bien, à imaginer qu'à écrire !

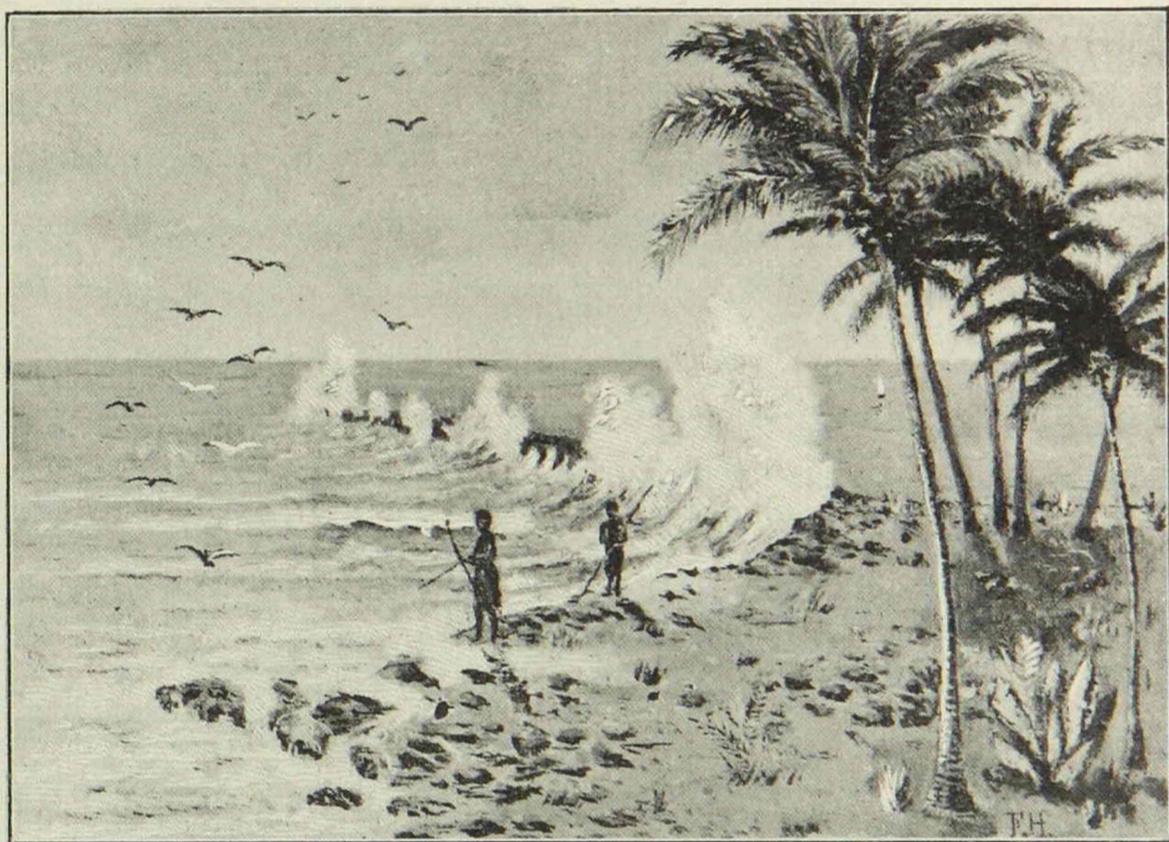
« Après être demeuré ainsi couché pendant quelque temps, il me fut impossible d'y rester plus longtemps. Je ne sais quel sentiment me dominait ; je me redressai, regardai encore une fois autour de moi et... ô mon Dieu ! voici que j'aperçois la terre ! « Terre ! » me dis-je à moi-même. Mes yeux étaient obscurcis. Je me traînai sur l'avant de la barque. Mon Jésus ! Marie ! Oh ! soyez loués et bénis !... Et, tandis que je me tournais, je vis dans ma barque un petit poisson de la grandeur d'un doigt. Rien ne fut plus vite apprêté que ce petit poisson ; ni tête, ni arêtes, ni entrailles ne restèrent ; je jetai seulement le fiel dans la mer. Je sentis renaître mon courage, je pris ma soutane, la baisai et m'écriai : « Oh ! non ! cher et saint habit, je ne te quitterai
« pas encore. » Et je me rhabillai. Le vent était favorable. Je me dirigeai droit vers la terre.

« C'était samedi, à deux heures de l'après-midi. J'avais encore une dernière difficulté à vaincre ; le courant violent qui régnait le long de l'île m'empêchait d'aborder et m'entraînait plus loin. Je tournai néanmoins ma barque, et, à six heures, quand le soleil se coucha, je n'étais plus qu'à cinq minutes du rivage. De nouveau repoussé par le courant, je travaillai jusqu'à dix heures, et alors je pris une résolution effroyable : je me décidai à laisser briser ma barque par les vagues contre les rochers afin de pouvoir ainsi atteindre la terre. Je me dirigeai droit contre le rocher ; mais, ma barque tourna à droite ; j'essayai encore une fois, elle tourna à gauche. Alors, je m'approchai tout près du rocher et jetai mon ancre, espérant que si une grosse vague arrivait, elle me jetterait sur les pierres. Ce fut en vain. Je dus retirer mon ancre et me laisser entraîner. Alors, je me dirigeai ensuite vers le nord, et j'arrivai sur un autre côté de la terre, vers l'ouest, jusqu'à environ deux heures de la nuit. Là je dus de nouveau faire une tentative épouvantable : je voyais les rochers blancs devant moi ; les vagues dévastatrices se réduisaient en écume avec un bruit de tonnerre et s'élançaient en l'air comme des nuages. Et moi, je devais avancer, car la fin de ma vie approchait.

« Comme il m'était indifférent de périr au milieu des vagues ou de mourir de faim dans ma barque, je pris une froide résolution, je lâchai le gouvernail et dis, plein de foi et de confiance en mon ange gardien : « C'est vous
« qui tiendrez le gouvernail. » Alors je récitai six *Pater*, six *Ave* et *Gloria*, en vue de gagner les indulgences du scapulaire pour le soulagement des âmes du purgatoire, afin qu'elles m'amenassent une vague qui me jetterait, avec ma barque, non pas sur le rocher, mais par-dessus. Je me recommandai à la protection de la sainte Vierge Marie,

et je suppliai le bon Dieu de m'accorder en même temps un vent favorable.

« Je me plaçai donc au milieu de la barque et me retins à une corde; pendant ce temps je m'approchai du rocher. Soudain arrive un choc qui me jette par-dessus et me renverse avec la rapidité de l'éclair, si bien que je crus que mât et voile et tout tombait à la mer. J'avais passé le



L'ASSAUT DE LA VAGUE

rocher. Si j'avais dû contourner ce rocher, je ne serais pas arrivé le soir.

« Maintenant, avec un bon vent, j'aurais pu arriver à terre en vingt minutes; mais le vent était contraire et finit par tomber, si bien que je n'arrivai à terre qu'à sept heures du matin.

« A ma plus grande joie, j'abordais à Nonouti, où, deux mois auparavant, était arrivé le R. P. Bontemps. J'étais néanmoins à trois heures de distance de la station; mais un

indigène, après m'avoir bien accueilli et soigné, m'amena dans l'après-midi chez nos Pères, où je fus, comme vous pensez, admiré et cordialement accueilli par chacun. Après avoir été bien soigné durant trois ou quatre jours, les forces revinrent peu à peu et, à la première occasion, je retournerai chez mes chers noirs.

« Et voilà mon histoire ! Je vous assure, mes chers Frères, sur ma foi de religieux, que je vous ai écrit toute la vérité.

« Je termine en vous saluant tous. Votre frère *in Corde Jesu*,

« Frère BERNARD P. LEMMENS,

« Missionnaire du Sacré-Cœur. »

V

LA CONQUÊTE

Noukounaou. — A travers les brisants. — Commencement des hostilités. — La lutte. — Les éclairés et les endormis. — Détresse. — La moisson. — Maladies des indigènes. — Un cercueil tout prêt. — Nouvelles luttes. — Le triomphe de la croix.

Deux heures après le départ de Pérou, le *Fabert* abordait à Noukounaou.

Tout éblouissante de blancheur, cette plage, au fond de laquelle des palmiers s'irradient et dessinent leurs aigrettes lustrées sur le bleu topaze du ciel.

L'île entière présente deux dépressions formant deux îles séparées par un îlot. L'île du nord est la plus longue; celle du sud est plus large; à morte eau, un récif, que l'on peut parcourir à sec, relie les trois îles. Au loin, les lignes du rivage s'amortissent et se perdent au nord et au sud dans les clartés dormantes d'une eau d'un blanc laiteux. Toujours ce même paysage, calme, silencieux, sans vie apparente, aux aspects morts, dont les détails se fondent dans la légère brume violette du matin. Ça et là, des fusées de cocotiers donnent la note exotique, sauvage. Tout cela flotte sur la mer, frôlé par la brise australe, dont le grand souffle passe comme une rumeur lointaine, s'interrompt, reprend, se prolonge, sans changer sa course.

Après la grande mer et les flots bleus, la houle du ressac, zébrée d'écume, sur laquelle bondit le canot du bord; puis, la grève de nacre broyée.

Noukounaou n'a pas de lagune, les récifs frangeants qui la bordent à fleur d'eau s'étendent jusqu'au rivage, ne

livrant passage qu'aux petites embarcations et à marée pleine seulement. Il est très difficile d'aborder ou de gagner la haute mer. Quand le commandant du *Fabert* vint à terre et qu'il vit cette ceinture de corail et les vagues énormes qui la couvraient d'écume, il ne put s'empêcher de s'écrier en songeant à son retour à bord : « Mais comment sortirons-nous de là ! » Le plus simple est d'en sortir sur une pirogue d'indigène, plus légère que les canots européens et plus maniable dans le ressac. Il est des jours de tempête ou seulement de gros temps, pendant lesquels il est impossible de s'embarquer. On est retenu prisonnier dans l'île. Aucune chaloupe ne pourrait franchir les lames furieuses des brisants.

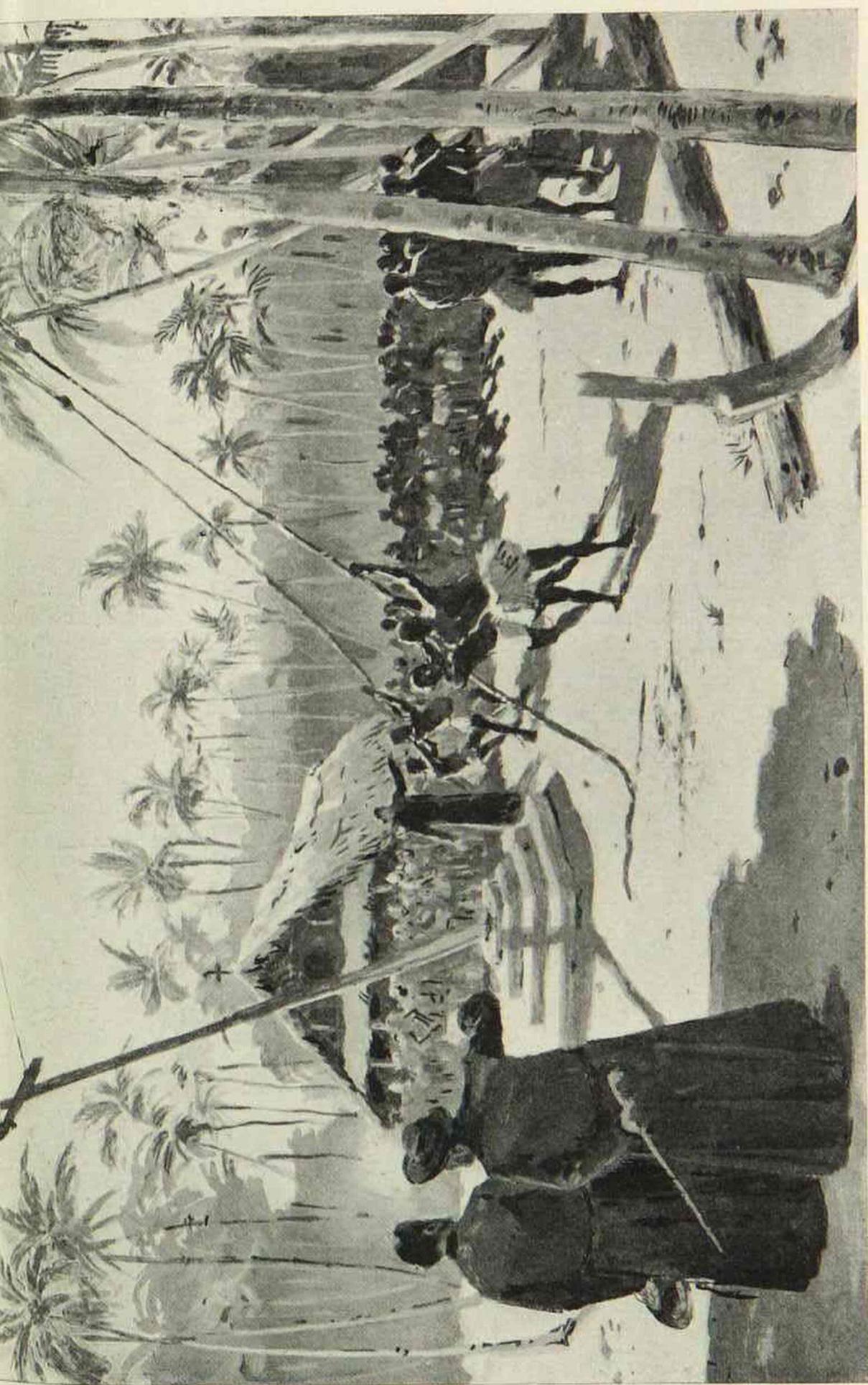
*
* *

Le P. Bontemps et le frère Conrad faillirent sombrer dans une de ces rafales.

C'était le lendemain même de leur arrivée à Noukounaou, le dimanche du Rosaire.

Le *Fabert* était en vue du rivage ; une de ses embarcations était restée à terre pour mener à bord le P. Bontemps afin d'y célébrer la sainte messe pour l'équipage.

Le dimanche matin, départ au lever du soleil. Au milieu de la zone dangereuse, le gouvernail est démonté par la force des vagues, et le canot, jeté sur les rochers, est engagé de telle sorte qu'il demeure suspendu dans une position presque verticale. Le missionnaire retient d'une main sa chapelle, tandis que de l'autre il fait un grand signe de croix sur les flots en implorant le secours du Sauveur et de sa très sainte Mère. Une vague énorme soulève et dégage la barque au milieu des récifs. Elle se remet à flot, et l'on gagne le rivage pour réparer le gouvernail. Une



PLANTATION DE LA CROIX

deuxième fois l'on tente la sortie au même point de la passe; nouvelle avarie, c'est la barre du gouvernail qui échappe et se rompt; le danger reparaît, mais l'assistance de Dieu se renouvelle encore; les hommes peuvent, à force de rames, s'élever sur la vague et regagner la terre. Enfin, après un troisième et dernier effort, la mer est vaincue, la barrière est franchie, et l'on sort du tourbillon assourdissant des vagues blanches d'embruns.

La Vierge du Rosaire avait sauvé ses missionnaires.

*
* *

Les deux principaux villages de Noukounaou se trouvent aux deux extrémités nord et sud de l'île qui s'étend un peu obliquement vers le nord-ouest. La population, plus dense qu'à Nonouti, peut être évaluée à deux mille habitants. Les indigènes sont aussi plus avancés en civilisation, ils ont construit une route le long de l'île, et creusé des puits profonds où l'eau douce ne manque jamais.

Frank Even, un Breton, habitait Noukounaou à cette époque. Les catéchistes protestants, indigènes des îles voisines, ne cessaient de le molester. Le capitaine du *Fabert*, à peine arrivé, prit sa défense et leur fit entendre qu'ils avaient à respecter la liberté des blancs et des catholiques. Les catéchistes promirent tout ce que l'on voulut, mais ne tinrent aucun compte de leurs promesses, et cherchèrent à se venger sur le Français de l'arrivée des prêtres catholiques. Les calomnies, le mensonge, et parfois la violence furent employés contre les missionnaires, sans toutefois arrêter ni leur zèle dans l'apostolat, ni la conversion des indigènes; car la grâce divine grandit en proportion des obstacles et des souffrances.

Son voyage accompli, le navire de guerre repartit,

laissant les missionnaires à Noukounaou, pour recommencer la lutte, lutte de tous les jours et de tous les instants. Les protestants n'entendaient point céder leurs néophytes, ils disputaient pied à pied le terrain conquis. Peu de païens restaient dans l'île à cette époque, presque tous étaient convertis au protestantisme, les rares adorateurs de l'ancien dieu Tapouariki ne le vénéraient plus qu'en secret.

*
* * *

Tout d'abord, il n'y avait à Noukounaou que dix catholiques, n'ayant aucun lieu de réunion, tandis que quatre temples s'ouvraient au culte protestant.

Restait la *Manéapa* ou maison du village. Ce fut là que le missionnaire s'installa pour y célébrer la sainte messe. Les catéchistes protestants essayèrent de s'y opposer. Ils se plaignaient aux vieillards du pays, leur représentant la nécessité de n'avoir qu'une seule religion et qu'un seul culte dans l'île.

« Mais pourquoi la vérité n'aurait-elle pas sa place ici ? leur répondait le P. Bontemps ; l'erreur n'y a-t-elle pas la sienne ? La *Manéapa* est du reste la maison de tous. Les catéchistes protestants y viennent parler de leur religion, j'ai le même droit d'y enseigner le dogme catholique et y faire les cérémonies sacrées. »

Les vieillards ne savaient que répondre à cet argument.

Devant la foule assemblée et attentive, le missionnaire commença le saint sacrifice de la messe, et, ces rites sacrés, se déroulant devant ce peuple impressionnable, toujours saisi par le mystérieux, attira leurs âmes neuves et simples plus que ne le firent jamais les prêches protestants des *teachers*.

Ce droit conquis, le missionnaire en usa constamment

jusqu'au dernier dimanche de son séjour dans l'île, quand la première chapelle étant achevée, il eut la consolation d'y célébrer pour la première et la dernière fois.

*
* *

La vue du prêtre, de ses ornements, de l'autel; les images, et l'explication qui leur en était donnée, le culte de la très sainte Vierge, l'Eucharistie, le Purgatoire, l'Église catholique, le Pape, tout cela attira l'attention des indigènes. Un grand nombre vinrent se faire inscrire en demandant la petite croix et la petite médaille des néophytes. La première réunion générale eut lieu pour la fête de la Toussaint, et déjà on pouvait compter une centaine de catholiques. A Noël, il y en avait plus de cent cinquante, et ce nombre s'accrut d'une centaine d'autres jusqu'au départ. Sans les mensonges des catéchistes hérétiques et la crainte qu'ils inspiraient aux indigènes, les adhésions eussent été bien plus nombreuses encore.

On était en pleine lutte avec l'hérésie. La lettre suivante du P. Bontemps en montre les péripéties.

« Ce n'est pas seulement pour les catéchismes et la sainte messe que je suis allé dans les *Manéapas*; c'est aussi pour les combats contre les hérétiques.

« Un jour j'apprends qu'un de nos principaux catholiques a été mis à l'amende de deux mille cocos pour avoir marché quelque peu le dimanche, et que toute la foule est réunie, pour cette affaire, dans la *Manéapa* du village. Je m'y rends de suite. Je déclare que cet homme n'a pas fait de mal en se promenant, après avoir satisfait aux devoirs de la religion catholique, et que, par conséquent, on ne peut porter d'amende contre lui. Les catéchistes hérétiques entrent dans la plus grande colère et font tous leurs efforts pour que la

peine soit maintenue. J'eus gain de cause, cependant, en cette affaire; mais les protestants cherchèrent à se venger par ailleurs.

« Aux premiers jours de cette année, Frank Even m'écrivait de l'endroit où il demeurait qu'on lui avait infligé une amende considérable de cocos parce qu'il avait étendu au soleil, le dimanche, quelques provisions alimentaires gâtées par l'humidité. Sur son refus de payer, on voulut confisquer son terrain. Je lui répondis de tenir ferme et qu'il n'avait rien fait de mal contre la loi de Dieu et de l'Église en mettant sécher au soleil quelques objets le dimanche.

« Toute la population est alors convoquée dans la *Manéapa* : des rumeurs malveillantes circulent : s'il ne paie pas l'amende, on se débarrassera de lui en le faisant périr à la mer, dans une embarcation désemparée, et ma vie est en danger comme la sienne, parce qu'on veut me chasser avec lui dans cette barque. Le démon avait monté la tête des plus méchants pour leur inspirer des actes iniques et violents contre nous, et, en pareilles circonstances, il suffit de quelques mécontents pour entraîner beaucoup de faibles.

« Je me rends chez Frank; je lui dis de garder sa maison, et je vais à la *Manéapa*.

« Elle est remplie par la foule, et les catéchistes hérétiques sont là. Je déclare qu'il n'y a pas de mal devant Dieu et l'Église catholique à faire sécher quelques objets au soleil le dimanche; que Frank, qui est catholique, n'a fait aucun péché, qu'il est souverainement injuste de la part des catéchistes hérétiques de vouloir le faire condamner pour cela à une amende, et qu'ils ne tiennent pas la promesse faite au commandant du *Fabert* : de ne pas entraver la liberté des catholiques. Dans la *Manéapa* s'élève aussitôt un affreux

tumulte; on discute, on crie. Les catéchistes de l'hérésie viennent me jeter à la face toutes sortes d'injures : les qualifications de « menteur », de « voleur », qu'ils me prodiguent ne comptent guère pour moi devant les blasphèmes qu'ils profèrent contre la très sainte Vierge et les dogmes de notre religion. Pendant ce temps, les satellites des catéchistes protestants disparaissent et vont chez Frank pour exiger de lui le paiement de l'amende. Je m'en aperçois, et je me rends à mon tour chez Frank, d'où la vue du pavillon français chasse la police hérétique. Un énergumène de cette police, furieux de notre victoire, me menace de son grand couteau; mais mon heure n'est pas encore venue. Dans la *Manéapa*, on décide qu'il ne faut pas mettre les blancs à l'amende; mais on maintient la peine contre les catholiques indigènes.

« Frank ne paya pas; mais il est resté depuis en butte à bien des vexations, et les catéchistes hérétiques cherchent à ruiner son commerce de copra, en éloignant de lui les indigènes, sous prétexte qu'il refuse de se soumettre aux lois du pays, qu'il possède dans l'île du terrain qu'il fera passer, après sa mort, aux missionnaires catholiques, avides de posséder le sol.

« Souvent, pour réfuter cette calomnie, j'ai répété que je ne désirais rien à Noukounaou, sinon les âmes, et que le sol n'avait pour moi aucun prix. Malgré cela, les mensonges des hérétiques trouvent du crédit dans l'esprit de plusieurs. La discussion dura longtemps ce jour-là dans la *Manéapa*. Je dévoilai le mauvais dessein qu'ils avaient conçu de nous faire périr, Frank et moi, et leur exprimai avec force toute mon indignation à ce sujet. Notre vie était sauve; mais j'avais vu, une fois de plus, quelle haine porte le démon au catholicisme; et, en regagnant notre demeure, à deux lieues de là, durant tout le trajet, mes oreilles bourdonnaient, et

mon cœur était plein du bruit des blasphèmes contre Celle à qui est vouée notre vie : Marie la douce, la toute belle et toute clémentine Mère de Jésus. »

*
* *

Les images furent à Noukounaou de la plus grande utilité. Sans cesse les catéchistes hérétiques condamnaient ces images dans leurs prédications ; et, néanmoins, quand on les exposait, protestants et catholiques venaient les voir et en demander l'explication.

Ils aimaient particulièrement les tableaux du Chemin de la croix.

L'*Ave Maria*, en langue indigène, est connu aujourd'hui aussi bien par les protestants que par les catholiques, et, le dimanche, durant le chapelet, tous répondent à la Salutation Angélique. Il en est de même du mystère de l'Eucharistie : tous ont appris, en dépit des contradictions des hérétiques, que Notre-Seigneur a perpétué, par amour pour nous, sa demeure sur la terre, dans le très Saint Sacrement.

Avant la venue des missionnaires, les deux mots de Marie et d'Eucharistie étaient inconnus.

« J'espère, continue le P. Bontemps, qu'avec le temps et la grâce de Dieu, ces noms très saints seront non seulement connus, mais qu'ils seront encore l'objet de la foi et de l'amour de tous. J'espère qu'un jour, « les *aveugles verront* », et que ceux qui dorment se réveilleront. Je fais allusion ici aux deux noms sous lesquels sont connus protestants et catholiques dans toutes nos îles.

« Les protestants sont appelés *Kamatous*, c'est-à-dire « qui fait dormir », et les catholiques *Kataratara*, ou « qui fait voir ».

« Je ne sais d'où viennent ces deux appellations si vraies ;

mais ce sont les noms ordinaires des uns et des autres ; et si vous demandez à un protestant quelle est sa religion, il vous répond très nettement : « *Hain Kamatou* : J'appartiens aux endormis. » Ils dorment, en effet, les pauvres gens ; ils sont dans les ténèbres, ils ne voient pas, ils sont dans la mort ; tandis que les catholiques appartiennent aux *éclairés*, ils voient la lumière, celle de la vraie Foi. Les habitants de nos îles ne sont pas encore assez avancés pour s'attacher tout à la vérité. Ceux qui demeurent protestants restent dans l'erreur, parce que tel ou tel de leurs parents, plus fort parleur ou plus habile, est protestant ; ou parce qu'ils craignent quelque préjudice en se faisant catholiques. Plaise à Dieu qu'ils voient bientôt la beauté divine, dans les dogmes et les œuvres de la sainte Église catholique ! »

*
* *

Plusieurs stations furent fondées à Noukounaou. Celles de Rougota et de Noukounaou sont les plus importantes. En cette dernière, un petit terrain sur le bord de la mer fut donné à la mission par un catholique ; et c'est sur ce terrain que s'élève une église de dix-neuf mètres de long sur onze de large. Le terrain était tout en pente ; il fallut faire un remblai, œuvre considérable pour des gens qui n'ont d'autres instruments que leurs bras et une barre de fer.

On ne saurait dire le nombre de coraux cherchés dans la mer, et entassés là, pour niveler le sol. Vingt-quatre gros troncs de cocotier avaient été préalablement enfoncés dans le sol, et s'élevaient à la hauteur voulue au-dessus du terrain nivelé. Le travail en était là, et il en était à peu près au même point à Rougota, au nord, et à Montik, au centre, lorsqu'arriva la saison des *Tous*. Le *Tou* est

un fruit qu'aiment beaucoup les naturels, le fruit du *Kaina*, et dont ils font de larges gâteaux séchés au soleil. Ils conservent ces gâteaux, qui sont, avec les fruits du cocotier et le poisson qu'ils peuvent prendre, toute leur nourriture. Cette récolte est un grand travail dans le pays. Aussi, toute autre occupation est-elle interrompue durant deux mois. Ce fut pour cette raison que les trois grandes chapelles ne purent être terminées avant le départ des missionnaires.

*
* *

Reprenons le récit du P. Bontemps :

« Il a fallu beaucoup marcher à Noukounaou, du nord au midi, et du midi au nord de l'île, pour visiter et instruire nos catholiques et prêcher la vraie religion. Je dis « marcher », car il est impossible ici de se servir de barque, à moins de s'éloigner considérablement du rivage. Aussi, nos chaussures ont été bientôt usées; et nous en étions réduits soit à aller pieds nus, ce qui est bien difficile sur le corail, soit à essayer de protéger nos pieds avec des morceaux de nattes taillés en forme convenable; lorsque, après Noël, arriva bien à propos un navire américain où nous pûmes trouver des souliers. L'arrivée de ce navire fut bonne, non seulement pour nos pieds, mais aussi pour notre estomac. Nos provisions étaient épuisées, et nous ne pouvions recourir ni à Frank, ni au commerçant américain, nommé Harry, notre voisin, et dans la petite maison duquel nous habitions; car nous savions qu'ils n'avaient que le nécessaire.

« Nous nous étions donc mis, depuis quelque temps, à la ration d'un biscuit et demi par jour, avec un peu de riz; et nous voyions approcher le moment où biscuits et riz nous manqueraient aussi. Nous mangions force

cocos, que nous pouvions nous procurer aisément auprès des indigènes, et de temps en temps, du poisson quand le temps était favorable à la pêche.

« Nous trouvâmes à bord du navire américain tout ce dont nous avions besoin, sauf du vin pour la messe. Il m'en restait une bouteille et demie, et j'ignorais combien de temps nous aurions encore à passer avant d'en recevoir. La bouteille a duré trois mois. Le vin était mis, au fur et à mesure, dans une petite fiole vide d'eau des Carmes. Une bouteille contient dix-huit de ces fioles, et la fiole devait servir pour cinq messes. Avec ma bouteille et demie, j'ai pu aller ainsi jusqu'au bout et avoir la consolation de célébrer chaque jour le saint sacrifice. »

*
* *

L'épreuve n'est jamais sans consolation. Après la lutte, le triomphe. C'est l'éternelle histoire de l'Église, l'accomplissement sans cesse renouvelé de la parole du Bon Maître : *Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*

A l'arrivée des missionnaires, il n'y avait que huit baptisés dans l'île de Noukounaou ; trois mois après, cent quatre-vingt-dix-huit baptêmes d'enfants et d'adultes portaient à deux cent six le nombre des catholiques. Une quarantaine d'indigènes se firent inscrire sur la liste des catholiques, vingt-huit reçurent la sainte communion, trente-quatre mariages furent bénits, et, sur trois points de l'île, on commença la construction des églises dans les trois villages les plus importants. Une maison fut installée pour le missionnaire de Noukounaou, demeure étrange qui n'avait rien de banal : c'était l'arrière d'un brick américain échoué sur les récifs. La partie supérieure

du pont, au ras des bastingages de poupe, fut transportée, pièce par pièce, sur le sable du rivage, puis reconstruite, telle qu'elle était sur le navire.

Cette chrétienté de Noukounaou, commencée il y a quatre ans avec dix convertis, compte aujourd'hui quatre cents catholiques, groupés autour de trois églises. Les enfants, au nombre de cent vingt, sont distribués entre trois écoles dirigées par des catéchistes indigènes.

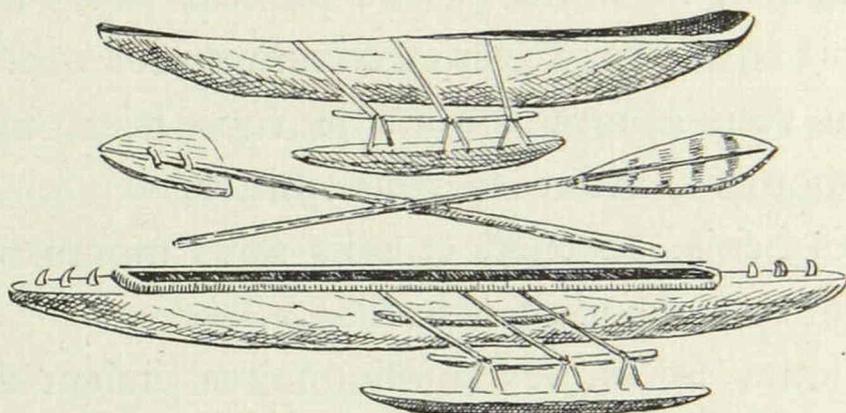
*
* *

D'autres îles attendaient le passage des missionnaires, il fallut songer au départ. Un incident des plus touchants fit ressortir en cette occasion l'ardente foi du P. Bontemps et la protection infiniment miséricordieuse du divin Maître pour ses serviteurs.

« Le dimanche matin, écrivait-il, je déposais avec bonheur la sainte Réserve dans le tabernacle de la nouvelle chapelle. Nous en étions, le Frère et moi, à faire notre action de grâces après la sainte messe, lorsque je fus informé de l'arrivée du navire. Je me rends de suite à bord sur une pirogue pour voir le capitaine et lui demander de vouloir bien nous ramener à Nonouti. Le frère Conrad reste à terre ; je lui recommande de dire à ma place le chapelet avec le peuple.

« Arrivé à bord, le temps devient mauvais, et me voilà dans l'impossibilité de retourner à terre. Le capitaine, qui voulait partir, et qui ne consentait pas à attendre au lendemain pour le départ, est forcément retenu par ma présence à bord. Il voit que je ne puis retourner à terre à cause du mauvais temps ; d'autre part, il comprend que je ne puis partir seul, et il me fait préparer une couchette à bord. Il est plus de six heures, la nuit est venue, le temps

est de plus en plus mauvais ; les indigènes qui m'ont accompagné montent leur pirogue sur le pont ; il faut se décider à attendre au lendemain pour retourner à Noukounaou ; et me voilà séparé de cette terre où Jésus réside maintenant ! Mais ce n'est pas tout. Durant la nuit, le navire est poussé par le vent ; et le lendemain, à six heures, au lever du soleil, Noukounaou est loin. Quelques heures après, une terre est en vue, mais ce n'est pas Noukounaou, c'est une autre île, c'est Pérou, à vingt lieues de la première. Quelle situation ! Et quoi faire ? Le vent est mauvais pour revenir à Noukounaou ; le capitaine me



CANOTS ET AVIRONS DES ILES GILBERT

propose de m'emmener de suite à Nonouti, me disant qu'il reviendra dans deux mois à Noukounaou, et qu'il y prendra le frère Conrad. — Le bon petit Frère peut bien être, même deux mois, en face du tabernacle, et adorer Notre-Seigneur, mais il ne peut ouvrir le tabernacle et le ciboire ; et je ne puis le laisser seul dans cette île..... « Capitaine, ce n'est pas possible, il faut revenir à Noukounaou. » C'est alors que Notre-Dame du Sacré-Cœur et saint Joseph invoqués font changer subitement la direction du vent ; et, emportés par une très forte brise, nous arrivons le soir même, le lundi, à Noukounaou. Le lendemain, mardi, au point du jour, je me rends à terre

avec nos pauvres indigènes, emportés aussi avec leur pirogue loin de leur île, et qui la revoient avec bonheur. Le capitaine est pressé de partir; je ne puis prendre le temps de dire la sainte messe; mais je fais devant le peuple deux parts de la sainte Hostie qui est dans le ciboire, et c'est après avoir reçu l'un et l'autre, le Père et le Frère, Jésus dans notre cœur, que nous faisons nos adieux à nos chrétiens.

« Quelques-uns versent des larmes; tous demandent quand nous reviendrons. Je leur dis : « A bientôt ! Aimez
« bien Jésus et Marie; souvenez-vous des enseignements du
« missionnaire; ne faites pas de péchés; soyez forts dans
« votre foi; faites vos prières en commun dans vos chapelles,
« et Dieu vous bénira comme je vous bénis moi-même
« en ce moment, avant de vous quitter. »

« Je les bénis, en effet, et puis nous montons dans la barque qui nous conduit à bord..... »

Deux jours après, les missionnaires étaient de retour à Nonouti.

*
* *

Un grand moyen de parvenir à l'âme est de soigner le corps.

Les missionnaires ne négligèrent pas ce ministère. Nombreux étaient les malades qui venaient auprès d'eux trouver une parole d'encouragement et un remède à leurs maux. Pour faciliter ces visites, un abri fut élevé près de la maison de Nonouti : hôpital provisoire où vinrent s'étaler bien des misères et s'abriter bien des douleurs. Les plus misérables à voir étaient les lépreux et les malades atteints de l'éléphantiasis, affection commune à tous les pays chauds et fréquente dans les îles intertropicales de l'Océanie.

L'éléphantiasis est caractérisée par une hypertrophie considérable des régions atteintes, généralement des membres inférieurs, des pieds et des jambes; elle peut néanmoins siéger sur toutes les parties du corps. Aux membres inférieurs, lorsqu'elle n'est pas unilatérale, l'affection est toujours plus accentuée d'un côté : le pied et la moitié de la jambe sont alors affreusement déformés et gonflés; souvent l'articulation du cou-de-pied n'est indiquée que par un sillon, et les orteils aplatis ne sont séparés que par des rainures superficielles. La face dorsale de la main et les doigts attaqués sont tuméfiés. Quand la maladie se porte sur la figure, les paupières, les lèvres et le nez sont complètement bouffis.

L'éléphantiasis est une affection chronique qui peut durer de dix à vingt ans, et s'observe plus souvent chez l'homme que chez la femme. Elle est due fréquemment à la filariose, causée par la présence d'un parasite microscopique : la filaire du sang.

L'éléphantiasis peut survenir après des ulcères aux jambes, des eczémas ou des lésions scrofuleuses. Elle débute en poussées de dermatites profondes accompagnées d'un état fébrile. Chaque poussée laisse après elle une induration et une lésion; la peau s'épaissit, devient grise et rugueuse comme celle de l'éléphant, d'où le nom de cette maladie. Elle prend parfois une couleur rouge ou brun foncé, puis se fissure ou se feuillette.

Le derme est induré, les vaisseaux dilatés et oblitérés, parfois les os eux-mêmes sont nécrosés. On ne connaît guère de remède à cette maladie : des vomitifs ou du sulfate de quinine, administrés au moment des accès, des cataplasmes émollients appliqués sur le membre endolori, que l'on tient élevé, ne sont que des adoucissants. Une hygiène

rigoureuse, une habitation saine et une nourriture fortifiante peuvent amener quelque changement favorable.

Les malheureux atteints de l'éléphantiasis font pitié, les lépreux sont hideux. Les naturels ne se montrent pas frappés outre mesure de la lèpre qui se rencontre dans les îles Gilbert comme dans toute l'Océanie.

La lèpre se présente sous forme de taches livides, vineuses ou violacées; le corps est couvert de nodosités arrondies, boursoufflées, desquamantes et de placards bosselés. Les mains sont épaisses et les doigts enflés, la peau d'une teinte gris bronzé et tachetée. Peu à peu se forment des ulcérations détruisant les muscles, les tendons et les os; enfin la maladie se termine par des complications viscérales, par une pneumonie ou une pleurésie. C'est la lèpre difformante et mutilante.

Parfois elle apparaît sous un aspect moins répugnant; c'est la lèpre maculeuse, caractérisée par des taches, laissant une surface blanche, cicatricielle.

Les affections dartreuses sont fréquentes, quelques naturels ont le corps couvert du *ringworm* : desquamations farineuses de forme circulaire. Les cercles dartreux d'environ deux centimètres s'élargissent peu à peu, puis un autre cercle se forme à l'intérieur et s'agrandit à son tour. Ces anneaux concentriques s'étendent jusqu'à ce qu'ils en rencontrent de nouveaux sur d'autres régions, et bientôt le corps tout entier est couvert de lignes blanches, ondulées. Peu à peu les pellicules tombent et le corps reste marbré de cercles bleuâtres et de lignes sinueuses, comme d'une moire livide et repoussante. Cet état peut durer toute la vie, et la santé des indigènes ne semble pas en souffrir. Toutefois, cette maladie prend souvent un caractère plus violent : alors la figure se boursouffle, des excroissances se

forment entre les doigts des mains et des pieds, les parties charnues du corps se déforment, et le malade devient incapable d'aucun mouvement. C'est une sorte de lèpre qui a toujours une issue fatale; les naturels l'appellent la *goune*.

On rencontre parfois des individus à la peau très claire, jaunâtre, d'un ton mat et laiteux; ce sont des albinos. Ils ont tous les caractères de l'albinisme : une faiblesse générale, les cheveux fins et clairs et les yeux d'un reflet étrange.

Parmi les maladies les plus fréquentes, on rencontre la phtisie et le choléra ou la dysenterie souvent à l'état épidémique.

En ces temps d'épreuve, la moisson est abondante pour le ciel.

*
* *

« C'était à l'époque de l'épidémie d'avril et de mai, écrit le P. Leray : grand nombre de catholiques furent enlevés à Nonouti. Un enfant, Dominico, était mort victime du fléau. Cet enfant avait à peine trois ans, il appartenait à une famille en grande partie païenne encore, qui l'aimait tendrement. On déposa le corps dans une boîte assez grande pour l'enfant. Au moment de poser le couvercle, voici une vieille grand'mère qui arrive, la tristesse sur le visage. Elle porte dans une de ses mains une lampe, et dans l'autre le verre de cette lampe qu'elle dépose dans le cercueil auprès de la tête de l'enfant. Vient ensuite une autre vieille, plus vieille encore que la première, apportant un parapluie. Elle s'approche du cercueil pour l'y déposer. « Que faites-vous là, leur dis-je ; pourquoi ces objets ? » Elles répondent : « C'est pour Dominico ; nous l'aimons bien, ce pauvre petit. Son âme n'est pas morte, car vous nous l'avez dit ;

« il n'y a que son corps qui est mort. Son âme doit aller au
 « ciel, chez le bon Dieu ; il pourra se servir de la lampe,
 « lorsqu'il y fera nuit, et de son parapluie, quand il pleuvra.
 « — Mais vous ne savez donc pas qu'il ne fait jamais nuit
 « en paradis, et qu'il n'y tombe jamais de pluie. Au ciel, il
 « n'y a point de ténèbres, point de nuit ; c'est sans cesse le
 « plein jour à son midi, car Dieu lui-même éclaire ce séjour
 « des Bienheureux. La belle patrie que le ciel ! Ici-bas on
 « souffre, on pleure, on meurt. Au ciel, c'est le bonheur pur
 « et sans mélange. C'est un bonheur qui dure toujours.
 « C'est Dieu qui nous remplit de sa vie et de sa joie. Rien
 « ne manque au ciel. Emportez sans crainte tous ces objets ;
 « ils vous serviront, à vous mes enfants.

« — Oh ! qu'elle est belle la religion que vous nous appor-
 « tez, reprirent les pauvres vieilles, quelles consolantes
 « choses elle nous apprend ! Nous voulons l'embrasser, cette
 « religion ; nous sommes païennes ; mais vous nous bapti-
 « serez bientôt, et nous pourrons aller revoir notre petit
 « Dominico au paradis. »

« Dans le même temps, un vieillard, également parent de
 l'enfant, se mourait de la dysenterie. « Missionnaire, dit-il,
 « je suis sur le point de mourir, et je n'ai pas encore reçu
 « la grâce du baptême ; je veux suivre, si c'est possible,
 « Dominico au ciel. — Oui, oui, c'est bien possible, si
 « vous aimez Jésus et Marie. — Oh ! je les aime de tout
 « mon cœur, car je veux aller rejoindre mon petit neveu au
 « ciel. Je sens qu'il m'appelle. » Le prêtre se hâta de l'ins-
 truire, de le faire prier, car la mort approchait à grands
 pas. Il reçut le baptême sur sa natte, dans les sentiments
 d'une vraie contrition et d'un grand amour de Dieu. « Allez,
 « allez maintenant, vivre d'une autre vie dans le ciel. Vous
 « vous appellerez Dominico, comme votre neveu que vous

« aimez tant et qui prie pour vous là-haut. » Une heure après, son âme avait quitté la terre. Le ciel comptait deux habitants de plus.

« Un jour, continue le missionnaire¹, j'appris qu'il y avait une femme, avancée en âge, qui se mourait dans la maison d'un catéchiste protestant. En passant dans le village, je vis beaucoup de monde à la porte de cette maison. Je m'avance au milieu de ces gens pour savoir le motif du rassemblement. On me dit que c'est une malade qui est sur le point de mourir. Des protestants présents prennent le devant et m'affirment qu'elle a été baptisée depuis longtemps par leur catéchiste qui est absent. Mais un des parents me prie d'entrer. J'entrai donc et me mis à parler des terribles conséquences de la mort, et qu'il y va du ciel ou de l'enfer. « Avant tout, « leur dis-je, pour aller au ciel, il faut être baptisé. Ce « n'est pas là la parole d'un homme, c'est la parole de « Notre-Seigneur lui-même. » J'ajoutai que Marie est très puissante pour nous aider à faire une sainte mort et nous ouvrir la porte du ciel. Je témoigne ensuite le désir de voir la malade. On me conduit avec empressement, me disant qu'il fallait la baptiser, car elle ne l'avait jamais été. On m'apporte de l'eau, j'en verse un peu sur la tête de la vieille, qui paraît très contente. Ensuite, on me dit : « C'est déjà tout ! Faites donc toutes vos cérémonies, comme vous le faites pour les catholiques, et « donnez-lui une croix et une médaille de la sainte Vierge. » Je ne cessai d'admirer la puissance de Marie ; elle est la Reine des cœurs, elle en a les clefs, elle sait triompher de l'hérésie partout, d'un bout du monde à l'autre.

1. Lettre du R. P. Leray.

« Le soir de ce même jour du mois de Marie, je revins donner l'Extrême-Onction, à la malade, avec surplis et étole, et je lui suspendis une médaille au cou. Quelque temps après, j'appris sa mort. Voilà ce qui console le cœur du missionnaire ! »

*
* *

Pendant cette tourmente, les missionnaires ne furent pas épargnés.

« Après les enfants, écrit le P. Bontemps, ce fut le père qui fut atteint. Je parus un instant triompher du terrible mal ; la période fatale passa sans que je rendisse le dernier soupir, mais ce ne fut, à la suite, qu'une longue agonie d'un mois, au bout duquel, loin de voir poindre la vie, la mort ne faisait qu'apparaître plus imminente.

« Ce fut pour moi un temps de miséricorde, durant lequel, au sein d'une immense faiblesse, mais en pleine connaissance, j'eus tout le loisir de me préparer à paraître devant Dieu.

« Plusieurs fois, j'avais demandé à mon confrère de me donner l'Extrême-Onction. Il espérait toujours que les prières ardentes qu'il adressait au ciel avec le cher Frère, pour ma guérison, seraient exaucées ; aussi, n'avait-il pas cru jusque-là devoir souscrire à mon désir, me disant que le temps n'était pas venu, et que Notre-Dame du Sacré-Cœur me guérirait. Cependant, il perdit espoir, lui aussi ; et, le 19 juillet au soir, il vint m'annoncer qu'il voyait bien que Dieu semblait vouloir m'appeler, et qu'alors il allait m'administrer.

« Je reçus, dans une joie intime et une paix profonde, les saintes Onctions. J'étais là mourant sur ma natte ; mon confrère, les larmes aux yeux, préparait pour le

départ sans retour celui dont il lui coûtait tant de se séparer; le cher frère priait et pleurait, en promenant vers mon visage, mes mains et mes pieds, la flamme de la pauvre lampe à l'huile de coco qui éclairait le lieu de la solennelle cérémonie. Tout cela, sous notre toit de chaume, à cinq mille lieues de la patrie, pendant que notre peuple dormait dans le voisinage. C'était bien un sacrifice que nous offrions pour lui, tous les trois : moi qui mourais et mes deux confrères qui s'abandonnaient avec moi au bon plaisir de Dieu, dans une si douloureuse circonstance !

« Mais voilà que la scène change : c'est mon cher et bien-aimé Frère qui approche. Il se penche vers moi, et, du ton d'un enfant prêt à rendre à son père tous les devoirs et tous les services, ou d'un religieux voulant pour toutes choses être nanti d'une permission bien en règle de son supérieur, il me dit : « Père!... je vais faire votre « cercueil, maintenant? — Assurément mon cher ami, « ayez la bonté de me rendre ce dernier service », lui répondis-je de ma voix défaillante et tout reconnaissant de sa charité. Mais il revient peu après dans un grand embarras. Quelque chose manque sans doute. « Père? — « Quoi donc, mon ami? — Eh! il n'y a pas de plan- « ches! — Eh bien, vous me roulerez dans ma natte. « Ce sera tout pareil pour les vers du tombeau. Mais « ajoutais-je après réflexion, — car ma mémoire ne m'avait « pas abandonné, — voyez donc dans tel endroit, il y a « encore deux planches. — J'ai trouvé, Père!..., me « dit le bon Frère, à son retour de l'endroit où je l'avais « envoyé. — Eh bien! faites maintenant; hâtez-vous. »

« C'est alors que j'eus un privilège que beaucoup n'ont pas, celui d'examiner une dernière fois ma pauvre conscience, au bruit du rabot qui préparait les planches de

mon cercueil. Le bon Frère n'oubliait pas qu'il était mon gardien, le cher P. Leray ayant dû aller prendre un peu de repos. Il s'installe donc près de moi derrière une petite séparation en feuilles, et c'est là qu'il travaillait pour moi. Quand il eut achevé sa charitable besogne, il vint m'avertir. « Père, c'est fini!... — Pas encore, lui répondis-je, moi « qui pensais à une autre fin qu'à la fin de son ouvrage. « C'est votre cercueil qui est fini ! — Ah ! merci, mon cher « Frère ; mettez-le là en attendant. »

« J'eus le plaisir de le voir. Je m'y étendis par la pensée. Mais ni le lendemain, ni le surlendemain, ni après, la mort ne vint ; il semblait que le cercueil du cher frère Conrad l'eût chassée. Et maintenant, dans notre pauvre demeure où les meubles sont rares, il y en a un qui est plus sûr que les autres, mieux clos contre les insectes, où nous pouvons placer avec plus de sécurité nos objets plus précieux, un meuble sur lequel a passé le rabot de la foi, de la charité, de la douleur, de la piété filiale, c'est le cercueil fait par le cher Frère, c'est « mon cercueil ». — J'ai voulu me rendre compte si les mesures avaient été bien prises. Expérience a été faite ; il n'y a pas d'erreur. Aussi je le réserve pour moi, à moins que je n'aie mon tombeau au fond de l'Océan. »

*
* *

La lutte ne fut pas moins acharnée à Nonouti qu'à Nounounaou.

« Le ministre hérétique était venu passer huit jours au milieu de son troupeau pour le mettre en garde contre nous, en semant à notre sujet préventions et mensonges de toutes sortes¹.

1. Rapport du R. P. Bontemps.

« Son but était d'éloigner de nous, à tout prix, les protestants, qui, d'eux-mêmes, seraient venus facilement à la vérité que nous leur apportions. En partant, il laissa ses instructions à ses catéchistes.

« Ceux-ci allèrent encore plus loin que leur maître pour porter les protestants à se défier de nous et à nous fuir ; de telle sorte que si, durant notre visite de l'île, nous avions la consolation de voir un grand nombre d'indigènes se porter vers nous, nous avions aussi la douleur d'en voir beaucoup nous regarder de travers, avec de vraies mines d'hérétiques fanatisés. C'était là l'œuvre de l'ennemi : quand Jésus semait, par ses missionnaires, la vérité et la paix, Satan semait, par les catéchistes hérétiques, le mensonge et la guerre. Nous fûmes témoins un jour d'une rixe sanglante. Voici en quelles circonstances eut lieu ce douloureux épisode.

« Un des hommes les plus estimés par son caractère, et des plus influents par le talent de sa parole dans les assemblées, s'était donné à nous. Il nous dit qu'il aimait Marie. C'est la formule adoptée pour faire entendre qu'on veut être catholique, et qu'on se sépare des protestants, misérablement instruits par leurs tristes ministres et catéchistes à repousser la douce et sainte Mère de Jésus.

« Marie est ici le nœud de la question religieuse. Être catholique, c'est être, comme ils le disent très bien dans leur langue, de la *famille* de Marie. Être protestant, c'est ne pas appartenir à cette *famille*. — Il vint donc nous dire un jour, ce brave Poraia (tel est son nom) : « J'aime Marie, je désire Marie ; aussi je veux être baptisé par toi, parce que toi, prêtre catholique, tu es l'homme de Marie, tandis que les protestants repoussent Marie. Je viendrai avec ma femme pour que tu nous baptises

« et que tu nous maries. J'aime Jésus, j'aime Marie, je
« t'aime, je te suis. » Et, en disant ces mots, le visage de
notre indigène, aux traits réguliers et délicats, à l'œil vif et
doux, au front élevé surmonté d'une belle chevelure grise,
reflétaient une magnifique expression de foi et de désir. —
« Mais, peut-être, Poraia, lui dis-je, pour l'éprouver, les
« protestants te persécuteront-ils après ton baptême. — Je
« n'ai pas peur, me répondit-il fièrement; je ne crains pas les
« hommes. — Eh bien! viens demain avec ta femme, nous
« vous baptiserons, et nous vous marierons. » Le baptême,
en effet, eut lieu le lendemain. Et Marie compta deux
enfants de plus.

« Les protestants stupéfaits de voir Poraia, l'homme im-
posant, l'homme influent, l'habile parleur, qu'ils croyaient
un des leurs à jamais, leur échapper ainsi, coururent jeter le
cri d'alarme auprès du catéchiste hérétique. Celui-ci accourt,
sa Bible à la main, et commence à gesticuler et à pérorer
dans le *Manéapa* où la foule l'a suivi. Il reproche à Poraia sa
conversion au catholicisme. Il critique les catholiques, leurs
prêtres, leur dévotion pour Marie, et enfin élevant la voix,
et montrant sa Bible aux catholiques : « Vous n'avez pas,
« vous autres, de livres comme cela ; vous n'êtes rien auprès
« des protestants. » Les provocations étaient trop fortes ;
les catholiques ripostèrent d'abord par des paroles ; puis
quand les protestants en vinrent aux coups, les catholiques
se défendirent. Avertis, nous accourons à la hâte dans le
Manéapa. Mais c'est en vain que j'essaie de rétablir l'ordre
et de séparer les deux camps. Je me trouve au milieu
d'un pêle-mêle inexprimable d'hommes, de femmes, de
bâtons et de pierres. Dieu, dans sa justice, permit que
celui qui avait provoqué cette mêlée fût atteint à la tête
d'une pierre, qui lui fit une plaie dont il coula un peu de

sang. Nous pûmes alors arrêter les combattants ; mais nous n'arrêtâmes pas les projets de vengeance qui remplissaient quelques mauvais cœurs.

« Le lendemain matin, vers la fin de la messe, à laquelle assistaient tous nos catholiques, j'entends le bruit d'une foule qui passe ; je soupçonne quelque chose, et je prie le P. Leray de se tenir à la porte de l'église et d'empêcher



UN VILLAGE DANS LES ILES GILBERT

nos catholiques de sortir. La messe finie, je vais aux informations. — Qu'est-ce que cette foule ? D'où vient-elle ? Pourquoi ? — Cette foule a été convoquée dans les environs par le catéchiste hérétique, et elle vient prêter main-forte aux protestants de l'endroit pour se venger des catholiques.

« En sortant de l'église, je vois en effet une foule considérable d'hommes et de femmes se tenant à quelque distance, et tous armés de couteaux, de haches, et même de baïonnettes qui viennent de je ne sais où. — Mon Dieu que va-t-il arriver? Ayez pitié de nous! Pendant que le P. Leray retient les catholiques, je vais haranguer les protestants et leur montrer le grand mal dont ils veulent se rendre coupables. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je parviens à les éloigner de quelques centaines de mètres. Plusieurs obéirent à ma voix et laissèrent leurs armes; mais les meneurs ne firent que dissimuler. Je revenais donc vers nos catholiques, pensant que cette lutte était évitée, et je racontais au P. Leray ce qui s'était passé, quand, en me retournant, je vis, se glissant au milieu des feuilles, comme en rampant, l'avant-garde de la foule ennemie... Déjà ils sont arrivés avec leurs bâtons et leurs couteaux, et ils tombent à l'improviste sur les catholiques... Voilà des blessures et du sang!

« Le pauvre missionnaire gémissait, pleurait, criait, suppliait que le combat finît et que le sang cessât de couler; mais sa voix n'était pas écoutée. J'ai encore sous les yeux les visages que je vis en ce jour et qui étaient de vrais visages de possédés. Il faut les exorciser, me dis-je. « Frère Conrad, criai-je à notre bon Frère, apportez-moi la « bouteille d'eau bénite. » Et me voilà aspergeant la foule. « Pourquoi fais-tu cela? » me demande-t-on. — Pour « chasser le démon qui vous possède et pour que vous vous « en retourniez chez vous. » Le combat cessa immédiatement. — « Allons-nous-en », dirent les chefs de la bande, et ils partirent, emmenant leurs blessés... »

*
* *

Au milieu de ces luttes, le nombre des catholiques augmentait toujours, et l'ardent missionnaire rapportait ces résultats consolants dans une lettre pleine de foi et d'espoir qui nous révèle si bien son cœur d'apôtre ¹.

« Ah ! j'espère, j'espère, malgré tout, de la miséricorde divine, qu'il nous sera donné de faire régner un jour complètement Jésus-Christ et son divin Cœur dans quelque partie, du moins, de ces vastes mers semées d'îles remplies d'habitants.

« Je l'espère ; et, au fait, c'est déjà réalisé en petit. Car c'est bien le règne de Jésus, son règne commencé, que sa présence perpétuelle dans le tabernacle de Tapouiaki ; c'est bien son règne que le saint sacrifice de la messe célébré chaque jour, et auquel assistent de nombreux fidèles ; c'est bien son règne que deux cent cinquante communions pascales que nous avons eu la consolation de distribuer ; c'est bien son règne que le culte de Marie, sa belle image rayonnante à tous les regards au-dessus de l'autel et attirant les sourires et les cœurs, son chapelet récité chaque jour, son nom mille fois répété par toutes les bouches dans de pieux cantiques. Oui, tout cela, nous voulons le croire, c'est le commencement du règne de Jésus en ces lieux, parce que tout cela c'est la vérité, c'est l'amour, et que Dieu est vérité et amour.

« Il faut évidemment, de plus, que les divines influences du Cœur de Jésus pénètrent les âmes et changent les mœurs, mais ce travail se fait et se fera. Les bonnes Sœurs, les

1. Lettre du R. P. Bontemps. Déc. 1889. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*.

filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur nous y aideront puissamment, quand elles seront au milieu de nous.

« Ah ! priez, vous tous qui aimez nos missions, pour que le catholicisme triomphe à Nonouti.

« En ajoutant aux mille trois cent soixante-dix-sept baptisés nos catéchumènes, le nombre des catholiques atteint environ quinze cents. Ce n'est pas la moitié de la population de l'île ; les protestants sont en plus grand nombre que nous, et Nonouti est plus peuplée qu'on ne nous l'avait dit d'abord ; je crois bien qu'elle ne compte guère moins de trois mille cinq cents habitants. Quelle joie, quelle grâce, si, au bout de quelque temps de travaux, de prières et de souffrances, cette population tout entière était catholique ! A quel prix Dieu entend-il nous accorder cette grâce ? »

*
* * *

A Nonouti comme à Noukounaou, on était en pleine période de conversion : c'était la conquête au catholicisme de ces hommes passés de l'erreur païenne à l'erreur protestante sans y avoir trouvé, ni la pureté de doctrine qui élève, ni l'amour et la paix qui transforment. Ils ont reçu chacun une Bible dont ils font parade, mais ils n'en ont point l'intelligence, beaucoup ne peuvent même la lire.

Pauvres gens ! les ministres leur donnent le livre de Dieu, mais ils le leur donnent scellé et leur en cachent les plus belles pages toutes rayonnantes des gloires de l'Église, du Pape, de la Vierge très pure et de l'Eucharistie. Les protestants regardent avec défiance les catholiques, ils ont entendu les *teachers* se moquer de leur religion, tourner en dérision la chasteté de leurs missionnaires et les cérémonies saintes de leur culte : leur enseignement est suspect, et cependant la grâce toute-puissante triomphe de ces con-

sciences aveuglées, et tous les jours de nouveaux catéchumènes ont le courage de briser les liens de l'hérésie.

*
* *

Afin de prendre possession de l'île de Nonouti avec plus de solennité et affermir la foi naissante des convertis, on résolut de dresser une croix monumentale au milieu du village.

Autrefois, les anciens missionnaires espagnols, en prenant possession de ces îles, au nom des rois très chrétiens, plantaient sur la plage le signe de notre Rédemption, que des mains pieuses avaient préparé dans ce but, par delà les flots bleus du Pacifique, sous les frais ombrages des colonies de la Nouvelle-Espagne.

A Nonouti, on ne possédait pas de croix, il n'y avait même ni arbre d'un bois assez dur pour en construire, ni appareils pour la planter. La Providence pourvut à tout.

Un beau voilier, le *Georges-Noble*, entraîné par les courants, vint se briser sur les rochers de l'île. Cet événement tira les missionnaires d'embarras. Pendant plusieurs jours, des épaves flottèrent en dérive; des mâts, des vergues, des cordages, des poulies, furent jetés à la côte. On choisit la plus belle pièce de la mâture pour en faire la croix. C'était pendant le carême : tous les jours, une vingtaine d'hommes venaient travailler sous la direction du missionnaire.

La grande fête de Pâques de cette année avait été fixée pour la plantation. On avait convoqué les catholiques de l'île tout entière. Plusieurs vinrent de dix et douze lieues de loin. La croix était très grande; il fallait soixante hommes pour la porter. Les bonnes volontés ne firent pas défaut; c'était à qui prêterait son épaule pour porter le saint fardeau.

« En tête de la procession flottait le drapeau du Sacré-Cœur ; ensuite venaient les enfants, en costume de communiant, marchant sur deux lignes et portant des oriflammes et des bannières ; puis, la foule qui était immense. Durant le parcours, on chantait un cantique composé pour la circonstance, sur l'air : « Vive Jésus, vive sa croix ! » Arrivés au lieu du monument, il fallut élever et dresser cette croix : ce qui n'était pas une petite affaire. Mais la Providence, qui semblait vouloir la fin, avait bien su disposer les moyens. Les cordages et les poulies du *Georges-Noble* eurent leur application toute trouvée. On prit les mesures nécessaires pour éviter tout accident. Deux ou trois des plus intelligents commandaient la manœuvre. Quelques instants après, la croix se dressait, dominant tout le village et les alentours.

Le bas repose sur un socle de pierre qui s'enfonce assez profondément en terre, et s'élève de cinq ou six pieds au-dessus du sol, formant piédestal avec des degrés pour qu'à l'occasion le prédicateur puisse y monter et adresser la parole à la foule.

Le soir de ce même jour, qui était la fête de Pâques, le missionnaire commentait en quelques mots le triomphe du divin Crucifié ; il fit comprendre à ses auditeurs qu'eux aussi, à pareil jour, avaient bien droit de chanter l'*Alleluia*, pour célébrer le triomphe de la sainte Croix dans leur île ; triomphe sur leur paganisme, puisque leurs idoles gisaient dans la poussière, et que la croix du Sauveur les foulait à sa base. En effet, on avait eu l'heureuse pensée de réunir toutes les pierres d'idoles des environs pour les employer à construire le piédestal de la croix, et la plus grosse, une pierre carrée, que vingt hommes ne pouvaient soulever, avait été jetée au plus profond de l'édifice, pour y servir de fondement. La croix s'élevait donc glorieuse, et triomphait

des idoles et du paganisme d'autrefois. De plus, elle triomphait du protestantisme, puisque, comme le Christ, elle semblait ressusciter plus vivante que jamais, dans ce lieu d'où l'on avait voulu la bannir.

Les catholiques comprirent bien ce langage; aussi, pendant le Salut du très Saint Sacrement, ils chantèrent l'*Alleluia* avec un entrain indescriptible.

Au déclin de ce jour, plusieurs vieillards aux cheveux blancs assis auprès de la croix semblaient muets d'admiration. Ils auraient volontiers entonné leur *Nunc dimittis* avec le saint vieillard Siméon.

Les protestants eux-mêmes ne pouvaient se défendre d'un certain sentiment d'admiration. Sans doute, au fond de leur conscience, ils s'écriaient comme le prophète Balaam : « Qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô fils de Jacob, et qu'elles sont belles vos tentes, ô enfants d'Israël ! *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël !* »

VII

LA VIE INDIGÈNE

Le mariage. — Le *Ketiro*. — L'héritage. — Le vol. — Le gouvernement. — La danse. — Les jeux. — La pêche. — Les oiseaux. — Un nouveau pigeon voyageur. — Fêtes chrétiennes.

Comme tous les membres de la grande famille polynésienne, les Gilbertins aiment la vie tranquille et douce de leurs îles éternellement enveloppées de solitude et de silence. Ils passent de longues heures sur la grève, couchés sous les palmiers dont la chevelure verte s'agite sous les caresses de la brise, avec des frissonnements d'êtres animés; ils contemplent sans se lasser ces plaines infiniment bleues, toutes lisses d'immobile lumière dormante. C'est leur mode à eux de réfléchir, de rêver, ou plutôt de continuer le rêve commencé dès leurs plus jeunes années.

La facilité avec laquelle ces peuples se sont soumis à la loi chrétienne et leur aptitude à embrasser la civilisation européenne prouvent que le fond de leur nature est loin d'être féroce et sauvage.

Aussi leurs usages et les détails de leur vie pleine de loisirs sont d'un laisser-aller naïf sans grandes complications. Ils sont même entremêlés de tous ces petits bonheurs faciles qui, en somme, constituent la joie de vivre.

*
* *

Aux îles Gilbert, comme partout ailleurs, le mariage, avec ses rites et ses usages, est toujours l'occasion de danses et de festins. Ces fêtes, généralement honnêtes, même avant l'arrivée des missionnaires, n'avaient pas subi complètement

l'influence du grand souffle de dépravation que le démon a fait passer sur toutes les nations païennes.

Aux îles Gilbert, la fiancée n'est jamais achetée et la polygamie est rare. Pour se marier, le jeune homme doit posséder quelques biens; dès qu'il a fait son choix et jeté son dévolu sur une jeune fille de l'île; il demande son consentement et celui de son père. S'il est agréé, il offre ses cadeaux, comme autrefois dans l'idylle biblique d'Éliézer et de Rébecca; les dons sont moins riches : un sac de riz remplace les bijoux, et les cocos les pendants d'oreille.

La jeune fille reçoit une dot d'environ deux mille cocos, mais le paiement de la dot est souvent différé jusqu'après le mariage et même jusqu'après la naissance du premier-né.

Pendant les quinze jours qui précèdent la cérémonie, la fiancée reste dans sa famille et se prépare, loin des regards profanes, à la grande solennité. Le mariage consiste surtout en festins et en danses de toutes sortes qui durent tout le jour; vers le soir, les jeunes époux prennent possession de leur nouvelle demeure, et l'idylle est terminée.

Le mariage n'était pas considéré comme absolument indissoluble, on pouvait se séparer au premier trouble dans le ménage, et même après la naissance des enfants. Il était admis que celui qui épousait une femme avait le droit d'épouser toutes ses sœurs non mariées, comme il avait le devoir de prendre sous son toit la veuve de son frère et toute sa famille.

Parmi les chrétiens, les mariages se font aujourd'hui selon les rites liturgiques, les bans sont publiés, la messe de mariage est célébrée solennellement devant tout le village, et la fête profane ne commence qu'au sortir de l'église.

*
* *

Quelques mois après le mariage, alors que tout fait supposer que le jeune ménage ne restera plus longtemps sans le nouveau-né impatientement attendu, une cérémonie singulière, appelée *Ketiro*, réunit les amis de la famille.

Au jour fixé, les invités portant des provisions, des nattes et de l'huile de coco, se rendent avec les époux dans une cabane du village nommée *Amata*. Cette construction singulière n'a que des murs de feuillages, et point de toit. Les amis du mari s'assoient gravement à l'extrémité de la maison et ceux de sa femme à l'extrémité opposée. Puis un homme de chaque groupe se lève et vient se placer au milieu de l'*Amata* ; et aussitôt commence par leur intermédiaire l'échange des provisions apportées, des nattes, des *iriris*, des jarres d'huile. Les présents sont soigneusement et impartialement comptés et pesés, de telle sorte que personne ne reçoive plus qu'il ne donne. Puis chacun rentre chez soi. Quant aux mariés, ils ne retirent de la cérémonie du *Ketiro* que l'honneur insigne d'y avoir assisté¹.

*
* *

Les familles sont généralement peu nombreuses et ne comptent que deux ou trois enfants. Les parents leur témoignent une tendre affection, ce qui ne les empêche pas de les confier à d'autres, selon un usage qui existe aux îles Gilbert de temps immémorial. Ces adoptions étaient motivées par la nécessité qu'avaient autrefois les indigènes de se créer de nombreuses alliances.

En cas de conflit, tout homme avait le droit d'appeler à son aide les parents adoptifs de ses enfants, ou les familles

1. Voir Commodore Wilkes, ouv. cit.

de ses adoptés. Seuls, les pauvres sans influence gardaient leurs enfants.

L'alliance des humbles et des faibles n'est nulle part très recherchée.

Aujourd'hui l'adoption tend à disparaître : les guerres étant supprimées, les nombreuses familles amies et alliées n'ont plus leur raison d'être.

*
* *

A la mort des parents, tous les enfants recevaient leur part d'héritage; l'aîné cependant se trouvait généralement mieux partagé. Souvent il héritait de toutes les propriétés, mais avec l'obligation de subvenir à l'entretien de ses frères et sœurs, qui, à leur tour, étaient obligés de travailler pour l'aîné.

Des lois très sévères contre le vol protégeaient efficacement le droit de propriété.

Un jour, un missionnaire rencontra sur le chemin du village une multitude de gens armés de haches et de couteaux. « Où allez-vous ? leur dit-il. — On nous a volé, cette nuit, une noix de coco ; nous allons punir le coupable », fut-il répondu.

Lorsqu'un homme a été volé, il rassemble ses amis et ses alliés, et se met à la poursuite du voleur. La troupe se rend d'abord à sa case, qui est mise au pillage; toutes les provisions sont mangées, rien n'est épargné, on fait table rase : tel un vol de sauterelles qui s'abat dans un douar d'Algérie. Tout est dévasté, mangé, rongé, il ne reste ni un grain de froment, ni un brin d'herbe. Malheur à celui qui résiste, on brise ce qu'il possède, on détruit sa maison, et ses cocotiers sont coupés. Un pareil châtiment est bien fait pour terrifier le coupable.

Les contestations les plus ordinaires ont lieu au sujet des terrains mal délimités. C'est l'éternelle question des murs mitoyens. Sur ce point, les indigènes en viennent facilement aux luttes et aux coups, et même jouent du couteau qu'ils portent toujours à la ceinture. Les blessures qu'ils se font ne sont pas toujours dangereuses, ils cherchent à se marquer mutuellement de longues estafilades dont les cicatrices demeurent toute la vie. Les vieillards sont bien chargés d'office de régler les différends, mais ils arrivent ordinairement trop tard.

Un trait raconté par le frère Lemmens¹ nous peint au vif le caractère irascible des naturels.

Dans un village, encore au début de la mission, il avait réuni les enfants pour leur apprendre des prières et des cantiques.

« Je fus bientôt obligé, écrit-il, d'interrompre ma classe. Deux jeunes gens s'étant pris de querelle résolurent de la vider de suite par les armes. Leurs amis, désirant la paix, les retenaient avec peine. « Asseyez-vous », leur dis-je; ils obéirent de mauvais gré. Le chant de mes petits élèves était impuissant à étouffer les jolis compliments que les deux adversaires s'adressaient l'un à l'autre. Tout à coup j'entends une grande rumeur derrière moi. L'un des deux avait fait un détour pour venir attaquer son ennemi. La patience générale était à bout, et la mienne aussi. On appréhende l'individu et on le transporte sur-le-champ loin de la foule. L'autre, à son tour, voulut se battre. Je le pris par le bras et le conduisis dans sa maison, où je demurai jusqu'à ce que cette fièvre belliqueuse l'eût abandonné.

« La colère du Canaque est terrible; il s'enflamme comme

1. Voir les *Annales belges de Notre-Dame du Sacré-Cœur* de 1895.

la poudre, et ne peut plus se maîtriser. Souvent de tristes conséquences sont la suite de ces accès.

« Heureusement que, dans ce pays, il est du devoir des spectateurs d'empêcher les deux adversaires d'en venir aux armes. Il est honteux de ne pas vouloir se battre, mais celui qui ne sépare pas les combattants est méprisé par tout le monde.

« Cependant, mon homme que l'on avait étendu à terre ne laissa pas de résister. A chaque instant, il se redressait, mais je le renversais chaque fois d'un tour de main. Enfin il se leva et dit d'un ton solennel : « C'en est fait, je ne veux plus me battre. » Et il se rendit auprès de son adversaire, qui, de son côté, le reçut amicalement. Une fois la passion calmée, nos indigènes oublient toute rancune. »

*
* *

Le régime politique de ces îles est une sorte de république primitive ou plébiscitaire sous la direction des anciens qui édictent des lois ou les modifient.

Il n'y a ni rois ni chefs proprement dits. Quand il se présentait autrefois une question d'intérêt commun, le peuple se réunissait, on parlait, on discutait, et les décisions étaient prises par les anciens.

Depuis, le protectorat anglais a été établi sur ces archipels. Adieu, plébiscite, referendum populaire et belle liberté, qui, chaque jour, s'en va par morceaux. Aujourd'hui, le gouverneur ou l'agent anglais prend ses dispositions, impose des règlements, proclame des lois, les unes bonnes, les autres tracassières, plusieurs sans aucune raison d'être.

*
* *

Les indigènes vivent en famille, en des demeures isolées

ou dans des parties distinctes d'une même maison. Ils se réunissent par village pour prendre part aux jeux et aux divertissements, ou pour causer et rire, en se passant les uns aux autres la pipe odorante, dont chacun, y compris les femmes et les enfants, aspirent avec délice quelques bouffées.

Leur distraction par excellence est la danse. Ordinairement très décente, elle ne laisse rien à désirer sous le rapport des convenances; cependant, elle devient fréquemment une occasion de rixes et de superstitions.

Les parents y conduisent leurs enfants et sont flattés de les voir danser avec grâce et attirer les regards et les félicitations des assistants. Mais, pour bien danser, il faut avoir invoqué l'*Anti*, il faut lui être consacré; un jour de fête et de danse devient ainsi trop souvent, pour les chrétiens, une occasion de rechute dans le paganisme et leur fait perdre le fruit de longs mois de persévérance dans le bien.

Le spectacle de ces danses est curieux et original. Sur la plage de sable nacré, dans l'intense reflet de la lune, viennent se ranger les figurants sur deux files. Les danseurs se font face : les bras pendants, la poitrine bombée, la tête droite, ils attendent le signal. Bientôt, les chants commencent : des chants doux et monotones, un peu tristes; là-bas, le murmure puissant de la mer qui se brise sur l'écueil l'accompagne en sourdine; et le souffle de l'alizé, qui passe dans les feuilles sèches des cocotiers l'emporte au large, ou l'égrène le long du rivage.

La danse s'enlève peu à peu : tous ces torses se balancent, se trémoussent et s'inclinent en cadence. Les pieds et les jambes prennent les positions les plus diverses, les bras s'allongent, se jettent en avant et se tendent,

les doigts s'agitent rapidement, les mains se rejoignent et frappent la poitrine et les épaules d'un mouvement vif et rythmé.

Tous ensemble, ils se penchent et se relèvent, ils évoluent tantôt à droite, tantôt à gauche, en ondulations flexibles et légères, sans jamais faillir à la musique plaintive et cadencée qui souligne et guide leurs mouvements.

*
* *

Comme les insulaires ne sont jamais surchargés de travail, les motifs de réjouissances ne leur manquent pas; mais c'est surtout au moment de la pleine lune que la danse bat son plein. La délicieuse fraîcheur et la splendeur incomparable de ces nuits tropicales donnent à ces fêtes une douceur et un charme infinis.

Les indigènes des villages ou des îlots voisins s'invitent réciproquement.

Au jour fixé, ils arrivent dans leurs canots, et, aussitôt débarqués, se dirigent vers la *Manéapa*, et s'y rangent du côté par où ils sont entrés après avoir étalé leurs provisions au milieu de la maison. A leur tour, les habitants du village arrivent du côté opposé; ils placent devant leurs hôtes une quantité de nourriture égale à celle qu'ils ont apportée et les danses commencent. Les invités ont les honneurs, ils dansent les premiers, puis les gens du village, et tous continuent ainsi jusqu'à minuit, en se relayant tour à tour.

*
* *

Une de leur danse favorite ressemble beaucoup à nos exercices d'escrime. Tout le village peut y prendre part. Les danseurs et les danseuses se rendent sur la plage toute brillante des rayons argentés de la lune. Les jeunes

gens choisissent leurs vis-à-vis, et les couples, une fois formés, ne se séparent plus. Les figurants, tenant à la main un baguette légère et droite comme un fleuret, se rangent sur deux rangs; au signal donné, les chants commencent, vifs et accentués; les danseurs croisent leurs badines d'un mouvement cadencé, selon le rythme du chant, et avancent peu à peu en prenant la place de ceux qui se trouvent immédiatement avant eux; ils parviennent ainsi jusqu'à la tête de la colonne. Pendant ce temps, le chant et le bruit des cannes qui se croisent et se heurtent dans la danse continuent avec une régularité irréprochable. Des éclats de rire et des cris soulignent la maladresse de ceux qui manquent un pas ou une figure chorégraphique, ou portent à faux un coup de leur fleuret de bois ¹.

*
* *

La danse n'est pas la seule distraction des insulaires : souvent, ils prennent plaisir à faire monter dans les airs des cerfs-volants très légers, de formes originales, tissés en feuilles de pandanus. Les vents alizés se prêtent merveilleusement à ce genre d'amusement si cher aux Chinois et aux Japonais.

Les heures les plus heureuses de leur journée se passent en mer. L'eau semble être leur élément; ils nagent avec délice dans le ressac et dans l'écume des brisants; parfois ils se reposent en se servant d'une planche ou d'une poutrelle comme le font les habitants des îles Sandwich.

*
* *

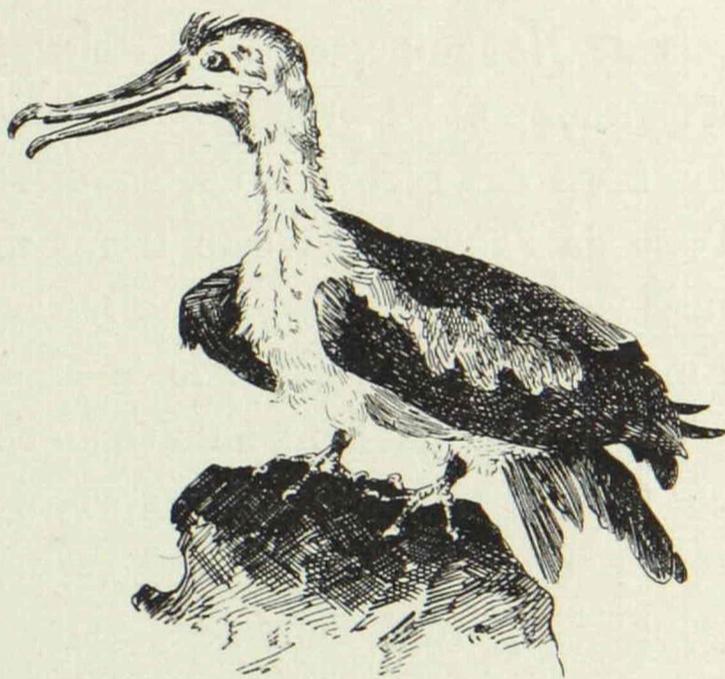
Tous ces parages abondent en poissons de toutes sortes; la lagune surtout est le grand banc de pêche des Gilbertins.

1. Cf. Commodore Wilkes, ouv. cit.

Les barques dont se servent les indigènes sont assez solides et faites avec soin ; elles sont supérieures à la pirogue primitive creusée dans un tronc d'arbre ; ce sont de véritables embarcations, très étroites, faites avec la partie ligneuse du cocotier. Ce tronc est divisé en planches, unies avec des cordes en bourre de coco et façonnées en forme de cale de navire. La barque est rendue stable par un flotteur de bois qui sert de balancier.

Entre ce flotteur et la barque sont jetées quelques tiges

formant une sorte de pont ; sur cette plateforme, ils déposent leurs provisions, ils y font même du feu et s'en servent pour la manœuvre de leur voile qui est une grande natte de forme triangulaire, bien disposée pour prendre le vent. Cette voile est suspendue à un mât



TACHYPETES AQUILUS

placé obliquement à l'axe de l'embarcation ; elle ressemble beaucoup à la voile fidgienne. La manœuvre se fait en tenant le balancier au vent et en courant les bordées au plus près. Ces embarcations, suffisantes pour la lagune, ne le sont pas pour la grande mer ; c'est pourquoi il est si difficile aux naturels de naviguer d'une île à l'autre. Un grand nombre ont payé de leur vie la tentative téméraire qu'ils en ont voulu faire.

L'unité de langue dans tout le groupe des Gilbert prouve cependant que, malgré tout, ces îles ont été, d'une manière ou de l'autre, en communication entre elles.

*
* *

Dans ces voyages d'île à île, les naturels font preuve d'une sagacité merveilleuse pour se maintenir en mer dans la bonne voie et ne point s'écarter de la direction voulue; ils ont même trouvé le moyen de communiquer entre eux lorsque les atolls ne sont pas trop éloignés les uns des autres.

Le naturaliste Woodford¹ rapporte qu'étant dans le groupe des îles Ellice, on lui raconta comment les naturels de Noukoufetaou avertissent par signaux les insulaires d'Oaïtoupou. De grands bûchers sont allumés à cet effet, au bord des récifs; mais, comme ces îles sont distantes l'une de l'autre d'environ trente-cinq milles, les flammes ne peuvent être aperçues directement; aussi, durant les nuits sombres, ou avant le lever de la lune, les habitants d'Oaïtoupou guettent au firmament les reflets rouges de ces feux, et sitôt qu'ils les aperçoivent, ils signalent à leur tour par le même moyen et se mettent en route aussitôt pour répondre à l'appel de leurs voisins.

« La constance des vents qui règnent entre les tropiques seconde merveilleusement ces traversées. Pour arriver jusqu'à la terre lointaine, vers laquelle, chaque année, à la même époque, il s'élance, le Polynésien n'a besoin que de se rappeler dans quel angle la brise venait, l'année précédente, frapper sa voile². »

*
* *

Les nuits australes sur ces immenses plaines vides,

1. Woodford, *Exploration of the Salomon Islands*. Note, p. 352. Proceedings of the R. G. S. 1888.

2. Cf. Vice-amiral Jurien de la Gravière, *les Marins du quinzième et du seizième siècle*.

sans limites, ont des heures de grande paix étrange qui donnent le sentiment d'un silence irréel et de l'éternel repos. Au loin, les récifs bruissent à peine, et sur la grève le flot vient se briser doucement, lentement, à intervalle régulier, dans un soulèvement prolongé, comme la respiration profonde de l'Océan. Il y a sur la mer infinie des murmures, des froissements, des clapotis de vagues, de brusques ondulations, de grands souffles de brise qui passent en vous frôlant. Toutes ces couronnes d'atolls semblent dormir dans un enveloppement de solitude et de nuit profonde.

Souvent lorsque s'allument au ciel les premières étoiles, des points rouges et brillants et de grandes lueurs traînantes apparaissent dans la lagune et le long des récifs. Ce sont les feux des torches dont se servent les naturels pour prendre le poisson, c'est le moment de la pêche de nuit.

Tantôt montés sur de nombreux canots, tantôt isolés sur une pointe de corail, ou à demi plongés dans le flot qui recouvre l'écueil, les sauvages se penchent silencieusement, sondant de leurs regards les profondeurs noires de la mer; la flamme vacillante qui se tord sous la brise fait ressortir en haut relief les traits heurtés et osseux de leurs visages. Attirés par la lumière, des crabes sortent de leur retraite et se laissent prendre aisément : les poissons volants se précipitent vers ce foyer brillant qui les fascine, et sont capturés avec des pochettes. Ces lignes de feu s'allongeant sur le récif de corail ont des reflets étranges. De loin, ils donnent l'illusion d'une ville maritime; on se croirait à l'entrée d'une rade dont les jetées profilent dans l'ombre leurs traînées lumineuses.

Cette pêche de nuit n'est pas la seule à laquelle se livrent

les Gilbertins. La capture du requin, *te Pakoa*, qui abonde près des lagunes poissonneuses, se fait durant le jour. C'est la pêche par excellence, celle qui rapporte le plus, car le requin de ces parages est de très grande taille, et dans sa chair abondante il y a des parts pour tout le village. Cette pêche ne se passe pas sans émotions, c'est un sport dangereux. Le moyen de prendre ce squalé est tout primitif. On attache un petit poisson au bout d'une corde, que l'on abandonne ensuite à l'arrière de la pirogue. Dès qu'un requin se présente, il se précipite sur l'appât que l'on retire aussitôt près du bord. Le requin, fasciné, suit sa proie et s'engage ainsi, sans s'en apercevoir, dans un nœud coulant glissé le long de la ligne. Mais le requin ne se laisse pas toujours capturer si facilement, souvent il se précipite sur l'embarcation, qu'il essaie de briser, ou mord tout ce qui se trouve à sa portée, coupe les bras des pêcheurs imprudents, ou défonce d'un violent coup de queue les parois du canot.

L'espadon, *Rakou*, et un autre monstre marin plus grand que le requin, le *Tapapajec*, sont tous deux très redoutés des indigènes.

Les autres poissons se prennent avec des nasses ou des hameçons en écaille. Souvent, sur l'aire unie du récif, les naturels entourent un grand espace de filets ou de petits murs en corail; cet enclos couvert à marée haute se vide avec le jusant, et les poissons, ne trouvant plus d'issue, sont pris comme dans un vivier. On se sert aussi d'un grand filet semblable à la seine, quand le fond de la lagune se prête à ce genre de pêche.

Les poissons volants sont capturés au moyen de lignes traînantes à fleur d'eau; pour le bonite, poisson du genre thon, on se sert comme appât de l'huître perlière. Les

tortues sont abondantes pendant la saison; on les rencontre en grand nombre sur les récifs sablonneux où elles viennent déposer leurs œufs dans le sable; on les prend alors en quantité.

Autrefois, les baleines étaient nombreuses dans la région des atolls, et souvent quelques-unes venaient s'échouer sur un récif ou, entrant imprudemment dans une lagune, se trouvaient prises comme dans une trappe; c'était alors une fête et une semaine de festins pantagruéliques pour l'île tout entière. Ces aubaines sont très rares aujourd'hui, les baleiniers ayant presque dépeuplé ces parages de baleines et de cachalots.

Les sables du rivage fourmillent de petits crabes et de coquillages; l'holothurie ou bêche de mer, dont l'exportation est une richesse pour les îles océaniques, se rencontre sur toutes les grèves recouvertes à marée haute. L'animal ressemble par sa forme à une grosse limace, d'où son nom de bêche; ordinairement enseveli sous le sable, il ne laisse paraître que sa tête surmontée de branchies d'un brillant coloris, délicates comme une rosette de plumes ténues, ou une fleurette animée. L'holothurie est pour les Chinois un mets exquis. Après avoir été ouvertes, bouillies et desséchées au soleil, les bèches de mer deviennent noires et dures, et toutes ridées comme des pruneaux secs; dans cet état, on les exporte par grande quantité sur les marchés de Hong-Kong et de Chang-Hai.

*
* *

La chasse est loin d'être aussi fructueuse que la pêche. Le gros gibier fait absolument défaut, et, comme menu gibier, on ne trouve que la sauvagine. Au loin, sur le bleu sombre de la mer, les sternes ou hirondelles de mer,

Sterna hirundo, font étinceler l'argent de leurs ailes et s'abattent par milliers sur les îlots déserts pour y déposer leurs œufs et les couvrir.

Les sternes noires, *Sterna stolidus*, aux longues ailes, de la grosseur d'un pigeon, d'apparence lourde et niaise, se creusent des trous dans le guano; c'est là qu'ils s'abritent et élèvent leurs couvées.

Souvent, comme dans l'île de Kouria, des sternes du genre *Anous stolidus*, bâtissent leurs nids aux sommets des pandanus. Le fou, sorte de pélican, du genre *Sula*, vit seul et retiré, et se nourrit de poissons qu'il poursuit jusque sous le flot; à terre, il est lourd et maladroit, et se laisse prendre facilement.

La frégate, *Fregata aquila*, *Tachypetes aquilus*, est un grand oiseau de mer fort et rapace, d'un vol rapide et soutenu. Elle est la terreur des oiseaux de ces parages. Elle se nourrit de poissons volants auxquels elle donne la chasse; mais le plus souvent elle plane dans les airs comme un pirate ou un corsaire, guettant les oiseaux pêcheurs qui reviennent du large en emportant leur pêche. Rapide comme l'aigle, la frégate se précipite sur eux en tournoyant, et ses victimes affolées ne lui échappent qu'en abandonnant leur poisson, qu'elle saisit au passage.

Au dire du naturaliste Woodford¹, les indigènes ont trouvé le moyen d'appriivoiser et même de se servir de la frégate, comme d'un pigeon voyageur, pour porter les messages. « A Apamama, écrit-il, je vis trois de ces oiseaux sur un perchoir dans la case du roi. Ils étaient attachés par la queue à une longue corde. Des frégates

1. Cf. Woodford, *the Gilbert Islands*. (*Geographical Journal* 1895.)

sauvages viennent-elles à planer dans les airs, les naturels jettent aussitôt quelques poissons sur le sable du rivage. Les oiseaux apprivoisés se précipitent sur cette proie, les autres s'abattent auprès d'eux en toute confiance, pour prendre part à la curée, et, tandis qu'ils se repaissent et se gorgent de poissons, les naturels s'approchent doucement, lancent sur eux une forte ligne, ayant une pierre à une extrémité et une longue perche à l'autre. Dans ses efforts pour s'échapper, l'oiseau embarrassé dans le lasso se laisse prendre facilement. »

« Lorsque je visitais Funafuti en 1876, écrit un missionnaire protestant, Turner¹, je remarquais que les catéchistes samoens, qui habitaient cet archipel, correspondaient entre eux au moyen de frégates. Un dimanche, après midi, je me trouvais dans la maison du pasteur de Funafuti. Je vis arriver un de ces oiseaux apportant une lettre du pasteur de Noukoufetaou, île distante d'environ soixante milles. Elle consistait en une grande feuille de papier portant la date du vendredi précédent; elle se trouvait enroulée à l'intérieur d'un tube de roseau attaché à l'aile de la frégate. Autrefois, les naturels s'envoyaient ainsi, d'île en île, des hameçons en nacre. J'ai constaté, en effet, qu'aux îles Ellice, les sauvages gardent de ces oiseaux et les nourrissent de poissons comme des animaux domestiques. Parfois, lorsque le vent est favorable, les frégates prennent leur vol et planent dans les airs; en apercevant dans les îles voisines d'autres perchoirs, elles viennent s'y poser par habitude; et, ainsi, les catéchistes de Samoa trouvèrent, à leur arrivée, un service postal tout organisé. »

Sur les grèves et le bord des lagunes, les courlis, ou

1. George Turner, *Samoa a hundred years ago and long before.*

bécasses de mer, *Numenius tahitensis*, volent par bandes en poussant leur cri bien connu.

Une jolie grue, *Demi egretta sacra*, pêche çà et là dans les vasques de corail emplies par la haute mer.

Des maubèches, des huîtres, des tourne-pierres à collier, *Strepsilas interpres*, courent sans cesse sur le sable en jetant de petits cris joyeux; des pluviers dorés, *Charadus fulvus*, font étinceler leur robe fauve et de chaude couleur. Les phaétons, *Phaeton ætherius*, abondent; le plus beau, sans contredit, est l'oiseau ou phaéton des tropiques, *Phaeton rubricauda*, qui plane avec tant de grâce au haut des airs, et que Linné regardait comme le messenger du char du soleil. Il était autrefois très estimé des Tahitiens, qui s'en emparaient pour leur arracher les longs brins rouges qui rendent leur queue si remarquable, et s'en servaient à former les ornements de leur grand dieu Oro, ou le vêtement mystérieux et funéraire du Paraai¹.

*
* *

Quelques lignes extraites d'une lettre d'un de nos missionnaires² nous feront connaître les noms de ces oiseaux, dans la langue des Gilbert, et participer aux péripéties d'une chasse dans les buissons et les fourrés de ces récifs : « Hier, après midi, lorsque la forte chaleur fut un peu tombée, je partis en chasse. Ce n'est pas que le pays abonde en gibier; à peine quelques oiseaux de mer, des *Jos*, des *Kaies*, des *Kévés*, des *Kitipas*, des *Kirikiris*.

1. Cf. Lesson, *Voyage autour du monde*, par l'amiral Duperrey sur la *Coquille*; — Woodfort, *the Gilbert Islands*, ouv. cité; — C. Wilkes, *U.S.N. Narrative of the United States exploring expedition*, vol. V; — James Dana, *Corals and Coral Islands*.

2. Lettre du R. P. Joseph Lebeau, M. S. C.

Cette partie de chasse était une récompense promise à mes jeunes gens, s'ils savaient bien leur table de multiplication jusqu'à 6. Après la classe, nous nous mêmes en route, le fusil en bandoulière, la cartouchière bien remplie. Mes enfants et d'autres grands indigènes, avides d'assister à ce spectacle, me précèdent.

« Le premier oiseau que je rencontre est un gros *kaie* noir, occupé à pêcher des petits poissons sur le rivage de la mer. Je le vise et le touche à l'aile; il n'est que blessé, on se met à sa poursuite, mais il se cache dans les broussailles. Nous reprenons notre route à la recherche d'une nouvelle pièce. Mes élèves m'engagent dans un épais fourré, les uns coupent les branches pour me faire un passage, d'autres portent mon chapeau, ma gibecière, tandis que je suis obligé d'avancer en me faufilant entre les rochers et les broussailles. Nous arrivons enfin dans une clairière giboyeuse. Je tire plusieurs coups et j'abats quelques pièces. Mes enfants poussent des cris de joie et courent ramasser le gibier qui leur appartient, puisque la chasse est tout à leur profit. Puis, nous reprenons le chemin du logis. Mes jeunes gens n'ont pas la patience d'attendre que nous soyons rentrés pour manger leur butin; la course de plusieurs heures a aiguisé leur appétit. Ils allument un grand feu et se mettent en devoir de préparer le gibier; la préparation n'est pas longue; on arrache les plus grosses plumes, on traverse l'oiseau non vidé avec une perche et on le fait rôtir au-dessus de la flamme. Quelques noix de coco serviront de condiments. »

*
* *

Sans avoir la grandeur et la majesté des grandes forêts des tropiques, les bois, dans ces îles longues et étroites,

comme des navires sur les flots bleus, ont quelque chose d'infiniment doux et reposant; sans doute par contraste avec l'agitation de l'écume blanche et de la mer étincelante qui les entourent.

Le soleil glisse ses rayons sous le couvert. Les cocotiers lancent droit vers le ciel leurs troncs sveltes et unis, surmontés d'une chevelure opaque. Le regard plonge dans les intimes profondeurs de la forêt pleine d'une lumière verdissante et mystérieuse baignant la futaie, où les pas et les voix deviennent plus sonores. De tous côtés, ces palmiers, toujours les mêmes, profilent leurs colonnades en labyrinthe. Au loin, des pluies de rayons lumineux brillent dans l'ombre comme des lueurs de cierge.

La brise alizée, musique aérienne, née en plein soleil, filtre peu à peu jusque dans les dessous assombris où tout est paix et fraîcheur. Tel est le cadre choisi pour les fêtes chrétiennes dont les solennités remplacent peu à peu le culte de l'*Anti*, et le rite froid et sans vie du protestantisme. Laissons ici le R. P. Bontemps parler lui-même des fêtes eucharistiques si touchantes dans ces îles.

« Nous avons choisi pour le grand jour de la première Communion, la belle fête de l'Immaculée-Conception de la très sainte Vierge, anniversaire de la fondation de notre chère Société. Dix-huit petites filles et vingt-deux garçons furent appelés, après leur examen sur la doctrine chrétienne, à suivre les exercices d'une retraite de trois jours. On leur avait dit que pour bien se préparer à la première Communion, il fallait qu'ils allassent, avec Notre-Seigneur et la très sainte Vierge, dans le *Rereua*, ce qui veut dire « le désert ». C'est le mot qui se rapproche le plus, dans leur langue, du sens de notre mot « la retraite ».

« Voilà donc nos enfants dans le *Rereua*. Ils savent qu'il faut n'y parler qu'à Jésus et à Marie : aussi, au milieu de ce petit monde, ordinairement si tapageur et si bruyant, on entendrait tomber une épingle. « Où donc habites-tu maintenant ? demandais-je à celui-ci, ou à celle-là. — J'habite dans le *Rereua*. — Et qui est-ce qui te tient compagnie, là ? — Jésus et Marie ! » Le lieu du *Rereua* se compose de deux maisons où se réunissent, ici les petits garçons, là les petites filles, sous la surveillance du maître et de la maîtresse d'école. Cinq fois par jour, ils se rendent, en silence et en rang, de leur lieu de retraite à l'église, pour entendre les instructions, réciter le chapelet et faire le Chemin de la croix. L'édification est complète ; et les adultes émerveillés de s'écrier : « Mais qu'ils sont sages, dans le *Rereua* ! »

« Enfin, après toutes les préparations usitées, après la confession, après l'absolution, arrive le grand jour, « le plus beau de la vie ! » Les enfants savent très bien que Jésus va descendre dans leur âme, et ils l'appellent de tous leurs désirs. Mais il faut les vêtir en premiers Communiantes. J'ai encore trois pièces de mousseline ; elles sont coupées pour faire les voiles de nos petites filles. Ce voile, bien entendu, est sans aucune façon ; il tient par une épingle qui l'attache sous le menton, de sorte que nos communiantes ont assez l'air de novices en béguin. Chacune porte à son cou le scapulaire du Sacré-Cœur, et au bras un chapelet blanc. Quant à nos garçons, nous étions assez embarrassés pour leur donner quelque vêtement qui ressortît un peu. Nous avons coupé de grands scapulaires blancs faisant toute la largeur des épaules et tombant jusqu'au bas de la poitrine. Sur le scapulaire blanc était fixée l'image du Sacré-Cœur, et nos chers petits

avaient aussi chacun dans leurs mains le chapelet de la très sainte Vierge.

« Nous allâmes chercher les enfants dans leur « désert », et les voilà qui se rendent avec nous, en procession et au chant des cantiques, jusqu'à leur place assignée en face de la sainte Table..... Maintenant, c'est le saint sacrifice, c'est Jésus qui vient sur l'autel; et puis c'est Jésus qui descend dans leurs cœurs! Le mystère du divin amour est consommé pour eux.

« A la réunion de midi, eut lieu la rénovation des promesses du baptême. Nos chers enfants vinrent deux à deux, mettre la main sur le livre des Évangiles, au chant d'un cantique, sur l'air : « Je suis chrétien, voilà ma gloire! » et chacun dit la langue du pays : « Je chasse le démon, je méprise ses mensonges et ses œuvres; je m'attache à jamais à Jésus par Marie : *I kaki te tiaboro; i repaia ana keve ma anamakuri; i nim n aki toki ma Jetu i rouni Maria.* »

« A la réunion du soir, cérémonie analogue pour la consécration à la très sainte Vierge. Pendant que l'on chantait un cantique sur l'air : « Unis aux concerts des anges », les enfants vinrent encore deux à deux, mettre leurs petites mains noires sur les pieds d'une statue de la Vierge Immaculée de Lourdes, tandis que celle de Notre-Dame du Sacré-Cœur est au-dessus de l'autel; et là ils prononcèrent une courte formule de consécration à leur bonne Mère¹.

« Nos indigènes n'avaient avant notre venue qu'une idée fort confuse, et la plupart aucune idée de l'Eucharistie. Quelle consolation de les entendre, aujourd'hui

1 . Lettre du R. P. Bontemps.

grands et petits, réciter tous ensemble la page du catéchisme qui se rapporte à l'adorable mystère de nos autels. Ils voient chaque jour Notre-Seigneur entre les mains du prêtre à l'autel ; ils le voient, chaque dimanche, au milieu des lumières et de l'encens, apparaître à leurs regards étonnés, sous les voiles du Sacrement, à travers



LES ENFANTS DE LA PREMIÈRE COMMUNION

l'ostensoir ; ils connaissent donc Jésus-Christ et ils l'aiment, et Jésus fera bientôt en eux tous sa demeure.

« Afin de leur donner une plus haute idée de l'adorable Sacrement de nos autels, j'ai voulu, au jour de la Fête-Dieu, que nous eussions notre procession.

« Tout le peuple, en bon ordre, escortait le Roi des rois ; chacun portait le scapulaire de la très sainte Vierge. Deux petits enfants, vêtus de nos deux uniques soutanes rouges, tenaient les coins de la chape du célébrant, qui marchait sous un dais improvisé et formé de nos plus

riches tissus. Quatre des principaux de Tapouiaki portaient les hampes de ce dais. En tête de la procession apparaissait la bannière de la mission faite par nos bonnes Sœurs de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Nous nous dirigeâmes vers un reposoir, dressé à quelques centaines de mètres de l'église, sous un bouquet de cocotiers et orné des quelques bannières que nous possédons. Les indigènes chantaient, dans leur langue, des cantiques dont les strophes alternaient avec les hymnes liturgiques.

« Notre-Seigneur, dans cette marche triomphale, prenait possession de cette terre qui méritait bien, en ce jour, son nom de Tapouikai ou *Lieu sacré*, nom qui semblait prophétique. Les enfants appellent, aujourd'hui, la place où fut dressé le reposoir *Tapo-Eukari*, c'est-à-dire le lieu de l'Eucharistie. Puisse bientôt le divin Maître étendre son règne eucharistique dans toutes les îles qui nous entourent ! Puisse-t-il être connu et aimé partout dans l'œuvre par excellence de sa sagesse, de sa miséricorde et de son ineffable amour pour les hommes ! »

*
* *

Après les fêtes du ciel, les fêtes de l'amitié et du cœur.

En voici une naïve description telle qu'elle nous parvient de Nonouti ¹.

« ... C'était la Saint-Édouard, fête du R. P. Bontemps, notre Supérieur. Pour la première fois, les enfants de Nonouti souhaitaient la fête à leur bon Père. Ils disaient dans leur aimable simplicité qu'ils ne savaient comment s'y prendre. Ils s'en acquittèrent bien cependant.

« Le matin, ils vinrent assister à la messe avec leurs

1. Cf. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*. Lettre du R. P. Leray.

habits de fête. Les parents avaient suivi leurs enfants; bien plus, tous les catholiques des environs étaient accourus. L'église se trouvait presque aussi pleine que le dimanche. On chanta plusieurs cantiques pendant le saint sacrifice. Au sortir de l'église, la foule se dirigea sous les frais ombres des hauts cocotiers qui avoisinent notre humble habitation. En quelques minutes on dresse tout le monument de la fête. L'un apporte un fauteuil, un autre une natte fine, un autre une table avec son modeste tapis, un quatrième enfin, un très joli bouquet qu'il place sur cette table. Les enfants se groupent autour de ce trône improvisé. Les petits garçons à droite, sous la surveillance de leur maître d'école, les petites filles à gauche, également surveillées par leur maîtresse d'école. Après son action de grâces, le R. P. Supérieur se rendit au lieu où il était attendu. A peine est-il arrivé que les enfants chantent avec la foule quelques couplets qui rappellent beaucoup ce cantique si connu et si plein d'entrain : « Je suis chrétien, voilà ma gloire. » Ensuite la maîtresse d'école s'avance, au milieu de l'assemblée, un petit compliment à la main. Deux petites filles marchaient à ses côtés, portant des fleurs. Toute l'assistance écouta le compliment avec un silence mêlé de respect; c'était au nom de tous qu'il était prononcé. Voici à peu près dans quels termes.

« Vous, notre père, que nous aimons tant, nous venons
« en ce jour célébrer votre fête et vous remercier de
« toutes vos bontés à [notre égard. — Que nous avons été
« heureux le jour où nous vous avons vu aborder dans
« notre île, sur nos rivages déserts! Vous nous avez apporté
« la connaissance et l'amour de Jésus et de Marie! Qu'il
« est donc heureux le peuple qui a son pasteur! Quel
« bonheur est le nôtre en ce jour! Nous pouvons recevoir

« l'absolution de nos péchés, nous pouvons assister à la
 « sainte messe, nous pouvons recevoir notre Dieu dans
 « la sainte Communion ! Que le bon Jésus soit à jamais
 « remercié de vous avoir envoyé vers nous, ô vous, le Père
 « que nous aimons tant ! »

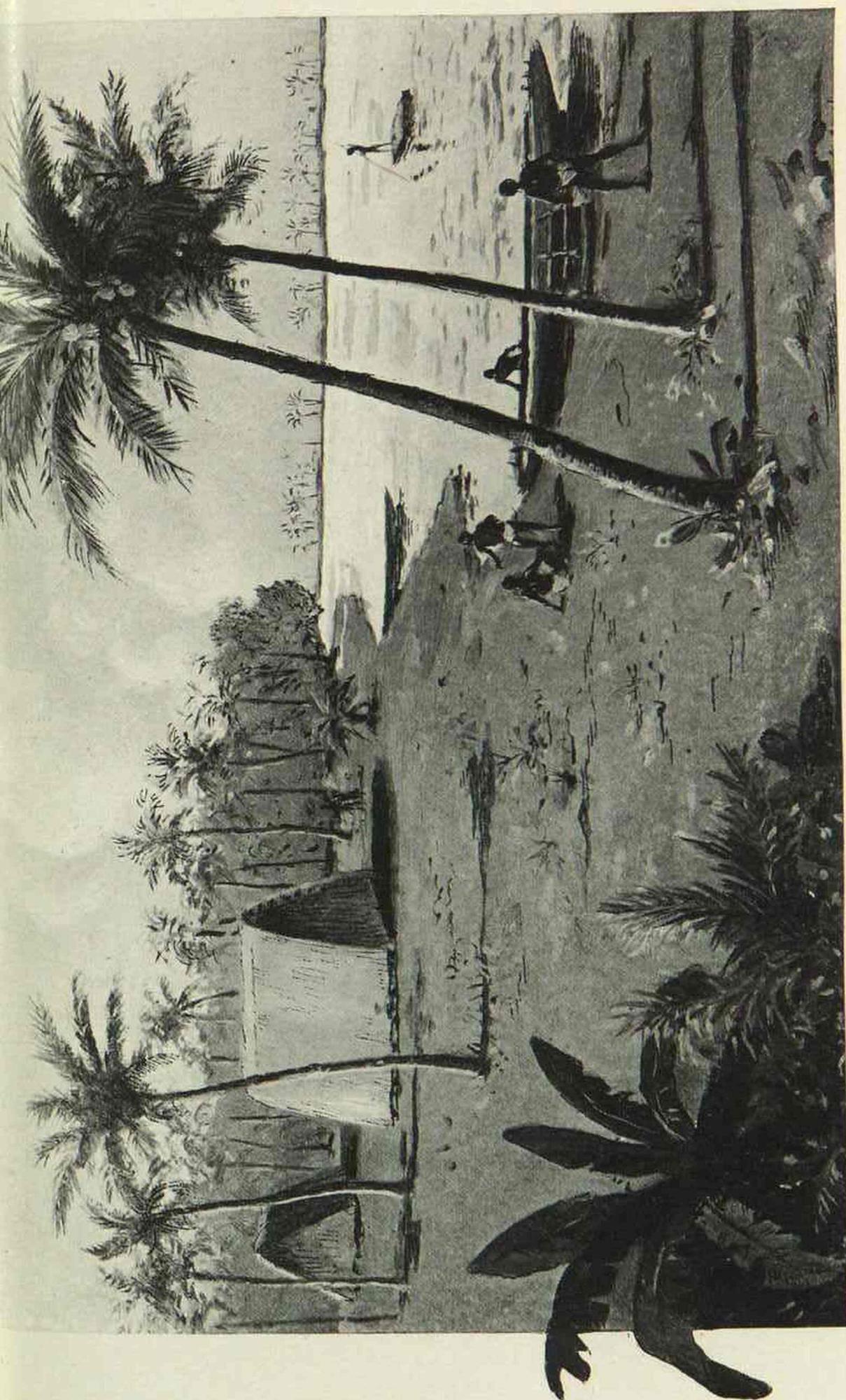
« Le Révérend Père reçut le compliment des mains de la
 maîtresse d'école, le commenta en quelques mots aimables ;
 après quoi, les enfants entonnèrent un refrain, composé
 pour la circonstance et l'intercalèrent dans leur can-
 tique :

E na mauri Tama Etuare
 Are e toka in te kaupuke !
 E na mauri Tama Etuare
 Are nota Jetu ao Maria !

« Qu'il vive le Père Édouard, qui n'a pas craint de
 « monter sur un navire et d'affronter la grande mer !

« Qu'il vive le Père Édouard, qui nous a apporté la con-
 « naissance et l'amour de Jésus et de Marie ! »

« Après la fête, le R. P. Supérieur distribua quelques pré-
 sents, annonça un congé aux enfants, donna à fumer aux
 hommes. Puis l'assistance se sépara en chantant une nou-
 velle fois : « Qu'il vive, qu'il vive le Père Édouard ! »



TAPITOUÉA

VII

TAPITOUÉA

Le P. Bontemps. — On demande un missionnaire. — Tapitouéa. — Utiroa. — La lutte pour le bien. — L'influence de Marie. — Les Pâques. — Une mission détruite. — La vie du missionnaire. — Une église sur la lagune. — Le dimanche.

Quatre mois après.....

Une goélette, qui fait le commerce dans ces parages, s'enfonce dans l'infinie solitude pleine du silence de la mer.

La nuit l'enveloppe, une claire nuit d'étoiles, d'une transparence sans nom, au milieu de régions diaphanes, sans contours, sans bornes.

Le ciel profond est poudré de constellations australes. Sous la brise vivifiante et tiède, le navire soulève les grandes ailes de sa voilure blanche, gonflée de vent.

La goélette s'en va très vite, fuyant d'une belle et bonne vitesse, se balançant amplement, et avec tant de douceur qu'on l'eût dite immobile parmi les étoiles vacillantes. Parfois de petites secousses d'ensemble, comme des trémoussements de vie, l'agitent ainsi qu'un albatros ou un goéland.

L'intrépide missionnaire appuyé sur le bastingage, voudrait glisser plus vite encore sur cette immensité noire qui est la mer. Il part visiter ces îles qui l'attendent, où il désire planter le drapeau de la foi et jeter partout la bonne semence de sa parole.

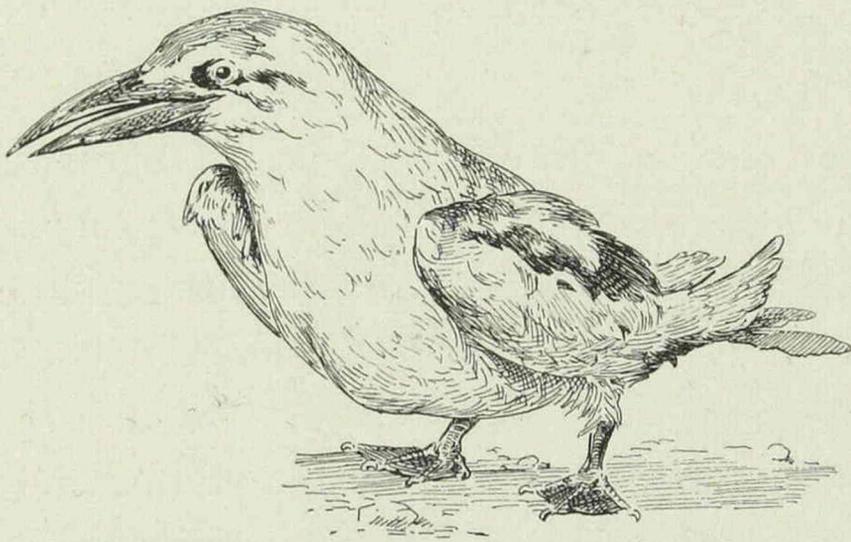
*
* *

L'évangélisation de la grande île de Nonouti avait donné les plus douces consolations et les espérances les mieux

fondées. Malgré les luttes des protestants, et, sans doute, à cause de ces difficultés mêmes, les catholiques se montrèrent zélés, fervents et énergiques, désirant vivement la propagation de leur sainte religion dans toutes les îles de l'archipel.

Le P. Bontemps était pour eux le missionnaire par excellence.

Il appartenait à cette race vigoureuse de l'ouest de la France, où la croix et l'épée ont toujours trouvé des cœurs vaillants à leur service.



PHAETON CANDIDUS

En quittant, le lycée de Niort, sa ville natale, M. Édouard Bontemps était entré

à Paris, au ministère des Travaux publics. Exact, consciencieux, apprécié de ses chefs, il pouvait espérer un avancement rapide, mais son amour n'était pas là, ses espérances l'emportaient ailleurs. Sa vocation, longtemps indécise, s'impose un jour : il devient prêtre. L'année terrible, 1870, le trouve au chevet des blessés et des moribonds, se sacrifiant pour eux dans toute l'étendue de son dévouement sacerdotal et toute l'ardeur de son amour pour la patrie. Mais l'appel divin se fait sentir toujours plus pressant. En 1881, il embrasse la vie religieuse, et part enfin pour les grands horizons et les luttes continues de l'apostolat lointain qu'il avait rêvé.

Le P. Bontemps avait quarante-six ans à son arrivée

aux îles Gilbert. A cet âge, d'autres songent à une heureuse retraite; mais lui ne veut que les âmes et commence avec joie cette nouvelle vie de missionnaire. Il voit la mort de près : qu'importe; ces îles lui ont été confiées, il les visitera toutes. La fatigue endurecit le corps, le péril dilate la poitrine, et l'amour du divin Crucifié, donne au cœur un courage et des forces surhumaines.

*
* *

Les missionnaires étaient depuis quatre ans à Nonouti et le P. Bontemps n'avait encore pu parcourir, en dehors de cette station, que l'île de Noukounaou.

« Quinze jours avant la fête de Noël¹, écrit le P. Leray, deux des principaux chefs de Tapitouéa arrivèrent de Nonouti, montés sur leurs pirogues.

« Tous deux avaient habité Tahiti, où ils avaient eu l'occasion de voir des prêtres catholiques; l'un deux y avait même reçu le baptême. C'était pour nous emmener dans leur île qu'ils étaient venus : « Venez, disaient-ils, venez avec nous; les gens de Tapitouéa veulent avoir des prêtres catholiques; venez, vous aurez bientôt plusieurs églises. Nous commencerons nous-mêmes par en construire une, chacun dans notre district. »

« Alors, le P. Bontemps n'écoutant que son zèle, leur répondit : « Très bien, mes amis; vous voulez des prêtres catholiques, nous irons. Attendez seulement quelques jours, et, après le premier jour de l'an, je partirai moi-même avec vous. »

« On aurait pu se demander : Mais comment ira-t-il? Où est son bateau pour aller si loin? il n'en a point!

1. Lettre de Mgr Leray. *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur.*

Où est son pilote ? il n'en connaît pas d'autres que les naturels eux-mêmes, dont plusieurs ont déjà payé de leur vie la témérité d'avoir tenté un passage si périlleux sur leurs frêles embarcations... C'est, qu'en effet, il est très difficile, dans nos parages, de voyager d'une île à l'autre, d'abord à cause des distances de dix à cinquante lieues qui les séparent, puis les courants rendent la navigation très dangereuse.

« Que fera donc le Père ? Uniquement guidé par des pensées de foi, il se dit, comme autrefois les Rois Mages :
 « Suivons l'étoile sans calculer la distance ni les périls de
 « la route. Nous n'avons point encore de navire à notre
 « disposition : j'irai avec le canot de la mission. Je n'ai
 « aucun instrument pour prendre le point, aucun homme,
 « aucun capitaine, pour le faire : je compte sur Dieu seul.
 « Lui seul dirigera le gouvernail, lui seul sera notre bous-
 « sole. Après tout, s'il faut mourir, ce sera pour la mission.
 « Je ne crains pas la mort. Il y a longtemps que ma vie
 « a été offerte au bon Dieu. »

« Le lundi, après le dimanche dans l'octave de l'Épiphanie, avait été le jour désigné pour le départ. La nuit qui précéda, il y eut une affreuse tempête. De grand matin, le missionnaire se rend à la chapelle et monte à l'autel pour offrir la sainte Victime. Il ne se troublait point. Il avait raison. La messe n'était pas achevée que Celui qui commande au vent et à la mer avait fait entendre sa voix. Le ciel, en effet, devint calme et serein, la mer unie comme une glace, le grand vent était tombé et avait fait place à une bonne brise qui soufflait en plein dans la direction désirée. En un mot, tout annonçait un beau jour, comme le bon Dieu sait en faire luire pour les intérêts de sa cause. La messe finie, on approcha la barque du rivage.

« Le Révérend Père Supérieur fit ses adieux à son peuple et nous bénit tous ; puis la voile se hissa, et poussa le bateau au large. Tous les cœurs étaient gros, et tous les yeux humides de larmes. Nous suivîmes du regard nos voyageurs le plus longtemps possible, et nos cœurs ne cessaient de faire des vœux pour leur heureuse traversée et pour le succès de leur mission.

« Dans la soirée, je visitai plusieurs vieillards expérimentés ; ils affirmaient tous qu'avec un pareil temps et un vent aussi favorable, la barque devait déjà être arrivée à Tapitouéa. »

*
* * *

Tapitouéa est l'île la plus longue et la plus grande de l'archipel ; elle est formée de plus de cinquante-deux îlots. Comme elle est fort basse, on ne peut l'apercevoir de la mâture d'un navire à plus de dix milles. Il est très dangereux de s'en approcher par l'ouest. Cette partie des récifs, entourée de roches isolées, de un à deux mètres de profondeur, s'avance traîtreusement, sous une nappe d'eau, sans flot ni ressac pour déceler sa présence ; seule, la couleur plus sombre ou plus verdâtre de la mer avertit du danger¹.

Tapitouéa est de formation coralliaire, et s'étend sur une longueur d'environ trente milles, et sur une largeur qui varie d'un demi-mille à trois quarts de mille. Elle est couverte de cocotiers et de vaquois. Une trentaine d'îles distinctes sont séparées entre elles par de petits bras de mer d'environ trois cents mètres de largeur. A l'ouest, les récifs et les bancs de sable s'avancent en mer sur une

1. Voir E. Fradin, *Descriptions et plans des îles composant l'archipel des Gilbert*.

grande distance, qui atteint au nord une largeur de six milles et demi.

Le récif est coupé de passes, et l'on trouve un mouillage devant le village d'Utiroa. Ces chenaux que l'on franchit à gué, à la marée basse, car ils n'ont alors qu'un pied de profondeur, ne peuvent être traversés qu'en pirogue à marée pleine, l'eau s'élevant jusqu'à sept ou huit pieds.

Les maisons de chaume des naturels couvrent la plage dans toute sa longueur. Du pont du navire, l'île semble n'avoir qu'un seul village. Les grands toits des *Manéapas* émergent parmi les huttes plus petites, comme de grandes meules de paille. Les naturels de Tapitouéa, au nombre d'environ quatre mille, diffèrent en apparence de ceux des îles du sud; ils sont d'une taille moyenne bien proportionnée. Leur teint est un peu plus foncé que celui des Tahitiens, leur chevelure est noire et luisante, plus fine que celle des Polynésiens des autres races. Les yeux sont grands, sombres et très vifs, ils paraissent renfoncés, à cause de la saillie exagérée des pommettes; le nez est droit, presque aquilin, un peu élargi à la base; plusieurs portent la moustache. La bouche est grande et les lèvres très fortes, les dents petites, et, chose rare chez les naturels, un certain nombre les ont en mauvais état¹.

Le village principal, Utiroa, se trouve dans le nord de l'île. Un long récif, composé de grandes astrées et de méandrines, s'étend devant les cabanes, et assèche, à marée basse, la mer marnant de sept pieds.

Une belle jetée en roches de corail, d'environ quarante mètres de longueur sur onze mètres de largeur, s'avance dans la lagune.

1. Cf. Commodore Wilkes, ouv. cité.

Utiroa est divisé par des palissades, en lots contenant dix à douze maisons; derrière le village s'étend une forêt de cocotiers, sillonnée de nombreux sentiers, bordés çà et là d'hybiscus rouges et de dracænas. Les puits assez rares ne fournissent qu'une eau un peu saumâtre¹.

Lorsque le commodore Wilkes visita ces naturels en 1841, ils étaient d'un caractère féroce et traître. Un matelot du nom d'Anderson, ayant été tué à Utiroa, le village entier fut détruit, en représailles, par les officiers et les matelots américains du *Peacock* et du *Flying-Fish*.

Depuis, les missionnaires catholiques se sont fixés à Tapitouéa, et les naturels, sous l'influence de la grâce, se montrent, aujourd'hui, merveilleusement disposés à suivre leurs enseignements.

*
* *

A peine arrivé à Tapitouéa, le P. Bontemps commença ses courses dans la grande île et dans tous les petits îlots. La foule accourait nombreuse pour entendre le vaillant missionnaire qui parcourait les villages, en faisant partout des conquêtes. En moins de quelques semaines, trois mille six cents païens ou hérétiques se firent inscrire au nombre des catholiques, et huit cents reçurent le baptême.

A Tapitouéa, le protestantisme avait, du reste, moins d'adeptes qu'ailleurs, et la mission porta plus de fruits. Cette île populeuse, et par conséquent très pauvre, suffit à peine à nourrir ses habitants; les catéchistes protestants y sont moins nombreux qu'ailleurs. Les naturels n'ont

1. Cf. Commodore Wilkes, ouv. cité.

pas non plus la prétention d'être savants, ni de lire sans cesse la bible qu'ils ne comprennent pas; ils sont moins orgueilleux et plus ouverts à l'influence de la vérité et de la grâce.

Ce premier élan de conversions fut bientôt entravé par les efforts des ministres protestants. Il y eut un temps d'hésitation et d'arrêt après le départ du P. Bontemps, et le P. Leray dut aller à son tour relever les courages.

Lui-même nous décrit son arrivée et ses épreuves¹.

« L'île de Tapitouéa est distante de Nonouti d'environ dix lieues.

« Il y a quelques jours, je quittai cette dernière île où j'avais passé cinq ans. Les larmes me venaient aux yeux en montant sur le petit navire qui devait m'emmener.

« La mission de Nonouti laissait dans mon cœur des traces que le temps n'effacera pas de sitôt.

« En arrivant à Tapitouéa, nous déployons, au haut du grand mât, le drapeau de la mission, le drapeau du Sacré-Cœur. Le chef de l'île n'a pas plutôt aperçu notre voile qu'il lance sa pirogue à la mer pour venir au-devant de nous. Il nous annonce que la joie est dans tous les cœurs, car tous attendent le missionnaire depuis plusieurs mois. Deux ans auparavant, le R. P. Supérieur y avait passé quatre mois et nous avait donné les meilleures espérances pour l'avenir. Ces espérances n'étaient pas vaines.

« A mesure que nous approchions de la plage, la foule grossissait, et les naturels accouraient de toutes parts. Comment saluer cette population inconnue jusque-là au missionnaire? A peine arrivé au milieu d'elle, je dis d'une voix forte : « A genoux! nous allons commencer par adorer

1. Lettre du R. P. Leray. Mai 1893.

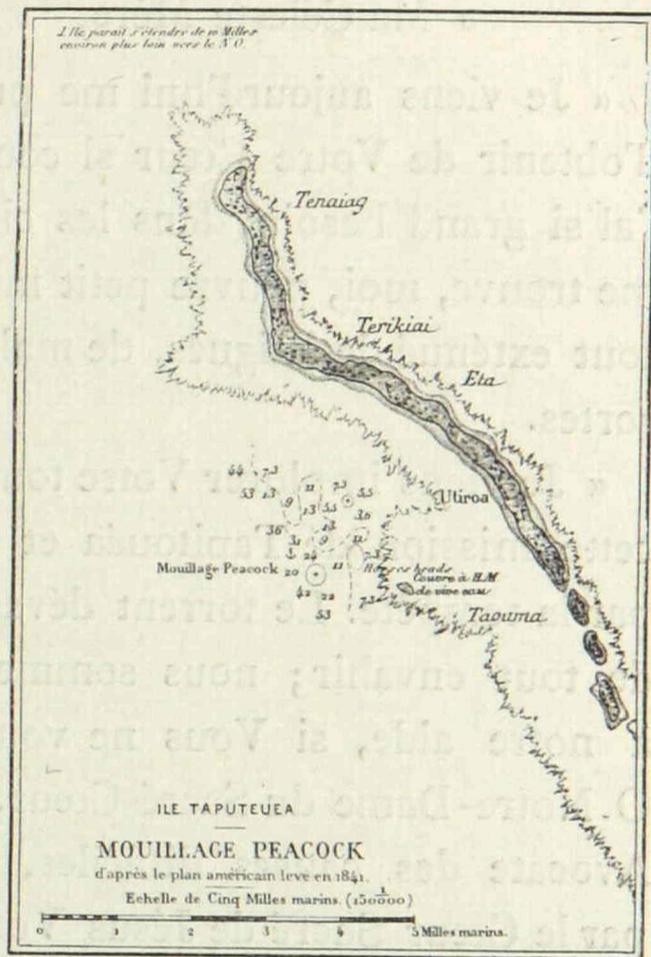
« la divine Providence. » Nous disons un *Pater* et un *Ave* dans leur langue ; après quoi nous allons visiter l'église principale qui était à quelques pas. Là, nous prions de nouveau, on chante un cantique composé par le R. P. Supérieur en l'honneur de la sainte Vierge, et qu'ils avaient appris deux ans auparavant. Personne ne l'avait oublié. Tous paraissaient être dans l'enthousiasme.

« Le lendemain dimanche, l'église était bondée de monde ; plusieurs furent obligés de rester à l'extérieur. Chacun avait mis ses plus beaux ornements pour ce jour-là. Beaucoup étaient habillés à l'européenne. Le plus grand nombre n'avaient qu'un morceau de calicot rouge, ou jaune, ou blanc, autour du corps ; d'autres ne portaient que leur ceinture de feuilles ;

plusieurs même, parmi les enfants qui se trouvaient à la porte ou aux fenêtres, avaient oublié de la prendre dans leur précipitation.

« Cette foule compacte dans l'église, sa tenue grave et religieuse, ces voix chantant des cantiques, tout me parlait au cœur. La semence divine jetée en elle par la parole du R. P. Supérieur n'est pas restée stérile. Puisse la suite répondre à ces heureux commencements ! »

La lutte pour le bien fut longue. Le mal, à un moment,



L'ILE TAPOUTOUÉA (PARTIE NORD)

parut si profond que le zélé missionnaire voulut consacrer publiquement l'île de Tapitouéa à Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Voici l'acte de consécration qu'il déposa aux pieds de la statue de la Vierge en lui demandant, avec toute l'ardeur de son cœur d'apôtre, la conversion de sa chère mission¹.

« Ma Céleste Mère,

« Je viens aujourd'hui me prosterner à Vos pieds, afin d'obtenir de Votre Cœur si compatissant les secours dont j'ai si grand besoin, dans les circonstances difficiles où je me trouve, moi, pauvre petit missionnaire du Sacré-Cœur, tout exténué de fatigues, de maladies et de peines de toutes sortes.

« Je viens implorer Votre toute-puissante assistance pour cette mission de Tapitouéa et de Térikiaï, si tourmentée par la tempête. Le torrent dévastateur de l'hérésie menace de tout envahir; nous sommes perdus si Vous ne venez à notre aide, si Vous ne vous hâtez de nous secourir. O Notre-Dame du Sacré-Cœur, Espérance des désespérés, Avocate des causes difficiles, nous Vous en supplions, par le Cœur Sacré de Jésus Votre divin Fils, prenez notre cause en main, défendez, conservez, sauvez le troupeau si menacé, nous le demandons à Votre Cœur de Mère. O Notre-Dame du Sacré-Cœur, ne nous abandonnez pas, inspirez-nous les moyens à prendre pour remédier au mal, pour mettre un rempart à ce torrent de l'hérésie. Levez-vous, ô Vous si puissante sur le Cœur de Jésus; levez-vous! Seule, Vous êtes plus forte qu'une armée rangée en bataille, Vous êtes plus forte que tous les démons ensemble, puisque Vous avez mission d'extirper toutes les

1. Lettre du R. P. Leray.

hérésies du monde entier, et d'écraser la tête du serpent infernal.

« O Notre-Dame du Sacré-Cœur, faites fleurir de nouveau la vraie foi sur cette terre de Tapitouéa, conservez toujours pure la vérité, et avec la vérité s'épanouiront toutes les vertus. »

« La faveur désirée ne se fit pas longtemps attendre. Le dimanche suivant, les naturels arrivèrent en grand nombre. Chaque district du nord fournissait ses bataillons d'élite pour soutenir la bonne cause : hommes, femmes, vieillards, enfants, tous accouraient en chantant des cantiques le long du chemin. J'en étais dans l'admiration.

« Le dimanche de la Fête-Dieu, la victoire fut encore plus éclatante. La réunion pour la procession avait lieu à Utiroa, la place forte des protestants. Les indigènes, partis de chez eux au point du jour, arrivèrent au soleil levant, comme une armée rangée en bataille; les échos des environs répétaient leurs saints cantiques. Tout ceci n'était que l'annonce d'une belle journée; le Roi Jésus allait triompher. La *Manéapa* de Pakokoia était trop petite pour contenir toute la foule. La messe y fut célébrée. A la messe, j'adresse une petite allocution à ce peuple rempli d'enthousiasme et d'ardeur, et, le sermon fini, toute la foule se lève et la procession s'organise.

« La bannière du Sacré-Cœur, avec le chiffre de Notre-Dame, marche en tête, puis viennent les petites filles parées d'un long voile blanc, et les petits garçons portant l'image du Sacré-Cœur sur leur poitrine; après les enfants, les femmes, puis les hommes, enfin le prêtre portant le Saint Sacrement. La procession traverse ce grand village de protestants, au chant de nos cantiques en l'honneur de la sainte Eucharistie et en l'honneur de Marie. Il y avait près

de sept à huit cents assistants. Au retour, tous les cœurs étaient dans la joie et l'allégresse.

« La victoire était acquise. A dater de ce jour, le fléau s'arrêta, l'erreur était vaincue et la vérité triomphait. Le catéchiste protestant, gratifié d'avance, dit-on, de 50 dollars, pour faire la classe dans un de nos districts catholiques, a été obligé de céder le terrain; il ne vient plus faire ses offices dans la *Manéapa*. Il ne lui reste que peu d'enfants.

« Maintenant, les protestants nous appellent de tous côtés et demandent le baptême. »

*
*
*

« Les districts du sud de Tapitouéa ne le cèdent pas aux autres, en zèle et en ferveur. Je viens de bénir une jolie église qu'ils ont élevée à Neukoutorou. Je l'ai placée sous le patronage de saint Joseph, patron de toutes nos missions des Gilbert.

« Nos quelques catéchistes occupent les principaux centres. Dans chaque district où il n'y a pas encore de catéchiste proprement dit, j'ai installé quelqu'un pour s'occuper des enfants. Ceci paraissait nécessaire pour contre-balancer l'influence protestante et pour répondre aux exigences du gouvernement anglais. Chacun est libre de prendre la religion qui lui plaît; mais l'instruction est obligatoire, tous les enfants doivent l'acquérir. Si, dans un district, il n'y a qu'un seul catéchiste protestant, les enfants sans exception doivent aller à sa classe : c'est ce qui a été décidé dernièrement. »

Cette question de l'enseignement obligatoire et gratuit est aussi brûlante, aussi tracassière et cependant aussi peu résolue dans ces îles perdues de la Polynésie que dans notre vieille Europe. En principe, tous les enfants doivent

se faire instruire; quelle que soit la religion du maître d'école, ils doivent aller chez lui. S'il est catholique, les protestants, seraient-ils en majorité, doivent aller à son école; de même s'il est protestant, les catholiques ne peuvent objecter sa religion. Cette mesure, qui peut présenter moins d'inconvénients en des pays civilisés, est absolument arbitraire dans ces îles sauvages s'ouvrant à peine à la civilisation, et où les indigènes n'ont entre les mains que les livres qui leur sont distribués par les missionnaires.

* *

Quand le règne de Jésus-Christ s'implante quelque part, il s'étend plus rapidement que les prévisions humaines n'osent l'espérer. C'est l'histoire du grain de sénevé qui se répète, c'est l'humble semence qui, en peu de temps, devient un grand arbre.

Cinq ans ne s'étaient pas encore écoulés depuis l'arrivée du P. Bontemps que déjà son successeur à Tapitouéa¹ pouvait se réjouir de la multitude des âmes qui s'offraient d'elles-mêmes au missionnaire. Et ce changement merveilleux s'était accompli sans secousse, tout naturellement. Dieu ne force pas les volontés, il les tourne, il les fait fléchir, sa grâce attire et ne brise pas.

On était au temps de Pâques, et les Pâques à Tapitouéa, au milieu d'une population de trois mille habitants dispersés sur une étendue de soixante kilomètres, ne se terminent pas en quelques jours. Le prêtre doit faire bien du chemin, entreprendre bien des courses, et recueillir cette moisson des âmes, comme les moissons de la terre : à la sueur de son front.

1. Le P. Richard Van der Wouwer.

Mais aussi, que de consolations pour son cœur sacerdotal ! Cette population neuve embrasse avec bonheur les devoirs de la religion, elle a une foi naïve en la parole du missionnaire qui l'a gagnée et qui la mène à Dieu, suavement, avec toute la tendresse d'un père, parfois rudement et rondement avec toute la fermeté d'une âme assistée d'en haut, et toujours avec la prudence et, par conséquent, l'angoisse des caractères confiants et forts qui connaissent bien toutes les erreurs et toutes les malices de l'esprit humain.

Revenons à nos Pâques. — Le missionnaire arrive dans un village, aussitôt la place est en fête, la population des environs appelée, et les fidèles préparés aux sacrements. Cependant il n'est pas toujours facile de réunir les indigènes, surtout quand on n'a que peu de temps à passer au milieu d'eux. Ils demeurent très peu dans le même endroit. Un jour, ils se trouvent ici, demain ils sont très loin ; ou bien encore ils sont à la pêche au moment où on va les visiter, et, si la patience ne vient à manquer, on peut les attendre une soirée, une journée, suivant les circonstances. Enfin, toutes les difficultés sont vaincues, et un choix est fait parmi le troupeau ; car tous assurément ne se trouvent point capables de recevoir les sacrements. Le règne du démon, sous ses diverses formes et les vieilles coutumes ne disparaissent pas en un jour. Après que le prêtre, les frères et les catéchistes se sont mis à l'œuvre, et ont employé les paroles les plus fortes, les insinuations les plus douces : les cérémonies du baptême pour les uns, celles de la communion pour les autres commencent, c'est alors que le fruit se manifeste dans ces âmes nouvellement converties et que l'on voit l'action de la grâce. Les journées, parfois les nuits, se passent à conférer les sacrements : trente, quarante baptêmes d'adultes, soixante premières communions et plus en un jour.

La station principale, qui s'appelle Tanaeag, a surtout donné l'exemple aux autres districts cette année. Après Pâques, il y eut à la prière du soir et du matin, jusqu'à cent personnes à l'église.

Quand le soleil se couche, la conque marine se fait entendre.

Aussitôt le missionnaire parcourt la route pour appeler le peuple : *Te koraki o!* c'est-à-dire : « Peuple, oh ! » et les indigènes de répondre : « Oh ! pourquoi nous appeler ? vous savez bien que nous sommes fidèles. » Et le missionnaire de crier plus fort : « Peuple, oh ! Peuple, oh ! » Et tout ce monde, grands et petits, de se mettre en marche pour venir réciter le chapelet à l'église et faire sa prière du soir. Consolant spectacle ! Plus on met d'entrain à les appeler, plus ils en mettent à répondre à la voix du missionnaire.

* * *

« Au reste, écrit le P. Richard, nous n'avons pas à nous plaindre de la bonne volonté de nos indigènes. Tapitouéa s'est toujours bien montré, depuis que le catholicisme est venu s'implanter dans ces pays.

« Le R. P. Bontemps, lorsqu'il vint remuer la population de cette île, par sa parole ardente et son extérieur d'apôtre, obtint beaucoup de fruit, et les naturels racontent souvent son passage triomphal à travers l'île. Il avait commencé l'évangélisation par le nord, et à mesure qu'il s'avancait vers le sud, toute la foule qu'il venait de visiter le suivait, de sorte qu'il était accompagné de centaines d'indigènes; on aurait dit les Galiléens suivant Notre Seigneur dans le désert. Beaucoup d'îles des Gilbert sont loin d'avoir témoigné le même enthousiasme pour notre sainte religion.

« Un jour, nous allions pousser une course en pirogue vers le sud de l'île. Le soleil n'était pas trop ardent et la brise soufflant de l'est nous faisait espérer un voyage heureux et rapide. Nous étions arrivés à Outioa, place occupée par le frère Bernard, quand le steamer, faisant le service du copra, se présente à l'horizon. Sachant que le commissaire anglais se trouvait à bord, nous allâmes lui présenter nos respects. Nous avions une grave question à traiter avec lui. Cinq mois auparavant un protestant avait mis le feu à notre grande église et à six autres demeures. Il fallait rechercher le coupable et le punir. L'incendie avait ruiné la station de Tapitouéa ; tout était brûlé, absolument tout, et, pendant plusieurs jours, il nous fut impossible de célébrer la sainte messe dans l'île.

« Le Résident n'a pu atteindre le coupable ; ne connaissant point par expérience les menées des protestants, il ne put obtenir de renseignements décisifs. Ici, comme partout et toujours, la secte vit de mensonges et de cabales ; on dirait que c'est là l'essence de sa vie. L'agent mécontent leur a donné six mois de plus pour rechercher le coupable ; si, après ce temps, il n'est pas trouvé, toute l'île sera punie. »

Le zélé missionnaire de Tapitouéa ne vit que pour son peuple. Nuit et jour, il travaille au rude labeur des conversions. Le jour, il va à pied, de village en village, et, la nuit, il se rend en bateau d'une île à l'autre. Il prend donc son repos sur la mer, et il peut le faire en toute sécurité, grâce à son excellent domestique. Cet homme a passé toute sa vie en esclavage, et, aujourd'hui, il est à peu près usé. Cependant,

après un examen attentif, on ne peut lui donner plus de trente ans. Il ne possède rien en ce monde, et n'est pas marié non plus ; car, tout naturel qui n'a point de terre ne peut avoir de femme. Cet homme donc s'est attaché au P. Van der Wouwer, c'est un excellent pilote. Le jour, quand le Père fait ses visites sur terre, il se repose, et, la nuit, durant le passage d'une île à l'autre, il tient d'une main sûre la drisse de la voile et la barre du gouvernail ; sans interruption il chante à demi-voix son pauvre air canaque, ce qui fait sur le P. Van der Wouwer l'effet d'une berceuse.

*
* *

Quand on a fait des conversions, il faut une église pour réunir les convertis. On choisit ordinairement un terrain au milieu du village, on enlève les broussailles, on abat les arbres qui servent à construire le nouveau temple, et au bout de quelques jours, on possède un lieu de réunion bien primitif, il est vrai, mais toujours plus beau que les huttes de chaume du voisinage.

A Tapitouéa, les choses se compliquent, car il y a un gouvernement.

Le résident anglais promulgua un jour une loi par laquelle il était défendu à tout Européen, d'acheter du terrain aux naturels, même pour y élever une maison ou une église. Il est donc nécessaire de louer pour un temps ; mais louer la terre d'un sauvage, essentiellement inconstant, pour y bâtir une église, c'est ouvrir la porte à une série d'ennuis et commencer une succession ininterrompue de cadeaux au propriétaire. La défense n'arrêta pas cependant le frère Bernard Lemmens, un Hollandais, stationné alors à Tapitouéa. Se souvenant des grandes digues de son pays natal, et des pâturages fertiles conquis sur l'Océan, il eut l'idée de faire de même

dans son village, et de prendre sur la lagune un terrain qui ne serait à personne.

« Déjà, depuis trois ou quatre jours, écrivait-il, je ruminais cette idée, quand, un beau matin, le Père me dit qu'il avait prié pour savoir ce qu'il y avait à faire. Je lui fis connaître mon plan. On ne discuta pas longtemps et mon projet fut bientôt accepté. Aussitôt, nous nous rendîmes ensemble à la côte pour déterminer l'emplacement et la grandeur de l'église.

« Mais avec quoi et comment fabriquer la digue ? Eh bien, pour ne pas bâtir sur le sable, nous élèverons une digue de pierres.

« Ces pierres, je vais les chercher avec quelques naturels, dans la mer. Je reste dans la barque, tandis qu'eux, vont plonger et rapporter les pierres du fond de l'eau. Certes, mes sauvages seraient capables de chercher seuls les coraux, mais alors il leur arriverait plus d'une fois de surcharger le canot au point de le faire chavirer.

« Chez eux, en effet, c'est un fait établi que tout ce qui appartient à un blanc est d'une solidité à toute épreuve, et ils sont tellement rassurés dans nos barques qu'au moment de la tempête ils restent paisiblement accroupis, et qu'on a toute la peine du monde à leur commander la manœuvre ; sur leurs propres pirogues au contraire, ils sont très prudents. »

La digue fut construite, haute de trois mètres, et longue de plus de cinquante. Quelle somme de travail, représente cette jetée, dont toutes les pierres ont été cherchées, une à une, à une grande distance, sur les récifs que la mer découvre à marée basse !

Heureux ceux qui ont travaillé ainsi pour le bon Maître ; le temps détruira leur œuvre ici-bas, mais ils ont amassé un

trésor céleste, que, ni la rouille, ni les voleurs ne peuvent leur enlever.

Ils possèdent maintenant cette éternité radieuse que Dieu réserve à ses élus.

Ce Frère, qui s'était vu perdu en mer pendant dix jours, sans nourriture et sans eau, et qui avait par miracle échappé à la mort, devait cependant périr dans les flots.

Sa première épreuve l'avait préparé au sacrifice de sa vie. Dieu donne parfois de ces avertissements-là.

Un jour, il partit de Tapitouéa pour une île voisine, dans une pirogue manœuvrée par plusieurs indigènes. A leur départ, un vent d'est très violent se leva et sévit en tempête. Ils ne revinrent pas; et comme on apprit dans la suite qu'ils n'avaient abordé sur aucune plage de l'archipel, on ne les attendit plus.

La mer les a engloutis.

Mourir sous la vague, ou mourir dans l'étreinte brûlante de la fièvre, qu'importe au missionnaire! Dieu est son amour, le ciel est son but, et la mort un passage.

*
* *

A mesure que le catholicisme faisait des progrès à Tapitouéa, le protestantisme s'efforçait d'y étendre son influence. La secte des Congrégationalistes de Boston, dont le centre principal pour l'Océanie se trouve à Honolulu, s'est donné la mission de convertir Tapitouéa.

La tâche ne doit pas être très difficile; il y a d'abord l'appui du gouvernement anglais protégeant ouvertement le protestantisme, puis les anciennes superstitions païennes, toujours enracinées au cœur des vieux indigènes, qui s'accommodent si bien de la tolérance protestante à leur égard; il est facile d'être de l'Église réformée sans rien réformer du

tout, aux mœurs païennes. — C'est le dimanche que l'on se rend bien compte de la manière de procéder des Congrégationalistes de Boston, et de leur action moralisatrice. « Entrons dans leur temple, écrit le P. Richard ¹, c'est un vaste hangar sans aucune ornementation. Déjà plusieurs pieux fidèles y sont réunis et nous les trouverons sans doute plongés dans leurs prières. O surprise ! mais non ; on rit, on cause, comme dans une réunion quelconque. Les vieux se racontent les événements du jour ; la jeunesse s'amuse, comme une jeunesse sans religion sait s'amuser. Je me mêle à l'assemblée des vieux et prends part à leurs conversations, en attendant que la cérémonie commence.

« Tout à coup une voix domine tous ces babillages et donne le signal de la prière. Il est environ neuf heures. Le teacher, ou à son défaut, le *Chef du dimanche*, préside l'assemblée. Quatre jeunes gens et quelques femmes se réunissent en cercle ; c'est l'état-major de la réunion dominicale. Le reste de l'assemblée se tient un peu à l'écart. L'état-major fait la prière à haute voix ; libre aux autres de s'y unir d'intention, de continuer la causerie interrompue, ou de s'endormir. Si pourtant l'assistance est trop peu recueillie, et trop profondément plongée dans le sommeil, deux *policemen*, armés d'un bâton, circulent par le temple pour tenir les auditeurs en éveil ou en silence.

« Après la prière : le chant, puis la récitation de quelques passages de la Bible, que les enfants ont appris par cœur pendant la semaine. Encore un psaume et nous voilà au moment solennel de la cérémonie : l'interprétation de la Bible. Un des assistants, désigné par le teacher, se lève, prend sa bible et l'ouvre au premier feuillet qui lui tombe

1. Lettre du P. Richard Van der Wouwer.

sous les doigts. Il cherche au hasard un passage, le lit à haute voix et en fait l'interprétation sous l'inspiration du Saint-Esprit qui doit le remplir en ce moment et parler par sa bouche. Malheureusement le Saint-Esprit est loin d'inspirer l'interprète. Les auditeurs ne rient pas, ils prennent au sérieux et acceptent comme vérités indiscutables toutes les paroles proférées par le commentateur.

« Un teacher appuyait fortement sur la malice qu'il y a à fumer la pipe. « Notre religion nous défend de fumer. Et « n'est-elle pas sage dans sa défense ? Assurément, car l'inté-
« rieur de l'homme se noircit et se salit au contact de la fumée
« du tabac !! (Un Pharisien n'aurait pas mieux trouvé.)
« Et, en effet, ce n'est pas sans raison, en voulez-vous la
« preuve ? prenez la Bible : nulle part vous n'y trouverez
« que Notre-Seigneur ait fumé durant sa vie mortelle ; si
« donc nous voulons imiter Notre-Seigneur, nous ne devons
« pas fumer. S'il avait fumé, nous pourrions fumer, mais il
« ne l'a pas fait, donc nous ne devons pas le faire. » Après un pareil argument, il n'y a plus rien à répliquer, et chacun reste convaincu (excepté les fumeurs) que fumer la pipe est une mauvaise chose.

« Ai-je besoin d'ajouter que l'orateur a eu grand soin, en donnant l'interprétation, de faire tout son possible pour se faire admirer et applaudir ?

« Après cela on passe à un autre exercice qui n'est pas moins important. Pour celui-là, tout le monde doit être attentif, le silence doit régner et les dormeurs se réveiller. Aussi est-il annoncé par un nouveau signal tapageur et bruyant. On est arrivé... à la confession publique ! La curiosité est en éveil. Naturellement chacun en prend et en laisse comme bon lui semble. Seuls, quelques vieux prennent au sérieux cet exercice. Les jeunes gens le tournent

en ridicule, s'accusent de choses plaisantes, et un gros éclat de rire accompagne l'aveu du joyeux pénitent. Parfois cependant, la confession prend une tournure quelque peu tragique pour le pénitent sincère.

« Dernièrement un bon vieux s'était accusé d'avoir volé. Cette accusation lui fut fatale. Vite on requiert, les *policemen* du gouvernement, qui empoignent le pénitent, et sans autre forme de procès (qu'en est-il besoin puisqu'il vient de s'accuser lui-même ?), on le jette en prison. C'était un avis salutaire pour l'assemblée, qui désormais se gardera bien de s'accuser indistinctement de ses fautes.

« Quand tous les péchés sont bien remis et les consciences rendues à leur pureté primitive, on prend un peu de récréation, sans toutefois quitter le temple. On reprend ensuite les chants, et la cérémonie se termine par la prière publique à haute voix.

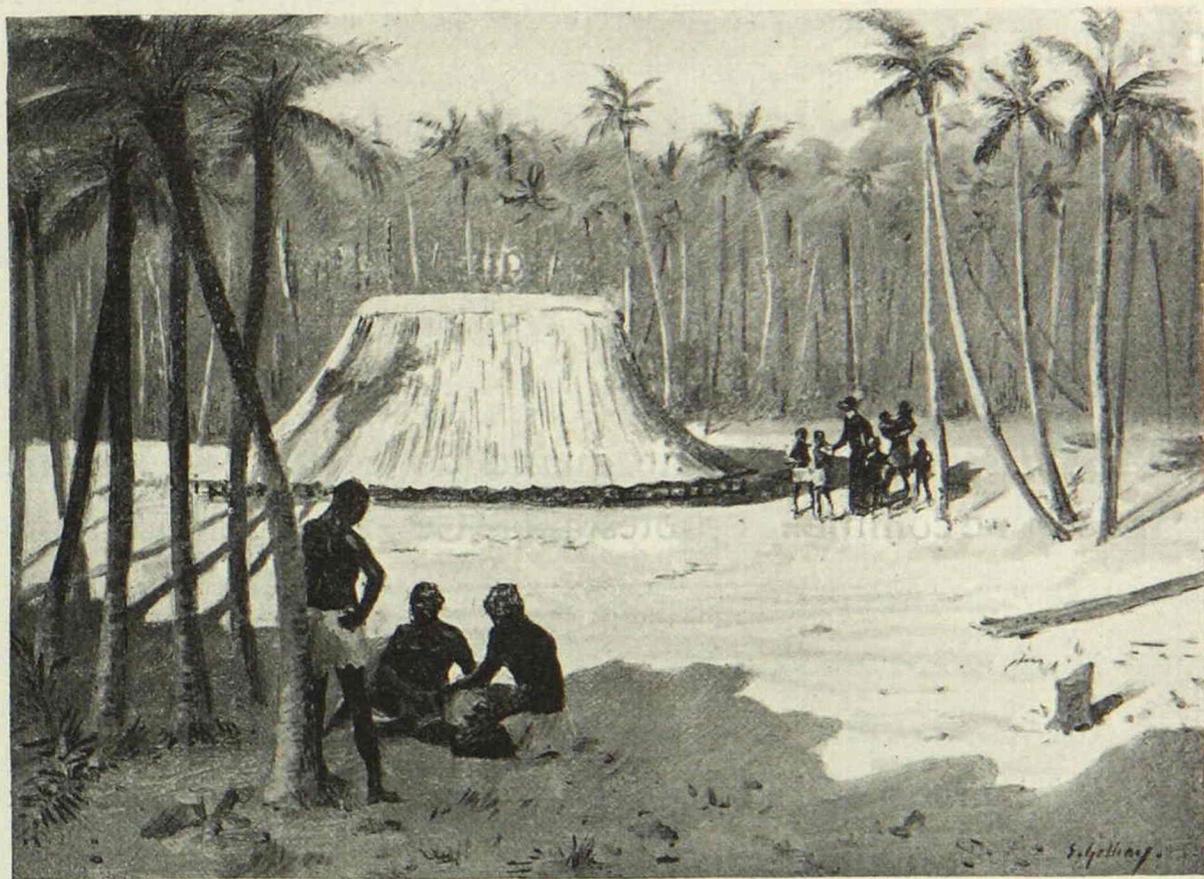
« Cette prière publique n'est pas une prière commune. Chaque pieux fidèle débite à haute voix sa prière, celle qu'il a eu soin de composer auparavant. Ceux qui ont la parole facile et de l'imagination en font une longue, les autres une plus courte.

« Et la cérémonie terminée, l'assemblée après avoir bien prié, bien chanté, bien causé, bien ri et bien dormi, se dissout, et chacun se retire comme il était venu. Ceux qui ont une bible aux tranches dorées et un pantalon, prennent une marche compassée et se gardent bien de se mêler aux autres. Les plus pauvres se retirent en groupes tapageurs. »

Comme tout cela sonne creux; comme c'est faux, froid et mort!

Les catholiques célèbrent eux aussi le dimanche, mais ils le célèbrent autrement.

« Aujourd'hui, continue le narrateur, j'ai l'intention de vous donner le spectacle d'un dimanche tel que les catholiques le passent à Tapitouéa. Il est six heures du matin ; le soleil monte à l'horizon dans toute sa splendeur. Ses rayons d'or rouge glissent obliquement sous la feuillée des grands cocotiers de la forêt. La brise légère et fraîche du matin vient nous ranimer et nous préparer à bien



LA MANÉAPA DU VILLAGE

supporter la chaleur du jour. Les coqs tant sauvages que domestiques, répètent leur chant matinal et vous invitent à vous lever.

« Les indigènes sont sur pied longtemps avant le jour. Ils sont occupés à causer sous leurs huttes et se disposent à aller couper leur *todi* sur les arbres de la forêt. Le *todi* est la sève du cocotier. C'est tout ce qu'ils tirent de leurs arbres le dimanche. Les cocos et les fruits du

pandanus, leur unique nourriture, ont été pris le samedi soir.

« Quant à moi, je sors également vers cette heure, et si je rencontre un de mes voisins allant couper son *todi*, la conversation ordinaire s'engage aussitôt :

— *Ro na mauri te tama Rikare!* (Bonjour, P. Richard!)

— *Ro na mauri, Punaere!* (Bonjour, Punaere.)

— *Ro n'aera, te tama Rikare?* (Qu'allez-vous faire, P. Richard?)

— *I nako ian.* (Je vais vers le Nord.)

— Et que portez-vous dans votre main?

— Je porte un livre, le livre que le P. Édouard vient d'apporter.

— C'est bien.

— Mais il est bien petit, quand donc aurons-nous une grande bible comme les protestants? Ce jour-là, nous serons savants. »

Je réponds bientôt :

« *Ro na mauri.* » Et nous nous quittons.

« Voici d'autres indigènes, ce sont toujours les mêmes questions. Il faut qu'ils sachent tout. Le secret, pour eux, n'existe pas.

« Enfin arrive neuf heures et l'on sonne le premier coup de conque marine. La conque s'entend de fort loin. Au premier son, les policemen se mettent en route pour appeler le peuple aux offices. Comme eux, je me mets en devoir d'appeler le peuple à droite et à gauche.

« On ne pourra jamais trop exciter ces natures paresseuses. La paresse est un des péchés mignons de nos indigènes. Je leur dis donc : « Allons, levez-vous, c'est l'heure de la messe. » Ils me répondent ordinaire-

ment : « Nous allons nous lever; mais laissez-nous aller
« mer notre pipe. »

« D'autres prétextent qu'ils n'ont point d'habits pour aller à l'église. Il faut convaincre ceux-là que ce n'est point tant l'extérieur que l'intérieur que le bon Dieu regarde. Enfin, on parvient à avoir à peu près toute la population. Il faut du travail pour arriver à quelque chose avec ces braves gens! Si l'on ne se fatigue pas, si l'on ne secoue pas les indigènes, si l'on attend qu'ils viennent d'eux-mêmes, on n'obtiendra absolument rien.

« Ce qui prouve que nous sommes loin de mener ici la vie d'un bon curé de nos pays.

« Peu de temps après, arrive la foule, hommes, femmes, enfants, vêtus de leurs habits de dimanche, c'est-à-dire de *riris* (ceintures) de toutes les couleurs.

« J'arrange les enfants dans l'église. On sonne les clochettes, la conque marine retentit; on fait beaucoup de bruit et les offices commencent. Je m'approche de l'harmonium et j'entonne un cantique que tout le peuple reprend après moi. La musique est absolument nécessaire dans ces pays où l'imagination joue un grand rôle. Un office, qui ne serait pas relevé par de nombreux chants, serait un office où la dissipation ne ferait point défaut.

« Après le cantique, tous les enfants récitent à haute voix et ensemble, un chapitre de l'évangile de saint Matthieu qu'ils ont dû apprendre durant la semaine.

« Ils le récitent ordinairement sans broncher, car nos indigènes sont bien doués sous le rapport de la mémoire, mieux que sous le rapport de l'intelligence. Le chapitre terminé, le prêtre en fait le commentaire et instruit le peuple. Nos indigènes aiment beaucoup les sujets tirés de

la Bible, et si l'on n'est point trop long, ils y prêtent une attention soutenue.

« La messe suit cet exercice, et les cantiques se succèdent en rapport avec ses diverses parties.

« Dans la soirée, les indigènes ont encore deux exercices de religion : l'un vers trois heures, l'autre le soir, après le coucher du soleil.

« Et l'église? J'allais oublier de vous en dire un mot. Celle où nous venons de faire nos offices aujourd'hui est grande. Elle a quarante-cinq pas de long sur treize de large.

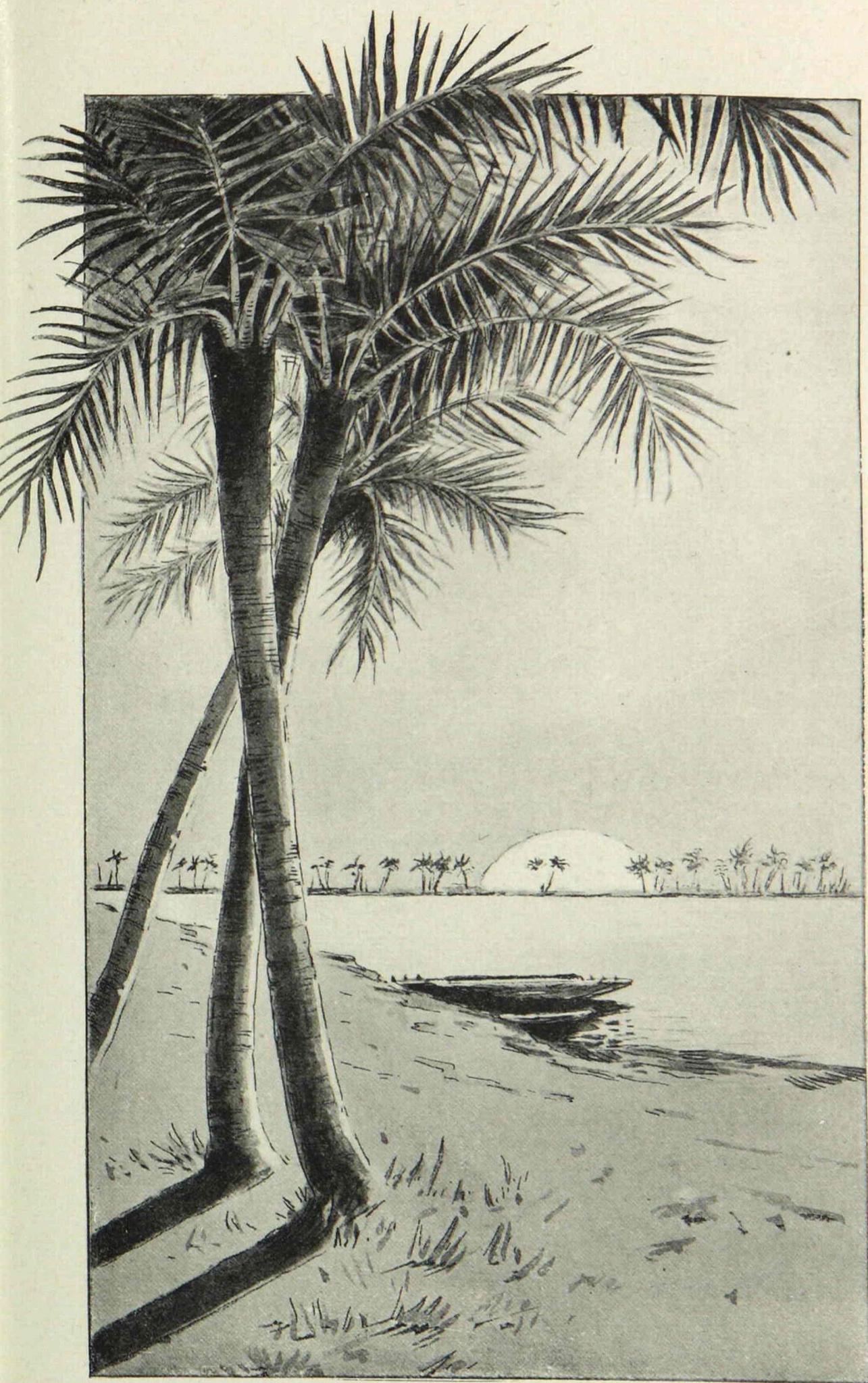
« Un grand toit soutenu par des poteaux, qui ne sont que des troncs de cocotiers, et entouré par une barrière : voilà une église gilbertine. Un hangar vaste et élevé en donne une idée assez exacte. Quant à l'intérieur, on n'y rencontre pas d'objets d'art. Nous essayons de l'ornez un peu avec quelques pièces de calicot; là se bornent nécessairement nos efforts.

« Le dimanche, nous faisons généralement une petite visite dans le village ou vers l'autre côté de l'île. »

Le missionnaire interroge les vieillards, qui racontent les habitudes d'autrefois et les superstitions passées.

A son tour, le prêtre parle de sa mission sainte, de la croix qu'il porte avec lui et des joies qu'elle promet.

Et Dieu entend ces paroles, il les bénit, il les féconde de sa grâce, tandis qu'elles tombent comme une semence vivifiante que gardent les anges, et dont les fruits réjouiront un jour les élus.



LA PLAGE INTÉRIEURE DE L'ATOLL

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ATOLL

Les magnificences de la mer. — Le polype. — Le corail. — Les atolls. — Formations madréporiques. — Une muraille fantastique. — L'assaut de la vague. — L'écrin de l'Océan. — La plage. — La lagune.

La mer a des magnificences mystérieuses. Ses formations n'ont rien de commun avec les formations géologiques. Elle bâtit avec rien, ses œuvres sont gigantesques. Ses ouvriers sont minuscules. La puissance se sert de la faiblesse. Au milieu de la zone torride de l'Océan, il y a des rochers, des écueils, des îles, des archipels édifiés par la mer. Comment a-t-elle jeté là ces récifs, égrené ces roches, aiguisé ces pointes, arrondi ces îles, creusé ces gorges, enserré ces lagunes? La mer travaille en secret. Elle cache ce qu'elle fait. Elle accumule, elle entasse, elle bâtit, elle dissèque, elle affouille, elle perce, elle désagrège, elle amoncelle des sables, elle épand des semences, elle plante des arbres, appelle les oiseaux, disperse des insectes, répand la vie. Voilà l'atoll de corail. Quand tout est prêt, des tribus sauvages y abordent, le missionnaire les rejoint; avec lui, Dieu descend au milieu de son peuple et demeure parmi les siens. Dieu est admirable dans ses œuvres.

La terre n'a aucune part à ces amoncellements calcaires. Elle ne se soulève pas, elle ne vomit point de scories, elle ne s'écroule pas de la montagne dans la plaine, elle n'est pas transformée par des agents chimiques; ce n'est ni le produit d'une concrétion, ni celui d'une cristallisation, elle ne développe pas d'organisme végétal, ce n'est pas un agrégat de

plantes ou d'arbrisseaux, ce n'est pas le résultat d'une force électrique ou mécanique. C'est la vie qui édifie, lentement, silencieusement, dans l'ombre, sous les abîmes où l'homme ne descendra point.

*
* *

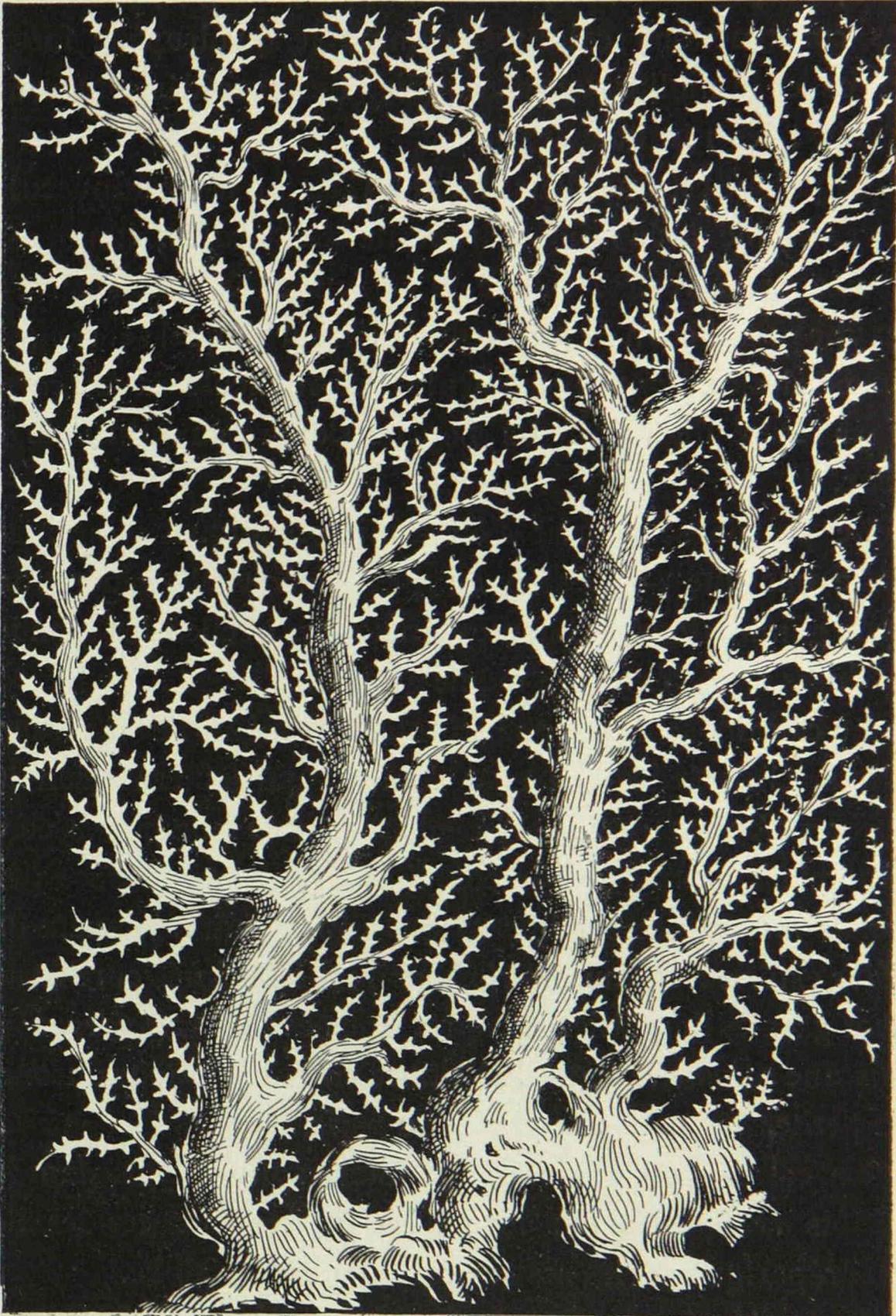
L'architecte de ces merveilles n'a rien qui fasse deviner sa puissance. Des îles nombreuses sont élevées par lui ; des assises de plus de mille mètres de profondeur témoignent de son activité pendant la période préhistorique. Les atolls de l'Océan et les masses énormes formées par lui dureront autant que notre planète. Lui ne fait que passer, c'est la faiblesse ; il n'a point de consistance, c'est une forme gélatineuse ; il n'a point d'instrument, il dépense sa vie. C'est le polype.

« Le polype est un sac cylindrique ou conique, fixé par l'extrémité postérieure de son axe longitudinal ; à l'extrémité libre, une vaste ouverture, la bouche ; une ou plusieurs couronnes de tentacules entourant celle-ci, qui donne entrée soit dans une cavité cylindrique simple, soit, par l'intermédiaire d'un tube court, dans une cavité plus compliquée pourvue de poches périphériques communiquant, par des pores, avec un système de canaux situés dans la paroi du corps ¹. »

Ailleurs, des colonies d'infiniment petits combinent leurs efforts pour élever leurs demeures : les polypes ne se réunissent pas en tribus. Les hyménoptères forment des cellules où ils se réfugient : les polypes ne se retirent point dans leurs cellules. La fourmi blanche élève des nids gigantesques, l'abeille façonne des rayons, le castor construit des villages.

1. Charles Darwin, *les Récifs de corail*, traduit par L. Cosserat. Introduction du traducteur.

Le polype n'édifie pas comme la fourmi, ne secrète pas



STYLASTER ÉVENTAIL

FERRIQUÉ FILS P. & C.

comme l'abeille, ne maçonne pas comme le castor. Dans ces coraux immenses, il n'y a ni labeur, ni efforts, ni

science, ni instinct, ni retraite, ni palais, ni tombeau : non plus que dans un parterre de fleurs. Le polype élabore ses constructions calcaires, comme le quadrupède forme ses os et le mollusque sa coquille. Les procédés sont semblables, les résultats aussi.

Le polype est une fleur vivante. C'est un aster minuscule, il ressemble à la reine-marguerite des jardins, dont il a la finesse et la variété infinie de couleurs. Comme l'aster, le polype possède un disque central autour duquel se rangent des pétales qui sont des tentacules, le pédoncule est son corps et sa cavité digestive. La bouche s'ouvre au milieu de la fleur.

Le polype se nourrit d'êtres microscopiques et se multiplie par une succession de phénomènes de générations et de gemmations alternantes, analogues à celles des grandes méduses appartenant au même groupe.

Le calcaire se développe à l'intérieur même des madréporaires. C'est le squelette de l'animal qui diffère selon les espèces. Au centre du corps gélatineux du polypier s'élève généralement un axe pierreux, aux formes symétriques : ses *lames murales* ressemblent à une coupe d'où rayonnent des *côtes* extérieures, ou des *cloisons* verticales intérieures, souvent garnies de saillies coniques appelées *synapticules*. Parfois une *columelle* centrale s'élance entourée d'une couronne de petites baguettes verticales ou *palis*.

Le calcaire est une sécrétion interne du polype, dont les dépôts accumulés ont formé les masses énormes des îles madréporiques et les assises coralliennes du globe.

Dans l'évolution de ces zoophytes, la vie et la mort se suivent de près. Sur l'émergence des rameaux coralliaires il n'y a que le point terminal de quelques millimètres d'épaisseur qui vit et agit ; le reste de la branche est mort ; les

tissus sont desséchés, mais ce calcaire mort demeure et s'entasse indéfiniment.

Les organismes constructeurs du corail sont plus ou moins parfaits. Parmi les polypes qui sont les facteurs les mieux constitués et les plus actifs, il y a les hydroïdes qui forment ces immenses coraux appelés millépores et les bryozoaires produisant un corail d'une délicatesse exquise et d'un fini extrême ; les algues, moins parfaites, n'ont ni pores ni cellules.

Le corail fut connu de toute l'antiquité. Théophraste, disciple d'Aristote, le comparaît à l'hématite ; Dioscoride le croyait un arbrisseau marin que l'air durcissait ou qu'il suffisait de toucher pour le pétrifier. Ovide exprime la même idée dans ses *Métamorphoses* :

Nunc quoque curalliis eodem natura remansit,
Duritiem tacto capiant ut ab aere ; quodque
Vimen in æquora erat, fiat super æquora saxum ¹.

Tournefort, au dix-huitième siècle, rangeait le corail parmi les lithophytes. Il le considérait comme une plante ayant la dureté des minéraux. Le chevalier J.-B. de Nicolai en 1585, Ong de la Poitiers en 1613, Boccone de Palerme en 1671, contribuèrent par leurs observations judicieuses à l'étude du corail. Guisoni ne voyait dans le corail que le produit d'une cristallisation. Marsigli, dans un rapport adressé à l'Académie des sciences de Paris en 1706, raconte que le corail ouvre et ferme ses *fleurs*.

Peyssonnel de Marseille comprit le premier la véritable nature du polypier, et n'hésita pas à le considérer comme un être animé. Ses observations, pleines de sagacité, furent consignées dans un manuscrit resté inédit ayant pour titre :

1. Ovide, *Mét.*, IV.

Traité du Corail. « Cet insecte, écrivait-il, s'épanouit dans l'eau et se ferme à l'air ou lorsqu'on jette dans le vase où il est des liqueurs acides, ou lorsqu'on le touche avec la main, ce qui est ordinaire à tous les poissons et insectes testacés d'une nature baveuse et vermiculaire. » Ailleurs, il dit encore : « J'avais le plaisir de voir remuer les pattes ou pieds de cette ortie ; et ayant mis le vase plein d'eau, où le corail était, auprès du feu, tous ces petits insectes s'épanouirent. Je poussai le feu et fis bouillir l'eau, et je les conservai épanouis hors du corail ; ce qui arrive de la même façon que quand on fait cuire tous les testacés, tant terrestres que marins. »

Réaumur reçut communication de ces découvertes en 1726. Il était alors le savant le plus illustre de France. Il ne put cependant se décider à communiquer le mémoire de Peyssonnel à l'Académie des sciences ; et ne voyant dans l'auteur qu'un aimable Marseillais, il lui répondit avec une pointe de fine raillerie : « Je pense comme vous, que personne ne s'est avisé, jusqu'à présent, de regarder le corail et les lithophytons comme l'ouvrage d'insectes. On ne peut disputer à cette idée la nouveauté et la singularité... Les lithophytons et les coraux ne paraîtront jamais pouvoir être construits par des orties ou des poulpes, de quelque façon que vous vous y preniez pour les faire travailler. »

Les curieuses observations de Tremblay sur les hydres, et celles de B. de Jussieu et Guettard, vinrent modifier les premières impressions de Réaumur qui, avec une sincérité de vrai savant, reconnut son erreur et accepta la théorie de Peyssonnel¹.

1. Voir Darwin, *les Récifs de corail*. Traduction de M. L. Cosserat. Introduction du traducteur.

*
* *

Quand on étudie sur une carte la succession des îles madréporiques qui forment les archipels des Gilbert et des Ellice, on voit toutes ces terres dessiner des langues étroites, des croissants, des cercles, tantôt groupés, tantôt épars sans que rien ne fasse deviner pourquoi ces îles si petites ont été semées là, si nombreuses, dans ces étendues bleues du Pacifique. Leur formation est étrange.

Ces atolls sont l'affleurement de murailles immenses s'élevant presque perpendiculairement du fond de l'Océan.

Dans ces parages d'eau très profonde, seules les crêtes des écueils se dessinent à la surface; parfois des îlots, formés de débris de coraux amoncelés par les vents et la mer, émergent de quelques pieds.

Ces rochers sont des énigmes.

Comment se sont-ils formés? Ces îles sont-elles le résultat du soulèvement d'un vaste continent sous-marin, découvrant ses arêtes envahies par les madrépores? Ne faut-il voir dans ces coraux qui s'effritent que les derniers vestiges d'un monde s'affaissant graduellement en livrant ses derniers plateaux au travail incessant des polypiers qui les disputent aux assauts furieux de la vague envahissante?

Toute cette masse à plusieurs centaines de pieds de profondeur a été constituée par l'énergie, l'activité et la décomposition d'êtres vivants, qui ont vécu et grandi là, durant un nombre incalculable d'années, vastes bancs de travailleurs infatigables dont la vie a édifié ces énormes assises de corail mort¹.

1. Voir Darwin, *les Récifs de corail*; — Edmond Perrier, *les Coralliaires et les Îles madréporiques*. — Des expériences ont prouvé que la poussée de la vague peut atteindre une force équivalant à une pression d'environ trois tonnes par pied carré.

Dans le Tyrol et dans les Alpes, on retrouve à côté des marnes irisées des amas considérables de coraux presque semblables à ceux des mers du sud. Ces masses calcaires atteignent souvent plus de mille mètres d'épaisseur. Les bancs de polypiers des États de l'est de l'Amérique du Nord remontent à l'époque silurienne. Plus tard, des calcaires coralliens se formèrent dans les provinces baltiques de la Russie et en Scandinavie; ceux de Silésie, des Alpes, du département du Vaucluse sont de l'époque dévonienne.

Durant la période jurassique, les récifs coralliaires prirent une telle extension que leurs gisements reçurent le nom d'Étage corallien.

Les coraux ne se plaisent que dans les zones torrides. A mesure que la chaleur terrestre diminuait, ils se retiraient vers les régions plus chaudes de l'Équateur.

Dans la première partie de l'époque tertiaire, après avoir abandonné les latitudes de la France actuelle, ils formèrent une longue zone des Pyrénées aux monts Himalaya. Aujourd'hui, on ne les retrouve plus que dans les régions intertropicales.

*
* *

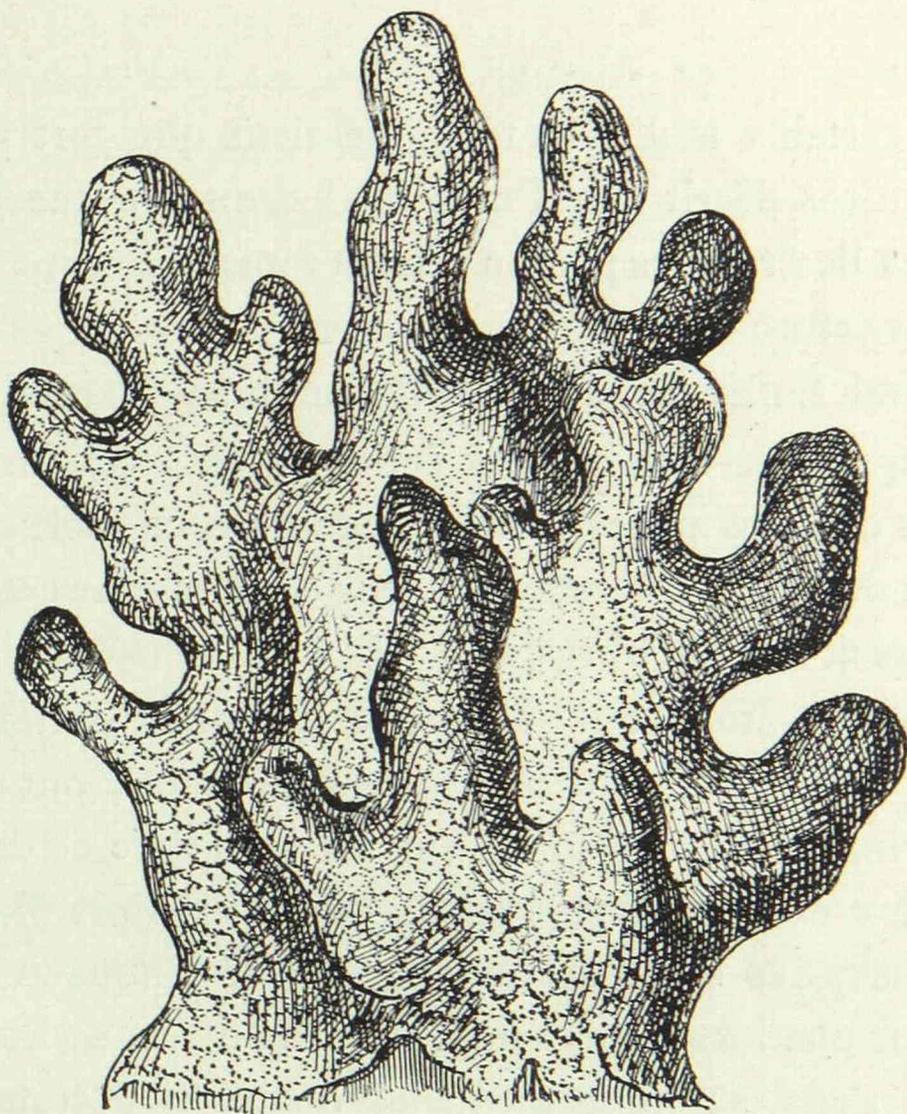
Il y a trois sortes de récifs madréporiques.

Tantôt les polypiers bâtisseurs se multiplient le long du rivage, et le récif s'étend peu à peu du centre à la périphérie, comme une solide muraille contre laquelle vient se briser la houle du large. Ce sont les *récifs frangeants* ou récifs du bord.

Souvent, les colonies madréporiques suivent la rive dans ses contours, mais en restent séparées par un chenal dont la largeur varie de quelques centaines de mètres à près de deux cents kilomètres. C'est une sorte de barrière, de rempart ou de mur, avec un fossé profond à l'intérieur, entre

la terre ferme et les brisants. Ce sont les *récifs-barrières*, dont la grande barrière australienne, longue de plus de deux mille kilomètres, est l'exemple le plus frappant.

Enfin, les constructions coralliques émergent de l'Océan, en formes généralement annulaires, dont les bases, presque



PORITE FOURCHUE

perpendiculaires, déconcertent par leur étrangeté toutes les données géologiques.

C'est l'atoll.

L'atoll a toutes les formes. Il y a des atolls allongés en bandes très étroites, il y a des fers à cheval, des triangles, des carrés, il y a des anneaux et de grands cercles formés d'une série d'anneaux, tantôt parfaits, tantôt ébréchés, avec

des îlots placés comme des phares sur les points rompus par un chenal ou un passage. Il y a des atolls qui ne se découvrent qu'à marée basse, d'autres affleurent encore à marée pleine; beaucoup sont couverts d'îlots verdoyants, dont quelques-uns ne paraissent que pour un temps et sont détruits ensuite.

*
* *

Dans certains atolls, la terre ne tient que fort peu de place. Quiros décrit l'île Peregrino¹ comme « une grappe de petites îles réunies par un récif et renfermant une lagune dans leur centre ».

L'amiral Lutké dit, au sujet de l'archipel Caroline, que « si ces quarante-trois cercles étaient placés concentriquement les uns aux autres, à la hauteur d'un clocher, et dans le centre de Saint-Pétersbourg, leur ensemble ne couvrirait pas la cité et ses faubourgs ».

Il y a des atolls qui n'ont que quelques centaines de mètres de largeur; d'autres, comme Nonouti, ont de dix-sept à vingt lieues de long, sur un kilomètre et demi de large. Il y en a de plus grands. Dans l'archipel Marshall, l'île Rimsky-Korsacoff a une longueur de cinquante-quatre milles sur une largeur de vingt. Aux Maldives, un des atolls mesure, dans sa ligne médiane, quatre-vingt-huit milles géographiques, sa plus grande largeur est d'environ vingt milles et sa plus petite neuf et demi. Tout à côté on en trouve d'infiniment petits. Dans ce groupe des Maldives, il y a une multitude d'îles basses, dispersées en ellipses régulières et rangées sur deux lignes. Les indigènes en comptent douze mille.

D'après ces données, l'amiral Dupetit-Thouars concluait

1. L'île Flint, 11° S., 151' O., Greenwich.

à l'existence d'un arbre de pierre, immense, formé par les madrépores et dont le tronc s'élançant du fond de l'Océan se serait divisé en rameaux nombreux venant affleurer la surface, les extrémités de ces rameaux gigantesques n'étant autre chose que les atolls. Cette opinion n'eut pas grand succès.

G. Foster conçut une idée originale. Ayant remarqué que les récifs Abrolhos, sur la côte du Brésil, affectent la forme d'immenses champignons, il en conclut que les îles coralliennes ne sont autre chose qu'une variété de ces champignons ayant la forme d'un cône fixé, par sa pointe, au fond de l'Océan. L'amiral Mouchez partagea cet avis. Il fut à peu près le seul.

Plusieurs naturalistes attribuèrent la formation des atolls à la simple élévation, par les polypiers, de cratères sous-marins, la forme ronde de ces îles s'expliquant par la configuration circulaire de leur base d'origine volcanique.

*
* *

Sous chaque atoll de corail, il y a une assise solide, une fondation de rocher ou de sédiments accumulés par les flots.

Cette base ne pouvait à l'origine se rencontrer sous les eaux, à une profondeur de plus de quarante à soixante mètres, limite extrême de la croissance des polypiers. Au-dessous de cette zone, les madrépores ne peuvent vivre ni se développer, à l'exception, peut-être, de quelques rétépores ou de quelques cellariés.

Or, comme l'épaisseur de la couche coralligène des atolls dépasse généralement cette limite, le niveau primitif de leurs assises a donc nécessairement varié, sous l'action d'un affaissement ou d'un soulèvement du fond de l'Océan.

Dans le premier cas, les polypiers auraient compensé, par un lent travail d'exhaussement, la disparition graduelle de la base rocheuse ou sédimentaire. Des couches coralliennes seraient venues se superposer les unes aux autres, maintenant toujours la surface rasante du corail au niveau de l'Océan, tandis que les assises inférieures s'enfonçaient peu à peu, au-dessous de la limite de floraison et de vie madréporique.

Dans la seconde hypothèse, des masses d'origine volcanique, ou des accumulations de sédiments, de sable ou de boues éruptives, ont pu fournir les assises indispensables à la croissance des polypiers constructeurs de récifs. Après avoir atteint la limite des eaux, dans laquelle la vie corallique croît et se multiplie, ces fondations sous-marines, continuant toujours leur poussée ascensionnelle, auraient peu à peu atteint et même dépassé le niveau de l'Océan, tandis que leurs surfaces immergées se couvraient d'une couche épaisse de calcaire madréporique ¹.

L'immense affaissement du fond de l'océan Pacifique qui amena la formation des atolls, s'étend, selon Darwin ², sur une longueur de quatre mille cinq cents milles, de l'archipel des Marshall aux îles Gambier.

La chaîne des îles coralliennes est orientée du nord au sud-est et comprend les points culminants de l'orographie sous-marine du Pacifique. L'axe de ces grandes dépressions, dont quelques-unes auraient atteint jusqu'à trois mille mètres

1. Le naturaliste Foster, qui accompagnait le célèbre Cook dans ses voyages, fit connaître les caractères les plus remarquables de ces gigantesques formations ; il comprit parfaitement leur origine, qu'il attribua au développement des zoophytes à polypier calcaire. Chamisso, Quoy et Gaimard, Ehrenberg, Darwin, Dana, etc., ont fourni à la science, sur ce sujet, de précieux renseignements

2. Darwin, *les Récifs de corail*.

de profondeur coïncide, d'après Dana ¹, avec la ligne des îles coralliennes des Marshall, des Gilbert, des Ellice, des Poamotous, situées presque toutes dans l'axe approximatif de l'océan Pacifique.

Cette aire d'affaissement mesure, dans sa plus grande longueur, six mille milles marins, près du quart de la circonférence de la terre, et, dans sa largeur, deux mille cinq cents milles, la largeur de l'Amérique du Nord.

Un vaste continent océanien, situé autrefois dans les latitudes chaudes des mers australes, serait donc aujourd'hui enseveli sous les flots. Il aurait disparu peu à peu, depuis la période tertiaire, tandis que, sur un autre point du globe, s'élevaient lentement les masses énormes des montagnes Rocheuses, des Andes, des Alpes et de l'Himalaya, dont l'élévation s'est accrue depuis cette époque de plus de trois mille mètres.

Ainsi s'explique cette structure étrange des atolls, en murailles abruptes, formées par la croissance ascensionnelle et verticale des coraux, à mesure que leur base, s'enfonçant dans les eaux profondes, gagnait les régions où dépérissent et meurent les polypiers. Ainsi s'expliquent ces rubans de récifs, indiquant la place des chaînes rocheuses submergées dans « un mouvement assez lent pour permettre aux coraux de croître jusqu'à la surface de la mer, et assez largement étendu pour ensevelir, sous l'immense plaine liquide, chacune de ces montagnes sur lesquelles s'élèvent actuellement les atolls, comme autant de monuments marquant la place de leur tombeau ².

1. Dana, *Corals and Coral Islands*.

2. Darwin, *les Récifs de corail*.

*
* *

La théorie opposée a de savants défenseurs.

On ne peut nier, écrit John Murray¹, qu'en dehors des polypiers constructeurs, dont l'existence n'a pas été constatée, au-dessous de trente à quarante brasses de profondeur, il existe des agents très actifs, assez puissants pour accumuler les masses qui ont servi de base aux atolls. Le système de Darwin ne saurait donc être admis d'une manière absolue.

En effet, toutes, ou presque toutes les îles de l'océan Pacifique, en dehors des atolls coralliaires, sont de formation volcanique ; par conséquent, tout porte à croire que les atolls eux-mêmes n'ont pas une origine différente. Plusieurs de ces volcans ont été soumis à une puissance éruptive assez forte pour atteindre et même dépasser le niveau de l'Océan. Dans la suite, leurs sommets peu à peu dénudés ou rongés par les vagues ont été recouverts ou entourés par les polypiers. D'autres soulèvements, n'ayant pas subi la même poussée intérieure, au moment de leur irruption, se sont arrêtés à différentes profondeurs au-dessous de la surface. Dans ce dernier cas, ils se sont élevés à la hauteur favorable aux floraisons madréporaires, par l'accumulation successive, sur leurs sommets, des débris entraînés par l'Océan. La vie pélagique atteint dans ces parages un développement inconnu aux régions tempérées. Les algues calcaires et siliceuses, les foraminifères, les radiolaires, les infusoires, les annélides, les crustacés microscopiques, abondent jusque dans les plus grandes profondeurs ; leurs coquillages minuscules et leurs squelettes calcaires tombent au fond des eaux et sur les dômes arrondis des volcans immergés.

1. *On the Structure and origin of Coral Reefs and Islands*, by John Murray. — Proceedings of the Royal Society of Edinburgh. April 1880.

De nombreuses espèces de foraminifères, d'éponges, d'hydroïdes, d'alcyoniens, de mollusques et d'échinodermes viennent se fixer sur cette boue impalpable de calcaire ; leurs débris accumulés s'élèvent peu à peu jusqu'aux régions des polypiers et des madréporaires constructeurs de corail. C'est alors que se forme l'atoll.

La forme ronde ou elliptique n'est que le résultat du mode de croissance spécial au polypier. Le corail ne vit que d'infusoires et d'êtres minuscules apportés par la vague. Sur les bords où le flot se renouvelle sans cesse, cette nourriture est nécessairement plus abondante ; les madrépores se multiplient plus vite et sont plus vigoureux qu'à l'intérieur où les eaux sont moins riches en qualités nutritives. La périphérie de l'atoll se développe ainsi en largeur et en hauteur au détriment du centre. Ainsi se forme une lagune intérieure dont les coraux moins prospères grandissent moins rapidement et ne tardent même pas à mourir si la lagune est entièrement close et sans communication avec l'Océan ¹.

Cette théorie, en opposition directe avec celle de Darwin, a été confirmée par les recherches de M. Guppy ² qui a constaté dans les îles Salomon, à des altitudes très élevées, la présence de dépôts calcaires primitivement formés sous les flots. Plusieurs îles de ce groupe, de moins de cent pieds d'élévation, sont composées de calcaire coralliaire ou de boue volcanique solidifiée, entourée d'une ceinture de calcaire d'origine corallique. Il y a même l'atoll parfait dont

1. On a calculé qu'une masse d'eau de l'Océan, d'un mille carré sur cent brasses de profondeur, contient en suspens seize tonnes de carbonate de chaux.

2. *Notes on the Character and mode of formation of the Coral Reefs of the Salomon Islands*, being the result of observations made in 1882-1884, by H. B. Guppy, M. B. F. G. S. during the Surveying cruise of H. M. S. «Lark». -- Proceedings of the Royal Society of Edinburgh 1885-1886.

l'île de Santa Anna offre un exemple frappant. La structure intérieure du pic volcanique primitif autrefois submergé, le sédiment plus friable accumulé à sa surface, enfin la couche de calcaire coralliaire, s'y distinguent nettement.

Ainsi se seraient formés, par un travail de soulèvement volcanique, ces couronnes d'atolls et ces îles étranges. Une poussée intérieure d'une force irrésistible et incalculable aurait fait jaillir, dans l'immensité des flots bleus de l'Océan, ces archipels et ces récifs, comme autant de témoins de l'activité du feu central de notre globe ¹.

« Une île est une construction de l'Océan... Tout sur la terre est perpétuellement pétri par la mort, même les monuments extra-humains, même le granit. Tout se déforme, même l'informe. Les édifices de la mer s'écroulent comme les autres. La mer qui les a élevés les renverse ². »

*
* * *

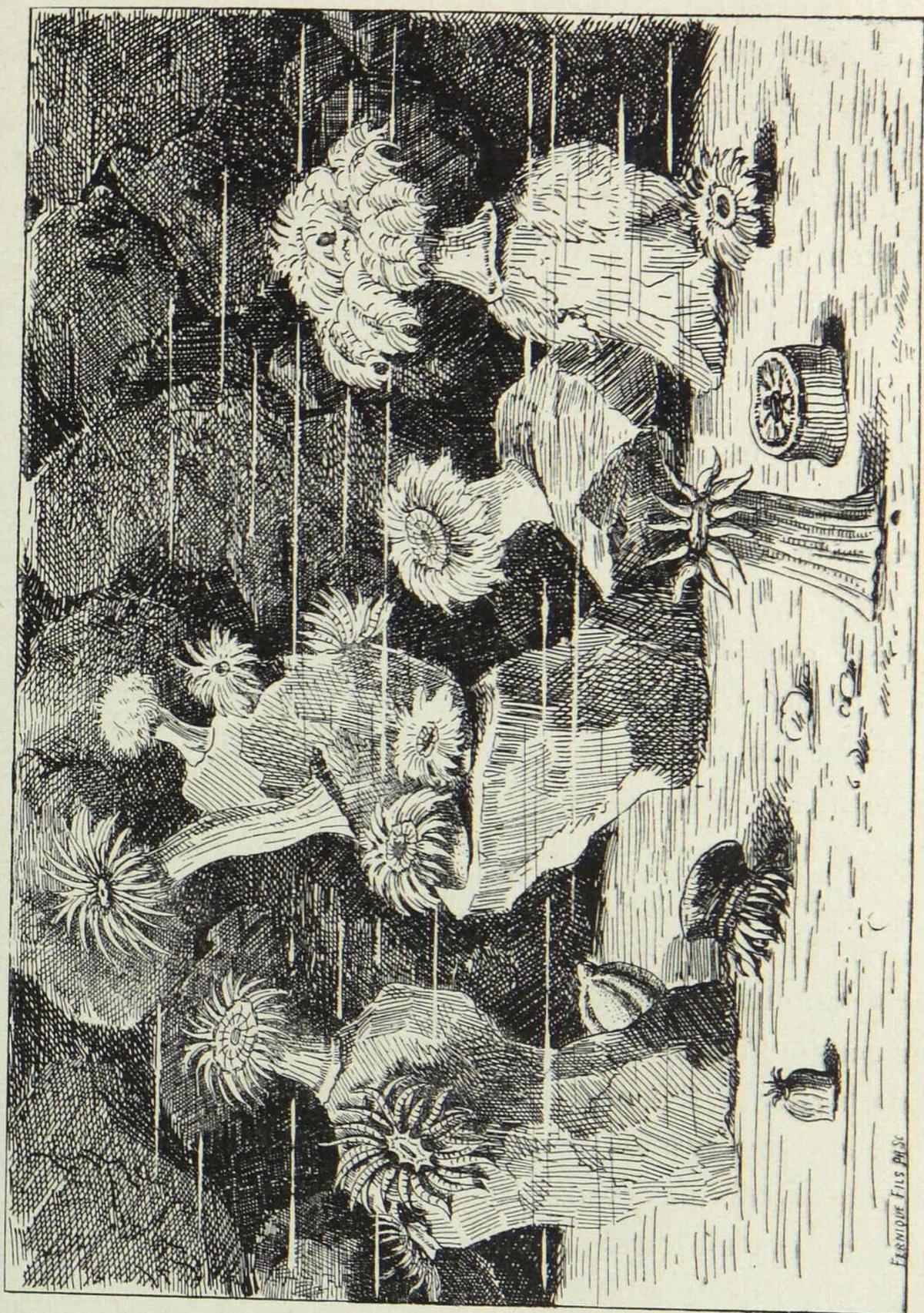
Le flanc de l'atoll est une muraille. Il y a de ces murailles dont le sommet surplombe la base, d'autres sont perpendiculaires. Ces escarpements sous les flots sont très raides, des lignes de sonde de deux cents à trois cents mètres, mouillées à quelques toises seulement du rivage, n'atteignent pas le fond.

Parfois le rocher à pic s'étage en gradins plus ou moins abrupts. Souvent le mur est en pente douce d'une inclinaison régulière, sorte de contrefort énorme destiné à briser l'antagonisme puissant de la houle. Des atolls, comme celui

1. Voir H. B. Guppy, *les Iles Salomon*; — John Murray, op. cit.; — Dr J. C. Bormy. Appendice aux œuvres de Darwin; — Saville — Kent, *the Great Barrier Reef of Australia*; — Le Capitaine Wharton, R. N., *Nature*, feb. 1888; — G. C. Bourne. Proceedings of the Royal Society, 1888; — *American Journal of Science*, 1889.

2. V. Hugo, *les Travailleurs de la mer*. L'archipel de la Manche.

de Masamarhu dans la mer Rouge¹, profilent leurs flancs



POLYPES ET CORAUX SOUS LES EAUX

en gorges et en ravins, affectant des formes géométriques. Ce sont des forteresses ayant une crête, un parapet, un

1. Voir le Capitaine Wharton, R. N., *Nature*, vol. VI.

mur, un fossé et des glacis. Ces immenses arêtes, ces falaises, ces cliffs de corail, s'élèvent brusquement à différentes hauteurs dans l'enfoncement sous-marin de l'écueil.

Sans doute les coraux qui se sont formés sur ces pentes extérieures n'ont pu combler assez vite le fossé intérieur : l'eau de la mer renouvelée moins fréquemment y est moins riche en matière nutritive, par conséquent moins favorable au développement des polypiers.

*
* *

Dans la muraille de l'atoll, au-dessous de l'agitation des flots, un monde fantastique vit et se meut, à la clarté diffuse, pâle et frissonnante qui descend du remous d'en haut,

Des algues oscillent vaguement, comme des lanières luisantes, sous la réverbération des eaux. Des nacres brisées lancent des fusées et des scintillements d'acier. Des choses étranges évoluent lentement, s'étirent, bâillent, s'ouvrent, se ferment. Des êtres diaphanes flottent sans but ; des masses difformes hantent ces parois ; des tentacules, des bras, des pinces, s'étirent, s'allongent, et sortent de trous noirs. Des poissons passent monstrueux, et s'enfoncent dans la nuit. Des gorgones violettes et orangées frissonnent sur des gouffres. Pas un bruit, pas une rumeur ; c'est l'absolu dans le silence. Des cavernes sinistres et des antres s'ouvrent dans ces roches affouillées, elles mêlent et confondent leurs contours d'abîmes qui s'effacent, grossissent, se décomposent dans les lourds gonflements de l'Océan.

Plus haut, c'est la lumière, c'est la rumeur et le bruissement de la vie, c'est la richesse des couleurs et la délicatesse des formes, dans le chatoiement de la grande lumière chaude et miroitante de la vague.

*
* *

L'atoll, à sa période d'apparition, ressemble à une banquise très basse. La marée haute le recouvre; à la mer étale, l'écume, lancée par le ressac jusqu'à quinze et vingt mètres de hauteur, y retombe et s'y écrase en un ruissellement de bavure blanche et grésillante. La face extérieure, exposée directement aux assauts de la mer, est brisée et tourmentée. Ce sont des affouillements, des masses coralliques déchiquetées par le tumulte des eaux. Des plaques de millépores s'étalent sur la roche humide et protègent le récif de leur revêtement d'algues de pierres, contre l'érosion des vagues. Sur l'affleurement à moitié submergé, des blocs madréporiques, arrachés à la muraille de l'atoll, lui donnent l'aspect désolé d'un champ de ruines. Des masses coralliaires aux formes angulaires, des débris roulés, des fragments gardant toute la finesse du travail patient des zoophytes, sont jetés là, comme des scories, pêle-mêle, au hasard des coups de mer.

Les coraux sont noircis par le temps et la lèpre des lichens, qui les rongent; mais leur cassure est blanche et brillante, et ils sonnent clair sous le marteau, comme une plaque de marbre ou un bronze.

Les polypiers vivants sont rares. Çà et là, quelques fragments de porites spongieux et ténus, ou des touffes fragiles de *Seriatopora pacifica*.

Des alvéoles, des vasques sont creusées par les flots dans cet enchevêtrement de pierres. La marée haute les remplit; à marée basse, toute la vie de l'écueil semble s'y réfugier. Le fond de ces excavations de corail est damasquiné, niellé couvert d'arabesques dont les lignes s'estompent et se meuvent dans la lumière tremblante qui donne aux con-

tours des choses un chromatisme particulier. Des poissons, des crevettes, des crabes, s'y réfugient sous l'amoncellement des débris de coquillages; des anémones de mer, des corallines, des ascidies, de fines éponges, couvrent les parois de ces grottes en miniature, de leur riche manteau de velours et de leurs tentacules roses, bleu pâle, verts ou bronzés. Quelques actinies se fixent sur la carapace d'un crabe ou sur le dos d'un coquillage et partagent leur vie errante; d'autres s'enfoncent dans le sable, ne laissant voir que leurs tentacules stellaires; des mollusques, des annélides pullulent dans les anfractuosités de ces pierres désagrégées et des algues singulières nommées *Halimeda opuntia*, servent d'abri aux oursins ou hérissons de mer et aux holothuries.

*
* *

Le bord extérieur, ou la margelle de l'atoll, reçoit toute la force de la vague.

Par les temps les plus calmes, quand l'eau bleue et immobile à perte de vue n'est soulevée par aucun souffle ni moirée d'aucune ride, l'Océan fait entendre les grondements de son tonnerre lointain et n'abandonne pas la lutte. Les lames sourdes se succèdent avec une périodicité aveugle contre la muraille de corail. A quelques toises de l'écueil, la mer s'enfle et se boursoufle, elle arrive en ondulations, puis éclate tout à coup avec furie, et jaillit en gerbes blanches qui se versent comme une pluie d'orage sur le récif, où l'écume tourbillonne, se broie et se déchire.

Et la houle toujours obstinée et furieuse revient battre en brèche ce mur qui s'oppose à elle. Sa lourde masse s'avance comme un cylindre bleu foncé, ou vert glauque; elle roule sur la mer, arrive en rugissant, noie toute la

plage, pénètre le corail spongieux, mord toutes les pointes, et ruisselle dans toutes les crevasses. De très petites fleurs vertes et carminées, qui sont des polypiers minuscules, s'ouvrent sous l'avalanche, comme des étoiles, jouissant de cette averse, elles s'épanouissent dans le tournoiement de cet amas d'écume, puis se referment quand la vague se retire.

Toute cette partie de la surface extérieure de l'écueil est coupée d'un réseau de fissures et de fentes étroites. Elle s'avance obliquement dans la mer, jusqu'à une profondeur de huit à dix mètres. Les polypiers vivants y sont rares. Ils habitent de préférence les parties moins accessibles du récif, au delà de la ligne du ressac et des coups de mer.

Sur ce sommet dénudé se rencontrent de grands massifs de porites irrégulièrement arrondis, et différentes oculines solides et résistantes aux multiples petits polypiers radiés, comme les stylophores et les pocillopores. Les millépores sont plus nombreux : les uns s'épanouissent en feuilles délicates, d'une blancheur purpurine et terne, comme un lichen sur de vieux arbres, d'autres s'étalent en ronde bosse, formant des rayons autour d'un centre commun. Une espèce plus rare et d'une jolie couleur brillante, comme la fleur du pêcher, croît en réseau de branches fines et rigides comme des mousses ; ses extrémités vivantes sont d'un vit coloris. Les millépores se plaisent sous les vagues brisantes de la mer ; ce ne sont pas des coraux ; leur structure solide et calcaire ne ressemble pas davantage à la plante ; les millepores sont simplement des algues, des productions organiques d'une extrême simplicité, appartenant à l'une des classes les plus inférieures du règne végétal.

Dans les fissures de cette digue de pierre nue et balayée par les embruns se réfugient la plupart des coraux qui

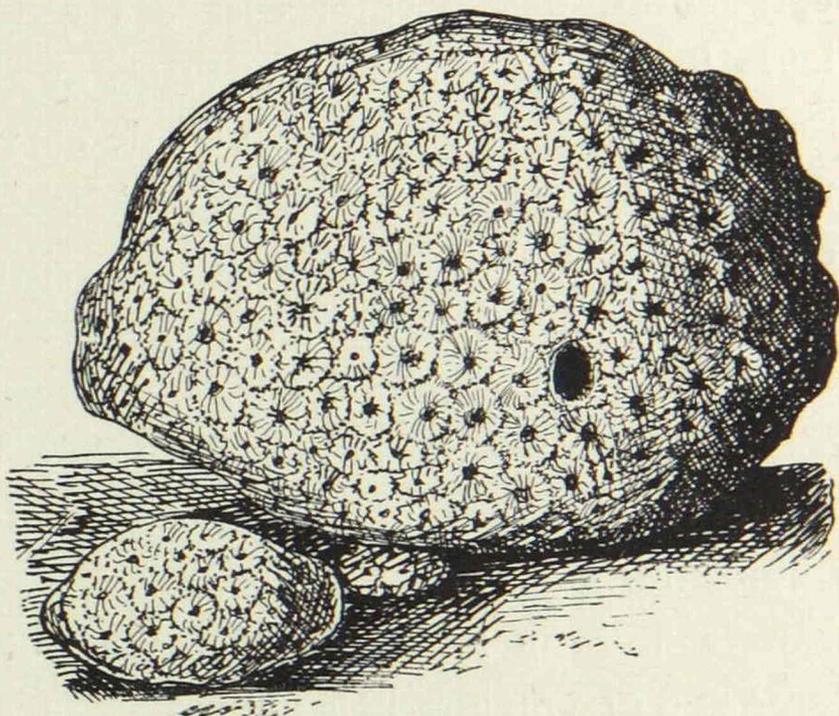
peuvent vivre à la surface; tels que le *Millepora complanata*, qui possède la singulière propriété d'urtiquer la peau, le *Montipora* et le *Madrepora appresa*, rassemblé en petites touffes; le *Pocillopora verrucosa* dont les lames ou branches courtes et sinueuses sont à l'état vivant d'une magnifique couleur rouge pâle. Toutes ces cassures et ces creux se remplissent à la longue de fragments minuscules; l'aire du récif est alors convertie en une surface dure et plane comme un dallage, sur lequel de nouveaux fragments, parfois énormes, sont jetés par les tempêtes.

Dans ce travail incessant de la formation océanique des atolls, la mer déploie une dynamique prodigieuse qui déconcerte; la vague arrache à la muraille coralligène des blocs immenses, les soulève, les lance sur le rivage, où elle les roule, les amoncelle ou les étale dans le tumulte inconscient des ouragans. Puis elle les unit peu à peu, et comble de débris et de boues calcaires toutes ces fentes et tous ces canaux; elle cimente les fissures, elle emplit les alvéoles et les trous de ces éponges de pierre, elle accumule les sables, elle apporte des semences de toutes sortes. Quelquefois la mer défait elle-même son œuvre, elle reprend ces fragments, entraîne les terres et les coquillages brisés, fouille et désagrège le corail, dénude le rocher; mais l'atoll résiste et grandit toujours, car les polypiers et les madrépores ne cessent pas de croître sur ses flancs. C'est la lutte de l'être vivant contre la destruction et la mort. Ici, la vie l'emporte; la vague elle-même, qui se brise en ses assauts furieux contre ces branches si ténues et si frêles, n'est pas stérile, elle arrive toute chargée d'infusoires et d'animalcules microscopiques dont se nourrissent les polypiers.

*
* *

Sous le flot, à une profondeur variant de dix à trente mètres, cette prodigieuse floraison de l'Océan atteint sa croissance la plus vigoureuse et se développe dans toute sa force et toute sa beauté. C'est la vie d'en bas, la vie mystérieuse de l'Océan : elle n'est point faite pour l'œil humain.

La lumière qui pénètre dans ces abîmes est froide et pâle, d'une lueur glauque qui arrondit mollement tous les angles dans une nuance d'aigue-marine très douce. Les moires et les rides de l'écume réverbérées en mailles brillantes sur le corail blanc, s'élargis-



ASTRÉE PONCTIFÈRE

sent et se rétrécissent sans cesse dans un mouvement fantastique, jetant au travers de cette végétation de pierre, des irradiations d'azur et des reflets d'or changeant d'une délicatesse incomparable.

Les coraux les plus rares de la zone torride jaillissent, fibreux et touffus, en fouillis inextricable de fongies, d'oculinacées, d'alcyoniens, de madréporacés, de millépores et d'astrées. Du sommet de la muraille jusqu'à son effacement dans les profondeurs sous-marines, fleurissent et s'étalent partout des porites et des *Diploria cerebriformis* dont les méandres semblables à d'énormes cervelles sont

semées là. Tout à côté les ramuscules des madrépores *aspera* et *formosa* rayonnent en délicates ciselures, d'autres s'élargissent en coupes évasées dont l'intérieur couleur d'ombre pâle, est serti d'innombrables polypes vert émeraude : un bouquet de fleurs vivantes dans un vase de grès. Des sponguridés suspendent leurs boules orange et cramoisies aux saillies et aux encoorbellements tout couverts de pavonarides et de sériatopores. Le long des nervures coralliaires, des mérulines et des échinopores déroulent leurs touffes de volutes gracieuses, des *Mussa* épanouies ressemblent à de gros bouquets de chrysanthèmes, faisant ressortir, par contraste, des fongies foliacées comme de larges champignons, dont les lamelles branches et minces rayonnent autour d'une ligne ou d'un point central. Des branches d'alcyoniens douces et flexibles, blanches comme la cire, courtes et arrondies comme des doigts, semblent sortir de l'écueil. C'est la « Main du Mort : *Dead men's fingers* », bien connue des plongeurs. Le *Xenia* aux tentacules brun tendre frangés de brun foncé, alterne avec le *Xenia florida* plus large et d'une nuance lilas pâle. L'élégant *Stylaster* éventail s'allie au Millépore corne d'élan, plus vigoureux et plus large ; ils forment ensemble des buissons ramifiés à l'infini.

L'innombrable tribu des coquillages se montre partout. Adhérents aux rochers, sortant de ses crevasses, solitaires ou réunis en groupe, ils animent cet écrin de l'Océan. Un monde de cyprées, de troques, de strombes, de turbos, de nautilles et de tellines rôdent paresseusement en quête de leur proie, sur l'amoncellement des débris de nacres, de columelles, de valves, de cônes, de disques, de fourreaux, d'opercules et de volutes.

Le *Tridacna gigas*, ou Bénitier géant, se cache dans les cavités du roc. Parfois à moitié emprisonné par le corail,

c'est à peine s'il peut se mouvoir et entr'ouvrir son énorme valve pour étaler par cette ouverture bâillante son ample manteau de chaire aux brillantes couleurs veloutées. Il suspend ou fixe au rocher à l'aide d'une houppe de fibres byssoïdes, sa pesante coquille, de près d'un mètre de longueur et du poids de trois cents kilos. Il faut couper à coups de hache ces cordes de byssus tendineux pour s'emparer de l'animal.

*
* * *

Le rivage de l'atoll est d'un reflet nacré brillant comme la neige. Son éclat sous les rayons ardents du soleil fatigue la vue. De loin, cette ligne blanche se détache vivement sur le massif de verdure sombre de l'intérieur de l'île. On dirait un de ces murs d'Orient passés à la chaux, élevé comme un rempart autour de l'île. Entre le récif extérieur et la lagune, l'atoll est couvert d'une végétation tropicale où le cocotier domine.

La plage de sable fin est formée de débris de coquillages, de fragments de coraux et d'arêtes de poissons, elle est basse et s'enfonce en pente douce; çà et là des dalles coralligènes plus dures et couvertes de branches de corail se relèvent brusquement. Dans les atolls de moindre étendue, le bord intérieur est couvert d'une boue souvent gluante, blanchâtre, colorée par des produits organiques et des débris de végétaux. Les lagunes des grandes îles sont plus profondes et semées de quelques récifs madréporiques; le plomb de sonde descend jusqu'à quarante ou soixante mètres et accuse un fond de corail, de sable fin et de boue calcaire. A Tapoutouéa, on rencontre, dans le roc de corail mort, des astrées ayant jusqu'à trois ou quatre mètres de diamètre.

Quand une brise légère agite la lagune, un œil exercé distingue aisément les récifs au remous et au clapotis des eaux de la surface; mais lorsque cette mer intercorallienne est parfaitement calme, c'est à peine si une moire légère trahit l'écueil. Il n'y a plus qu'une glace immense reflétant le bleu du ciel et ses nuages brillants. C'est une féerie étincelante, une fête de lumière qui inonde toutes choses.

Le limon des lagunes, d'apparence crayeuse, se compose de poussière de corail impalpable et finement granuleuse, produit de l'érosion des calcaires par la vague, ou de l'action des vers et des mollusques qui forent et creusent les coraux. La quantité de corail, annuellement consommée et réduite en poudre très fine par ces animaux et surtout par les holothuries qui se nourrissent de polypiers vivants, doit être considérable.

*
* * *

Les coraux des lagunes ont un aspect différent de celui que présentent ceux de l'extérieur. Beaucoup d'espèces sont à branches grêles et foliacées; l'eau, moins agitée à l'intérieur de l'atoll, épargne leurs tiges délicates. Le *Turbinaria frondens*, le *Merunila ampliata*, l'*Oxypora contorta* y développent à l'aise leurs frondaisons graciles. Le *Pocillopora pulchella* et le *Stylophora palmata* fleurissent sans crainte du ressac. Les porites étendent leurs masses spongieuses, comme d'immenses pierres meulières de huit à dix pieds de diamètre. Des espèces voisines sont un perpétuel antagonisme dans la lutte pour la vie. L'*Isopora labrosa* s'attache au *Millepora gonagra* qu'il enserme et étouffe. Le *Xenia* recouvre d'une parure d'étoiles mauves les coraux morts et les valves brisées du bénitier.

Ailleurs, des madréporaires protègent les êtres qui viennent leur demander asile. Parmi les branches d'un pocillopore

rouge vit un petit crabe extraordinaire. Il est tout revêtu d'une couleur pourpre atténuée, correspondant à la teinte de la partie inférieure des ramures de l'oculinacée où il s'est réfugié; ses pinces qu'il tient toujours élevées sont d'un rouge brillant, comme les ramilles les plus ténues; enfin, par surcroît de précautions, toute sa carapace rugueuse est striée de marques hexagonales, comme des cellules. Un autre crabe est tout en bleu, ses pinces bleu clair se confondent avec les brindilles d'un millépore de même teinte. C'est l'adaptation parfaite au milieu¹.

Telle est la formation merveilleuse de l'atoll. Un grain de sable, un corail minuscule, une vie rudimentaire triomphant de la force aveugle de l'Océan, une couronne d'ombre et de verdure semée là par les ouragans et les flots.

Grandeur et majesté divine, puissance infinie du Créateur, comme elles se manifestent avec éclat dans ces œuvres incomparables! *A qui donc ferez-vous ressembler le Seigneur, dit le prophète Isaïe, et quelle image en tracerez-vous? Qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux; qui a soutenu de trois doigts la masse de la terre, et a pesé les montagnes et mis les collines dans la balance?... Toutes les îles sont comme une poussière légère; et le Liban ne suffira pas pour allumer le feu de son autel et ses animaux ne suffiront pas pour un holocauste*².

1. Voir Dana, *Corals and Coral Islands*; — H. B. Guppy. Proceedings of the Royal Society of Edinburgh, 1885.

2. Isaïe, chap. XL.

D'ILE EN ILE

Aranouka. — Apamana. — Maiana. — Tarava. — Lettre du roi Tem Matag. — Une retraite écourtée.

La destinée du missionnaire est d'aller toujours en avant.

Après avoir parcouru l'île de Tapitouéa, le P. Bontemps remonta vers le nord de l'archipel.

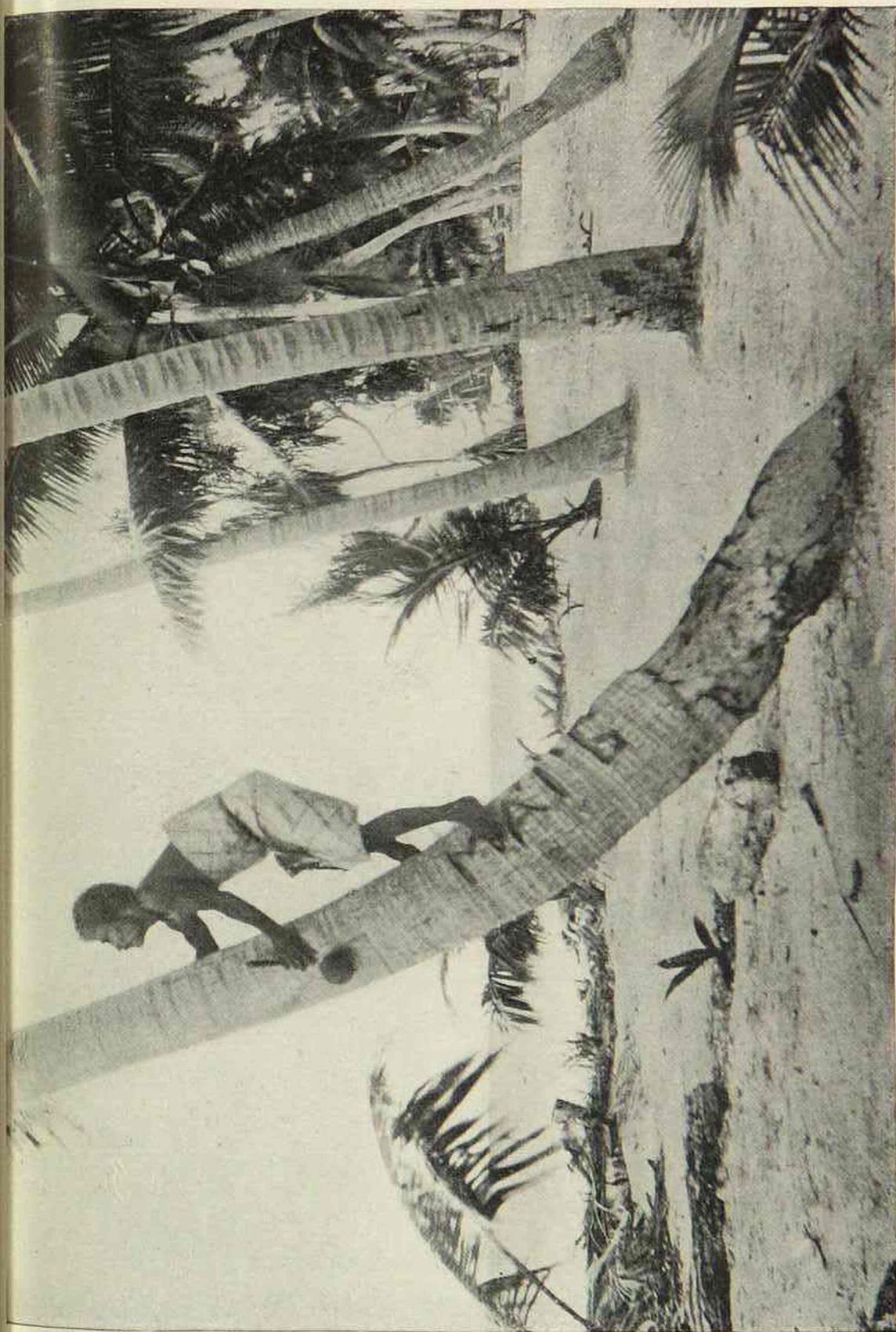
A quelques lieues de Nonouti, au milieu de la grande monotonie bleue de la mer, se trouve un groupe de trois atolls, Aranouka, Kouria et Apamama, appelées aussi : Henderville, Woodle et Hopper, réunies, par de Krusenstern, sous la dénomination collective d'îles Simpson.

*
* *

Aranouka, très peuplée, forme un vaste triangle d'îlots et de récifs, enserrant une lagune, dont les côtés auraient environ deux lieues de longueur.

L'île de Kouria est à l'ouest d'Aranouka. « Le 17 mai (1824), écrit l'amiral Duperrey, dès la pointe du jour, nous reconnûmes les îles Henderville et Woodle... Ces îles sont séparées par un canal qui a cinq milles de largeur. Chacune d'elles se compose de deux petites îles placées sur un même récif et elles gisent toutes dans une direction est-sud-est et ouest-nord-ouest¹. »

1. Mémoire sur les opérations géographiques faites dans la campagne de la corvette de S. M., la *Coquille*, pendant les années 1822, 1823, 1824, 1825, par L. J. Duperrey, capitaine de frégate, commandant l'expédition.



INDIGÈNE DE TARAVA MONTANT SUR UN COCOTIER

Il y a quatre villages dans l'île de Kouria, qui peut compter cinq mille habitants. Dans la partie nord-ouest se trouvent deux petites lagunes, à deux ou trois cents mètres de la baie; l'eau n'y est pas aussi salée que dans l'Océan. Le fond d'une de ces lagunes consiste en une sorte de glaise rouge d'un côté, et en marne blanche de l'autre, ce qui ne laisse pas d'être très singulier. Un grand banc de sable s'étend au nord-nord-ouest, sur une longueur de trois milles¹. Sur le rivage, les vaquois sont remplis de nids de sterne.

Apamama est la plus grande île du groupe. Elle s'étend au nord-est, entourant sa belle lagune des lignes blanches de ses brisants, qui se détachent à l'horizon, comme une neige étincelante sur la mer moirée d'acier, éternellement belle et attirante.

Cet atoll, qui ne s'élève pas plus de cinq pieds au-dessus du niveau des hautes marées, a dix milles de longueur sur cinq milles de large, en comptant la lagune. On y pénètre par un passage d'environ un mille d'étendue, qui se trouve dans la partie sud-est. Le fond de cette lagune est couvert en quelques endroits d'une boue, couleur gris clair, très fine et très douce, contenant des débris d'échinodermes et ressemblant beaucoup à de la craie. Les naturels sont nombreux.

Apamama fut longtemps protestante ou plutôt païenne. Un jour, le missionnaire s'y arrêta en se rendant vers d'autres îles; il fit la connaissance du jeune roi d'Apamama et de sa vieille grand'mère, à laquelle il donna un petit étuit contenant des aiguilles. Il n'en fallut pas tant pour conquérir le cœur du roi et de l'aïeule. Ils se

1. Commodore Wilkes, ouv. cité.

convertirent, et par eux les habitants de l'île connurent le missionnaire.

Quand le bon Dieu veut accomplir ses desseins de miséricorde, il se sert de tout, et il n'est pas de trop faibles instruments.

*
* *

En remontant soixante milles vers le nord-ouest, on rencontre l'île de Maiana, du groupe de Scarborough. Elle apparaît toute verte et blanche dans l'air chaud et tremblant qui s'élève de sa lagune. De fins palmiers montent d'une courbe svelte dans le ciel pâle et presque blanc et s'ouvrent comme de grandes étoiles sombres. « Le 18 mai, rapporte l'amiral Duperrey, nous reconnûmes l'île Hall (Maiana)... Nous vîmes plusieurs cases et quelques naturels sur le rivage, mais nous n'aperçûmes pas une seule pirogue. La partie est de l'île offre une langue circulaire de sable, très étroite, non interrompue et couverte de cocotiers. Le lagon est fermé à l'ouest par un récif qui ne présente point de passe. »

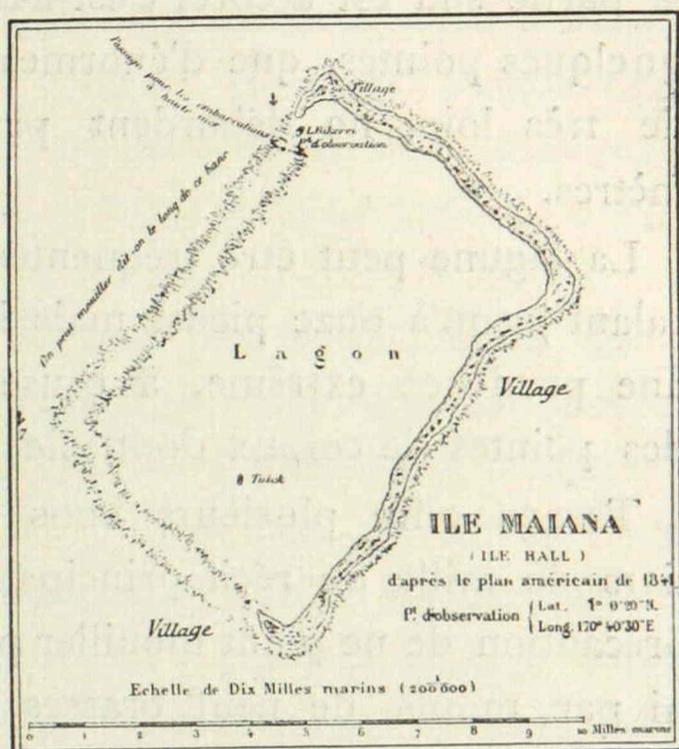
Duperrey avait marqué sur sa carte, au sud de l'île, des huttes de pêcheurs; ces cases n'existent plus, bien qu'elles soient toujours indiquées sur les cartes de l'amirauté.

Maiana compte, avec sa lagune, neuf milles de longueur sur six milles de largeur; elle est de formation coralligène. Le nord-est et le sud-est forme une île continue, tandis que le sud-ouest et le nord-ouest consiste en une série de récifs et de bancs de sable. Sur la carte cette île singulière a l'apparence d'un immense rectangle. L'atoll de Maiana est l'un des plus dangereux à aborder, les récifs de l'ouest s'avancent jusqu'à six milles en mer.

Il arrive souvent que rien n'indique la présence de

ces rochers, qui dans les vents d'est et sud-est ne brisent pas. La teinte jaunâtre de la mer révèle seule ces bas-fonds, qui s'assèchent à haute mer. La partie est, au contraire, est accore, et les récifs sur lesquels l'Océan déferle en mugissant ne débordent pas plus de quatre cents mètres de la plage.

On y rencontre plusieurs bons mouillages. Le meilleur se trouve dans la partie sud-ouest du nord de l'île. Deux têtes de récifs sur lesquels les flots se précipitent en écume blanche, semblent les désigner comme deux points



L'ILE MAIANA

de repaire. La lagune accessible aux embarcations à demi-marée, offre jusqu'à dix à douze brasses de profondeur¹.

A vingt milles au nord de Maiana se trouve l'île de Tarava, appelée aussi l'île Cook.

Vue de l'ouest, l'île se présente en série d'îlots verts coupés par des chenaux ordinairement à sec à marée basse. Sa configuration est celle d'un grand triangle, dont la pointe serait au nord et la base au sud. L'un des côtés est fermé par une bande de récifs partant de la terre la plus ouest et se dirigeant droit au nord. Les

1. Voir E. Fradin, ouv. cité.

écueils sont très dangereux. Cette immense muraille madréporique d'une largeur d'environ cinquante mètres, semée de têtes de roches à fleur d'eau, est recouverte par la mer à deux ou trois brasses de profondeur. Toute la partie sud est accore, c'est-à-dire que les récifs, à part quelques pointes, que d'énormes brisants rendent visibles de très loin, ne débordent pas plus de quatre cents mètres.

La lagune peut être fréquentée par de petites goélettes calant jusqu'à onze pieds, mais il ne faut avancer qu'avec une prudence extrême, à cause des bancs nombreux et des pointes de coraux dont elle est encombrée.

Tarava offre plusieurs bons mouillages à environ un tiers de mille du récif principal, en prenant toutefois la précaution de ne point mouiller par plus de douze brasses, ni par moins de neuf brasses. Le meilleur ancrage se trouve dans la partie sud-ouest du nord de l'île. La mer y marne de six pieds¹.

La lagune de Tarava ressemble plus à une baie immense qu'à la lagune intérieure d'un atoll. Cela provient de ce que le récif ouest est entièrement submergé, et se trouve parfois à cinq brasses de profondeur.

Le capitaine du navire *l'Elizabeth*, qui visita Tarava et dont les notes furent publiées à Londres en 1816, dans les *Tables de Positions* de Purdy, vit un grand nombre de naturels sur le rivage et toute l'île lui apparut comme un immense rideau de cocotiers.

Tarava a vingt milles de longueur du nord-ouest au sud-est, et la ligne des îlots du sud comprend environ douze milles de longueur.

1. Voir E. Fradin, ouv. cité.

Cette île fut, dès les premiers jours, une des plus rebelles à l'évangélisation des missionnaires. Ses habitants profondément enracinés dans le paganisme ou le protestantisme, étaient fourbes, voleurs et cruels. Peu à peu cependant le bien se fit et un petit noyau de catholiques ne tarda pas à se former, Dieu sait au prix de quels sacrifices.

Le P. Bontemps ne fit que passer à Tarava, mais en 1896, le P. Leray y faisait ses premières conquêtes. « A Tarava, écrivait-il, j'ai baptisé une trentaine d'enfants, quinze dans un village et quinze dans un autre. C'est grâce aux *traders* (commerçants) que je dois en partie ce succès. Ils nous appellent pour baptiser leurs femmes et leurs enfants et, à cette occasion, tous les gens du voisinage accourent voir le missionnaire et lui présentent leurs petits bébés à baptiser, encouragés par l'exemple du *trader* blanc.

« Les naturels demandaient partout qu'on restât au milieu d'eux et qu'on élevât des églises; mais en un jour, que peut-on faire? Après notre départ, les *teachers* (catéchistes) protestants, nombreux dans ces îles, s'irritent davantage contre nous et contre nos chrétiens qui n'ont personne pour les défendre.

« Ces *teachers*, dans plusieurs endroits, font des lois odieuses pour avoir tous les enfants. Ceux qui ne fréquentent pas leur école sont mis à l'amende, et l'amende est plus forte encore si c'est le père qui les retient.

« Au milieu de telles circonstances, nous ne pouvons rien faire de bien sérieux. Nous prions tous les jours le Maître de la moisson d'envoyer de nombreux ouvriers à sa vigne;

aussi, j'ai la douce confiance que Notre-Seigneur ne tardera pas à nous entendre. Nous redisons sans cesse cette belle prière du vénérable Grignon de Montfort : « O mon Dieu, « dites une parole pour envoyer de bons ouvriers dans « votre Église, et alors viendra ce déluge de feu du pur « amour que vous devez allumer sur toute la terre d'une « façon si douce que toutes les nations en brûleront et se « convertiront. Seigneur, levez-vous ; pourquoi semblez- « vous dormir ? Levez-vous dans toute votre puissance pour « défendre votre gloire et sauver ces âmes qui vous coûtent tout votre sang, afin qu'il n'y ait qu'un bercail et qu'un pasteur. »

*
* *

Cette prière ne devait pas rester sans résultat. En 1895, le P. Lebeau fut envoyé dans cette partie ingrate de la vigne céleste. Il nous a raconté lui-même ses travaux et ses luttes : « Quand je voulus construire ma résidence, je mis la main à l'œuvre, et tour à tour je fus terrassier, maçon, menuisier, charpentier. Si je veux tirer quelque chose de mes travailleurs indigènes, il me faut leur donner l'exemple.

« Après une quinzaine de jours de rude labeur, je crus que l'exemple donné était assez long, et me contentai d'être inspecteur général des travaux.

« Pourtant ne pensez pas que ce mot veuille dire que je ne m'occupai plus, que de temps à autre, de la bâtisse. Tout le jour, je dois être sur le chantier et surveiller les ouvriers. Bien souvent, il leur prend la fantaisie de se coucher à terre et de s'endormir. Si vous venez les déranger dans leur petit somme, ils auront l'audace de vous répondre que le soleil va se coucher, qu'il fait nuit, tandis qu'il n'est encore que deux ou trois heures de l'après-midi.

« Quand ma petite résidence sera terminée, je voudrais

bien pouvoir entreprendre la construction d'une grande chapelle; mais cela demandera beaucoup plus de travaux, de temps et d'argent. J'en ai déjà parlé plusieurs fois avec le roi de l'île, Tem Matag, qui est un brave homme et un bon catholique. Souvent je lui ai parlé des belles églises d'Europe, et mon récit lui a suggéré une idée tout à fait ingénieuse.

« Un beau jour, il vient me trouver et me remet une



PROCESSION DU SAINT SACREMENT

lettre : « Cela, me dit-il, tu l'enverras avec le steamer aux
« Hommes du Pape, au pays des Blancs, c'est à eux que
« j'écris pour qu'ils nous envoient une église comme ils en
« ont chez eux! » — Oh ! Tem Matag, tu n'y penses pas !
Je lus la lettre du souverain et me décidai à vous l'en-
voyer avec la traduction.

La voici :

LETTRE DU ROI DE TARAVA

ARCHIPEL GILBERT (OCÉANIE)

Hommes du Pape, dans le pays des Blancs, salut !

« Voici ma parole à vous. Moi, Tem Matag, roi de Tarava, je veux vous faire entendre ma parole. J'ai appris que dans votre pays il y a beaucoup d'églises qui sont faites avec des pierres, du bois du pays des Blancs et avec du fer. Mais, Hommes du Pape, ici, chez nous, pas de belles églises. Nous avons une église, mais elle est faite avec des cocotiers, des pandanus et des feuilles de cocotier. J'ai demandé à mes amis les Missionnaires, le Père et le Frère, qui sont hommes de votre pays et que j'aime beaucoup, je leur ai demandé de faire apporter une église pour ici. Car voici ce que j'aime : un toit en zinc, du ciment, des planches et des bois du pays des Blancs. « TEM MATAG. »

Les désirs du roi furent en partie comblés ; car, peu de temps après, il reçut une église, à peu près comme il l'avait désirée, et, de plus, deux religieuses, de la Congrégation de Notre-Dame du Sacré-Cœur, arrivèrent à Tarava pour prendre soin des femmes et des enfants et donner ainsi un grand élan à l'œuvre des conversions.

*
*
*

A partir de cette époque, le Journal du missionnaire de Tarava contient des pages toutes joyeuses et toutes pleines d'espérance.

Citons au hasard :

« 18 mai. — Aujourd'hui j'ai résolu de commencer ma retraite annuelle, qui doit durer huit jours. En mission, on a plus besoin qu'ailleurs de ce saint temps pour se retremper un peu dans la vie intérieure, faire provision d'une nou-

velle ferveur et donner plus de soins à son âme. Toute l'année on est tellement pris par les soucis matériels et par les soins à donner aux âmes des Canaques, qu'on n'a vraiment guère le temps de s'occuper de sa propre âme. J'ai mis ordre à mes affaires, comme quelqu'un qui part pour un voyage de huit jours, et remis au frère Étienne la charge de tout. Le soir j'entrai dévotement en retraite et je me chargeai de me la prêcher à moi-même.

« Pour l'entrée, ce fut parfait ; je fis la préparation de la méditation du lendemain et allai me coucher. Ce n'était pas plus difficile que cela ; si ça continue ainsi, ça ira bien.

« Le lendemain, premier jour, premières misères. Les Sœurs, devant s'absenter, me demandent de garder leurs enfants. Je vais m'installer dans leur maison en qualité de bonne d'enfants. Mais, allez faire une retraite au milieu de cette marmaille ; je vous félicite si vous êtes plus heureux que moi. Tantôt l'une me demande à boire, une autre à manger, tantôt il faut mettre la paix dans ce petit ménage gilbertin, car il s'y élève de temps en temps de petites querelles. Malheureusement je ne m'y entends pas aussi bien que les Sœurs ; aussi les disputes et les taquineries durèrent-elles d'un bout à l'autre de la journée. Sur le soir, les Sœurs rentrèrent et me relevèrent de ma fonction, bien gauchement remplie, je l'avoue.

« De la maison des Sœurs, je me rends directement à l'église, afin d'y faire dans le recueillement au moins une bonne méditation pendant la journée. En route, je rencontre le frère Étienne : « Père, me dit-il, on vient de m'annon-
« cer qu'il y a à Touaropou une femme mourante et proba-
« blement morte ; car, depuis trois jours, elle ne mange
« plus, ne boit plus et elle est sans connaissance. Si vous
« alliez voir ? »

« Que faire ? Sans aucun doute planter là ma méditation et aller trouver cette femme. C'est à quoi je me résous ; mais nous n'avons pas de barque, il se fait tard, six heures déjà ; cette mourante demeure loin dans l'île, et il nous faut au moins dix heures de marche pour y arriver. Nous partirons quand même à pied, et immédiatement. A six heures un quart nous sommes en route, emportant avec nous notre souper, que nous prenons en marchant et auquel nous faisons grand honneur, surtout aux dattes que le bateau venait de nous apporter de Sydney. Nous allons ainsi bon train jusqu'à dix heures du soir et nous arrivons à un village, où nous étanchons notre soif et trouvons une pirogue qui nous transportera de l'autre côté du bras de mer. Il aurait fallu nous voir à minuit, sur cette petite pirogue d'indigènes, pagayant avec nos sauvages qui rient plus d'une fois de ma maladresse et de celle du Frère.

« Père, Père, me disent-ils, ne pagayez plus, car moi je ne puis plus.

« — Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

« — Parce que, Père, vous êtes trop maladroit, et vous nous faites rire. »

« Je laisse donc mes naturels se débrouiller tout seuls, et en effet ils s'en tirent à merveille : vers minuit, ils nous déposent au village de la moribonde, à Touaropou. Je me rends aussitôt près d'elle. Pauvre femme, elle n'a eu connaissance que juste au moment où je l'excitai à la contrition et lui donnai l'absolution. Elle souffre terriblement : son corps est rongé par les vers. Maintenant elle a cessé de souffrir ; elle est allée au ciel recevoir la récompense de son long martyre. L'extrême-onction terminée, nous reprenons de suite le chemin de notre station, en pirogue

d'abord, puis ensuite à pied pendant cinq heures. Je ne pouvais plus me traîner, et dormais en marchant. Quand nous arrivons chez nous, le soleil est près de se lever. Nous sommes brisés, mais nous avons la consolation d'avoir sauvé une âme.

« Et ma retraite, ma pauvre retraite, où en est-elle? car vous savez que je suis en retraite depuis avant-hier soir. Entre temps, on vient me chercher pour un baptême d'adulte et pour célébrer un mariage; un peu plus tard, on requiert mon intervention pour mettre la paix entre une femme se chamaillant avec quelques autres comères. Dans l'après-midi, c'est un blanc, un Russe, qui demande à me parler, il faut bien le recevoir; vers quatre heures, une pirogue venant d'une île voisine, Apogag, m'amène la visite de trois autres blancs; on dirait qu'ils se sont donné rendez-vous pour venir me déranger l'un après l'autre. Ainsi se passe le second jour, sans que j'aie eu le temps de me recueillir beaucoup.

« Le troisième jour, un Chinois, commerçant dans nos îles, vient me demander de le marier avec une indigène de Tarava. Toute la journée se passe à régler ce mariage. Ainsi la retraite y passe encore. « Patience, me disais-je, « tous ces contre-temps sont permis par le bon Dieu; « toutes ces corvées sont pour lui; il m'en tiendra tout « de même compte, et demain, je rattraperai les jours « perdus. » Tout plein de cette bonne résolution, je vais me coucher et dors d'un profond sommeil.

« Vers trois heures et demie du matin, j'entends crier en anglais, près de notre cabane : « *Father Lebeau! Father Lebeau! Brother Stephen!* — Père Lebeau! Frère Étienne! »

« Allons, bon! me dis-je en me levant sur mon séant

« et en allant tirer le loquet de la porte, qu'est-ce encore ? La journée commence bien. »

« C'est encore un blanc qui vient d'aborder à l'île, et m'entretient pendant plus d'une heure des réparations que je l'avais chargé de faire à notre barque. Il aurait bien pu venir un peu plus tard et à un autre moment ; mais il est venu de loin, et c'eût été trop cruel de le renvoyer. »

* *

« D'après les *Exercices de saint Ignace*, la quatrième journée d'une retraite est ordinairement consacrée à l'élection. Je résolus de faire, moi aussi, élection, pour savoir si je continuerais ma retraite ou ne la renverrais pas plutôt à un autre moment où je serais plus tranquille et moins dérangé. Je me décidai pour le second parti, et je battis en retraite, en attendant que le bon Dieu m'envoie des jours plus propices. »

* *

« 6 juillet. — J'ai depuis plusieurs semaines une grosse barque à voiles qui nous permettra de voyager plus rapidement et de faire plus de bien. Ce boat file assez bien, marche contre le vent avec un angle peu prononcé, et il tient bon contre la mauvaise mer. »

« Grâce à lui, je pourrai « biner » chaque dimanche. Je l'ai fait hier pour la première fois. Je dis ma première messe à six heures du matin dans un populeux village peu distant de ma station. Je reviens pour ma seconde messe ; mais, si le vent n'est pas favorable, je risque fort de ne pas pouvoir la célébrer avant midi. »

« J'ai avec moi, dans ma résidence, six enfants : trois indigènes et trois demi-blancs. Deux de ces derniers sont des

enfants d'un ex-capitaine marchand. Ce capitaine américain se trouvait, il y a quatre ans, en pleine mer, entre l'île de Tarava et l'île Apaiang. A un moment le second lui dit : « Capitaine, l'eau entre dans le navire. » — « *O! that is nothing* : Bah! ce n'est rien », répond avec insouciance M. Castell, le capitaine, et il continue sa route. Deux jours après, le navire commence à sombrer. Le capitaine fait mettre à la mer les barques de sauvetage, il s'y installe avec sa femme, ses deux enfants, Adolphe et Franck, et tout l'équipage. Tandis que la flottille gagne l'île Makin, le navire disparaît sous les flots. M. Castell s'est établi, depuis, comme commerçant, dans nos îles.

« M. Anton, un Autrichien, le père de Dgimi, le troisième de nos demi-blancs, a eu une série d'aventures plus tragiques les unes que les autres. Il a fait trois fois naufrage : une première fois, son bateau s'est brisé dans les glaces polaires ; une seconde fois, il a échoué près d'une île de l'Océanie, et enfin, il y a une dizaine d'années, il s'est complètement brisé contre les récifs bordant mon île de Betio. L'infortuné capitaine s'est établi à Tarava, où il se livre au commerce du copra.

« Presque tous les blancs de mon île ont eu des aventures de ce genre. J'ai neuf blancs établis à Tarava. »

*

* *

« 22 juillet. — Je suis à Touaropou, district du milieu de l'île, où nous sommes occupés à la construction d'une maison et d'une église, toutes deux, naturellement, de style indigène, c'est-à-dire en troncs d'arbres et en feuilles de cocotier. En attendant que ma résidence soit achevée, je suis logé dans la maison des étrangers. Assis sur une vieille caisse assez basse, ayant pour table un petit autel

portatif fabriqué par le frère Étienne, sur laquelle je vous trace, avec une mauvaise plume, ces quelques lignes.

« A ma droite, j'ai la musique des enfants pleurant et criant; à gauche, les grincements des coups de hache dans les arbres qu'on abat pour la construction de ma maison. Tout près de moi, plusieurs sauvages sont nonchalamment étendus de tout leur long, la tête appuyée sur les deux mains, et me considérant attentivement. En face, j'ai pour reposer les yeux, lorsque je les lève de mon papier, la figure ridée et parcheminée d'un vieil indigène qui, la pipe à l'oreille, et revêtu d'une misérable natte en guise de ceinture, est assis et arrache les herbes devant la porte de sa maison.

« Nos indigènes travaillent presque toujours assis. Lorsqu'ils n'ont rien à faire, ils ne s'assoient pas comme nous, mais ils se couchent sur le ventre ou sur le dos, exposant leurs omoplates ou leur abdomen aux chauds rayons du soleil, et dorment, fument la pipe ou mangent. Leur pipe est faite avec du bois de fer; c'est leur plus précieux ustensile et à peu près l'unique qu'on trouve dans le ménage; car, pour tasse ou assiette, ils n'ont que la moitié d'une noix de coco vidée et, pour puiser ou conserver l'eau, ils se servent d'un grand coquillage ou d'un tronc d'arbre creusé.

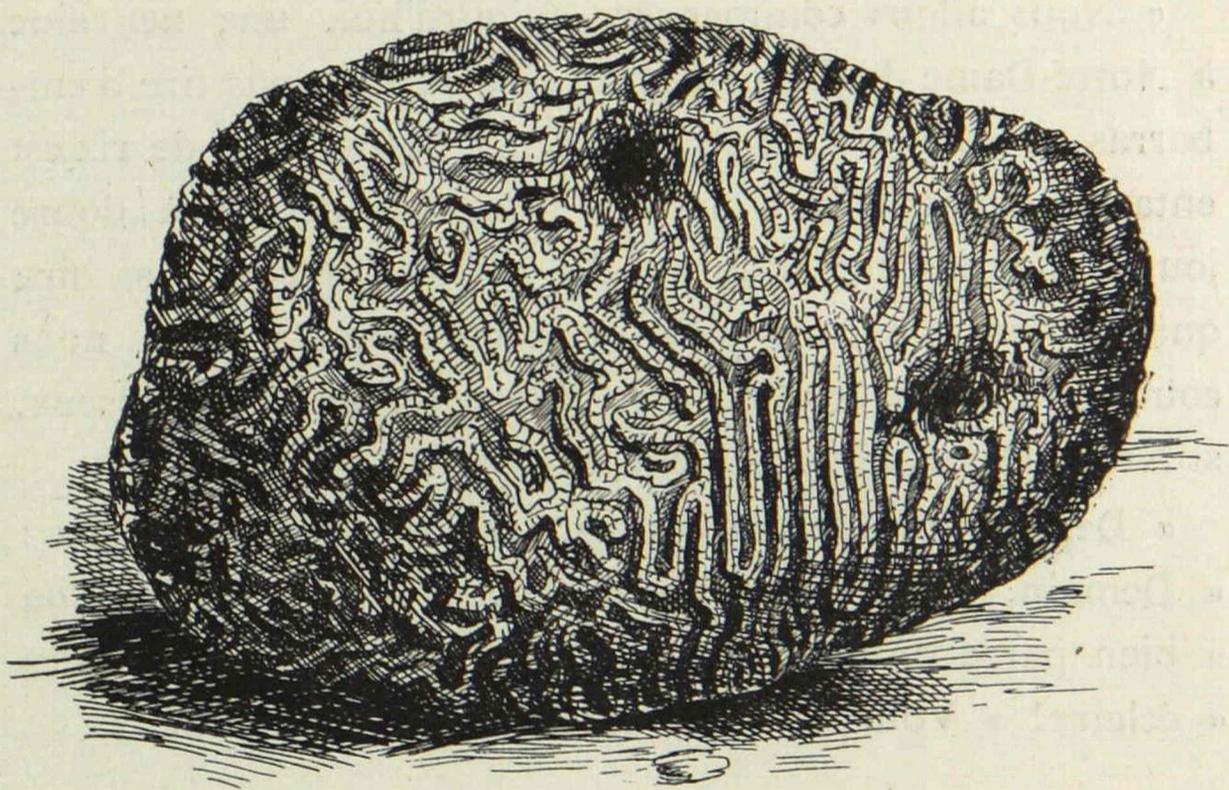
« Mais voilà que je suis loin de mes constructions. Je vais moi-même inspecter les travaux et mettre la main à l'œuvre, autrement elles n'avanceront pas. Après quelques jours, je reprendrai le chemin de notre station principale, j'y resterai une semaine et repartirai pour un autre endroit. Je suis presque continuellement en voyage, le jour, la nuit et même par des temps fort peu rassurants. Que voulez-vous ? c'est une vraie vie de missionnaire... ambulante. »

*
* *

« 1^{er} août. — Vendredi dernier, j'ai payé chèrement ma témérité. Malgré un ciel noir et une mer démontée, j'ai voulu m'embarquer, afin de gagner un peu de temps; mal m'en prit, nous avons eu une pluie torrentielle et, vers dix heures du matin, je fus heureux d'aborder chez M. Castell, qui m'offrit la plus cordiale hospitalité. »

*
* *

« 27 août. — Je me décourage et n'ai plus de goût pour continuer mon Journal; le steamer est attendu depuis la



MÉANDRINE CÉRÉBRIFORME

fin de juillet, date que nous avait fixée le capitaine pour son retour, et rien ne paraît encore à l'horizon. Je ne m'explique pas ce retard, car la saison est favorable pour les traversées de Sidney aux îles Gilbert. A tout instant, je porte les yeux du côté de la mer pour voir si je ne

découvrirai pas la fumée du steamer, je fais grimper mes sauvages dans les cocotiers pour plonger dans le lointain; mais rien. Quelle épreuve ce serait pour nous, si le steamer avait péri! »

* *

« 17 octobre. — Pas encore de steamer, et cette lettre, commencée le 11 mai, attend, depuis fin juillet, le navire qui doit l'emporter. Il a trois mois de retard, ce qui en fait six pendant lesquelles je n'ai pas pu correspondre avec l'Europe, ni en recevoir de nouvelles. Que l'épreuve est rude! Que pourtant le saint nom de Dieu soit mille fois béni!

« Nous allons commencer, aujourd'hui, une neuvaine à Notre-Dame du Sacré-Cœur, afin qu'elle nous tire d'embarras et nous envoie le navire. Le dernier sac de riz est entamé depuis hier; un sac nous fait de dix à douze jours. Le dernier tonneau de pétrole touche à sa fin; quand nous n'aurons plus de pétrole, nous irons nous coucher à six heures du soir. Nous ferons les paresseux, si Notre-Dame ne nous vient en aide.

« Depuis près de deux mois, les indigènes me disent : « Demain, le steamer viendra, car le coq chante, ou bien parce qu'il pleut, ou encore parce qu'il fait des éclairs! » Vous savez comme ils sont superstitieux. »

* *

« 19 octobre. — Béni soit Notre-Dame du Sacré-Cœur! Elle est forte et puissante », disent les indigènes. Le steamer est arrivé le deuxième jour de notre neuvaine. Il était temps. »

Deux ans après, un missionnaire fut envoyé au P. Lebeau pour le seconder. Ce fut une grande joie. La solitude et la privation des secours spirituels d'un confrère sont si pénibles au missionnaire ! Malheureusement, cette arrivée fut signalée par un véritable désastre pour la mission de Tarava.

« Une terrible épreuve vient de frapper notre station, écrit le P. Lebeau. Toute ma fortune s'en est allée au fond de l'eau. C'est la plus grande perte matérielle que nous ayons jamais éprouvée. Nous voilà plus que jamais plongés dans la misère et le dénûment, jusqu'à ce que de généreux bienfaiteurs daignent venir à notre secours, et, avant que ces secours nous arrivent, nous aurons encore six mois d'une disette complète.

« Le *Titus*, qui nous amenait un compagnon d'apostolat, nous apportait également quarante grandes caisses, remplies des dons de nos bienfaiteurs et bienfaitrices, et les matériaux envoyés par le P. Leray pour la construction de la maison des Sœurs.

« Le *Titus*, ne pouvant pas atterrir à Tarava même, il fallut charger les bagages sur deux chaloupes. Les chaloupes ont été surprises au milieu de la nuit par un coup de vent et ont coulé à fond. C'est à peine si les rameurs et les pilotes ont pu se sauver.

« Les ornements d'église, les étoffes, les dentelles, les statues, nos provisions, telles que vin de messe, riz, farine, biscuits, viandes en conserves, tout cela est allé au plus profond de la mer. Une partie des caisses a pu être repêchée, mais leur contenu était dans un état lamentable et hors de service. Le papier, sur lequel je vous

écrit notre détresse, a séjourné plusieurs jours au fond de la mer. Les matériaux pour la maison des Sœurs sont également perdus, le toit en tôle de zinc, les poutres et solives en bois dur d'Australie ont fait le plongeon, les planches seules ont été retrouvées près de l'île *Bioto*, à plusieurs milles du lieu du sinistre.

« Nous voilà donc plus pauvres qu'auparavant, puisque nos provisions sont pour ainsi dire épuisées. Voilà toutes les générosités de nos amis d'Europe englouties par les flots. Pauvres bienfaiteurs et bienfaitrices qui se réjouissaient à la pensée de la joie que leur envoi allait nous causer! Pauvres missionnaires, surtout! Que le Cœur de Jésus, qui nous a si rudement éprouvés, nous vienne en aide et inspire à ces amis de ne pas nous laisser dans la détresse! »

Au milieu de toutes ces épreuves, cette station n'a pas cessé de prospérer, et, aujourd'hui, cette île, qui était encore païenne il y a quelques années à peine, comprend deux mille cent catholiques. Deux églises, sept chapelles, huit écoles fréquentées par cinq cents enfants, deux prêtres, deux frères coadjuteurs, huit catéchistes et trois religieuses.

« Dieu, qui donne la semence à celui qui sème, nous dit l'Apôtre, vous donnera le pain dont vous avez besoin pour vivre, et multipliera ce que vous aurez semé, et fera naître de plus en plus les fruits de votre justice¹. »

1. *II Cor.*, chap. ix, 10.

III

LA MOISSON

Apaiang. — Conversions inattendues. — Journal d'un missionnaire.
Courses apostoliques. — La meilleure bible. — Maraki.

Quittant Tarava, le P. Bontemps fit voile vers l'île d'Apaiang, distante seulement de quelques milles vers le nord. Lorsque la mer est calme, sur l'étendue immense de ses eaux aux teintes opaques de turquoise, aux ondulations lourdes et moirées, se dessine une couronne d'écume blanche, brisée de récifs à fleur d'eau, c'est Apaiang, avec sa lagune intérieure, calme et limpide comme un lac.

L'atoll d'Apaiang n'est séparé de Tarava que par un chenal d'environ cinq milles de large, de violents remous, résultant des courants contraires se font continuellement sentir entre ces deux îles.

L'île forme de nombreuses sinuosités, elle est accore dans sa partie est. De la pointe nord jusqu'à l'îlot le plus ouest, s'égrène une bande de récifs qui brisent toujours et que l'on peut approcher de très près; puis, les îlots revenant vers le sud-est et le sud vont rejoindre la pointe extrême de l'île.

Les mouillages sont très fatigants pour les navires, et les courants sont variables et très prononcés autour de l'île¹.

Si l'on veut entrer dans la lagune, ce qui n'est possible qu'aux navires ne dépassant pas plus de onze pieds

1. Voir E. Fradin, ouv. cité.

de calaison, on ne peut se risquer, dans la passe, qu'une heure et demie avant la pleine mer. La lagune elle-même est semée de dangers nombreux.

L'île entière, avec sa lagune, a seize milles de longueur sur cinq milles de large ; c'est une série d'îlots situés à l'intérieur d'un récif qui s'élève à six ou sept pieds au-dessus de la ligne des eaux, ce récif rongé et déchiré par les flots est de corail dur, sans banc de sable. Le naturaliste Dana attribue cette hauteur anormale du récif, à un soulèvement volcanique de la base du rocher coralligène.

*
* *

Cette île fut une des premières converties au protestantisme par le Rev. Hiram Bingham, missionnaire américain de Boston. Il y aborda en 1857 et travailla sept ans dans cet atoll à la conversion des naturels d'Apaiang et à la traduction de la Bible en leur langue.

Dieu se servit plus tard de ces premiers efforts, pour amener cette île tout entière à la vraie foi.

Le P. Bontemps ne vivait et ne se sacrifiait que pour la conversion de ces peuples. « Ah ! disait-il, si j'avais donc le bonheur de voir à ma mort une île entière à nous, absolument et uniquement catholique ! » C'était là le but de toutes ses prières ; mais Dieu, qui ne devait pas lui donner cette consolation en ce monde, l'accorda d'une manière merveilleuse après sa mort. N'est-ce point là souvent la marche mystérieuse des événements ? Dieu ménage ici-bas l'humilité de ses serviteurs, et leur montre un jour, dans la récompense promise, le fruit de leurs travaux.

Le P. Bontemps avait beaucoup fait pour la conversion d'Apaiang ; il avait parcouru cette île, visité tous les vil-

lages, prêchant, catéchisant, dépensant ses forces, priant Marie de vaincre l'hérésie et de faire triompher la vérité : tous ses efforts étaient demeurés stériles. Le ministre protestant ne cessait de semer la calomnie contre la religion catholique et le culte de Marie. Trois ans après, le zélé missionnaire fit une nouvelle tentative et se rendit, au milieu de cette population, accompagné de quelques Sœurs de Notre-Dame qui devaient exercer leur mission auprès des femmes et des enfants.

Ils restèrent trois semaines à Apaiang. Les protestants leur firent le plus mauvais accueil. Le roi était malade, et le catéchiste protestant le fit transporter chez lui, de crainte qu'il ne devînt catholique.

En arrivant dans l'île, le P. Bontemps veut, comme de coutume, faire sa première visite au roi. Le teacher protestant se tenait sur le seuil de la porte, ne voulant à aucun prix laisser passer le missionnaire. Ce ne fut que sur la menace d'en référer au gouverneur qu'il s'adoucit un peu. « Si vous ne parlez pas de Dieu ni de religion, dit-il, je vous laisserai entrer. — Je n'ai aucun compte à vous rendre », répond le Père, et se tournant vers la foule, il reprocha à ceux qui l'insultaient d'être en de si mauvais sentiments.

Un homme, nommé Tékéa, des plus importants de l'île, un fervent protestant, s'étant approché, blâma le teacher et ses compagnons et leur reprocha leur indigne conduite. Tékéa avait autrefois aidé le ministre à traduire la Bible en gilbertin. Pendant la journée, il aimait à parler au missionnaire et aux Sœurs, et leur demandait s'ils retourneraient en France et s'ils ramassaient de l'argent dans les îles. Son étonnement fut grand en apprenant que les Sœurs voulaient vivre et mourir au milieu d'eux,

qu'elles avaient quitté leurs parents pour venir leur enseigner le chemin du ciel, instruire les enfants et soigner les malades. Et Tékéa répétait ces paroles : « Les vierges (les Sœurs) ont laissé leur famille pour l'amour de Dieu et pour nous ! » On lui montra la différence entre le catholicisme et le protestantisme, entre saint Pierre et Luther ; on lui parla de l'Eucharistie, de la sainte Vierge, etc. Plusieurs jours de suite, cet homme vint trouver le P. Bontemps, enfin il fut amené au baptême avec sa femme, ses enfants et plusieurs autres naturels ; il y eut ce jour-là trente-sept baptêmes. C'était déjà l'annonce de la conversion merveilleuse de l'île tout entière.

*
* *

En sortant de la lagune d'Apaiang, le ciel fit un vrai miracle pour ses missionnaires. Leur navire eût infailliblement sombré, si une force surnaturelle n'était venue à leur secours.

Tandis qu'ils étaient dans le passage, au milieu des récifs, le vent tomba tout à coup. Le bateau poussé par le courant, au milieu du ressac, allait se briser sur les pointes du corail, dont une dizaine de mètres seulement les séparaient. Le capitaine se voyait impuissant : « Nous sommes perdus », disait-il. — Ne craignons pas, répondit le P. Bontemps, les hommes ne peuvent rien, c'est le moment de Dieu ; prions avec confiance, il ne nous arrivera aucun mal. » Et voici qu'au moment du plus grand danger, le vent se leva, et, gonflant les voiles du navire, les jeta hors du passage.

*
* *

Le catéchiste Tékéa converti par le P. Bontemps était déjà parvenu à ébranler, dans leurs fausses convictions,

bon nombre de ses concitoyens. Depuis longtemps, il suppliait le missionnaire de Tarava de venir achever de les convaincre. D'autres indigènes, désireux d'être complètement instruits, joignirent leurs instances aux siennes. Mais la saison était mauvaise pour les voyages en pleine mer, le P. Lebeau hésitait quelque peu à s'embarquer, d'autant plus que plusieurs blancs, établis dans son île, lui représentaient qu'il serait téméraire de s'embarquer avant le mois de mars.

L'intrépide missionnaire prend un jour son parti : s'appuyant sur la protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur, il cède aux instances des indigènes d'Apaiang, et, le 14 février, il s'embarque avec le frère Étienne, le compagnon de toutes ses courses apostoliques. Leur séjour à Apaiang fut de trois semaines, du 16 février au 8 mars.

Laissons le P. Lebeau raconter lui-même l'effet de ses prédications à Apaiang. Aucun récit ne saurait remplacer son Journal écrit au jour le jour :

« Tarava, le 20 mars 1898.

« Le mouvement de conversion a été admirable. Moi-même j'en ai été surpris et je ne puis que l'attribuer aux prières des vaillants pionniers de l'Évangile, morts à la tâche, sans avoir eu la consolation de jouir beaucoup du fruit de leurs sueurs et de leurs sacrifices.

« Du matin au soir, nous avons été sur pied, visitant tous les indigènes, dans tous les coins et recoins de l'île, allant de village en village, de cabane en cabane. Pendant ces trois semaines, j'ai eu la consolation bien grande de conférer la grâce du baptême à cinq cent dix indigènes, dont trois cent soixante enfants au-dessous de douze ans, cent trente adultes, vieux ou vieilles, et tout au plus vingt

jeunes gens ou jeunes filles de quinze, vingt ou vingt-cinq ans. Nous ne demeurons qu'un jour dans les villages les plus importants. Le soir, il y a, au village où nous stationnons, réunion générale de tous les indigènes : païens, protestants, catholiques. Tous accourent, ne serait-ce que par curiosité. La réunion s'ouvre par une prière très courte (les indigènes n'ont pas la dévotion longue), puis on commence *Te taetae ni kavai ipukin te aro*, c'est-à-dire la discussion sur la religion catholique et protestante.

« Sur tout le parcours de l'île, nous sommes suivis par les indigènes les plus intelligents et les plus influents, nouvellement convertis, et par notre catéchiste. Ces nouveaux convertis non seulement feront d'autres conversions par leurs entretiens avec les protestants, mais encore ils s'instruiront plus profondément, à notre contact, des vérités de notre sainte religion, et se prépareront à devenir d'excellents catéchistes après notre départ d'Apaiang. »

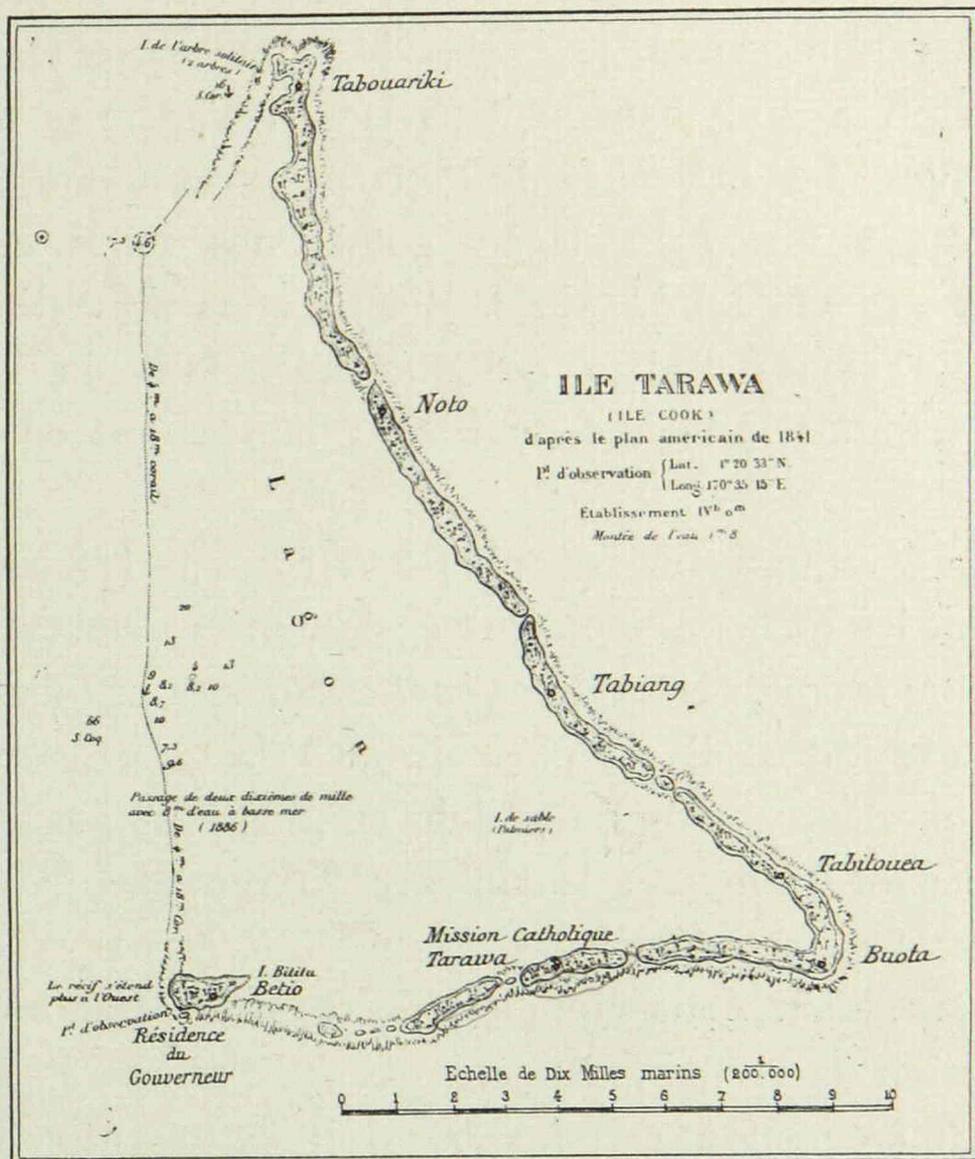
*
* *

« *Lundi, 14 février.* — La veille déjà, nous avons fait nos préparatifs de voyage : la malle-chapelle, l'autel portable, les moustiquaires, des provisions de bouche et quatre tonneaux d'eau douce, le tout pour n'être pas pris au dépourvu s'il nous arrivait, par suite du mauvais courant, de faire un voyage circulaire à travers les océans ! Ces préparatifs demandent toute une journée. Le lundi, de bon matin, le *boat*, ancré au rivage, est chargé de tous ces bagages. Doucement ballotté par les vagues, il n'attend plus que le départ.

« Nous allons nous agenouiller devant le Saint Sacrement et recommandons à Marie, l'Étoile de la mer, notre traversée et notre voyage. Puis nous partons, laissant les

bonnes Sœurs gardiennes du Très Saint Sacrement. Elles prieront pour nous, tandis que nous combattrons dans la plaine.

« Il est dix heures, nous filons à pleines voiles, et à quatre heures de l'après-midi, nous sommes en face de



L'ILE DE TARAVA

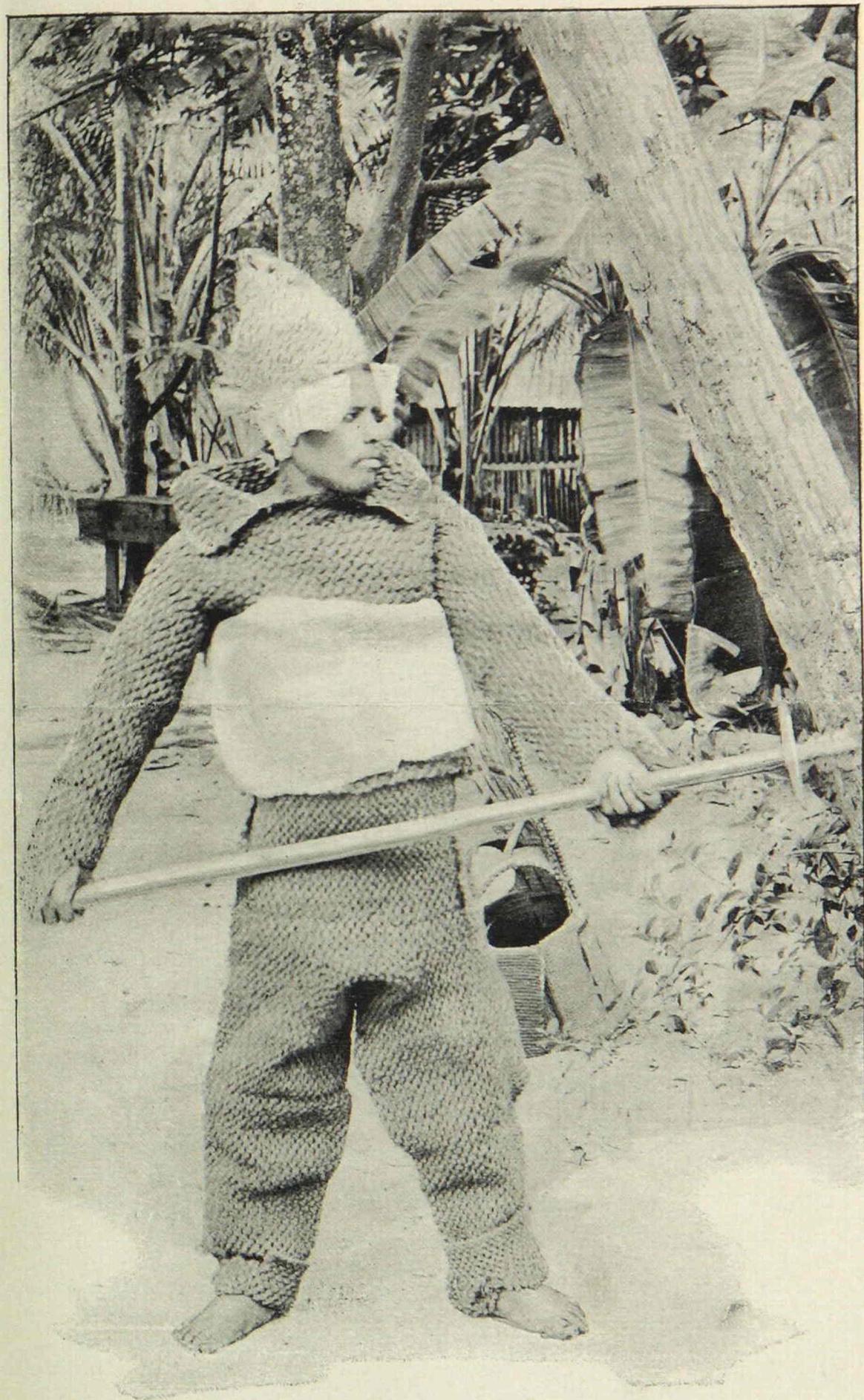
Pouariki, le dernier village flanqué à la pointe nord de l'île Tarava. Il est trop tard pour que nous puissions espérer arriver à Apaiang avant la nuit noire. Nous logerons à Pouariki et, le lendemain, de grand matin, si la sainte Vierge nous ménage un vent favorable, nous cinglerons vers Apaiang. »

*
*
*

« *Mardi, 15 février.* — Toute la nuit, un vent violent n'a cessé de souffler. Nous craignons qu'il soit trop fort pour notre *boat* ; mais nos pilotes nous rassurent en nous disant que le lever du soleil le fera tomber. Ils eurent raison. Aussi, je célèbre la sainte messe de grand matin et, à huit heures, nous levons l'ancre et hissons les voiles. Les indigènes de Pouariki nous accompagnent au rivage ; une brise légère gonfle nos voiles et nous emporte vers l'île prédestinée. Bientôt nous ne distinguons plus les signes d'adieu qui nous sont faits du rivage ; nous quittons la lagune de Tarava et voguons en pleine mer.

« Les vagues, n'étant plus arrêtées par les bancs de sable et les rochers, sont plus égales, mais s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Notre *boat* commence une danse des plus accentuées ; il est porté jusqu'à la cime des vagues les plus élevées et retombe dans les plus profonds abîmes. La mer est démontée ; la violence du vent des jours précédents l'a rendue furieuse.

« Cependant nous craignons encore plus le courant que l'agitation de la mer. A certaines époques de l'année et particulièrement à certains jours, il existe entre Tarava et Apaiang des courants qui rendent la traversée non seulement difficile mais dangereuse. S'il nous porte à l'est, c'en est fait de nous. Comme le regretté frère Bernard, nous errerons sur les mers, à la recherche d'une terre, pendant je ne sais combien de temps. Nous pourrions être entraînés jusqu'aux Jaluit et aux Salomon, voire même aux Carolines, comme l'an dernier, le R. P. Bontemps et le *Maris Stella*.



UN INDIGÈNE DES ILES GILBERT EN COSTUME DE GUERRE

« Il y a un an, un deux-mâts fut entraîné jusqu'aux abords de la Californie. L'an dernier encore, des indigènes ont péri dans cette traversée d'Apaiang à Tarava. Parmi eux se trouvaient les parents de Patrice, l'un des noirs qui accompagnèrent le R. P. Bontemps pendant son voyage en Europe.

« Heureusement, aujourd'hui, le courant est très faible.

« Dès que nous avons quitté la lagune de Tarava, nous nous mettons sous la protection de Notre-Dame du Sacré-Cœur, chantons l'*Ave maris Stella*, récitons notre itinéraire, les six *Pater*, *Ave* et *Gloria* et le chapelet. Notre *boat*, en effet, n'est pas des plus rassurants; deux fois déjà, en ces trois derniers mois, il a fait naufrage et, ces deux fois, par une délicate attention de la Providence, au lieu de le monter, nous nous trouvions sur le *boat* d'un blanc.

« Il faut donc à ce *boat* terrible une bénédiction en règle. Je me décide à lui appliquer celle donnée dans le rituel et l'asperge d'eau bénite, bien plus pour l'exorciser que pour le bénir.

« Malgré la mer houleuse, notre traversée est assez favorable. Vers une heure de l'après-midi, nous sommes en face d'Apaiang et entrons dans sa lagune, traversant la ceinture de rochers qui l'entourent. A trois heures, nous abordons à Koinava, le principal village de l'île. Le catéchiste Tékéa nous reçoit avec joie; les catholiques s'empressent autour de nous. Dans cet entourage, quelques protestants se sont glissés par curiosité.

« Notre première visite est pour le roi de l'île, auquel nous voulons offrir nos respectueux hommages. Mais il se montre assez froid à notre égard; rien d'étonnant, il est protestant et autrefois même il fut *teacher*. Durant notre

séjour dans son royaume, nous avons eu plusieurs entrevues avec Sa Majesté, mais toujours Elle s'est montrée fort peu disposée à notre égard et par conséquent en faveur du catholicisme. »

*
* * *

« *Mercredi, 16 février.* — Après la sainte messe et l'administration de quelques baptêmes, nous commençons une visite en règle des indigènes, ne passant aucune cabane. « *Ko na mauri!* » disons-nous en entrant. « Tu es salué! » Les protestants habituellement ne daignent pas répondre à notre salut. N'est-il pas écrit dans la Bible : « *Ne ave eis dixeritis* : Ne leur dites même pas « bonjour. » Et ils en suivent les préceptes à la lettre. Pareille réception ne nous trouble que fort peu. Nous connaissons de longue date l'aménité des adeptes de la Réforme. D'ailleurs, nous sommes convaincus que plus d'un de ceux qui nous font pareil accueil se convertiront. Mais nous pouvons encore nous féliciter d'être bien reçus, si on se contente de ne pas nous répondre. Beaucoup de ces fanatiques sont furieux du « toupet » que nous avons d'entrer ainsi chez eux et de venir les affronter jusque dans leur demeure, *ipukin anaia nanoia*, pour prendre leur volonté. Ils nous traitent de loups ravis-seurs, de prophètes de mensonges, de fils de Satan et de mille autres épithètes, telles que seuls les protestants savent en inventer contre les catholiques. « Et pourquoi « donc cette troupe ne reste-t-elle pas dans son pays? Ils « brisent Apaiang. Ce sont des voleurs qui viennent « prendre nos terres. Ils n'ont pas plus de pouvoir que « nous (allusion au pouvoir sacerdotal). Maintenant ils ne « demandent pas d'argent, mais une fois qu'on est catho-
« lique, ils vous forcent à payer quatre dollars par mois! »

« Heureusement que le Frère et moi nous avons bon dos, et tous ces torrents d'injures coulent sur nous comme sur de la toile cirée. »

* * *

« Jeudi, 17 février. — A vrai dire, c'est aujourd'hui que commence notre tournée dans l'île. Nous partons de bon matin, à pied. Le premier village où nous nous arrêtons est Aonipouaka. Les protestants nous tirent des mines longues de deux pieds; une vieille femme, à qui nous adressons la parole, nous réplique que les Juifs ne communiquaient point avec les Samaritains !

« En route, une pluie torrentielle s'abat sur nous. Nous sommes trempés, car nous n'avons pas de parapluies et les imperméables, que nous avons reçus de Sydney, sont allés au fond de la mer, lors du dernier naufrage de notre *boat*.

« Malgré la pluie, nous allons toujours de l'avant, mordant dans un biscuit, tout en faisant la route, afin de ne pas perdre de temps. Vers sept heures du soir, nous arrivons à Tepouginaka, très grand village évangélisé par un *teacher* protestant, parent du roi de l'île.

« Nous sommes exténués de fatigue et nous avons faim. Notre *boat* est arrivé depuis longtemps avec tous les bagages; mais le pilote, en vrai maladroit, n'a oublié qu'une caisse, celle aux provisions! Nous devons donc patienter jusqu'à dix heures du soir, et nous serrons un peu plus nos ceintures, pour empêcher l'estomac de crier trop fort.

« En attendant le souper, nous commençons l'instruction, récitons la prière et chantons un cantique. Les indigènes ne savent guère, en fait de religion, que leur signe de croix et les prières; les autres vérités importantes leur sont

presque inconnues, et il faut instruire les grands comme les petits. Puis vient la vraie discussion entre la religion des *Kamatus* (protestants) et celle des *Popi* (catholiques) qui sont mises en parallèle. Nous autres, nous causons peu. Nous préférons laisser la parole à nos catéchistes ou à quelque chef très influent ou à quelque protestant converti. Les différents sujets fournissant la matière ordinaire de ces entretiens du soir sont le culte de la sainte Vierge, le pouvoir du Pape, la sainte Eucharistie, l'existence du Purgatoire, les origines de la religion catholique et de la protestante, les miracles (*te kakai*) opérés dans la religion catholique, le pouvoir sacramentel de remettre ou de retenir les péchés accordé aux prêtres, la succession légitime et ininterrompue des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon XIII, les reliques de la vraie croix et les saints, la vie de Luther, ancien catholique, *te popi rimoa*, la vie des ministres et des *teachers* protestants, leur esprit mercantile, les mensonges et calomnies qu'ils débitent sur le compte des catholiques, la vie du missionnaire catholique, sa charité, son désintéressement, et enfin et surtout la Bible et son autorité. »

*
* *

« *Vendredi, 18 février.* — Journée de grâces pour le village de Tepouginaka, village tout protestant. — A peine avons-nous prononcé le mot baptême qu'un sauve-qui-peut général s'empare de tous les enfants accourus pour nous entendre et nous voir ; mais, ce qui les effraye, c'est la peur du *teacher* et des vieux protestants du village. Cependant, ils nous reviennent petit à petit, nous achevons de les instruire et de les convaincre, et bon nombre d'enfants, voire même quelques vieux et vieilles, surmon-

tant leur première appréhension, cèdent au désir que depuis longtemps ils nourrissaient dans leur cœur : ils reçoivent le baptême. Un bon vieux de soixante à soixante-dix ans demande également à être baptisé.

« Es-tu marié? — Oui! — Alors, fais venir ta femme, « je l'instruirai et la baptiserai en même temps que toi. »

« Le vieux envoie quérir sa chère moitié. Mais, ô surprise, au lieu d'une femme, deux se présentent, réclamant l'une et l'autre le titre d'épouse légitime et se regardant d'un air quelque peu embarrassé. Il y a donc un petit empêchement [au baptême de ce couple antique; nous le remettons à plus tard, faisant comprendre au vieux que, pour être baptisé, il faut n'avoir qu'une seule femme.

« En ce jour, j'ai enregistré cinquante-huit baptêmes.

« Cependant, la journée se passe et je n'ai pas encore visité le *teacher* protestant; je l'ai bien entrevu de loin, tandis qu'il était occupé à travailler à la construction de son église; mais cela ne me suffit pas, je veux faire plus ample connaissance avec mon adversaire. Des prudents, il y en a toujours quand il s'agit de donner un avis, me déconseillent cette démarche. « Il vous accablera d'injures », nous disent-ils. Pendant les travaux du jour, nous oublions presque notre *teacher*; mais la sainte Vierge y pense et, sur le soir, elle ne manque pas de nous diriger, comme par hasard, dans les environs de sa demeure. Nous trouvant, sans le savoir, en face de sa maison, nous y entrons sans hésiter.

« Le *teacher*, assis dans le fond de sa cabane, près de sa femme, se lève à notre arrivée, vient au-devant de nous d'un air affable et nous tend la main en signe d'amitié. Il nous invite à nous asseoir sur sa natte qu'il nous présente. Jugez de ma stupéfaction en recevant si aimable accueil! Je

la communique en français au frère Étienne. Mais nous ne sommes pas les seuls visiteurs du *teacher*. La foule des indigènes, hommes, femmes, enfants, tous attirés par la curiosité, envahissent sa demeure. D'un mot, on les met à la porte. Nous restons seuls avec le *teacher* avec qui nous avons un long entretien. Cet homme me paraît fort instruit. Pendant cinq ou six ans, il a fréquenté l'école protestante de Crousae, aux îles Carolines. Nous discutons avec lui l'origine du protestantisme qui remonte à 1517, celle du christianisme qui remonte à Jésus-Christ et aux apôtres, le culte rendu à la sainte Vierge, que nous n'adorons pas, mais vénérons comme la plus aimable des créatures, la valeur de la Bible protestante falsifiée par Luther. Il approuve tout ce que nous lui disons.

« *E koana, e koana* : C'est vrai, c'est vrai! nous répondit-il à chaque démonstration. — Mais si c'est vrai, pourquoi restes-tu protestant? — C'est que je ne connais pas la religion catholique. — Alors c'est simple; tu n'as qu'à l'étudier et tu la connaîtras. Si tu ne cherches pas la vraie religion et si, l'ayant trouvée, tu ne l'embrasses pas, tu ne peux te sauver. — *E koana* : C'est vrai. — Alors tu viendras ce soir, après notre prière, et nous causerons un peu religion. Catholiques, protestants, païens, tous viendront, et toi tu viendras aussi. »

« Il me le promet et, sur cette promesse, nous le quittons, le cœur plein de joie.

« Une heure après, nous faisons la prière avec le peuple venu à nous. A ma grande surprise, notre fameux *teacher* a réuni également ses adeptes et, à la même heure que nous, il fait la prière protestante dans son église, fort peu éloignée du lieu de notre réunion.

« Après la prière, je commence l'instruction, lorsque

tout à coup, je suis interrompu par l'arrivée du *teacher*, suivi de quelques protestants. L'étonnement est général; nos indigènes catholiques redoutent une dispute accompagnée d'injures. Mais le *teacher* vient tout bonnement s'asseoir à mes côtés, me disant tout bas : « *Inoria ukai te koana*. Je vois maintenant la vérité. Le protestantisme n'est que mensonge. »

« Je lui demande alors s'il ose dire tout haut ce qu'il vient de me communiquer. C'était, lui faire faire une abjuration publique de l'erreur qu'il avait suivie et enseignée. Il se lève aussitôt et fait signe qu'il veut parler. Un silence général règne dans toute l'assemblée, les yeux sont braqués sur le *teacher*. On est impatient de savoir ce qu'il veut dire.

« Voici à peu près les paroles qu'il adressa à ses compatriotes : « Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Je « suis votre *teacher* protestant. Depuis de longues années, « je suis protestant et j'ai travaillé pour les protestants. « Aujourd'hui, je suis *popi*, je suis catholique, car la religion des *popis* est la seule bonne religion. Le premier « ou le second jour de la semaine prochaine, je dois « recevoir pour rétribution de mes fonctions de *teacher* « protestant vingt dollars ! J'y renonce. Je n'en veux « pas. J'aime mieux faire mon salut que recevoir cet « argent. » Puis s'adressant aux quelques protestants qui l'avaient accompagné, il leur dit : « Et vous autres, « soyez aussi *popis*. Ne soyez pas surpris, hommes, « femmes et enfants, de ce que je dis; l'Esprit (mot protestant) parle en moi et j'écoute sa voix. »

« Et, en effet, c'était la voix de la grâce qui se faisait entendre à son cœur. Cette voix parvint aussi aux assistants. Tous sont émerveillés de ce qu'ils viennent d'en-

tendre. Ils se communiquent tout haut leurs réflexions, dont je vous transmets quelques échantillons.

« *E kamimira pa e pane te a pa ute ara aci!* C'est drôle
« comme tout le monde va à cette religion catholique !

« Nous nous sommes donc trompés. Nous avons fait
« fausse route.

« Plus de protestants à Tepouginaka ! *A pane nipaka.*
« Ils sont tous tombés. »

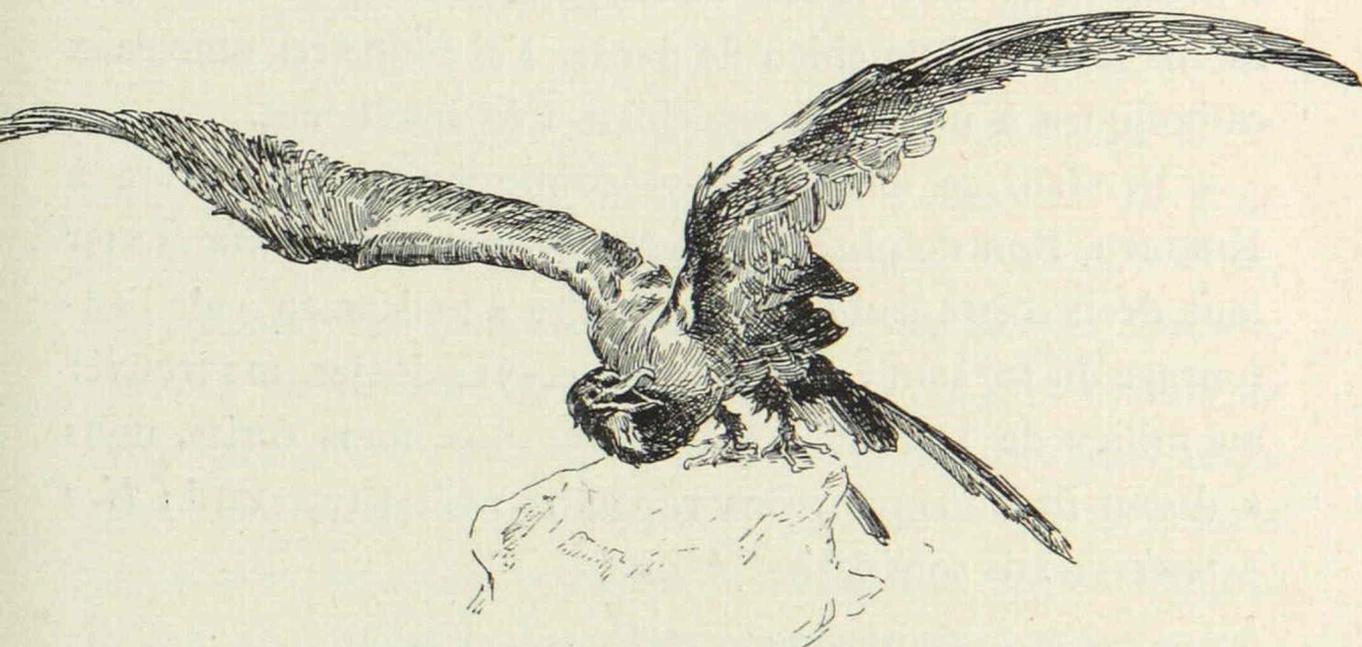
« Je suis dans l'admiration de ce mouvement enthousiaste vers notre sainte religion. Je ne sais comment féliciter le *teacher* de son acte héroïque. Son exemple a entraîné toute l'île ; car il est très instruit et très influent, étant le cousin du roi actuel et le fils du roi défunt. »

« *Samedi, 19 février.* — La nuit est déjà fort avancée lorsque nous levons la séance pour aller prendre un peu de repos. Le vent souffle avec violence à déraciner les arbres. Il en abat plusieurs et met à terre une cabane indigène. La petite cabane où nous devons dormir, tremble et s'agite comme une feuille ; aussi je me garde bien de me laisser aller au sommeil, je ne voudrais pas être écrasé sous ses décombres. Vers minuit, brisé par la fatigue et l'insomnie, je transporte ma natte et mon moustiquaire dehors et m'étends au pied d'un cocotier, persuadé que je dormirai mieux à la belle étoile que dans cette cahute.

« J'escomptais déjà quelques bonnes heures de sommeil. Hélas ! j'avais fort mal calculé. A peine suis-je endormi que je reçois une visite nocturne tout à fait inattendue. Je me réveille en sursaut : à côté de moi, je vois se dessiner dans l'ombre deux silhouettes et j'entends de sourds grognements. Ce sont deux porcs qui, sans plus de façon, veulent partager ma couchette. Je ne l'entends pas de cette oreille et me mets en devoir de les faire déguerpir

à coups de pierres. Ces petits êtres sont terribles à Apaiang : quelques jours après cette aventure, l'un des congénères de mes nocturnes visiteurs m'emporte, sans autre forme de procès, et mon chapeau, et mon bréviaire.

« Après une nuit d'insomnie, je quitte de bon matin Tepouginaka pour gagner, toujours à pied, Koinava, autre gros village. Nous croisons en route le ministre protestant, suivi d'une foule de protestants. Ils se rendent à Tepouginaka afin de soutenir le *teacher* et de l'empêcher



FRÉGATA AQUILA

de se faire catholique. Les malheureux ! Ils arrivent trop tard. Leur *teacher* nous accompagne, il nous précède même, puis qu'il monte notre *boat*, faisant voile vers Koinava. Nous les laissons aller, nous gardant bien de les tirer de leur erreur et riant un bon coup de la figure qu'ils feront quand, arrivés à Tepouginaka, ils apprendront la conversion de leur *teacher* et constateront de *visu* les ravages produits dans leur bergerie par ces loups de *popis*. « Le loup ravisseur viendra bientôt », avait annoncé le *teacher*, en parlant de moi. Le loup ravisseur était, en effet venu, et eux s'en sont retournés, le soir, à

Koinava, gros Jean comme devant et dépités de leur corvée à Tepouginaka. »

*
* *

« *Dimanche, 20 février.* — De bonne heure, dans la matinée, le ministre, cité plus haut, et nommé Takiri, retourne à Tepouginaka, accompagné, cette fois, du roi en personne, et de plusieurs autres personnages influents de l'endroit gagnés à la cause hérétique. Ils vont essayer de regagner la place. Nous avons prévu le coup, aussi n'avons-nous pas laissé la bergerie sans pasteur ou au moins sans un bon chien de garde. J'ai confié ces nouveaux catholiques à un jeune catéchiste très intelligent.

« Pendant ce temps, nous continuons notre œuvre à Koinava. Bon nombre d'indigènes viennent nous manifester leur désir d'être catholiques, quatre « policemen » de l'entourage du roi sont venus, nouveaux Nicodèmes, me trouver au milieu de la nuit : « Une fois nos noms écrits, nous
« disent-ils nous pourrons répondre : C'est trop tard ; *E a*
« *makara* : ils sont écrits ! »

*
* *

« *Lundi, 21 février.* — Avant de nous embarquer, pour continuer notre pérégrination à travers l'île, je tiens à avoir une audience du roi. Avec frère Étienne, nous nous présentons à la case royale et nous sommes introduits sans grand cérémonial. Les salutations d'usage une fois échangées, j'expose au souverain le but de ma visite, lui reprochant sa conduite à l'égard des catholiques et le menaçant que, si désormais il s'oppose encore ou fait semblant de s'opposer au catholicisme, je porterai plainte au gouverneur des Gilbert. Effrayé, le roi me répond qu'il ne s'opposera plus jamais aux catholiques, qu'il ne leur veut aucun mal, etc... Bref, il a eu peur et, à partir de ce jour, il s'est montré moins hostile.

« Nous quittons la résidence royale et Koinava, repassons à Tepouginaka pour affermir nos nouveaux convertis, et poursuivons la visite de l'île par la visite de chaque cabane que nous rencontrons sur notre route. Comme elles sont fort peu dispersées, nous n'en manquons aucune. A Ramaiti, nouveau gros village, tous les indigènes, sans une seule exception, se sont déclarés pour le catholicisme. Je ne baptise que les enfants et inscris les noms des adultes. Cette inscription veut dire qu'ils sont *popis*. »

*
* *

« *Mardi, 22 février.* — Tandis que je célèbre la sainte messe à Ramaiti, arrive un vieux chef, Teataouca. Il est de la famille royale. Il demande à être baptisé avec sa femme, ses enfants, ses petits-enfants et toute sa *kosoki*. Comme c'est là un personnage important, dont la conversion ne peut manquer d'avoir un grand retentissement pour toute l'île et d'y produire une salutaire impression, je ne remets pas à plus tard son baptême. Je le baptise, lui, sa femme, ses enfants, ses petits-enfants et plusieurs gens de son entourage. Désormais son nom sera Joakim et celui de sa femme sera Anna. Ces bons vieux fêtèrent solennellement avec tout le village la cérémonie de leur baptême.

« Les protestants pensaient que le lendemain nous devions nous diriger sur Répona, et ils s'en réjouissaient, croyant que nous oublierions la petite île de Nouataié, ou qu'au moins ils auraient le temps de prévenir notre visite à cette île et de mettre ses habitants en garde contre nous.

« Nous nous proposons de déjouer leur calcul, et de nous embarquer au milieu de la nuit pour Nouataié. J'envoie en éclaireur et en avant-garde notre catéchiste Tekea et quelques autres catholiques. Nous les suivrons dans quelques heures ;

mais le bon Dieu ne veut pas que je puisse mettre complètement à exécution mon projet. Sur le soir, en effet, frère Étienne et moi nous nous sentons pris de violents maux d'entrailles, auxquels s'ajoutent des maux de cœur et une fatigue générale. Les jours précédents, il est vrai, nous sommes restés bien souvent sans rien prendre du matin au soir, qu'un peu de biscuit. Mais ces maux d'entrailles ont une autre cause. Nous nous sommes aperçus que l'eau que nous avons bue dans la journée avait un goût et une odeur *sui generis* : elle était en effet désagréable, salée et puante. frère Étienne va aux informations et il découvre, horreur ! que le puits, où on avait puisé notre eau, n'était qu'un sale trou d'eau verdâtre où les indigènes se lavent après leurs bains de mer. Il a même la satisfaction de le constater de ses propres yeux, car plusieurs sont justement occupés à s'y laver ! Une autre fois nous serons plus circonspects. »

*
* *

« *Mercredi, 23 février, jour des Cendres.* — Je me ressens encore bien vivement des douleurs de la nuit ; il m'est impossible de me tenir debout et de célébrer la sainte messe ! Vers neuf heures, pourtant, me sentant un peu mieux, nous partons pour Répona, distant de trois heures. frère Étienne n'est guère plus valide que moi. Armés d'un gros bâton, nous allons clopin-clopant. Vers deux heures de l'après-midi, nous aurions bien voulu prendre un peu de thé. Nous avions dit au pilote d'arrêter son *boat* à Taiti ; mais on nous dit qu'il ne s'est arrêté que plus loin, à environ une heure de là. Nous nous traînons encore jusque-là en prenant patience. Puis il nous faut allumer le feu pour préparer le thé. Encore un peu de patience, toujours de la patience. Il en faut en mission. C'est même la seule provision que le

missionnaire doit toujours emporter avec soi et prendre bien garde de ne pas oublier.

* * *

« *Jeudi, 24 février.* — A Répona on ne veut plus des protestants. Le grand chef du village, frère du roi défunt, est baptisé. Nous n'avons donc qu'à confirmer ces braves gens dans leurs bonnes dispositions ; nous désignons comme leur cachéchiste un jeune homme de l'endroit, très intelligent, sachant lire, écrire et calculer. Pour l'instruire davantage, nous l'emmenons avec nous durant le reste de notre visite de l'île.

« De Répona nous nous embarquons pour l'île de Nouataié, où je me proposais de me rendre, dans la nuit du 22 au 23. Nous y arrivons dans l'après-midi. A peine sommes-nous descendus au rivage, que tous les enfants prennent la fuite et courent se cacher derrière les cocotiers. Je tâche d'aborder quelques-uns de ces petits. J'y arrive après bien des détours, et j'apprends d'eux que le teacher protestant, dont ils fréquentent la classe, leur a défendu de nous visiter. On a de plus répandu le bruit que les protestants qui se feraient catholiques seraient jetés en prison, que tout catholique devait payer cinq dollars aux missionnaires. Ces calomnies ont eu leur plein effet. Nous avons eu beaucoup à faire pour détromper et rassurer ces braves gens ; nous y parvenons enfin et, à la prière et à l'instruction du soir, nous les avons tous eus. J'achevai de réfuter les calomnies lancées contre nous, et tous ces insulaires me demandent à se faire catholiques. »

* * *

« *Vendredi, 25 février.* — Nombreux baptêmes d'enfants. Le teacher protestant, que j'ai visité hier dans la

soirée, ne me semble pas très malin. Il approuve ce que je lui dis, mais ne veut pas être catholique. Le pauvre bonhomme est tout à fait stupéfait de voir tout son monde venir à nous ; il ne lui reste que sept ou huit enfants et quelques adultes.

« Après dîner, nous nous embarquons pour une toute petite île nommée Nariki. Nous y arrivons le soir, vers huit heures ; mais nous ne sommes pas encore débarqués. Notre *boat* va s'échouer sur un banc de sable, où il est battu par des vagues épouvantables venant de la haute mer. Cet échouement est la conséquence de notre ignorance de la passe. Nous hélons les habitants de l'îlot ; mais le bruit des vagues étouffe nos cris. Ce n'est que vers le milieu de la nuit que nos appels ont été entendus. On nous crie et on nous indique la passe. La population de Nariki se monte à quatre personnes : deux vieilles femmes, un adulte et un enfant. Nous baptisons les deux vieilles et l'enfant. »

« *Samedi, 26 février.* — Je célèbre la sainte messe sur ce petit îlot de Nariki. Jamais encore le saint sacrifice n'a été célébré dans dans ces îles perdues au sein du vaste Océan.

« Après la messe, nous mettons à la voile. Pendant quatre heures nous nous épuisons en vains efforts pour aborder à Lerio, petit îlot très éloigné de la grande île ; mais la mer est démontée et, pour ne pas faire naufrage, nous devons renoncer à notre projet. Lerio est le seul îlot que nous n'aurons pas visité. Le soir nous sommes de nouveau à Koinava, dans la grande île. »

*
* *

« *Dimanche, 27 février.* — Nous passons cette journée à Koinava. Beaucoup de protestants se convertissent, mais le roi reste toujours insensible. Comme il voit que ses efforts

pour retenir ses sujets dans l'erreur sont parfaitement inutiles, il a proclamé que tous ceux qui veulent être catholiques sont parfaitement libres. On n'a pas attendu sa permission; car partout, dans ce village, vous n'entendez que cette exclamation : « *E kamimira pa e pone Apaiag u te* »
 « *pope* : Que c'est drôle ! Tout Apaiang entre dans la religion
 « *des popis.* »

« Sur le soir nous quittons Koinava pour nous diriger vers le sud, à Evena, dont toute la population est catholique depuis plusieurs années.

*
* *

« *Lundi, 28 février.* — Nous continuons, à pied toujours, notre course à travers l'île. Les gros villages sont visités. Désormais ce ne sont plus que cabanes disséminées et nombreux petits villages. Nous rencontrons en route Teaganipeia, frère du roi défunt. Autrefois c'était un fameux et farouche guerrier; ses exploits lui ont même valu de goûter à Tiopi de la prison gouvernementale. Il en est sorti depuis l'année dernière. Aujourd'hui, toute son ardeur et son feu se sont portés à combattre en faveur du catholicisme, bien qu'il ne soit pas encore baptisé. Le désir ne lui en manque pas, mais il faut auparavant un peu l'éprouver

*
* *

« *Mardi 1^{er} mars.* — Nous faisons deux nouvelles rencontres de personnages importants, deux chefs, parents du roi. Eux aussi en ont assez des protestants; ils s'inscrivent comme catholiques, et plus tard je les baptiserai.

« Le soir, grande réunion et solennelle discussion. Le teachers protestants et quelques vieux chefs en font les frais. Je prends comme texte, cette parole de la Bible : « Vous les

« connaissez à leurs fruits. — Tout arbre bon produit de bons fruits; mais l'arbre mauvais n'en porte que de mauvais. — Le cocotier porte de bons fruits, mais le *Mag* n'en donne pas du tout. La religion des *popis* est comme le cocotier et celle des protestants comme le *Mag*. » Et chacun d'énumérer les fruits bons de la religion des *popis* et les fruits amers du protestantisme. — Les *popis*, disent nos adeptes, font comme Jésus. Ils vont de village en village, de district en district, de cabane en cabane, visitant les vieux, les vieilles, les malades, donnant des remèdes, consolant ceux qui sont dans la peine. Les *kamatus* eux, c'est-à-dire les protestants, ne voyagent pas ainsi. Ils ont peur de la chaleur, de la fatigue. Ils ne sont pas compatissants pour les malades et, quand ils donnent des remèdes, ils les font payer. Quand un catholique est mourant, le missionnaire le visite et lui donne les derniers sacrements; quand un protestant, au contraire, meurt, il meurt comme meurent les chiens et les chats : *a mate n'ai aron te kainea as te katama*. Les catholiques n'ont pas peur du *tona*, du *maka*, du *manikara* (diverses maladies de la peau du genre de la lèpre); tandis que N... (un des ministres) ne peut supporter en sa présence quelqu'un qui a le *tona*.

« Le ministre est payé pour travailler, tandis que le missionnaire catholique n'a pas de traitement; il ne travaille que pour recevoir sa récompense au ciel. Les catholiques ne nous demandent pas nos cocos comme les protestants. Les missionnaires catholiques ont tout quitté pour venir chez nous, leur père, mère, frères, sœurs, amis et patrie, tandis que les protestants n'ont rien quitté, car ils s'en retournent très souvent dans leur pays. (Les *teachers* sont habituellement des indigènes venus des îles voisines.)

« Jésus et les apôtres étaient habillés avec une grande *kamaraie* (robe); ils n'étaient pas mariés. Le missionnaire est comme eux, il n'est pas marié et il porte une grande robe. Les protestants, eux, sont habillés comme tous les blancs, ils sont mariés; par conséquent, ils ne sont pas de la *kosoki* de Jésus (de la compagnie de Jésus).

« Les protestants haïssent la croix, et pourtant, Jésus a porté sa croix et il a dit : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il porte sa croix. » Aussi, le missionnaire, à l'exemple de Jésus, porte toujours sa croix avec lui.

« Nous laissons nos bons indigènes expliquer ainsi ce passage de la sainte Écriture. Pendant toute cette discussion, nous nous sommes tenus cois, nous contentant d'écouter cette logique à laquelle chacun, les hommes comme les femmes et les enfants, apporte son contingent. »

*
* *

« *Mercredi, 2 mars.* — Notre visite touche à sa fin. Je crois qu'il n'y a pas quinze habitants de l'île que nous n'ayons vus, si on en excepte ceux de Lerio, où la mauvaise mer nous a empêchés d'aborder. Cela n'allait pas tout seul. Beaucoup de vieux et de vieilles, remplis des préjugés dont les protestants les ont saturés, ont peur de nous et vont se cacher dans les bois. Nous allons les y dénicher et les trouvons blottis dans les broussailles, cachés derrière les cocotiers ou enfoncés dans les trous de *papaïes*. Ils n'ont jamais vu de *popis*, et ils en ont peur; mais cette peur ne dure pas longtemps. C'est ainsi qu'aujourd'hui, nous avons trouvé au milieu des bois un pauvre jeune homme abandonné. Il est en un bien triste état. Toute sa figure est rongée par la maladie du pays. Ce n'est plus qu'une boule méconnaissable de chair rouge

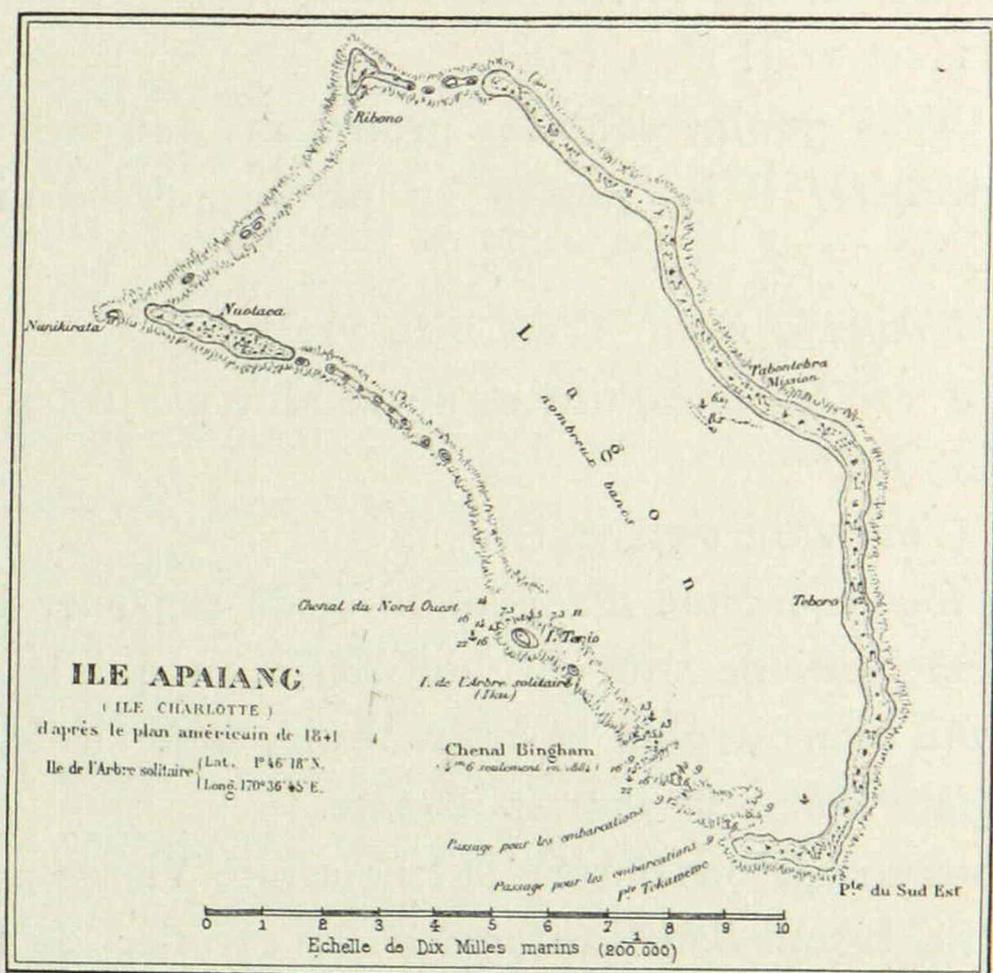
ensanglantée ; de simples cavités indiquent encore les places des yeux, du nez et de la bouche. Je lui cause quelque peu, le console, le soulage, autant que cela est possible, et lui demande s'il ne voudrait pas être baptisé dans la religion catholique. Sur sa réponse affirmative, je l'instruis des vérités qu'il n'avait pas apprises des protestants, et le baptise. C'est à peine si je trouve sur son front une place saine pour y verser l'eau du baptême.

« Le soir, nous arrivons, harassés de fatigue, brûlés par le soleil, à Taponeapa, pointe sud de l'île d'Apaiang. Nous y sommes attendus par un des frères du roi défunt, chef très influent, dont nous ferons notre catéchiste pour ce village et cette partie de l'île. Le teacher protestant demeure à un quart d'heure de là. Nous lui réservons pour demain un bon tour. Il s'est imaginé que, notre visite de l'île étant finie, nous nous en retournons demain à Koinava, la résidence royale.

« En attendant, nous annonçons la prière, l'instruction, et une conférence publique et contradictoire. Une petite vieille, au long nez et surtout à la langue bien pendue, s'y distingue entre tous et entre toutes. Elle est parente du roi actuel et, par conséquent, jouit de quelque influence :
« Autrefois, dit-elle, lorsque j'étais seule baptisée, on se
« moquait de moi, on m'appelait *Nei Maria! Nei Maria!*
« Maintenant, vous voyez que la religion de *Nei Maria!*
« est la bonne. »

« Pour la dixième fois au moins, depuis notre arrivée à Apaiang, j'explique la dévotion à la sainte Vierge. « Nous
« n'adorons pas Marie; nous n'adorons qu'un seul Dieu :
« Un seul Dieu tu adoreras », nous disent les commandements; mais nous vénérons Marie, comme mère de Jésus-Christ. Nous l'aimons de tout notre cœur, car elle est aussi

notre mère ; nous lui demandons de prier pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Nous la saluons, avec l'ange, pleine de grâce. Nous connaissons le pouvoir d'intercession que Jésus lui a donné sur son Cœur et nous lui demandons d'en user en notre faveur. Ici, à Apaiang, la vieille mère du roi est vénérée de tous. Elle a plus à dire que le roi lui-même. Jamais



ILE D'APAIANG

quelqu'un n'osera porter un blâme contre elle. Si quelqu'un d'entre vous allait trouver le roi et lui disait : « Je
 « n'aime pas ta mère et ne la respecte pas. C'est une
 « femme comme les autres et elle n'a pas plus de droit
 « à notre respect ; elle n'a pas plus de puissance. Toi,
 « tu es roi, je t'aime et je te respecte, mais ta mère, je ne
 « veux pas lui dire bonjour, je ne veux rien avoir de
 « commun avec elle », etc. ; que dirait le roi d'Apaiang

à celui qui lui tiendrait ce langage? — Nous serions mal-
 « traités, me répond-on en chœur. Nous serions jetés en
 « prison, nous serions tués. Nous ne pourrions plus
 « rester à Apaiang. Mais personne n'oserait parler de la
 « sorte au roi. Nous avons peur.

« — Eh bien! voilà pourtant ce que font les protestants
 « envers la mère de Jésus. Jésus aime sa mère plus que
 « le roi d'Apaiang, la sienne.

« — C'est vrai! c'est vrai!

« — Jésus punira donc les protestants qui parlent mal
 « de sa mère. Il les mettra en prison, c'est-à-dire en
 « enfer.

« — *Koana u komi*. C'est bien vrai!

« — Jésus les anéantira et ne voudra pas les recevoir
 « près de lui.

« — C'est vrai, c'est vrai! »

« Et tout le monde d'applaudir et de conspuer le pro-
 testantisme, qui ne veut pas de Marie ou qui la fait si
 petite que ce n'est plus la vraie Marie, toute belle, toute
 pure, toute bonne et toute-puissante.

« Nous comparons encore la très sainte Vierge au coco-
 tier. « Si, disons-nous, on arrache le cocotier de l'île, il
 « n'y aura plus de cocos, et vous mourrez tous. De même,
 « si on arrache Marie, le véritable arbre de vie, on n'aura
 « plus Jésus, le véritable fruit de vie, et la mort des âmes
 « s'ensuivra. »

« Conclusion : « *E kесе te kamatu* : Le protestan-
 « tisme est faux. Nous allons entrer dans la religion catho-
 « lique. »

« Conclusion pratique : « Dès demain, vous allez retenir
 « vos enfants. Vous ne les enverrez plus à la classe ni à la
 « prière du teacher protestant. Vous n'aurez plus besoin

« de le nourrir, puisque vous êtes catholiques. Dès demain,
« Tekanoa, le frère du roi défunt, fera la classe et la prière,
« vous le visiterez tous. »

« Là-dessus, chacun des assistants nous donne son nom,
afin que nous l'inscrivions comme catholique : « *E a*
« *makeo*. C'est écrit; nous sommes popis. »

*
* *

« *Jeudi, 3 mars.* — Nous avons terminé notre tournée
à Apaiang. Durant quinze jours, nous avons parcouru l'île
dans toute sa longueur et sa largeur. Il ne nous reste
plus qu'un tout petit coin à visiter à Taponeapa. C'est
celui où demeure le teacher protestant. Nous allons y
dormir, dans ce fameux coin, dont il se croit être le seul
propriétaire. Si nous n'avons pas une cabane pour y passer
la nuit et célébrer la sainte messe, nous dormirons à la
belle étoile, et je dresserai mon autel portatif à l'ombre
d'un grand cocotier. Mais, là aussi, nous avons des adhé-
rents, et nous y trouvons une cabane à notre disposition.
Tous les catholiques, qui ont assisté à la réunion d'hier
soir, même la vieille femme à la langue bien pendue,
veulent nous accompagner. Nous entrons à peine dans ce
village, que nous voyons le teacher protestant venir à notre
rencontre. Il se pose carrément et résolument devant nous,
comme pour nous barrer le chemin et nous forcer de
rebrousser : « *Au tapa ikai* : C'est ma place; c'est mon
« village ici ! » nous crie-t-il à tue-tête. Le bonhomme
veut se donner un air important devant ses adeptes et les
catholiques qui m'accompagnent. Malheureusement il n'y
réussit pas.

« Ah! ce village t'appartient? C'est ta place? Eh bien,
« pour te prouver que tu n'en es pas et n'en seras pas

« l'unique seigneur, et qu'il ne t'appartient pas plus qu'à nous, nous venons justement nous y installer. »

« Pareille audace l'abasourdit. Quelle déconfiture après une pareille opposition! Nous continuons paisiblement notre chemin, mais lui ne nous quitte pas; il rôde autour de nous, criant, gesticulant, aboyant, courant comme un roquet, tantôt devant, tantôt derrière. Plusieurs indigènes de ce village, qui n'étaient pas venus hier à l'instruction donnée à Taponeapa, vinrent à celle que nous avons faite ce soir dans leur village. Aujourd'hui, le teacher protestant n'a plus de monde à sa prière; sa classe est fréquentée par sept enfants, tandis que celles des catholiques sont très fréquentées.

« Peu s'en est fallu qu'éclatât, entre nos catholiques et les quelques adeptes restés fidèles au protestantisme, une dispute et peut-être une bataille en règle. »

*
* *

« *Vendredi, 4 mars.* — Vers les deux heures de l'après-midi, nous regagnons en boat Koinava. Nous avons avec nous une quinzaine d'indigènes instruits et influents, qui nous ont suivis pendant toute notre course à travers l'île. Nous leur assignons à chacun un village où ils présideront comme catéchistes, feront la prière et la classe. »

« *Samedi, 5 mars.* — Un voilier aborde à Koinava. Le capitaine m'apprend qu'il a vu le P. Leray à Nonouti et m'annonce sa prochaine visite à Tarava. Heureusement que nous avons terminé notre visite d'Apaiang. Je fixe notre retour à la station pour un des premiers jours de la semaine prochaine, lundi ou mardi. »

« *Dimanche, 6 mars.* — Baptême des adultes qui nous ont suivis pendant notre voyage. L'après-midi, nous les

conduisons chacun dans son village respectif. Je leur donne mes derniers avis et, vers deux heures, un boat amène ceux qui sont pour les villages du nord de l'île, et un second, ceux pour les villages du sud. Dès demain, la prière et la classe se feront régulièrement dans chaque village. »

« Le soir, après la prière et la récitation du chapelet, je vais avec frère Étienne visiter encore une fois les protestants, qui, sans doute par crainte du roi, n'ont pas osé venir à nous. Nous les invitons à venir avec tous les autres indigènes, païens ou catholiques, à la maison de prière, non pour prier, mais pour converser ! J'ai en vue surtout un certain homme marié, qui fut jadis teacher protestant à Marakei, et ici, à Apaiang. Il veut bien venir causer, mais sa mère ne le veut pas. Enfin, il cède à nos instances et, malgré les protestations de sa mère, il nous arrive avec sa femme et toute une foule de protestants, faisant partie de l'entourage du roi.

« Le roi, ayant vu tout son monde venir à notre maison de prière se glissa furtivement, nous dit-on, au milieu des cocotiers pour examiner ce qui allait se passer.

« Je dis à mes assistants que je les ai convoqués uniquement pour étudier ensemble quelle est la Bible la plus complète, celle où l'on n'a rien retranché. On m'apporte une Bible protestante. Je prends la Vulgate latine et sa traduction anglaise. Nous confrontons les deux Bibles, chapitre par chapitre, verset par verset. La Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome sont au complet dans la Bible protestante, il n'y manque pas un chapitre, pas un verset. Il en est de même des livres de Josué, des Juges, de Ruth, des Rois, des Parélipomènes, d'Esdras. Mes adversaires triomphent déjà ! Mais

attendez... Du livre de Tobie, pas une ligne, de celui de Judith, pas un *iota*... Celui d'Esther est plus heureux, il ne lui manque que six chapitres et demi!

« Surprise et confusion des protestants! Ils baissent le nez et me regardent d'un air tout penaud. Ils n'en croient pas leurs yeux. Une fois encore on confronte... « *E Kamimira* : C'est drôle! » disent les uns... « *E koana* : Vous avez raison! » disent les autres. . « *Mane, a poni kесе te kamatu* : Hommes, les protestants sont des menteurs! » s'écrie un autre.

« Nos catholiques, assis par terre autour de nous, triomphent et jubilent silencieusement. Quelques protestants se taisent et, parmi eux, je remarque *Tentatapo*, l'ancien teacher. Tout à coup, se tournant vers ceux, qui comme lui, ne disait rien de cette découverte, il s'écrie : « *E poni koana u komi*. C'est cependant bien vrai. Notre religion « est fausse; notre Bible est fausse; des livres entiers, des « passages entiers sont cachés. *Ti poni kairua*. Nous « nous sommes donc trompés nous autres!! »

« La grâce divine travaille tous ces hommes.

« Mais continuons notre confrontation. Job, les Psaumes sont dans la Bible protestante comme dans la Bible catholique; mais l'Ecclésiastique, Baruch, les deux livres des Macchabées sont inconnus dans la protestante. Pour le coup, c'est trop fort! Inutile d'aller plus loin. C'en est fait du protestantisme chez tous les habitants. Tous veulent se convertir, devenir catholiques, parce que... parce que... parce que leur Bible est moins grosse que la nôtre, parce que la nôtre est la véritable Bible latine (*ratiné*).

« *Tentatapo*, le teacher protestant, qui, ce matin et cette après-midi encore, pérorait au temple protestant, frappant orgueilleusement sur sa Bible à la méthode des ministres,

min. Nous ralentissons notre marche afin de recueillir les deux pilotes, dans le cas où il ferait naufrage. A cinq heures, nous arrivons heureusement et sans accident à Tarava. Il est trop tard pour que nous songions à regagner encore aujourd'hui notre station. Nous restons logés au village de Noto. »

Mercredi, 2 mars. — A trois heures du matin, profitant de la marée, avec notre vieille barque, nous partons pour regagner le logis. Nous y arrivons vers six heures. Les bonnes Sœurs, entourées de nombreux indigènes, nous attendent au rivage.

« Je vais célébrer la sainte messe et remercier le Sacré Cœur des bénédictions sans nombre répandues sur mon ministère.

« Notre absence a duré tout juste trois semaines. A la tête des dix ou douze catéchistes laissés à Apaiang j'ai placé Ten Tekea, dont je vous ai parlé au commencement de ce long Journal, en attendant qu'un prêtre puisse venir. »

*
* *

Maraki est la dernière île du groupe de Scarborough.

Pour se rendre à Maraki en venant du sud, il faut d'abord rallier la pointe la plus sud d'Apaiang, faire une bordée sur Tarava, en tenant compte des courants violents du chenal, puis remonter en louvoyant, n'arrêter la bordée que est et ouest avec la pointe nord de Maraki.

Maraki est tout à fait accore dans tout son pourtour; cette île peut, à juste titre, être appelée le tombeau des navires dans cet archipel si fertile en naufrages, à cause des sautes de vent brusques et inattendues.

Les découpures qui se présentent à l'est et à l'ouest

ne sont accessibles qu'aux embarcations. Le courant y est très violent en jusant, car toutes les eaux de la lagune se déversent par là. Parfois un raz de marée très dangereux se fait sentir sur ces rivages. La mer, alors très grosse et très houleuse à terre, est calme à un mille au large et soulevée à peine par une faible houle¹.

De tous les atolls boisés, Maraki est le plus charmant; vu du haut d'un mât, on dirait une guirlande verte flottant sur les eaux bleues. Presque tous les îlots de l'atoll se sont unis en un seul anneau².

Toute l'île, d'aspect triangulaire, n'a que cinq milles de longueur du nord-est au sud-ouest, et deux milles et demi de largeur à sa base. Elle est très peuplée, mais la grève est si peu élevée au-dessus du niveau de la mer qu'elle serait infailliblement balayée par les vagues, si cet atoll se trouvait situé plus loin de l'Équateur, dans la région des cyclones.

Sur certaines cartes, Maraki porte le nom de Mathew's Island. C'est par erreur, car l'île Mathew des cartes du capitaine Gilbert n'est autre que l'île d'Apaiang.

Maraki ne compte encore que quelques convertis; elle est protestante, mais dans cette île comme dans les autres du même groupe, la grâce ne tardera pas à produire ses fruits de vie.

1. E. Fradin, ouv. cité.

2. Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie universelle*.

IV

ET CECIDIT

Dites entre vous : « Il sommeille,
« Son dur labeur est achevé » ;
Ou plutôt dites : « Il s'éveille ;
« Il voit ce qu'il a tant rêvé. »

(L. VEUILLOT.)

Pêcheurs d'hommes! — Taritari. — Makin. — Une visite au roi. — Trop tard! — Un temple protestant inauguré par un missionnaire catholique. — La croix de Makin. — Aroraï. — Onoatoa. — Tamana. — Retour du P. Bontemps. — Arrivée des Sœurs. — Derniers jours du P. Bontemps. — Sa mort.

Pendant une retraite qu'il faisait dans la solitude de ces îles lointaines, le P. Bontemps écrivait ces lignes, après une fervente méditation sur la fête de saint André : « Pêcheur d'hommes, moi aussi, j'ai été appelé à la même vocation que saint André et les Apôtres; à suivre Jésus, à marcher sur ses traces, et à sauver les âmes.

« Que faut-il pour prendre les âmes? Il faut de l'amour, d'abord, beaucoup d'amour pour ces âmes quelles qu'elles soient. On ne sauve les âmes qu'en les aimant. Donnez-moi, ô Jésus, les sentiments de votre divin Cœur pour ces pauvres âmes que vous m'avez données. Je veux les aimer d'un amour tout pur et tout désintéressé. Je veux les aimer, parce que je veux les sauver sans attendre d'elles d'autres consolations que les voir adhérer à vous par la foi et par la charité.

« Jésus, je suis par vous, par votre choix, par votre grâce, un pêcheur d'âmes, donnez-moi tout ce qu'il faut, votre croix y compris, pour réussir, à votre plus grande

gloire, dans cette *pêche sacrée*, dont le fruit est pour vous, dans votre sainte Église et au ciel.

« Ah ! puissé-je être immolé par Lui et pour Lui ! puissé-je être immolé pour la gloire de mon Dieu, de la sainte Église, et pour le bien de mon troupeau, pour le règne de la vérité catholique dans ces îles désolées. »

« Je veux souffrir pour les âmes ; je veux souffrir du péché ; je veux que tout ce qui a retenti douloureusement dans votre cœur fasse écho dans le mien ; je veux porter avec vous la croix, cette croix, ô mon Jésus, pour le salut de mon peuple, et à toutes vos divines intentions. O ma bonne Mère, faites-moi comprendre ce que coûtent les âmes, à quel prix il faut les racheter. Expliquez-moi le mystère de la Rédemption, vous qui en avez suivi, de si près, toutes les phases, et qui y avez coopéré si intimement ! »

Ces désirs ardents de l'humble apôtre devaient être entendus. Encore quelques îles à parcourir et à évangéliser, et, sa mission, qu'il croit à peine commencée, finira ici-bas.

* * *

Tout au nord de l'archipel des Gilbert, perdus dans les immensités transparentes et les splendeurs éternelles de l'océan Pacifique, se trouvent les derniers atolls que le P. Bontemps allait visiter : Taritari et Makin. Ces îles, si rapprochées l'une de l'autre qu'elles ne forment qu'un seul groupe, sont les plus importantes de l'archipel, en raison du nombre des trafiquants européens qui s'y rencontrent.

Taritari ou Poutariri possède de très bons mouillages intérieurs, bien abrités dans la lagune ; des navires calant

dix-sept pieds s'y trouvent en sûreté ; trois passes donnent accès à ces mouillages.

L'île est accore dans toutes ses parties, et son pourtour, composé d'îlots et de récifs, est battu sans cesse par les flots tout éblouissants d'écume blanche.

La partie ouest est la plus calme, mais les écueils du nord brisent toujours.

En partant du sud, si l'on se dirige vers l'est, on voit les terres s'enfoncer en un arc de cercle dont la corde aurait environ sept milles. Un cap très prononcé sépare cette partie de l'île d'une autre courbe encore plus profonde qui se termine à l'extrémité la plus nord-est de l'île. Toute cette côte court dans la direction est-nord-est.

De cette pointe, un récif d'environ quatre milles, parsemé de quatre îlots, se dirige vers le nord-ouest. La mer y brise beaucoup. Du cap nord-ouest, on découvre, s'allongeant vers l'ouest, une chaîne de récifs sur lesquels l'Océan déferle avec violence, s'élevant de temps en temps en gerbes d'écume, semblables aux rafales de neige que le vent disperse sur les sommets éternellement blancs des montagnes. A l'extrémité de cet écueil se trouvent deux îlots. A partir de là, le récif redescend vers le sud-est et va fermer la lagune à la pointe la plus sud de l'île.

Dans cette lagune ouest se trouvent les passes. Pour y entrer, il faut attendre deux ou trois heures de flot et profiter du courant très violent en jusant. A l'intérieur de la lagune, la mer se plisse paisiblement ; mais sous ces ondulations, on devine des écueils à fleur d'eau.

La petite île de Makin, l'île *Buen Viaje* de Quiros, très rapprochée de Taritari, dont elle fait pour ainsi dire partie, est située à environ trois milles de deux îlots

placés sur le récif qui se dirige au nord de Taritari. L'île Makin affecte la forme d'un ballon dont la pointe serait dirigée vers le sud. Le canal qui la sépare de Taritari est souvent traversé par une grosse houle venant de l'est-nord-est.

L'île est accore et offre de grandes difficultés aux embarcations qui veulent aller à terre.

Ces îles sont beaucoup plus fertiles que les autres îles de l'archipel, et leur flore plus belle et plus riche ; cela tient aux pluies plus abondantes qui les arrosent. Comme elles sont situées par le troisième degré de latitude nord, elles se trouvent sur la limite de la zone des vents et des courants de l'ouest, qui amènent les grandes pluies.



TYPE INDIGÈNE DE L'ILE MAKIN

L'amiral Duperrey ne releva pas leurs positions, mais elles furent reconnues par le commodore Wilkes. Ce fut à Makin qu'il rencontra un certain Robert Wood, matelot écossais, qui avait abandonné son baleinier, pour s'établir dans cette île.

D'après Wilkes, les naturels ont les traits réguliers, la figure ronde et pleine, de belles dents, les cheveux noirs et abondants retombant en boucles sur leurs épaules. Leur teint est plus clair que celui des naturels des autres îles de l'archipel. Ils portent la moustache ou la barbe qu'ils soignent beaucoup et dont ils sont très fiers. Leur nourriture doit être abondante, car tous se faisaient remarquer par un embonpoint extraordinaire, et une bonne humeur remarquable.

La végétation, luxuriante, comprend, outre les cocotiers, de grands *Pisonia*, des *Tournefortia* et le *Boerhaavia*.

Les canots des naturels, plus grands et plus larges que dans les autres îles, sont faits d'un bois différent et ressemblent par leur forme aux *proas* des îles *Ladrones*.

De grandes valves de *Tridachna* géant servent de réservoirs d'eau douce auprès des habitations.

Leurs aliments sont les mêmes que dans les autres atolls. Toutefois, les habitants ont une manière ingénieuse de les cuire. Pour cela, ils creusent un trou d'environ soixante-dix centimètres de diamètre et de quinze centimètres de profondeur, le fond est semé de pierres dures. On allume un feu vif, et lorsque les pierres sont brûlantes, on balaie les cendres ou la braise et l'on place les aliments à faire cuire ; sur ces aliments on étend de petites nattes, que l'on recouvre de sable, après avoir pris la précaution de placer obliquement un bâton dans ce tas de terre. Quand le tout est bien tassé, on retire le bâton et on introduit de l'eau par le trou. Une forte vapeur ne tarde pas à se dégager au contact de l'eau avec les pierres brûlantes, et cette vapeur cuit les aliments à l'étuvée ¹.

Que d'inventions remarquables dues à la nécessité !

Aujourd'hui, au contact de la civilisation, toutes ces belles découvertes s'en vont, et les insulaires de Makin et de Tiritari ne manquent ni de fourneaux, ni de lampes à pétrole, ni même de machines à coudre.

La première impression du P. Bontemps en arrivant dans

1. Cf. Commodore Wilkes, ouv. cité.

ces îles ne fut pas heureuse : « Les mines sont ici fortement protestantes, écrivait-il ; on voit beaucoup de bibles, l'école hérétique est très fréquentée, et à moins d'un coup de la grâce, notre apostolat sera bien difficile. C'est ici la seule île où j'aie rencontré une absolue résistance de la part des indigènes à faire le signe de la croix.

« Dès le jour de mon arrivée, j'ai visité le roi. *Sa Majesté* n'a pas abondé en paroles et paraissait retenue par le catéchiste protestant appelé à l'entretien. Malgré tout, j'ai obtenu de lui une maison pour nous loger, et par là même, je l'espère du moins, la liberté nécessaire pour mon apostolat. Plaise à Dieu que ce roi ne nous soit pas hostile ! Dans tous les cas, il s'est montré peu favorable ; et c'est pourquoi le peuple paraît si hésitant. Je me propose de le revoir, en particulier, si je le puis, dans quelques jours.

« Il y a des rois maintenant dans presque toutes les îles des Gilbert. Ils sont, pour la plupart, de création récente, ont été pourvus de leur dignité depuis notre arrivée et sous la pression du ministre protestant. C'est un moyen facile pour lui de tenir le peuple que de faire élever au pouvoir un homme important de son parti ; mais c'est là pour nous une difficulté de plus.

« Toutefois, grâce à Dieu, bien que ces rois soient des créatures du ministre hérétique, j'ai reçu un accueil bien meilleur que celui auquel je pouvais m'attendre. C'est le roi de Makin qui semble le moins bien disposé ; et toutefois il m'a donné une maison pour y demeurer. Toute ma force, toute ma joie est en Dieu ; nous sommes là ses hommes, les hommes de Jésus-Christ, de la très sainte Vierge, du Souverain Pontife, de la sainte Église catholique. Nous sommes là les hommes de la vérité, de l'amour et de l'humilité, comme je le dis souvent à nos

indigènes ; nous rejetons toute erreur ; nous rejetons toute haine, ayant le cœur plein d'amour pour Dieu et pour tous nos frères, quels qu'ils soient ; nous rejetons tout orgueil, parce que l'orgueil, ainsi que le mensonge et la haine, viennent de l'enfer et de son roi le démon.

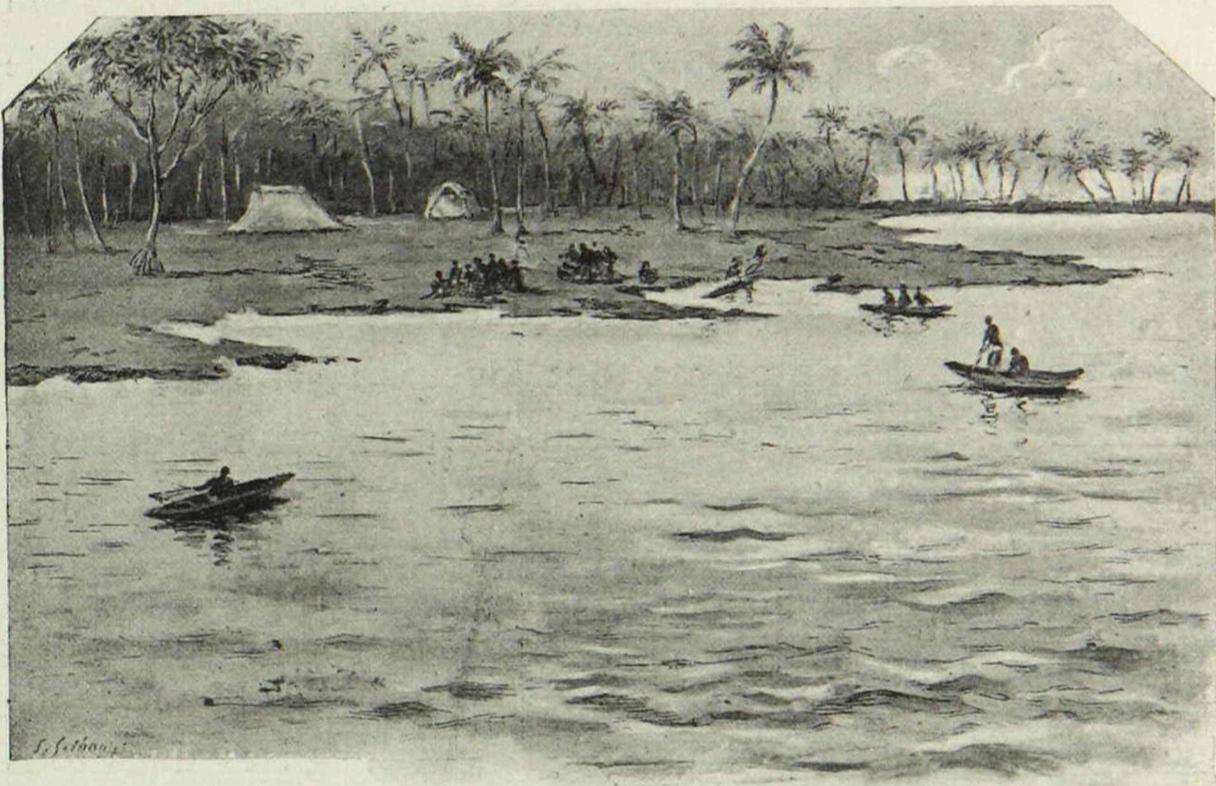
« Toutes ces vérités peuvent être facilement rendues dans la langue de nos indigènes ; ils les entendent, je puis dire même qu'ils les goûtent, qu'ils reconnaissent leur excellence ; et si ce n'était le système de calomnie et de crainte employé par l'hérésie, ce n'est pas une fraction plus ou moins grande qui viendrait à nous, mais le peuple tout entier.

« Je les vois, par exemple, quand je leur parle de la très sainte Vierge, quand je leur dis qu'Elle est notre mère à tous, qu'Elle nous a été donnée par Notre-Seigneur ; qu'Elle est le magnifique présent qu'il a voulu nous faire avant de mourir : ils m'écoutent tout oreilles. Je leur demande pourquoi ils ne l'honorent pas. « Jésus, « leur dis-je, a aimé sa Mère ; — c'est la loi de Dieu d'aimer « sa mère, et Jésus n'a pas manqué à l'observation de cette « loi. Eh bien ! nous, catholiques, nous sommes unis à « Jésus dans l'amour qu'il porte à sa très sainte Mère. Et « les protestants qui rejettent Marie, à qui sont-ils unis ?... « Assurément, ce n'est pas à Jésus ; car ceux qui n'honorent « pas une mère, affligent son fils. Mais c'est le bien suprême « d'être uni à Jésus, comme c'est le plus grand des maux de « ne pas lui ressembler en toutes choses... Voyez donc, mes « pauvres enfants, où vous en êtes !... Allons ! aimez-vous « Marie, la mère de Jésus et votre mère ? — Oui, me répondent-ils presque tous. — Alors, leur dis-je, vous êtes « catholiques dans le cœur. »



Le P. Bontemps avait écrit au roi pour lui annoncer son arrivée et le bien disposer en sa faveur, mais sa lettre fut loin de produire l'effet qu'il en attendait.

Le roi fut très surpris de la recevoir et, n'y comprenant rien, il la montra à ses ministres protestants. Ceux-ci furent tous d'accord à dire qu'il fallait s'opposer à l'établissement



LE RIVAGE DE L'ATOLL

de la religion catholique. Le principal d'entre eux tint ce langage au roi : « Vous ne connaissez donc pas les catholiques, ce sont nos ennemis. Ils vont mettre le trouble et la révolution parmi vos sujets. Donc vous devez fermer l'entrée de votre île; vous ne pouvez pas les accepter sans nous faire une grossière injure. Aujourd'hui vous portez des habits, des souliers, des chapeaux; à qui le devez-vous? qui donc vous a civilisés? Sans nous, vous seriez encore sauvages.

Vous avez de magnifiques bibles ; qui vous les a vendues ? C'est donc bien à nous que vous devez toutes vos obligations. »

Le roi était gagné : il donna sa parole d'honneur qu'il ne changerait pas de religion et qu'il repousserait tout autre missionnaire. De plus, il donna immédiatement l'ordre à tous ses sujets de se construire des temples dans leurs districts respectifs. Il menaça de peines sévères celui qui aurait la témérité de se prononcer en faveur de la religion catholique, disant qu'il ne le regarderait plus ni comme son enfant ni comme son sujet, mais qu'il le bannirait de son île.

Telles furent les circonstances dans lesquelles le P. Bon-temps arriva.

Pensant que sa lettre avait produit son effet dans le sens qu'il espérait, il se présenta tout joyeux devant Sa Majesté royale. Mais combien il fut déçu dans son attente en trouvant le roi pensif, morne et silencieux ! « Oui, j'ai reçu votre lettre, dit le roi. Mais vous arrivez trop tard, j'ai donné ma parole au ministre protestant. Nous lui avons tous promis, mes sujets et moi, de ne jamais changer de religion. D'ailleurs, ils viennent de se construire des églises dans tous leurs principaux villages. Vous ne pouvez donc pas rester ici ; nous vous prions d'aller chercher fortune ailleurs. » Le Père fut un moment déconcerté. Mais, il faut que l'âme du missionnaire soit forte et supérieure à toutes les épreuves et à tous les contretemps.

Avant de répondre le Père leva les yeux au ciel, comme pour implorer celle qu'il aimait à appeler son étoile : *Maris Stella*. Et cette fois comme toujours la réponse ne se fit pas attendre. La sérénité revenue dans son âme et sur son visage, il parla ainsi au roi : « Puisque vous ne voulez pas que je

reste chez vous comme missionnaire, laissez-moi, au moins m'établir comme simple étranger. » Le roi qui désirait voir sa ville s'agrandir et prendre de l'importance, s'empessa d'accepter la proposition. Le Père n'en voulait pas davantage. Son but était atteint.

Au sortir de chez le roi, il se rend chez les commerçants européens et américains. Ceux-ci, croyant avoir trouvé l'occasion de faire du commerce, s'empressent de présenter leurs hommages au Père, et mettent leurs magasins à sa disposition. « Si vous voulez que nous fassions des affaires, dit le missionnaire, promettez-moi de m'appuyer; car le roi est contre moi. Je veux que dans quelques jours vous m'ayez construit, en planches, une maison et une petite chapelle. » Immédiatement on se mit à l'œuvre avec la plus grande ardeur.

En deux jours, l'église fut presque montée, une belle église, — belle pour ces contrées, — avec murailles en planches, peintures en dehors, tentures en dedans, petit clocher gothique surmonté d'une grande croix et abritant une belle cloche.

*
* *

Lorsque le travail fut achevé, le Père alla trouver les blancs et leur dit : « Dimanche prochain, je vais bénir la chapelle. Je désire que vous veniez tous assister à la bénédiction. » On invita également le roi qui, flatté de se trouver en la compagnie des Européens, et attiré par la perspective du dîner qui devait suivre, s'empessa d'accepter.

Le dimanche, la chapelle ne se trouva pas assez grande pour contenir la foule. Tous les Européens sont là, aux places d'honneur, avec toute leur famille ainsi que le roi, avec une partie de sa suite. La cérémonie se passa assez

bien. Le Révérend Père prêcha en anglais et en gilbertin. Au dîner, on voulut faire parler le roi; il commença par complimenter les blancs sur leur travail, et ajouta naïvement : « Moi aussi, j'ai six temples à bénir, et la semaine prochaine je procéderai à leur bénédiction. » Alors le P. Bontemps profitant de l'occasion, lui dit : « Très bien, très bien; je n'ai pas encore visité votre île; si vous voulez, je vous accompagnerai et j'assisterai également à vos bénédictions comme vous avez fait pour moi. » Les blancs ne manquèrent pas d'appuyer fortement la parole du Père, et le roi fut obligé de se rendre à son désir.

Au jour convenu, le missionnaire monte sur un des bateaux du roi, et arrive en même temps que Sa Majesté. Tous les protestants, leurs ministres en tête, s'étaient portés au-devant du roi, pour lui souhaiter la bienvenue. Mais quelle ne fut pas leur surprise de le voir accompagné du missionnaire catholique! On le prit à part et on lui dit : « Comment! vous nous amenez le Pape! Ne savez-vous pas que c'est notre ennemi! Et pourquoi l'avez-vous invité? — Ce n'est pas moi qui l'ai invité, mes chers amis, répond-il en soupirant. C'est lui-même qui s'est invité. — Au moins ne le laissez pas assister à notre cérémonie. — Il y assistera cependant, car il me l'a promis. » A l'heure fixée, tout le monde prend place dans le nouveau temple.

Des fauteuils ont été apportés pour le roi et les ministres protestants. Le Père entre le dernier avec le frère Conrad. Il s'avance jusqu'au haut, en saluant gracieusement l'assemblée par maintes inclinations de tête, puis aborde le roi en ces termes : « Puisque nous sommes tous réunis maintenant, catholiques et protestants, si vous le voulez, je commencerai par faire nos offices; vous ferez les vôtres ensuite. » Le roi, encore cette fois, n'osa pas

le contredire. Alors le Père envoie le frère Conrad chercher de l'eau dans un plat; puis, la bénissant, il asperge le temple, asperge la foule, asperge le roi et tout son entourage. « Ce temple, se disait-il en lui-même, n'est encore pas livré au culte; on l'a construit à cause de ma lettre. Donc, puisque c'est ma lettre qui en a été l'occasion, je le consacre à Notre-Seigneur. C'est lui qui en prendra possession le premier. » Aussi, se retournant de nouveau vers Sa Majesté. « Maintenant, dit-il, je vais célébrer la sainte messe comme nous avons fait dimanche dernier. » Le roi répondit gracieusement par un petit sourire, tandis que les ministres protestants faisaient la grimace; les sauvages admiraient toutes ces cérémonies nouvelles pour eux. Ce qui les frappa le plus, ce fut de voir le Père prendre ses ornements sacerdotaux. « Oh! comme il doit être riche, disaient-ils pour mettre tant de beaux habits les uns sur les autres! » Enfin, le Dieu de l'Eucharistie descendit en vainqueur sur cette terre qui appartenait au démon.

L'Église triomphait et jetait ses racines jusqu'aux derniers confins du monde.

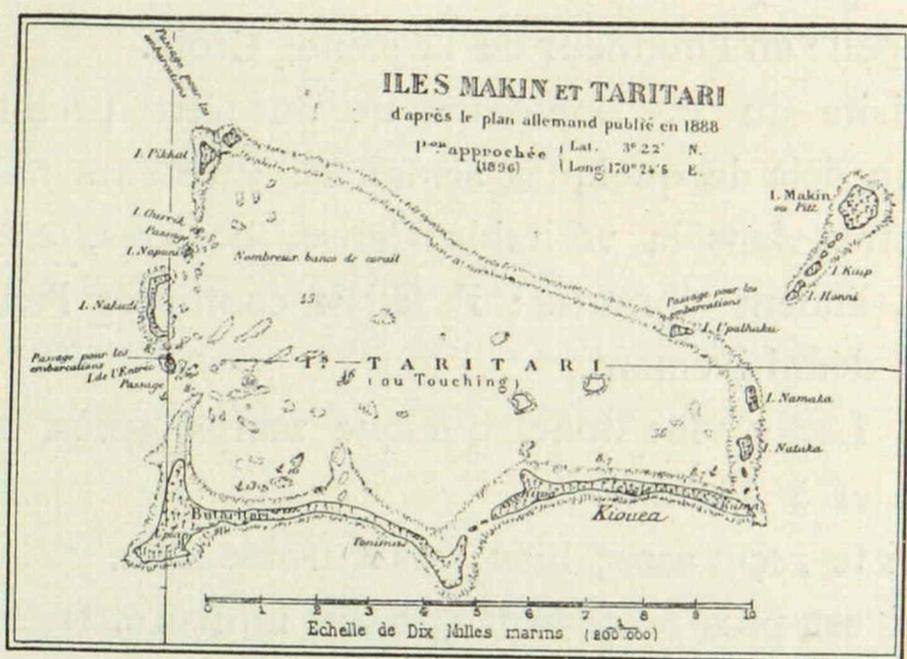
Après la messe, le missionnaire, dont l'âme ardente était rendue plus forte encore au contact du corps et du sang du Sauveur, se disait comme les apôtres : « *Non possum non loqui*. Je ne puis pas ne pas parler. » C'est pourquoi, s'adressant au roi : « Sire, dit-il, nous avons l'habitude de prêcher quand nous disons la messe. » Le roi ajouta comme toujours : « Parfaitement, parfaitement; faites comme chez vous. »

Alors, le Père commença ainsi : « Vous m'appelez le Pape; mais certainement je suis le Pape; ma voix c'est la voix du Pape, c'est la voix de l'Église. Mais le Pape,

vous ne le connaissez pas. Le Pape, c'est la vérité. Vous autres protestants, vous connaissez Dieu, c'est très bien; nous le connaissons, nous aussi. Vous adorez Notre-Seigneur. Nous l'adorons, nous aussi. Vous avez une partie de la vérité, mais vous ne l'avez pas toute. C'est pourquoi, je viens vous apprendre le reste. » Ensuite il leur montra une belle image de la très sainte Vierge et leur dit : « Connaissez-vous cette grande Dame? Mais cette Dame, c'est votre Mère. C'est la Mère de notre divin Sauveur, c'est la Reine du ciel. » Puis, prenant la Bible du roi, il chercha tous les passages où il est question de la sainte Vierge; comment elle est saluée par un ange; comment elle est bénie entre toutes les femmes; comment toutes les générations devront l'appeler Bienheureuse. Et il continua ainsi : « Mais votre Bible, c'est un livre sacré qui ne contient que la vérité. Et votre Bible parle de Marie. Donc, il faut que vous appreniez à la connaître et à l'aimer. » Il parla ensuite du Pape. De temps en temps, il s'adressait au roi et lui demandait s'il n'avait pas quelque chose à dire. Le roi, n'osant pas se lever pour répondre, faisait signe à ses ministres protestants en leur donnant de petits coups de coude, de se lever et de répondre à sa place.

Personne ne bougeait. « Nous n'avons rien à dire. Tout ce qu'il a dit est conforme à notre Bible. » Alors le missionnaire, voulant en arriver à une conclusion pratique, dit au roi : « Puisque vous êtes tous d'accord à dire que ma religion est bonne, j'aurais une chose à vous demander... Si l'un de vos sujets, je suppose, voulait embrasser ma religion, est-ce que vous vous y opposeriez? » Il fallait bien répondre; et, comme il voulait toujours faire le gracieux, il promit la liberté à chacun de ses sujets. Le Père

profita de cet aveu et le publia hautement, disant que c'était bien le fond de la pensée du roi; car c'était dans le temple, devant ses ministres et devant tout le peuple qu'il le disait: «Donc, maintenant, nous allons nous retirer et laisser le roi faire son office; et si quelqu'un dans l'assemblée désire se faire catholique, qu'il ne craigne pas, et qu'il sorte avec nous.» Plusieurs indigènes suivirent le P. Bon-temps, et lui donnant une chaude poignée de main, le féli-



ILES MAKIN ET TARITARI

citèrent, et le remercièrent d'avoir si bien parlé, et de leur avoir obtenu la liberté.

Les ministres protestants étaient furieux. La plupart des chants qu'on avait préparés furent manqués. C'était un vrai trouble-fête. Enfin, on demanda au roi avec les plus vives instances, de ne pas laisser le Pape assister aux autres bénédictions qui devaient avoir lieu les jours suivants dans les autres districts. «Et que voulez-vous? Que voulez-vous? Il y viendra, cependant. Je n'y puis rien. Tous les blancs se sont mis de la partie pour l'appuyer.» Et le Père alla partout, en effet, et fit partout la même chose.

*
* *

A Makin, le P. Bontemps était en pleine lutte; le petit troupeau se formait bien lentement au prix de bien des épreuves. La haine poursuivait sans cesse ces nouveaux convertis; deux fois le missionnaire avait placé un crucifix dans la *Manéapa*, ou maison commune de l'endroit, deux fois une main ennemie l'en détacha; mais la croix a fini par triompher, et aujourd'hui s'élève sur ce lieu même, une chapelle en l'honneur de la sainte Croix.

La visite du P. Bontemps ne put être prolongée à Makin au delà de quelques semaines. Plusieurs indigènes étant entrés dans la véritable Église, d'autres, en grand nombre, étaient ébranlés; il fallait continuer l'œuvre et l'asseoir définitivement.

Le P. Leray vint donc, quelque temps après, se fixer à Makin et à Taritari.

Le roi le reçut assez bien, mais froidement.

Ce roi est plus protestant que son ministre. Du reste, ce dernier, profitant des dispositions du roi, l'encourage dans son fanatisme et le pousse jusqu'au scrupule pharisaïque. Ainsi, le roi ne fume plus pour imiter la douceur de Notre-Seigneur; on le voit même faire et défaire les mariages..., pour le bien de la paix de son peuple, sans se soucier de cette parole divine : *Que l'homme ne sépare pas ce que Dieu a uni*. Le roi se couche, ainsi que son fils, pour prendre ses repas, afin d'imiter le Seigneur de plus près. Le ministre lui a montré, dans la Bible, que Notre-Seigneur était couché à la dernière Cène, et que la perfection consistait à l'imiter dans ce détail. Pour la communion, il n'est pas aussi fidèle observateur du texte sacré; on lui a fait croire que de boire du vin est un péché;

aussi, à la cène protestante, les *teachers* remplacent le vin par un peu de mélasse délayée dans de l'eau et présentent ce breuvage au roi. Ils lui ont également enseigné que le *taro*, à la cène, devient le corps de Notre-Seigneur.

Les agents du roi sont plus hostiles, car ils parlent plus ouvertement. Ils inspirent une grande crainte au peuple et l'empêchent de venir au catholicisme. « Si vous aimez le roi, disent-ils, suivez-le au temple ; si vous adoptez une autre religion, vous êtes contre le roi. » Les pauvres gens se laissent prendre bien souvent. Il est même étonnant qu'on ait pu former un petit noyau dans ce village du roi.

Malgré tout, le bon Dieu prodigue ses grâces à l'œuvre de ses missionnaires. On compte actuellement cinq églises dans ces îles de Makin, dont trois à Putaritari, résidence du roi.

*
* *

La Croix, tant persécutée à Makin aux premiers jours de l'apostolat du P. Bontemps, devait nécessairement finir par triompher.

Une croix de bois monumentale, sur laquelle était attaché un grand christ en bronze envoyé de France, fut érigée solennellement dans l'église principale de Makin.

Sa vue seule est une prédication éloquente.

Déjà, un grand nombre de protestants ont trouvé, dans cette image de Jésus crucifié, la grâce de leur conversion :

Cum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.

« Lorsque je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi », a dit le Sauveur.

Qu'Il daigne attirer toutes ces îles à son divin Cœur !

*
* *

Tout le nord de l'Archipel avait été parcouru et évangélisé par le P. Bontemps. Partout l'infatigable apôtre avait passé en faisant le bien : la mission était fondée, grâce à son énergie. Son rêve s'était réalisé, il n'avait plus qu'à fortifier et à étendre le royaume de Dieu dont il avait si vaillamment jeté les fondements, au milieu de ses prières et de ses souffrances. Un long et fructueux voyage qu'il fit en Europe pour le bien de sa mission, lui avait procuré un personnel plus nombreux de missionnaires et de religieuses ; une gracieuse goélette, le *Maris Stella*, avait été acquise pour visiter ces îles.

C'était le triomphe qui se préparait ; après avoir semé dans les larmes, il allait moissonner dans l'allégresse les beaux épis pressés, que la grâce avait mûris.

Dieu avait d'autres desseins.

*
* *

Les îles du Sud que le P. Bontemps avait pu parcourir furent visitées par le P. Leray :

« Le 17 mars 1895, écrit-il, nous étions en mer, et nous nous demandions où nous devions passer la fête de saint Joseph. Ce grand saint voulait nous conduire à Aroraï, île encore toute protestante. Le 18, au point du jour, nous apercevons cette nouvelle terre promise, et, vers les neuf heures du matin, nous jetons l'ancre assez près du rivage. Un commerçant que nous avons rencontré à Makin nous avait donné les plus belles espérances au sujet de cette île. « La population, disait-il, était indisposée contre les tea-
« chers protestants qui prenaient les cocos, malgré la di-
« sette. » De plus, nous avons à bord quatre familles d'Aro-

raï, que nous avions prises à Makin, comme passagers. Nous les avions préparées et baptisées pendant la traversée.

« Déjà on avait distribué les rôles en prévision de l'avenir : celui-ci tiendra la classe des enfants, celui-là présidera à la prière publique, les autres dirigeront la construction des églises; et les cœurs étaient heureux et tous les visages réjouis. Nous n'en pouvions douter : l'heure de la Providence avait sonné. Nous saluons ce jour béni, comme celui marqué de toute éternité, pour la résurrection spirituelle de cette île de mille à douze cents âmes... Que les pensées des hommes sont différentes de celles de Dieu !...

« Tous ces passagers que nous avions pris par charité, et que nous avions même nourris, à certains jours, se laissant gagner par la peur, ou par le respect humain, nous quittèrent et s'effacèrent parmi la foule de leurs compatriotes. Au moment de célébrer la sainte messe, pas un toit pour nous abriter. Chacun, comme à Bethléem, nous fermait l'entrée de sa maison. Nous étions épuisés de fatigue, par suite de la traversée qui avait duré plusieurs semaines, et, de plus, l'heure était déjà avancée; mais toutes les portes nous restaient closes. Les chefs avaient donné leurs ordres la veille. Il fallait se résigner.

« Faisons comme le soldat, ou plutôt comme le peuple d'Israël dans le désert, dressons notre tente en plein air. Quel temple plus magnifique pour le Roi-Jésus que cette belle voûte azurée du ciel équatorial! Pour nef, nous avons l'immensité de l'Océan, pour sanctuaire la grève avec ses sables dorés, pour autel un massif de verts cocotiers. Quel beau spectacle! Bientôt les marins du *Maris Stella* arrivèrent et rehaussèrent l'éclat de la

cérémonie par leurs chants graves qu'ils accentuaient encore en raison des circonstances.

« La nouveauté d'un événement si étrange attira tout le monde. On voyait les naturels accourir de tous les points à la fois. Personne ne put résister à la curiosité. Les protestants se groupèrent autour de notre modeste autel, pressés comme les grains de sable qu'ils foulaient. Ils paraissaient ravis d'admiration. Tout parlait à leur âme : et le chant des marins, et la vue du prêtre en habits sacerdotaux, et l'autel avec les nombreuses et jolies bannières qui l'encadraient, et la blanche hostie, et le calice d'or. Le saint sacrifice achevé, je profitai de cette occasion pour faire entendre quelques paroles de vérité à toute cette multitude. On écouta le sermon avec attention. On les aurait dits tous convertis.

« Le lendemain, nous tombions de Charybde en Scylla. Les vieux tinrent de nouveau conseil et commencèrent par féliciter la population d'avoir si bien agi la veille, en refusant l'entrée des maisons aux nouveaux missionnaires. Ensuite ils décidèrent qu'on mettrait à l'amende et qu'on jetterait en prison quiconque oserait bâtir une église catholique.

« Ce jour même, fête de saint Joseph après la célébration de la sainte messe et l'action de grâces, nous allons trouver les chefs dans leur *Manéapa*. Avant de nous y rendre, nous supplions et conjurons saint Joseph de nous obtenir une solution favorable, espérant contre toute espérance. Les chefs nous reçoivent froidement et même assez mal. Ils disent que leur *Manéapa* n'est pas faite pour des discussions religieuses, et, qu'après tout, les catholiques ne sont que des musulmans. Les jeunes gens du bord qui entendent ce langage sont exaspérés. L'un d'eux

veut prendre la parole pour réfuter cet argument. Aussitôt les protestants se lèvent et courent aux armes. Ils fondent sur nous avec des bâtons et des couteaux. La discussion devenait impossible. Nous levons la séance et évacuons la place. »

Quelques heures plus tard, le *Maris Stella* déployait ses blanches voiles et fuyait vers une terre plus hospitalière.

*
* *

L'île Aroraï d'environ quatre milles de longueur est une terre basse presque au ras de l'eau. Vue de la mâture d'un navire par un temps clair, elle présente l'aspect d'un fouillis de cocotiers sombres, espacés seulement aux pointes nord et sud. Aucune découpe ne vient briser cette ligne uniformément verte, bordée d'une ligne blanche, dont les étincellements de nacres brisées miroitent sous le soleil.

En arrivant par le sud, la vigie signale à l'ouest une série de coups de mer formés par une chaîne de pointes basses de coraux s'avancant à huit cents mètres du récif. Le récif entoure l'île d'une ceinture de corail, éloignée de quatre cents mètres de la plage et formant une lagune circulaire, généralement peu profonde et presque à sec à marée basse. La mer marne de six pieds. A la pointe nord, l'écueil se prolonge en mer comme un éperon, jusqu'à douze cents mètres.

Aroraï ne possède aucun ancrage, et les communications avec la terre sont très difficiles. Les canots des naturels solidement construits et d'une grande légèreté, offrent les meilleurs moyens d'atterrir sans trop de difficultés.

La manœuvre des baleinières est toujours dangereuse au milieu de l'écume bouillonnante et du bruit assourdissant de la vague. Les moyens que l'on emploie pour aborder au mi-

lieu des lames déferlantes ne suffisent pas; inutile de songer à présenter l'avant de l'embarcation à la lame, de nager à culer, où de se tenir sur une petite ancre en sillant; il faut attaquer la terre droit, approcher le plus près possible de la lame qui déferle, attendre les trois lames terminées et avant partout, pour aller s'échouer au plus vite sur les sables.

La force de la vague se trouve accrue par les courants venant de l'est qui se brisent contre l'île et la contournent pour se rejoindre comme deux fleuves à environ trois milles dans l'ouest ¹.

*
* *

Aroraï, découverte en 1809, par le brick l'*Elizabeth*, est nommée l'île Hurd sur la mappemonde de Purdy. Le commodore de Krusenstern lui conserva ce nom en mémoire de Hurd, marin et hydrographe distingué ².

D'après Turner ³, les indigènes d'Aroraï prétendent descendre des habitants des îles Samoa.

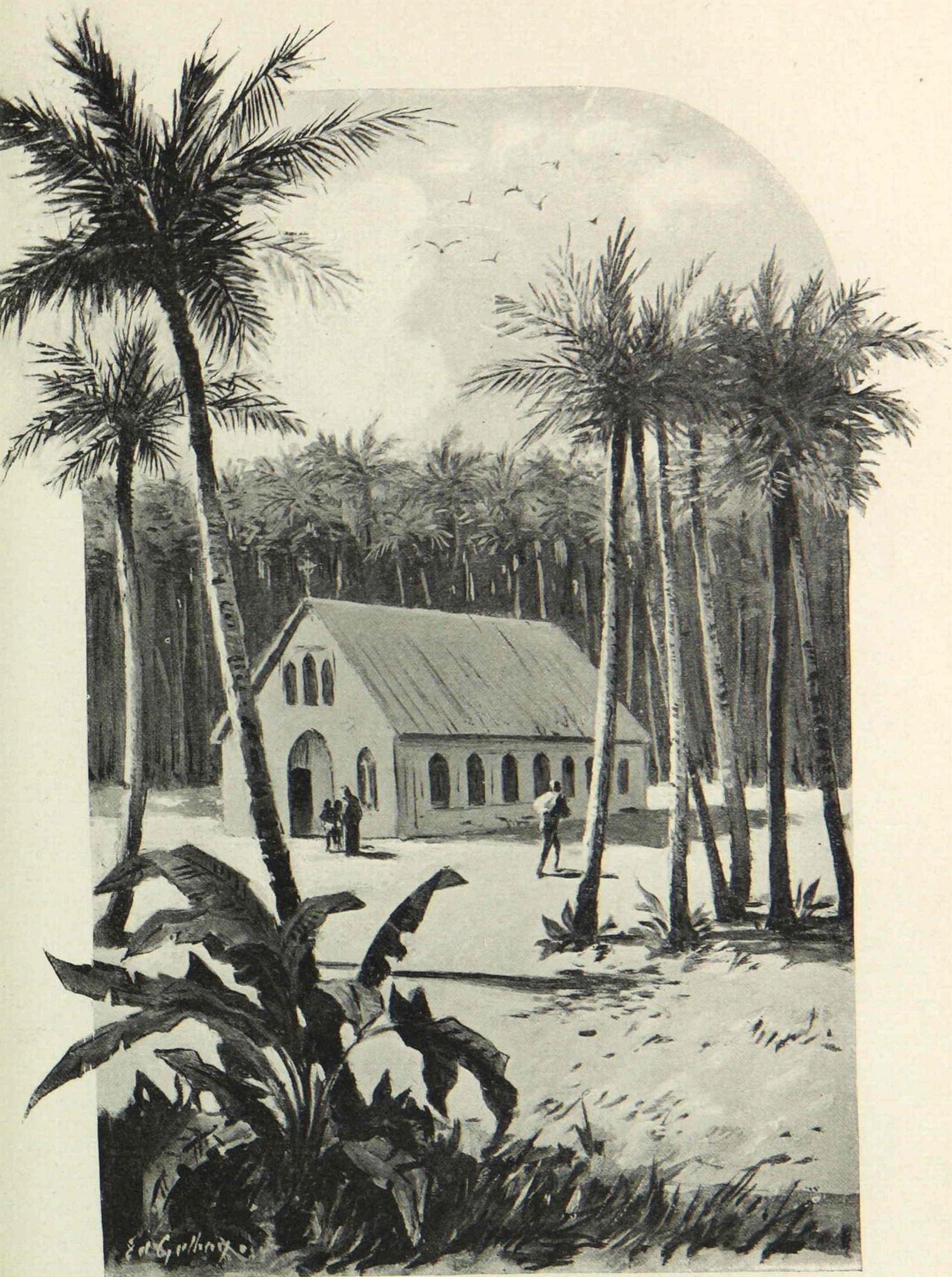
Plusieurs pratiques curieuses existaient de son temps. L'île avait un temple où se trouvait disposés de grands coquillages pleins d'eau dans lesquels les naturels plongeaient leurs mains avant d'offrir leurs prières. Dans leurs cabanes, ils avaient des bâtons sacrés ou de petits piliers de bois : c'étaient leurs dieux... Ils n'avaient point de roi. Les vieillards et les sorciers gouvernaient le peuple. Des lois, peu compliquées, ne portaient qu'une même peine pour tous les crimes : la strangulation.

On n'ensevelissait les morts que jusqu'au cou; plus tard,

1. Cf. E. Fradin, capitaine au long cours, *Descriptions et plans des îles composant l'archipel Gilbert* (Océanie).

2. De Krusenstern, *Recueil de mémoires hydrographiques* pour servir d'analyse et d'explication à l'atlas de l'océan Pacifique. Saint-Pétersbourg, 1824.

3. G. Turner, *Samoa, a hundred years ago and long before*.



LA CHAPELLE DE LA MISSION

on détachait la tête du tronc et on la conservait pieusement en souvenir du défunt.

Le mariage consistait en une cérémonie assez bizarre. La jeune fille était pêchée à la ligne par ses prétendants. Voici de quelle manière. Au jour fixé, elle s'asseyait dans la chambre basse d'une maison. A l'étage supérieur se réunissaient les jeunes gens, puis, au travers des fentes du plancher, chacun faisait passer sa ligne et attendait la jeune fille qui la tirait doucement; le jeune homme répondait. Si la voix était celle de celui qu'elle désirait, elle n'abandonnait plus la ligne, sinon, elle recommençait jusqu'à ce qu'elle eût trouvé celui qui avait ses préférences.

*
* *

Non loin d'Aroraï se trouvent deux petites îles : Onoatoa et Tamana. Les baleiniers les désignaient autrefois sous le nom d'îles Chase.

Onoatoa offre un des meilleurs mouillages de l'Archipel, vers le milieu de l'îlot nord, à un mille du récif principal ouest et à trois milles de la grande terre. La couleur verdâtre de l'eau indique très bien de cinq à quinze mètres de brassage, on peut même apercevoir le fond par douze brasses. Une langue de récifs, sur lesquels la lame brise sans cesse, garantit ce mouillage contre les coups de mer sourds. La lagune intérieure n'est abordable qu'aux embarcations qui peuvent y évoluer en passant à marée haute, par-dessus le récif principal. Des bancs de sable étalent çà et là leurs taches blanches et mates sur le brillant des eaux, et des roches madréporiques surgissent partout noires et sombres comme des têtes de poissons monstrueux.

L'île se divise en deux parties distinctes, mais présente cependant plusieurs découpures plus petites.

Dans la partie nord, les récifs débordent sensiblement en chaînes d'écueils presque à fleur d'eau, battus par des coups de mer. C'est cependant par le nord qu'il faut attaquer l'île, car le récif extrême ouest occasionnerait une grande perte de temps si l'on voulait le doubler par le sud¹.

Onoatoa est la seule île de l'archipel Gilbert où l'on ait trouvé des traces précises de cannibalisme. Turner rapporte² que les voleurs y étaient mis à mort, et leurs corps mangés. Comme ils ne pouvaient voler que des aliments, c'était là, sans doute, une juste compensation.

L'île de Tamana ressemble exactement à celle d'Aroraï. A demi cachée dans la teinte vert lavé de l'Océan, atténuée, indéfinie, formée d'une chaîne de brisants, d'îlots en formation, d'allongements de points noirs et de dentelures frangées d'écume, elle semble sortir toute tremblante de chaleur et de mirage, du milieu des horizons bleus. Le ciel rayonne sur les sables du rivage, et une vapeur couleur d'iris pâle et nacré s'étend comme un voile autour des sous bois. L'île a trois milles de longueur et semble plus élevée que les autres atolls du même groupe. Les vieillards de Tamana racontent que leurs ancêtres arrivèrent autrefois de Samoa. « Tamana, disent-ils, il y a longtemps, bien longtemps, n'était qu'une partie de l'île Panapa (île Océan), lorsqu'un homme du nom de Noaï l'en détacha pour former l'îlot actuel. »

Les naturels avaient une notion assez confuse de l'immortalité de l'âme, qui, après la mort s'envolait vers, les horizons lointains du soleil couchant.

Le protestantisme est établi partout dans ces îles d'Aroraï,

1. E. Fradin, ouv. cité.

2. G. Turner, ouv. cité.

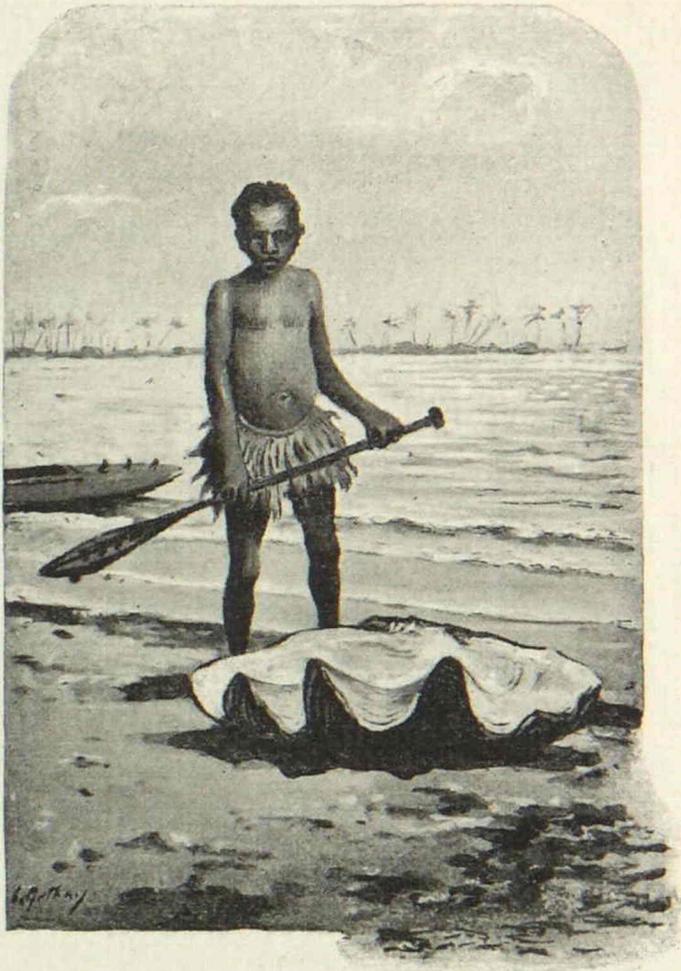
Tamana et Onoatoa; les missionnaires catholiques n'y comptent encore que peu de fidèles.

Après la visite de l'archipel, le P. Bontemps était parti pour l'Europe. Bien des jours s'étaient écoulés pour lui, loin des îles perdues et de sa pauvre mission.

Que de prières et de démarches pour trouver, en cette terre de France, toujours grande et généreuse, les ressources et les aides qui devaient achever sous sa direction, l'œuvre d'apostolat commencée par lui!

Dieu, qui nourrit le pauvre sans appauvrir le riche, et qui, pour un pain donné, rend douze corbeilles pleines, bénit les efforts de son apôtre.

Un jour, les enfants de Nonouti virent au loin une voile blanche qui semblait se confondre avec l'écume du récif : « Un navire! un navire! s'écrièrent-ils. *Te Kai pou ké! Te tama Etouaré* : Le P. Bontemps est arrivé! » et tous d'accourir sur la plage pour s'assurer du fait. « C'est bien un navire, disent les naturels dont les yeux perçants fouillent l'horizon. — Ah! si c'était notre Père », ajoutent les vieillards; et la foule s'amassait sur la grève.



VALVE DU COQUILLAGE TRIDACNA GIGAS

La grande caresse de la brise et le souffle tiède des flots passent sur ces têtes anxieuses. On écoute le vent comme s'il apportait une réponse, on contemple la mer; là-bas, bien loin, au delà du récif, dans cet excès de bleu et de grande clarté, deux points blancs s'avancent; ce sont deux canots européens détachés du bord. Les voici, ils ne sont plus qu'à une encablure.

« *Tama Etouaré! Tama Etouaré!* Père Bontemps! » s'écrient les sauvages; et ces grands enfants, tout heureux de revoir leur Père, ne savent comment lui témoigner leur joie. L'absence n'avait point diminué son souvenir dans leur cœur; le voici qui revient, grandi encore à leurs yeux par le mystérieux voyage au pays du Pape.

Des vieillards s'avancent, on leur fait place, ils marchent les deux mains tendues vers le Père qui leur revient; cette fois, il ne partira plus avant leur mort. Et les vieillards de pleurer dans la chaude étreinte du missionnaire qui, lui aussi, ne peut retenir ses larmes.

Le lendemain, fête l'Assomption de la très sainte Vierge, devait avoir lieu la réception solennelle des Pères et des Sœurs arrivés avec le P. Bontemps.

De bonne heure, la foule vient se ranger sur le sable ensoleillé; à l'horizon, la mer se développe en nappe d'azur, déserte dans toute son étendue; c'est à peine si la houle se fait sourdement entendre sur le récif. Le navire, à l'ancre en dehors des brisants, se détache comme un point brillant dans cette solitude vide à l'infini, dans la splendeur et la pureté de l'air sain, irrespiré des mers océaniques.

Bientôt, les canots arrêtent au rivage, les nouveaux missionnaires en descendent; ils sont heureux de fouler aux pieds cette terre si longtemps désirée, ils entrent dans leur portion de la vigne du Seigneur, dans le champ qu'ils

féconderont de leurs prières, de leurs travaux, et souvent de leurs larmes. La foule émue les regarde. « Ce sont nos Pères », murmurent les chrétiens.

Les Sœurs missionnaires arrivent à leur tour. A la vue de ces religieuses vêtues de leur robe blanche et de leur scapulaire bleu, ce fut dans la foule un moment de muette admiration, de ravissement, presque d'extase.

Ils voyaient enfin devant eux ces vierges catholiques, qu'on leur avait annoncées : elles viennent se consacrer à leurs enfants, à leurs malades.

Ces pauvres chrétiens, oubliés jusqu'alors en leurs îles de corail, n'en peuvent croire à leurs yeux. Comprirent-ils toute la sublimité du sacrifice chrétien, que, seul, un Dieu crucifié par amour, peut inspirer ? Peut-être ; Dieu donne parfois aux âmes simples des intuitions qui surpassent tout raisonnement.

Ce fut à l'église, au milieu des prières et des chants, que se termina cette réception.

Où êtes-vous, vaillants catholiques des premiers jours, qui demandiez avec tant d'insistance la venue du prêtre ? Vous voyez aujourd'hui la réalisation de toutes vos espérances. Ce Dieu, que vous aviez invoqué si longtemps pour avoir des missionnaires, est bien le Dieu des miséricordes qui prête toujours l'oreille à nos prières et qui les exauce au delà de nos espérances.

*
* *

A peine de retour dans ces îles, le P. Bontemps voulut mettre à exécution ses projets d'organisation définitive de la mission.

Il partit avec son navire, le *Maris Stella*, pour faire le tour de l'archipel.

Il se hâtait, on aurait dit qu'il pressentait une fin plus

prochaine qu'il n'osait se l'avouer. Il ne se sentait point affaibli, son séjour en Europe lui avait donné de nouvelles forces ; et cependant, ses pressentiments étaient là, le hantaient.

L'heure était proche, en effet.

Une maladie, que l'on prit d'abord pour une de ces indispositions passagères, si fréquentes en mission, présenta bientôt des caractères alarmants, et mina sourdement, pendant plusieurs mois, la santé assez robuste jusque-là du P. Bontemps.

Le malade ne tarda pas à voir la gravité de son état. Sept ou huit semaines avant sa mort, il disait : « Mes chers amis, j'ai un pressentiment que nous nous quitterons bientôt ; je sens que tout mon corps est ruiné, c'est bien probablement ma dernière maladie. »

Le 8 octobre, au matin, il ressentit les premières atteintes d'une dysenterie. Aussitôt il appela Mgr Leray, qui rapporte ces derniers instants¹, et lui dit : « Je vois que
« c'est fini, je n'en relèverai pas. Prenez donc votre crayon,
« je vais vous dicter une lettre que vous enverrez à tous
« les Pères de la Mission. » Les larmes me venaient aux yeux ; je voyais bien moi-même que la maladie faisait de rapides progrès.

« Vers le midi de ce même jour, arriva un steamer de Sydney. Il nous apportait plusieurs lettres d'Europe. Notre cher malade en reçut plusieurs, dont l'une lui annonçait la mort de son bon et vénéré père. Cette nouvelle était encore de nature à augmenter son mal. « Je
« crois, disait-il, que c'est mon père qui vient me cher-
« cher. Que la sainte volonté du bon Dieu soit faite ! »

1. Lettre de Mgr Leray, *Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur*.

« Cependant, il se levait tous les jours et tenait à célébrer le saint sacrifice chaque matin, malgré sa difficulté de se tenir debout, à cause de l'enflure de ses jambes.

« Quelques jours après, le 13 octobre, arrivait sa fête, la Saint-Édouard. Notre Père Supérieur célébra la sainte messe devant un grand concours de peuple, venu pour la circonstance, et adressa la parole à la foule. Après la sainte messe, il se rendit chez les religieuses pour recevoir les compliments d'usage que les enfants des écoles lui avaient préparés. Dans son petit mot aux enfants, qui avaient chanté dans leur langue : *Ad multos annos : E pati te ririki*, il répondit que tous ne verraient pas toutes ces années. Puis, il se mit à parler du ciel : « Au ciel, on se reconnaît. Pour moi, je « vous reconnaîtrai au milieu de tous les autres, et ce « sera pour moi un vrai bonheur. Je me dirai : Voilà « mes enfants, mes enfants de Nonouti que j'ai tant « aimés, et nous nous rappellerons avec joie nos fêtes « de la terre. » Les enfants ne s'aperçurent pas qu'il faisait allusion à sa fin prochaine, mais tous promirent de prier beaucoup pour la guérison de leur vénéré Père.

« Quatre jours plus tard, c'était la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, le 17 octobre. Il se sentit plus mal que de coutume. Cependant, comme le 17 était un dimanche, il me dit : « Ne préparez pas d'instruction, je « tâcherai d'aller faire mes adieux au peuple, car ce sera « probablement la dernière fois qu'il me sera possible de « parler en public. » Il vint à l'église, en effet, après la grand'messe, puis fit son instruction à l'évangile. Il s'assit pour parler, contrairement à son habitude : la voix avait

encore toute son ampleur et toute sa majesté. Il parla assez longuement sur l'Eucharistie et sur la très sainte Vierge Marie dont l'Église honorait la sainte pureté, ce dimanche-là, troisième d'octobre. Il dit des choses vraiment sublimes sur ces deux sujets.

« On sentait que c'étaient les derniers accents de celui qui, toute sa vie, avait été le grand chantre de l'Eucharistie et de Marie d'un bout du monde à l'autre, en France et aux Gilbert : « Tout à Jésus, tout pour Jésus, par Marie », telle a été sa devise. Il avait dit vrai : c'étaient ses adieux à son peuple ; cette voix si puissante et si éloquente ne devait plus se faire entendre de nouveau en public. Ce fut sa dernière instruction.

« Dans l'après-midi il se rendit encore à l'église pour recevoir les vœux des religieuses.

« Le lundi matin, il se décida à aller chercher quelque adoucissement à son mal sur le navire de la mission, le *Maris Stella*, qui était ancré dans la lagune à deux milles du rivage. Il pensait que l'air de la mer et le repos lui auraient fait quelque bien. Il y séjourna huit jours. Tous les jours nous allions, les uns ou les autres, lui faire une visite. Nous passions une partie de la journée avec lui. Malgré toutes ces précautions et tous nos soins, le mal s'aggravait.

« Le 21 octobre, on lit cette note sur son Journal : « Trente ans moins deux mois de sacerdoce. — Bien « malade. » Le 22, il put encore dire la messe, mais ce fut la dernière. Elle fut pour les âmes du Purgatoire. Le 23, le Journal porte cette note : « Pas de messe, malade « (jambe et intérieur). » Il se plaignait surtout de la jambe droite. Le Journal continue : « Le 26, sainte « communion. Messe à bord par le P. Leray. — Le 27,

« retour à la maison. » L'air de la mer paraissait le fatiguer davantage. Il revint donc à terre le 27, un mercredi, c'est-à-dire quatre semaines, jour pour jour, avant sa mort.

« A partir de ce moment, les indigènes virent eux-mêmes que la maladie était mortelle. Aussi toute l'île se sentit atteinte d'un grand coup. Les protestants également paraissaient affectés, car ils savaient qu'un mot du P. Édouard au capitaine de vaisseau de guerre suffisait pour obtenir une faveur pour l'île tout entière, ou pour adoucir une punition, si l'île en avait mérité quelque-une. Comme il gardait la chambre et même le lit, tout le monde demandait à le voir. Toutes ces démonstrations faisaient plaisir à notre cher malade.

« Chaque jour nous faisons monter quelques personnes ; peu à la fois, pour ne pas le fatiguer davantage. Un jour, c'étaient les enfants des écoles qui venaient. Alors, il leur adressait quelques paroles d'édification, leur faisait faire une petite prière, les bénissait et leur montrait le ciel du doigt. Plusieurs de ces enfants ne pouvaient retenir leurs larmes, tant ils aimaient leur vénéré Père. Un autre jour, on laissait monter les vieux, les juges du pays, les chefs ; une autre fois c'était le tour des jeunes gens. Et le bon Père procédait toujours de la même manière, il leur présentait la main, leur adressait quelques mots d'édification, leur donnait des conseils appropriés à leurs fonctions, comme aux juges et aux chefs, puis leur faisait faire une prière à genoux, les bénissait, puis les renvoyait en leur montrant le ciel, le lieu du suprême rendez-vous. Beaucoup de protestants également ont sollicité la faveur de le voir une dernière fois. Notre Père Supérieur les recevait toujours avec joie, et on voyait que son cœur faisait un dernier effort pour les gagner à la vérité et les réunir dans

le sein de l'Eglise. Il leur montrait l'image de Marie, Notre-Dame du Sacré-Cœur, les faisait réciter un *Ave Maria* à genoux, puis les bénissait comme ses enfants.

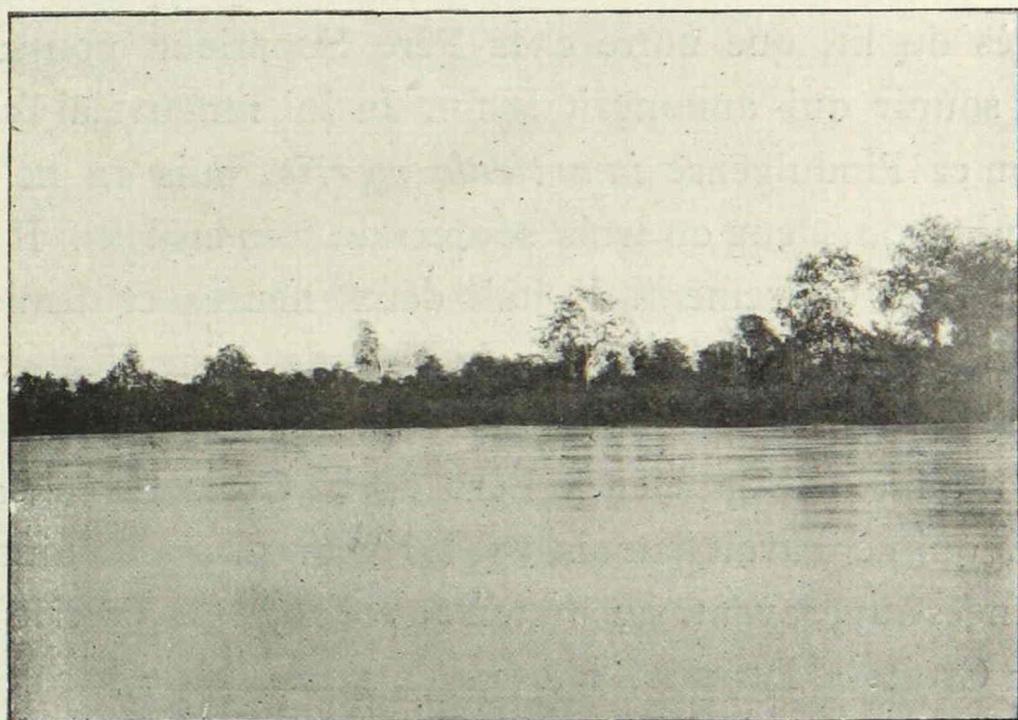
« Pour nous, nous ne le quittions pas, ni le jour ni la nuit. Les religieuses se tenaient auprès de son lit durant la journée, et nous, nous le veillions durant la nuit.

« La première semaine qu'il passa à terre après son retour de navire, il put communier tous les jours. Les autres semaines, ne pouvant pas rester à jeûn jusqu'au matin, il ne communiait qu'en viatique et, par conséquent, plus rarement qu'auparavant. C'était pour lui une grande souffrance d'être privé de la sainte communion. Le dimanche 7 novembre, il eut une faiblesse. On crut qu'il allait mourir. Il demanda à recevoir le sacrement de l'Extrême-Onction. On alla chercher les religieuses, afin qu'elles fussent présentes aux prières liturgiques. Le cher patient demanda au prêtre de lire très lentement toutes ces belles prières du rituel, afin qu'il pût lui-même les prononcer, au moins de cœur, et en savourer toute la douceur, et tout le sens mystique. Sa résignation et sa conformité à la volonté divine nous édifiaient tous. Comme saint Martin, il s'écriait : « Mon Dieu, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : *Non recuso laborem.* » A d'autres moments, il n'envisageait que l'éternité et soupirait après la cité céleste : *O quando lucebit sancta civitas ! O quando se dabit, quæ nescit hostem, patria !* Sa patience était admirable, malgré les cruelles souffrances qu'il éprouvait.

« Sa chambre était transformée en chapelle. On y voyait deux grandes statues : la statue du Sacré-Cœur et celle de Notre-Dame. Il voulait qu'on tournât le visage de Notre-Dame vers son lit, afin qu'il pût la contempler plus facilement, et mourir sous son regard maternel.

« Mais ses forces s'épuisèrent peu à peu, bientôt il ne pouvait plus parler qu'à voix basse.

« Il reçut le saint Viatique, pour la dernière fois, le 21 novembre, fête de la Présentation au temple de la très sainte Vierge Marie. Ne pouvant plus prier, comme il l'aurait désiré, il nous faisait signe de prier à haute voix, à sa place. Aussi la prière n'était presque pas interrompue ; tantôt c'était le Rosaire, tantôt la Petite Couronne de Notre-Dame, tantôt



LA LAGUNE

les prières du scapulaire bleu, auxquels il avait toujours eu une dévotion toute particulière, ou diverses litanies, tantôt les prières des agonisants, et d'autres prières de résignation et de conformité à la volonté divine.

« Les deux derniers jours, il ne parlait plus que par signe ; mais il conserva sa connaissance jusqu'à la fin. On voyait qu'il souffrait extrêmement. La fièvre ne le quittait pas, et la respiration devenait de plus en plus difficile.

« La nuit de sa mort, le frère Charles eut comme une inspiration de sa fin prochaine. Il voulait aller réveiller les reli-

gieuses, le Père Supérieur lui-même lui faisait signe d'attendre le matin; de mon côté, je voulais retenir le Frère. Mais celui-ci réitéra sa demande plusieurs fois; enfin on lui permit d'aller chercher les religieuses qui demeuraient à cinq minutes de distance. Après quelques instants elles arrivèrent toutes les trois. Le Père Supérieur les reconnut parfaitement. On ne voyait encore aucun danger imminent. Le frère Conrad voulut réveiller le frère Boniface, qui venait de se coucher; ce Frère n'était pas plutôt arrivé auprès du lit, que notre cher Père Supérieur poussa un long soupir qui annonçait la fin. Je lui renouvelai l'absolution et l'indulgence *in articulo mortis*, puis on ne perçut plus que deux ou trois soupirs de loin en loin. Il s'éteint très doucement. Il était deux heures et demie du matin, le 24 novembre, en la fête de saint Jean de la Croix.

« Il aimait à s'appeler le Père de la Croix. Une sainte âme, qui ne l'avait jamais vu, lui avait dit, une quinzaine d'années auparavant, sur un ton de prophétie : « Voici le Père de la Croix. » Depuis il n'a jamais oublié cette parole que les événements vérifièrent si bien. Nous n'en doutons pas, sa sainte âme jouit déjà du bonheur du ciel, car de la croix au ciel il n'y a qu'un pas.

« Il est resté deux jours exposé sur son lit de parade avec tous ses ornements sacerdotaux. Les prières se succédèrent jour et nuit. Pendant ce temps également, il y eut beaucoup de communions de la part des indigènes. »

*
* *

Et maintenant, il repose en cette terre qu'il a conquise à Jésus et à Marie, comme un moissonneur dans le sillon, au milieu des gerbes amoncelées.

Il repose auprès de cette église qu'il a édifiée, et, quand le soir, les derniers rayons du soleil couchant glissent sur les flots empourprés, l'ombre du sanctuaire s'étend jusqu'à lui, comme un manteau.

Il repose en la paix du Christ, enseveli dans le corail blanc, à quelques pas de la grève où la vague murmure.

Ceux qu'il avait trouvés naguère, assis dans les ténèbres de la mort, viennent s'agenouiller aujourd'hui près de sa tombe. Ces chrétiens qui prient et qui espèrent, ce sont ses enfants. Il leur a appris à prier et à espérer.

*
* * *

C'était en mai 1881, pendant les exercices spirituels préparatoires à sa profession religieuse, le P. Bontemps écrivait ces quelques lignes dans son Journal de retraite : « Est-ce que je m'abuse, ou est-ce que Dieu me fait entrevoir quelque chose de l'avenir durant les quelques années que j'ai encore à passer ici-bas ? Il me semble que je serai en plein champ de bataille.

« Dans la lutte contre le démon, l'ennemi de l'intérieur et l'ennemi de l'extérieur, je demande le secours de Celui qui a eu la glorieuse mission de le rejeter dans l'enfer dès le commencement. Ah ! que je serais heureux, s'il m'était donné de travailler efficacement à la destruction du règne de Satan ! Dans ce but, j'offre mille fois ma vie au bon Dieu. »

Cette vision de l'avenir s'est réalisée pour ce vaillant lutteur du Christ, cet apôtre des îles blanches du Pacifique.

Dieu, qui dirige nos pas vers l'Éternité par des voies mystérieuses, se plaît à soulever parfois, en des pressentiments étranges, le voile impénétrable qui nous cache ses desseins.

LE RÈGNE DU CHRIST

Le sacre. — Les îles Ellice. — Les Sœurs missionnaires. — Entraîné par les courants. — Ponapé. — Les morts. — La vie chrétienne. — Conclusion.

Au milieu de la ville de Nantes s'élève une église, belle et gracieuse entre toutes, bien chère à la piété des fidèles : c'est la basilique du Sacré-Cœur et des Enfants Nantais : Saint Donatien et Saint Rogatien.

Le 26 juin 1898, elle avait revêtu ses parures les plus précieuses, des draperies pourpre et or dessinaient ses arceaux, des trophées et des écussons étaient suspendus à ses piliers. Ce jour-là, un des rites les plus imposants de notre sainte religion devait se dérouler sous ses voûtes ; un missionnaire allait recevoir l'onction sainte des évêques. Ce missionnaire : c'est l'humble apôtre de Nonouti, l'un de ces deux vaillants qui foulèrent les premiers, au nom de l'Église, les rivages ensoleillés des îles blanches des mers du Sud.

Le P. Bontemps est mort sur la brèche, Mgr Leray continuera son œuvre, revêtu du caractère, de la force et de la sainteté de l'évêque.

Le premier pasteur de ce diocèse de Nantes, l'un des plus riches de France en vocations sacerdotales et en dévouements apostoliques, s'était fait une joie de présider lui-même au sacre du missionnaire, Nantais d'origine.

« Le prélat bien-aimé, avait-il annoncé à son peuple¹,

1. Lettre pastorale et mandement de Mgr l'évêque de Nantes, juin 1898.

se présente à nous dans l'éclat des vertus et des mérites d'une congrégation qui, encore dans la première jeunesse, compte déjà toutes les gloires. En bénissant l'évêque missionnaire du Sacré-Cœur d'Issoudun, nous aimerons à bénir tous ses frères en religion.

« Mais, nous serons heureux aussi de donner dans la personne de ce pieux évêque, un témoignage de notre vénération profonde et de notre religieux dévouement, à la noble phalange de nos vaillants missionnaires nantais. »

Ce jour du sacre fut un jour de triomphe pour la mission des îles Gilbert.

Ce fut la réponse de Dieu à l'humble prière des catholiques de Nonouti, qui appelaient autrefois le prêtre de leurs vœux les plus ardents.

Et lorsque, ému et troublé de tant de grâces, l'évêque missionnaire formulait les promesses liturgiques et promettait à l'évêque consécrateur, de conserver la sainte tradition de l'Église, d'être soumis au successeur de Pierre, d'être affable et bon aux petits, aux pauvres, aux voyageurs, à tous les lassés et meurtris d'ici-bas, son cœur se reportait vers l'humble toit de chaume de son église lointaine, et, devant ses yeux humides, passaient comme une vision rapide : ses indigènes bien-aimés; dans leurs âmes, à la voix du successeur de Pierre, la divine semence des traditions de l'Église, avait levé sous le rayon de la grâce, et produit des fruits au centuple.

En songeant à ses enfants de là-bas, son cœur n'oubliait pas ses amis de France.

En d'admirables paroles, l'éloquent orateur du sacre, son frère en religion, avait évoqué pour eux les béné-

dictions du nouvel évêque, faisant appel à son cœur de Breton et de Français¹.

« Breton, bénissez la Bretagne...

« Votre Bretagne, vous ne l'oublierez jamais. Vous avez enveloppé vos armoiries d'évêque dans son hermine blanche. Que votre bénédiction lui soit un arôme pour la conservation de sa foi très pure et comme une force nouvelle pour de nouvelles conquêtes ! Breton, bénissez la Bretagne.

« Français, bénissez la France.

« Lorsque vous serez de retour en vos archipels, — aux heures de repos, de recueillement et de prière, presque seul dans l'immense et impressionnante solitude du Pacifique, — lorsque, dans la profondeur bleue, autour de la Croix du Sud, s'allumeront les étoiles australes, ou que le soleil couchant jettera des flammes comme un brasier qu'activerait l'invisible main d'un géant, — ou bien encore lorsque, d'aventure, une brise fraîche caressera votre visage, vous vous souviendrez de la patrie où tant d'âmes prient pour vous, et vous murmurerez le vers d'un vieux poète :

Terre de France, mult estes dulz païs².

« Et un jour viendra, cher et vénéré Seigneur, un jour viendra, mes Frères, — oh ! ce jour-là, puissions-nous tous, comme les catholiques gilbertins le demandaient à Dieu avant la venue du missionnaire, puissions-nous avoir à nos côtés, un prêtre de Jésus ! — un jour viendra où nos lèvres glacées recevront le baiser de la mort...

1. Discours prononcé par le R. P. Vaudon, missionnaire du Sacré-Cœur au sacre de Mgr Leray.

2. *Chanson de Roland*. « Terre de France, vous êtes un doux pays. »

« Et nous nous en irons

Vers une autre Bretagne, en des mondes meilleurs ^{1.} »

*
* *
*

L'érection de la Mission en vicariat apostolique, et la consécration de Mgr Leray donna une impulsion nouvelle aux travaux des missionnaires.

Les îles Ellice, que l'on n'avait pu visiter jusque-là, furent évangélisées par deux prêtres, et une station fut établie à Funafuti, le centre de ce groupe.

Un mot sur ces îles si peu connues.

L'archipel des Ellice se développe sur une longueur de quarante milles anglais, du nord-ouest au sud-est entre le 5° 35' et le 11° 20' de latitude sud, et du 173° 40' au 177° 30' de longitude est de Paris, aux antipodes de notre belle colonie du Congo français.

Les îles principales, au nombre de huit, sont toutes de formation coralligène.

Les habitants de l'archipel d'Ellice, Polynésiens de race presque pure, comme ceux des îles orientales, ne ressemblent pas à ceux des îles Gilbert, qui sont de provenance mélangée, et doivent être considérés plutôt comme des Micronésiens.

Les naturels sont de belle taille, souvent d'une stature bien au-dessus de la moyenne, beaucoup ont une figure tout à fait européenne, parfois même d'un type sémitique bien caractérisé.

Le teint est bronzé, et la barbe abondante et noire.

Les anciennes coutumes ont à peu près disparu. Le tatouage, qui était au commencement de ce siècle d'une

1. Brizeux, *Histoires poétiques*. L'Élégie de la Bretagne.

obligation sacrée et se rattachait aux rites, par son symbolisme, est abandonné aujourd'hui. La langue se rapproche beaucoup du samoen, elle semble être introduite depuis peu. En effet, l'usage constant des Bibles en version samoenne, comprises par tous les indigènes, a modifié la langue primitive ; les indigènes de Funafuti avouent qu'ils ne peuvent plus comprendre la langue de leurs pères.

Lorsque le commodore Wilkes visita ces îles en 1841, les naturels accoururent en foule vers lui, lui offrant des cocos, des nattes et des lances armées de dents de requin. Ils étaient alors entièrement couverts d'un tatouage de petites lignes très fines et disposées en zigzags.

Leur chevelure était ornée de feuilles de pandanus disposées en rayons comme le nimbe d'or des statues d'Apollon.

Depuis qu'ils font le commerce de copra, les indigènes ont, pour la plupart, assez d'argent pour se procurer non seulement des vêtements européens, mais encore plusieurs objets de ménage.

L'ancien canot à balancier disparaît peu à peu, remplacé par l'embarcation européenne à voile.

Le climat est très doux et les pluies fréquentes. La température se maintient généralement toute l'année entre 25° et 30° centigrades. A vingt-cinq degrés, les naturels trouvent qu'il fait froid ; c'est la température de l'hiver dans ces îles fortunées.

*
* *

Nanoméa ou Saint-Augustin est l'île située le plus au nord de l'archipel des Ellice, à quarante milles de Nanoumanga.

Elle comprend neuf cents habitants. « L'île de Saint-Au-

gustin que nous avons longée de très près, écrit l'amiral Duperrey¹, se compose de deux îles basses situées sur un même récif. La plus grande est à l'est-sud-est. Elles comprennent entre elles un lagon qui ne paraît pas avoir de communication avec la mer; nous avons remarqué qu'il y avait un village à la pointe sud-est de l'île nord-ouest.»

Les habitants de cet îlot, au dire de Turner², communiquent pendant la nuit avec ceux de Nanomana au moyen de torches allumées au sommet des arbres du rivage.

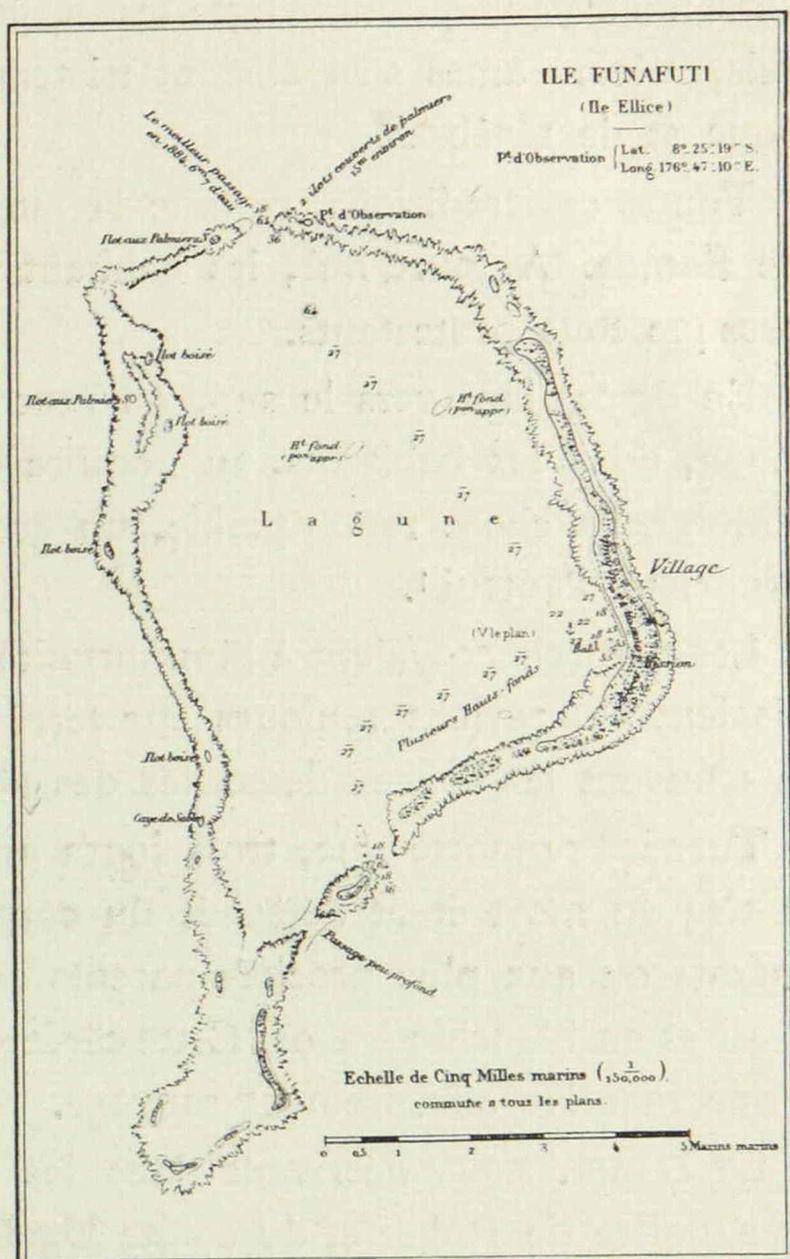
Les naturels de Nanomana étaient autrefois très adonnés au culte de leurs dieux; ils

avaient plusieurs temples, et aucun étranger arrivant dans l'île ne pouvait communiquer avec les habitants sans avoir auparavant déposé son offrande devant les divinités.

Les âmes, d'après eux, partaient après la mort pour une

1. *Mémoires*, etc., par L. Duperrey, capitaine de frégate, ouv. cité.

2. G. Turner. *Samoa, a hundred years ago and long before*.



ILE FUNAFUTI, DANS L'ARCHIPEL DES ELLICE

région lointaine; les bons, c'est-à-dire ceux dont les parents et les amis donnaient pendant les funérailles un repas plantureux aux invités, partaient pour le royaume du soleil et des grandes clartés; ceux, au contraire, dont les héritiers n'offraient qu'un maigre festin, étaient déclarés mauvais, et leurs âmes s'en allaient tristement vers la terre de boue et de ténèbres.

Toutes ces traditions, comme la langue, semblent venir de Samoa. Aujourd'hui, les habitants de Nanoméa sont presque tous protestants.

En descendant vers le sud, on rencontre l'île de Nanomana, dont les habitants, au nombre d'environ six cents, témoignent, chose remarquable, un grand respect pour la propriété d'autrui ¹.

Les naturels croyaient à l'immortalité de l'âme. L'esprit, disaient-ils, revient toujours sur terre, hanter le lieu où se trouvent les crânes desséchés des défunts.

Turner ² rapporte que, trois jours après les funérailles, la tête du mort étant détachée du corps, était livrée à ses enfants ou aux plus proches parents qui devaient en nettoyer et en blanchir les os. Cette cérémonie s'accomplissait d'une manière affreusement sauvage.

Le Dante, nous décrivant dans les horreurs de l'enfer le supplice de Roger et du comte Ugolin ³, avait-il deviné les coutumes atroces de l'île païenne de Nanomana?

Ces usages ont disparu aujourd'hui, et les crânes grimaçants des chefs trépassés n'ornent plus le temple du dieu Foelanghi.

Rien ne se faisait sans invoquer cette divinité; les nou-

1. Lettre du R. P. Cochet. M. S. C.

2. G. Turner, ouv. cité.

3. Dante, *l'Enfer*, chants xxxii et xxxiii.

veau-nés étaient portés dans le temple immédiatement après leur naissance, afin que les premiers souffles de vie fussent exhalés dans ce lieu sacré¹.

*
* *

Nuitoà, à l'est de Nanomea, est un atoll d'environ trois milles et demi de circonférence, comptant cinq cents habitants.

Les naturels racontaient qu'autrefois leurs îles minuscules avaient été semées dans les flots bleus de l'Océan par deux puissantes déesses nommées Pai et Vaou.

En descendant d'un degré vers le sud, on rencontre les petits îlots de Nui, et plus bas encore l'atoll bien caractérisé de Noukoufetaou. Le groupe, appelé aussi les îles Peyster, du nom du capitaine du navire américain *Rébecca* qui les découvrit, consiste en une couronne de dix-sept îlots à fleur d'eau, s'étendant sur un développement d'environ huit milles.

Lorsque l'expédition américaine du commodore Wilkes les visita en 1841, les habitants déclarèrent qu'un navire des *Ouioui* était venu passer plusieurs jours dans leurs eaux, quelque temps auparavant. Ce devait être un baleinier français, car les Océaniens connaissaient généralement les Français sous le nom de *Ouioui*, ayant sans doute remarqué leur habitude de répéter fréquemment ce mot.

Rien de plus gracieux que cette série d'îlots s'égrenant autour d'une belle lagune aux eaux d'azur, profondes et poissonneuses.

Sur chacun de ces bancs de sable, de nombreux cocotiers fusent droit vers le ciel, agitant dans l'alizé austral, leur

1. G. Turner, ouv. cité.

panache de verdure. Un de ces atolls, élevé d'une dizaine de pieds au-dessus de l'eau, semble avoir été soulevé par une force éruptive.

Les habitants se disent de race samoenne. Ils se tatouaient autrefois et se perçaient la lobe de l'oreille de larges ouvertures dans lesquelles ils passaient des feuilles roulées.

Les voleurs et les meurtriers étaient punis de mort.

On les conduisait en haute mer et on les abandonnait vivants au milieu des flots dans des canots percés de trous. L'infanticide était généralement pratiqué, car on ne permettait à chaque famille de ne conserver qu'un enfant. Les morts, enveloppés de nattes, étaient ensevelis dans le sable et l'on plaçait quelques pierres sur la tombe. Ils croyaient à la survivance de l'âme.

Les anciens rapportent que leurs pères découvrirent la manière de faire du feu, en voyant de la fumée s'élever du point de contact de deux branches d'arbres agitées par le vent.

Vaitoupou, au nord de Noukoufetaou, est une petite île presque ronde, renfermant cinq cents habitants. L'îlot n'a point de lagune centrale ni de récifs frangeants.

La vague vient se briser avec fureur contre cette forteresse élevée en plein Océan. Elle se forme au large dans les eaux profondes aux reflets bleus, elle s'y développe à l'aise en un grand pli large et onduleux; soudain, à l'approche de la terre, elle se brise, elle se déchire en panaches blancs, en flots épars et bondissants qui escaladent l'arène grise avec des miroitements d'acier, et vient mourir sur les galets ternis et dans l'or des sables.

Les naturels se croient originaires de Samoa. Une curieuse tradition, inspirée sans doute par la brume lumineuse des

coups de mer, rapporte que le premier homme naquit des vapeurs traînantes qui s'élevaient des rochers couverts par les embruns, tandis que la première femme apparut comme une forme indécise, dans les effluves vaporeux qui s'exhalaient du corps de l'homme¹.

*
* *

Funafuti est l'île la plus grande du groupe des Ellice. C'est un atoll formé d'un grand nombre de petits îlots, dispersés comme une corbeille de fleurs sombres. Il y a une belle lagune intérieure. Quand on approche Funafuti par le sud, les regards aveuglés par la lumière ne distinguent qu'une longue ligne violacée sur une mer de diamant. A mesure que les terres se rapprochent, elles semblent s'élever et trembler, au-dessus des flots immobiles et lourds avec des reflets de métal en fusion. Tout paraît flamber dans un air d'étuve : c'est le mirage. Peu à peu les horizons deviennent plus précis, les rivages s'abaissent de nouveau et dessinent leurs contours d'or blanc dans l'azur profond des eaux.

Funafuti comptait une belle population autrefois, mais les corsaires péruviens qui venaient faire des razzias dans ces îles et en enlever les travailleurs pour les conduire aux mines du Pérou, en ont diminué rapidement la population. Des maladies l'ont ravagée à leur tour. Maintenant les naturels ne sont plus que deux cent cinquante, mais les *Tamariki* (enfants) sont nombreux, et la population doublera vite².

1. G. Turner, ouv. cité.

2. Des sondages ont été pratiqués dans cette île en 1897 pour s'assurer de la nature du rocher. Sur une profondeur de près de 600 pieds on ne rencontra que le corail. (*Bulletin de la Société de Géographie*. Paris, 1899.)

Voici les noms et les positions géographiques des différents groupes

Les indigènes ont un goût très vif, une véritable passion pour la musique et le chant; ils aiment à marcher au pas; chantent et dansent la moitié de leur vie; grâce à la force de leurs poumons très développés dans le souffle constant des vents réguliers du Pacifique, ils chantent pendant des heures entières, la nuit, quand la lune est claire. Ils chantent des chansons, des hymnes, des versets de saint Paul et jusqu'à la table de multiplication ¹.

*
* *

Pour travailler efficacement au salut des hommes, il faut atteindre la plus intime profondeur de leur cœur. Mais la main du missionnaire, comme celle du semeur, est rude et

d'îles de l'archipel des Ellice : NANOMEA = 5° 39' S., 173° 46' E. (Paris), découverte par Maurelle en 1781, nommée aussi Taswel. 6 kil. carrés, 440 habitants (Turner)

NONOMANA = Découverte par Maurelle en 1781, appelée Hudson par Wilkes en 1841, Sherson par l'*Elizabeth*, Gran Cocal par Maurelle, et Monomanga. 6° 6' 0" S. 173° 59' 46" E. (Paris). 5 kil. carrés, 255 habitants (Turner).

NUITAO = 6° 6' 0" S., 174° 59' 46" E. (Paris); découverte en 1820, et nommée Loper, Lynx, Nuitao, Sjeiden par Hudson en 1841. 4 kil. carrés, 460 habitants (Turner).

NUI = 7° 15' 45" S., 174° 49' 46" E. (Paris); découverte en 1825 par Koerzen et Eeg, et nommée Het Nederlandsch England; Chromtchenko l'appelle Lowendahl. 5 kil. carrés, 440 habitants (Turner).

FUNAFUTI = 8° 25' 19" S., 176° 47' 10" E. (Paris); découverte par Peyster en 1819, nommée Ellice par lui, 6 kil. carrés, 105 habitants (Turner).

NOUKOULAILAI = 9° 22' S., 177° 30' E. (Paris); découverte par le capitaine Barrett, nommée encore Mitchell, groupe Nicholas, Plasquet, Nukulaelae. 6 kil. carrés, 105 habitants (Turner).

VAITOUPOU = 7° 26' S., 176° 21' E. (Paris); nommée aussi île Tracy, Paitupu, ou Achilles.

NOUKOUFETAOU = 8° 4' 2" S., 176° 8' 36" E. (Paris); découverte par Peyster en 1819, nommée aussi groupe Peyster.

BANC KOSIUSKO = 10° 20' S., 177° 22' (app.) E. (Paris); découvert en 1888.

ILE SOPHIA = 10° 47' S., 177° 11' (app.) E. (Paris) découverte par Barret; nommée aussi : Indépendance, Rœky, Nurakita.

1. Lettre du R. P. Cochet.

durcie par le travail. Il laboure et défriche ces natures sauvages, il sème à grande volée, souvent sur le roc et au milieu des ronces et des épines.

A l'âme baptisée et sanctifiée par la grâce, il faut une délicatesse infinie : son initiation et son épanouissement à la vie chrétienne en dépendent. Aussi, Dieu dans son amour a placé auprès de ces volontés, de ces énergies encore frustes et incultes, tout un poème de dévouement et d'immolation volontaire : le cœur virginal de la Sœur missionnaire. C'est elle qui est l'âme de la chrétienté nouvelle. Elle pénètre dans toutes les demeures, connaît toutes les afflictions, console toutes les peines, a des tendresses pour toutes les infortunes. Aujourd'hui elle gourmande les chefs, demain, elle mettra la paix dans leur ménage. Elle catéchise les petits, soigne les malades, recueille les abandonnés. Elle réunit les femmes et les jeunes filles, et leur apprend, l'ordre, le travail et les menus soins du ménage. Elle leur donne cette douce et humble modestie chrétienne, qui pare le front des converties, et cette réserve féminine et cette courageuse honnêteté, que la femme païenne ignore complètement.

C'est elle encore qui dissimule la misère désolante des murs de bois ou de chaume de l'humble chapelle de la mission. Et quand reviennent en leur temps, les solennités si touchantes des fêtes liturgiques, avec quelques fleurs, quelques guirlandes de verdure, avec les mille riens dont elle dispose, elle sait donner un air de fête à la pauvreté de l'autel et du tabernacle.

Elles ne goûtent plus, sur ces lointains rivages, la douce paix du cloître, mais elles ont l'apostolat dans toute son ampleur; et si elles ne trouvent pas toujours le temps de remplir les devoirs minutieux d'une vie monastique qui

n'abandonne rien au hasard, elles ont toujours celui de consacrer de longs et doux moments au divin Maître pour qui elles s'immolent.

*
* *

Le P. Bontemps avait longtemps désiré des religieuses pour sa mission lointaine des Gilbert et, quand de retour en Europe il put obtenir quelques filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ce fut pour lui une grande joie¹.

Il les avait annoncées à ses indigènes.

« Un jour, disait-il, je faisais une instruction sur le saint sacrifice de la messe, et j'expliquais le grand rôle du prêtre à l'autel. Après l'instruction, quelques-uns de mes auditeurs m'entourent, et me regardent. « Qu'y a-t-il leur demandé-je ? — Père, nous te regardons parce que tu représentes Jésus-Christ ! — C'est bien dit, mes chers enfants. Oui, le prêtre est le représentant de Jésus-Christ; puisque, en son nom, il pardonne les péchés; puisque, à l'autel, il lui donne son eucharistique naissance. » Mes interlocuteurs se recueillent et paraissent méditer une autre question. « Qu'est-ce encore, leur dis-je, parlez. — Père, le prêtre est le représentant de Jésus. Mais quelle est donc la représentante de Marie ? — Parfaitement ! mes chers enfants; voilà une bonne question. Oui, assurément, Marie a sa représentante, comme Jésus a son représentant. Et cette représentante, vous la verrez bientôt; elle viendra de France, sous l'habit de la religieuse : la religieuse, c'est la représentante de Marie; et elle aura pour vous la charité, la compassion, les soins

1. Les religieuses de la Société des Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur, ont été fondées à Issoudun (Indre), pour aider les Missionnaires du Sacré-Cœur dans leurs œuvres, surtout dans leurs missions lointaines de l'Océanie. Elles comptent déjà de nombreuses maisons à Sydney, et dans les trois vicariats apostoliques de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Poméranie et des îles Gilbert.

de Marie, pour vous faire aimer Jésus et soulager vos misères. »

*
* *

Cette promesse du missionnaire, fut merveilleusement réalisée. Faire aimer Jésus, est l'œuvre par excellence de la religieuse missionnaire.

« Nos enfants, écrit une Sœur de Nonouti, sont devenues sérieuses et ont même beaucoup de piété. Elles font la sainte communion les premiers vendredis du mois et sont heureuses de se confesser. Notre bonne Mère Supérieure

leur donne des avis

spirituels, leur parle

de la sainte commu-

nion, de la confession,

de la manière de bien

entendre la messe.

Tout cela leur fait

grand bien. Elle leur

enseigne aussi la mu-

sique, partout on en-

tend chanter, dans les

bois, dans les chemins, dans les maisons. C'est si touchant

d'entendre ces chères petites répéter dans leur langue : « Au

ciel, j'irai la voir un jour. » J'espère que la sainte Vierge

entend leurs voix...

« Si vous les voyiez aussi le dimanche avec leurs cha-

peaux, comme elles sont fières ! elles disent que c'est comme

en France; il y a bien une petite différence, mais elles ne s'en

doutent pas. »

*
* *

Parfois les Sœurs ont à partager les dangers de la vie hasardeuse des missionnaires.



INDIGÈNES DES ILES ELLICE

Dans ces mers des tropiques, aux courants violents, aux alternatives de calme et de tempête, on peut rester longtemps en route, sur un voilier, exposé à toutes les surprises d'un naufrage sur des récifs inconnus, ou, à de longs jours de calme plat, d'immobilité complète sur l'Océan que ne ride aucun souffle.

Pareille aventure arriva à plusieurs Sœurs de Nonouti. Elles ne devaient faire qu'une courte traversée. Leur voyage, au lieu de quelques jours, dura cinq mois.

« Le 3 février, écrit la sœur Rogatienne², nous quittions nos Sœurs de Nonouti, et montions à bord du *Maris Stella* avec l'intention de mettre à la voile le lendemain. Après la sainte messe, capitaine et matelots se mettent en mouvement; on déploie les voiles, et on lève l'ancre, mais voilà tout à coup un vent violent qui s'élève et jette le bateau sur les récifs; le gouvernail étant pris, impossible de faire un mouvement; à force de travail on réussit cependant à se tirer de ce mauvais pas, mais seulement à quatre heures du soir, à la marée haute.

« Nous ne partîmes que le lendemain matin à huit heures. Le 9, nous apercevions la terre, une petite île appelée Panapa; notre intention était d'y descendre pour voir si là, dans ce petit coin de terre, au milieu de l'Océan, il n'y aurait pas quelque chose à faire, quelques âmes à sauver ou encore quelques petits enfants à baptiser. Pendant huit jours et deux nuits on lutta contre le vent, impossible d'aborder la terre; on dut y renoncer à regret. Sur ces entrefaites, le vent tomba, on baissa une grande partie des voiles, puis on continua le voyage en se dirigeant vers l'île suivante, but de notre traversée. A notre grande surprise,

1. Voir *Annales belges de Notre-Dame du Sacré-Cœur*, août 1897.

car il n'y avait pas de vent, nous arrivions le matin, 12 février à Naourou, entraînés par un fort courant dans lequel nous étions tombés et dont nous avons eu beaucoup de peine à sortir, comme vous le verrez.

« Le gouverneur allemand de l'île et quelques blancs vinrent au bateau pour nous saluer. M. le gouverneur nous pria de descendre et nous offrit à dîner avec lui. « De main nous reviendrons pour dire la messe », dit le R. P. Supérieur ; mais hélas ! le lendemain matin, la terre avait disparu, nous étions loin, entraînés par le courant, impossible d'en sortir.

« Nous commençâmes une neuvaine pour obtenir une brise favorable. Le vent arriva en effet, mais le courant était plus fort que le vent et nous entraînait toujours bien loin de notre cher Nonouti ; encore quelques jours et nous arrivions chez nos Sœurs de la Nouvelle-Bretagne.

« A force de travail on réussit à sortir de ce mauvais pas. Une tempête s'annonce, la mer est furieuse, notre petit bateau est le jouet des flots.

« La tempête dura neuf jours ; après ce temps, capitaine et matelots se trouvaient bien fatigués ; tout l'équipage avait besoin de repos et le bateau de réparation ; il fallait donc se diriger sur l'île la plus proche et se décider à passer là le reste de la mauvaise saison. Après avoir erré vingt longs jours en pleine mer, nous arrivâmes dans une île appelée Ponapé, où se trouve une station catholique espagnole.

« Ponapé est d'un aspect enchanteur : des montagnes gigantesques, des arbres d'une hauteur incroyable, partout on ne voit que fleurs et que verdure. Dans la forêt et le long des chemins il y a des bananes, des papai, des citrons, des oranges, un arbre portant de grands fruits, appelé arbre à pain.

« Dans nos chères Gilbert, rien de tout cela, rien que le soleil brûlant de l'Équateur et les cocotiers, pas de belle verdure, ni de fleurs.

« Après notre arrivée, la première visite fut pour Jésus; il y avait longtemps que nous n'avions vu le tabernacle. Là, à notre grande surprise, se trouvait sur l'autel la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, et nous voilà tout heureuses de retrouver notre bonne Mère du ciel dans ce petit coin de terre. Le lendemain, les femmes et les enfants affluèrent vers notre demeure.

« Par un dessein de la divine Providence, nous étions arrivés à Ikité (nom de l'endroit) au moment où se préparait une grande fête; le baptême du roi et de la reine. On nous invita, avec instance, à rester pour donner un peu plus d'éclat à la fête qui devait avoir lieu dans huit jours. Nous hésitons d'abord, car après l'accident qui venait de nous arriver, notre bateau n'était pas en lieu sûr. En jetant l'ancre, la chaîne s'était brisée et l'ancre était tombée à la mer. Deux mois auparavant, nous avions perdu la première ancre à Nonouti et il ne nous en restait plus qu'une.

« Nous demeurons quand même.

« Vers 10 heures du matin, la Reine arrive chez nous, suivie de beaucoup de femmes portant leurs présents; bientôt toute notre maison est encombrée de cannes à sucre, d'ignames, de bananes et de cocos, sans oublier un joli porc noir et deux coqs. Le porc grogna toute la nuit à côté de nous. Comme nous ne savons pas du tout la langue de ce pays, nos remerciements sont vite finis. Les hommes, de leur côté, offrirent leurs présents au Révérend Père Supérieur, qui les fit porter au bateau; malheureusement le porc a trouvé un trou et s'est jeté à la mer.

« Je passe de suite au baptême : la veille, le navire de

guerre espagnol avait amené M. le gouverneur, ainsi que le R. P. Supérieur des Capucins, le P. Augustin, accompagné de plusieurs Pères et d'un Frère jouant de l'accordéon. Le navire venait de la colonie espagnole, située plus loin, dans la même île; de Ponapé, il faut huit heures au vapeur pour venir à Ikité et nous, avec notre voilier, nous avons mis un jour et une nuit. Quand tout le monde fut réuni, le R. P. Augustin prit la chape violette et se rendit au bas de l'église où l'attendaient les cinq adultes qui devaient être baptisés. Tous étaient en blanc, la reine avait une ceinture de satin noir et un voile en crêpe noir sur la tête. Après le baptême, le Père bénit un mariage, ensuite il donna la confirmation aux nouveaux baptisés et à beaucoup d'enfants petits et grands, même à des bébés de quelques jours.

« Le soir, nous allâmes à bord pour partir le lendemain à 7 heures, et notre bateau fut amarré au navire de guerre qui nous tira hors de ce mauvais passage et des rochers.

« Nous avons mis plus de temps pour revenir de Ponapé que pour y être entraînés : l'aller s'était effectué en deux semaines; pour le retour, il nous a fallu plus de deux mois. Nous n'avions plus le fameux courant qui nous avait emmenés malgré nous. Avec un bon vent, nous aurions pu faire en un mois la traversée; mais, le plus souvent, nous n'avions pas même une légère brise. De temps à autre pourtant s'élevait une forte bourrasque, accompagnée d'une pluie abondante, et après, tout rentrait dans le calme pour plusieurs jours. De ce train, nous avions tout le temps de faire des contemplations sur l'immensité de l'Océan et d'élever nos cœurs jusqu'à Dieu.

« Après quarante-trois jours, nous voici enfin près de l'île Poutaritari. C'était la veille de l'Ascension. Le capitaine demanda à y faire escale afin d'acheter une ancre; le Révérend

Père Supérieur y consentit, malgré le retard que cela devait mettre à notre entrée à Nonouti, où l'on est sans doute bien inquiet sur notre compte. Le voyage ne devait durer que quinze jours, et voilà cinq mois que nous sommes partis.

« Enfin, le 27 juin, nous arrivons en face de Nonouti. Nous sommes encore loin en mer ; mais les indigènes qui sont à la pêche ont reconnu le *Maris Stella* ; ils quittent leurs filets et viennent à force de rames à notre rencontre. Le premier mot qu'ils nous disent est pour nous annoncer la mort du P. Gaillard. « Le P. Benjamin est mort », nous crient-ils. Cette nouvelle nous attriste tous, surtout le R. P. Bontemps, qui apprenait un vide de plus dans son petit bataillon de missionnaires. Quatre morts en deux ans, voilà bien des tombes dans notre cimetière de Nonouti !

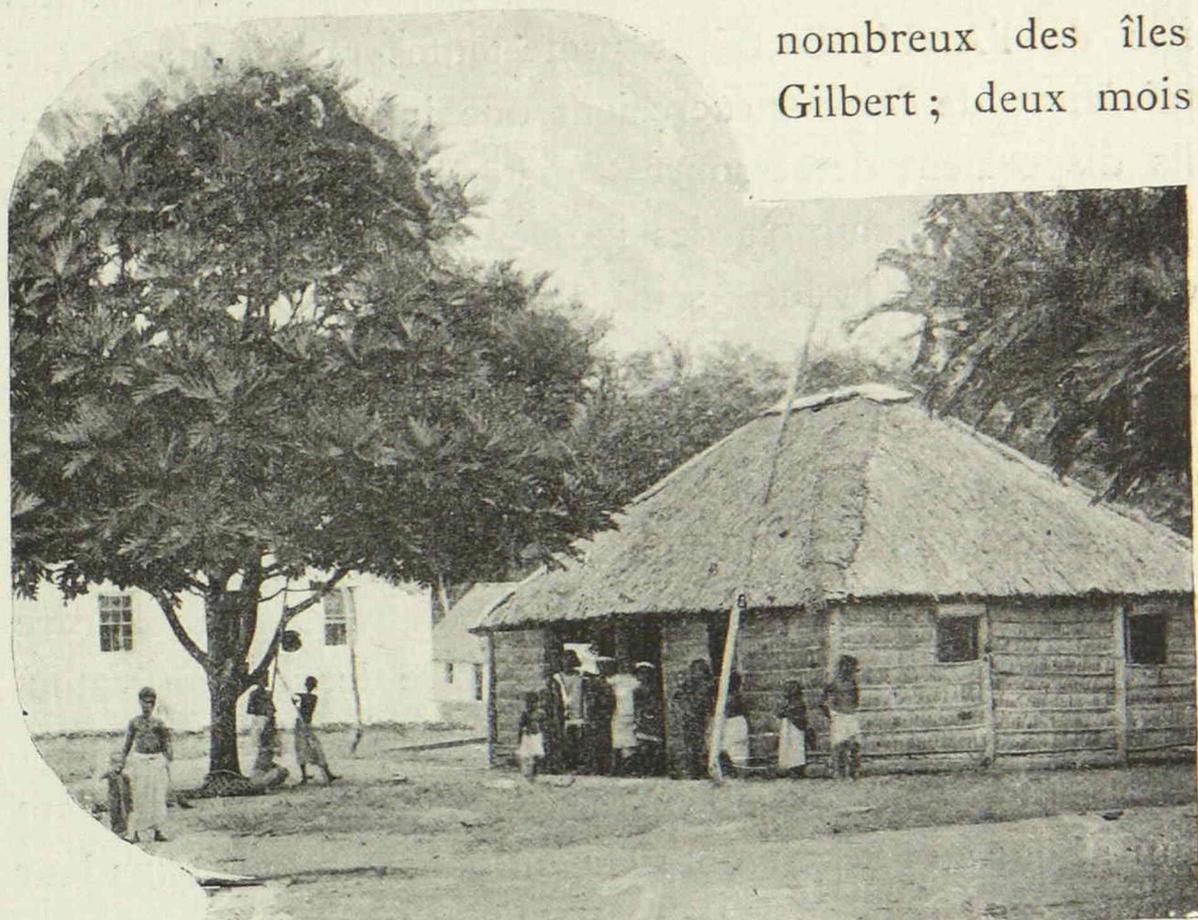
« Le même soir, nous abordons à Nonouti ; on s'empresse autour de nous, on nous prend par les bras, par les habits ; on nous croyait perdus. Les indigènes escaladent la haie de verdure qui entoure la résidence des Pères, ils veulent voir leurs missionnaires et leurs Sœurs dont, pendant cinq mois, ils n'avaient plus de nouvelles. Vous devinez facilement la joie et l'enthousiasme que causa notre retour. Pour nous, nous allons tout d'abord à la chapelle remercier le bon Dieu et Notre-Dame du Sacré-Cœur de nous avoir si visiblement protégés et ramenés sains et saufs.

« Nous n'avons pu reprendre nos occupations ordinaires que le surlendemain, et encore nous étions bien souvent interrompues par les nombreux visiteurs et visiteuses, curieux de savoir tout ce qui nous était arrivé. Il faut bien satisfaire tous ces braves gens qui nous montrent tant de sympathie. »

*
* *

Cette lettre était la dernière que sœur Rogatienne devait écrire à ses sœurs d'Issoudun.

Elle venait de déplorer les ravages de la mort parmi les missionnaires si peu nombreux des îles Gilbert ; deux mois



MAISON DU JUGE A FUNAFUTI

après, elle tombait, elle aussi, et le cimetière

de la mission de Nonouti comptait une tombe de plus.

Les desseins de Dieu échappent à notre science bornée. L'homme ne peut que s'incliner devant la majesté infinie, en adorant en silence les volontés divines ; il doit croire, malgré tout, d'une foi vaillante comme son amour, en l'infinie miséricorde du Père qui l'éprouve.

Dans les œuvres divines, le succès ne va pas sans le sacrifice, et chaque pas en avant se compte sur un tombeau.

*
* *

Les succès de la mission des îles Gilbert ont été aussi éclatants qu'inattendus.

A leur arrivée à Nonouti, les missionnaires ne trouvèrent qu'un nombre fort restreint de catholiques. Toutes les îles de l'Archipel étaient protestantes ou païennes. Les ministres de l'erreur exerçaient une influence incontestée, ils disposaient de ressources matérielles très grandes qui leur assuraient auprès des indigènes une prépondérance contre laquelle la lutte semblait impossible.

Les rois établis par les ministres étaient protestants, et la religion du roi chez ces peuples doit être la religion de la nation.

Des teachers ou catéchistes protestants se trouvaient dans tous les villages, et, depuis longtemps, sur l'ordre des prédicants, ils avaient semé contre la religion catholique les calomnies les plus noires.

Les quelques naturels convertis au catholicisme pendant leur séjour aux îles Samoa, étaient à leur retour dans leur patrie, persécutés par leurs compatriotes protestants.

Essayer en de telles circonstances de planter la croix en ces îles et de les convertir à une religion méprisée et détestée, c'était tenter l'impossible, c'était aller au-devant d'un échec.

Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu, et sa grâce est toute-puissante.

Trois pauvres missionnaires commencèrent il y a dix ans l'évangélisation de ces îles lointaines.

Leur parole ardente tomba chaque jour sur ces âmes, goutte à goutte, avec le sang de la Victime très pure qu'ils offraient chaque matin sur l'autel.

Ils ont fait ce qui est au pouvoir de tout homme de faire : un acte de foi. Dieu a fait le reste.

Il a commandé à ces âmes, et les ténèbres amassées par l'intrigue, le mensonge et les trahisons de l'erreur se sont dissipées.

Les obstacles élevés par le démon et la chair ont disparu.

Et quand aujourd'hui, après dix ans de labeur, on énumère les âmes converties, les églises bâties, les écoles ouvertes, les îles amenées à la foi, on ne peut que louer et glorifier Dieu, l'auteur de tant de grâces.

L'âme émue s'élève vers le Cœur sacré de Jésus dont le règne s'étendra malgré ses ennemis, et vers Marie dont les charmes attirants ouvrent tous les cœurs; elle admire ces hommes apostoliques dans leur rude et grande tâche, elle glorifie l'humble missionnaire qui n'est point mort les mains vides, mais dont les œuvres resteront, et elle remercie ces vaillants qui ajoutent une page à l'histoire à jamais glorieuse de l'Église.

Il est évident que ce n'est pas un simple
acte de bienfaisance qui a motivé
le donateur, mais qu'il s'agit d'un
acte de justice, d'un acte de
solidarité humaine. Le donateur
veut contribuer à l'amélioration
de la situation matérielle et
morale de la population. Il veut
aider à la construction d'une
société plus juste et plus
équitable. C'est pourquoi il a
fait un tel don. Ce don est
le fruit de sa conscience et de
sa pitié pour les plus déshérités.
Il est le signe d'un cœur ouvert
et d'une âme généreuse. C'est
ce qui rend ce don si précieux
et si digne d'être honoré.

APPENDICE

VICARIAT APOSTOLIQUE DES ILES GILBERT

RAPPORT

PRÉSENTÉ PAR SA GRANDEUR M^{GR} JOSEPH-MARIE LERAY, A SON ÉMINENCE
LE CARDINAL LÉDOCHÓWSKI, PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus !

Issoudun, le 1^{er} octobre 1898.

ÉMINENTISSIME SEIGNEUR,

Votre sollicitude pour la propagation de l'Évangile parmi les nations infidèles vous a fait abaisser un regard de bienveillance sur la difficile mission des Gilbert, perdue au milieu des vastes mers qui l'enveloppent de toutes parts, et que le Saint-Siège a daigné confier à notre humble Société des Missionnaires du Sacré-Cœur.

Vous avez proposé à S. S. Léon XIII, d'ériger cette mission en Vicariat apostolique. C'est un grand bien pour nos catéchumènes et pour cette chrétienté naissante, qui verra dans cette mesure une preuve du suprême intérêt que le Saint-Père prend pour tous ses enfants, n'importe sur quelle plage la Providence les ait placés. C'est aussi un grand bien pour les missionnaires qui désormais se sentiront plus forts pour la lutte contre l'hérésie parce qu'ils seront appuyés par une autorité plus grande et plus efficace. Au nom de tous ces nouveaux chrétiens et aussi au nom de tous nos chers missionnaires, nous offrons à Votre Éminence l'expression de notre plus profonde reconnaissance.

Et puisque le Saint-Siège a daigné, malgré notre indignité, fixer sur nous son choix pour porter le lourd fardeau de ce nouveau Vicariat apostolique, nous nous faisons un pressant devoir de rendre compte à Votre Éminence de nos travaux, des succès

obtenus jusqu'ici avec la grâce de Dieu, et des espérances que nous concevons pour l'avenir.

Après avoir rappelé brièvement la position géographique et l'étendue de notre mission, nous dirons quelque chose de ses commencements, de ses progrès, de son état actuel, et de ce que nous comptons réaliser pour l'avenir avec l'aide de Dieu, la bénédiction du Saint-Père, et la haute protection de Votre Éminence.

COUP D'ŒIL GÉOGRAPHIQUE

Au mois d'août de l'année dernière le Saint-Siège lui-même a fixé les limites de notre Vicariat des Gilbert. Il comprend d'abord le groupe des îles Gilbert proprement dites, puis le groupe des Ellice, et enfin l'île de l'Océan. Le groupe des Gilbert renferme seize îles dont voici les noms indigènes exacts, du nord au sud : Makin, Poutaritari, Marakei, Apaiang, Tarava, Maiana, Apemama, Aranouka, Kouria, Nonouti, Tapitouea, Onotoa, Perou, Noukounaou, Tamana et Arorai. Le groupe des Ellice comprend neuf îles dont voici également les noms en descendant vers le sud : Nanomea, Nanomana, Nioutao, Noui, Waitoupou, Noukoufetaou, Founafouti, Noukoulailai et Noulakita. Ajoutez à ces deux groupes l'île de l'Océan qui se trouve à cinquante lieues à l'ouest des îles Gilbert. Ces deux archipels sont situés sous les feux de l'Équateur et s'étendent obliquement dans l'océan Pacifique sur une ligne courbe d'environ six cents lieues, du 169° longitude est Paris au 179° 48' et du 3° 10' latitude nord au 10° 45' latitude sud. Toutes ces îles sont séparées les unes des autres par des distances variables de dix à trente lieues.

Elles ont en moyenne de huit à dix lieues de long sur une demi-lieue de large. Ce sont des îles basses et formées de pierres, de roches madréporiques qui émergent quelque peu au-dessus du niveau de la mer et qui sont recouvertes d'une couche de sable. Ces îles sont absolument plates et n'ont aucune source. On trouve de l'eau en creusant le sable, mais ce n'est autre chose que l'eau de mer qui a subi une filtration naturelle, de manière à être un peu débarrassée de son goût saumâtre. Les indigènes s'en servent, mais le missionnaire ne peut en faire usage sans danger. Un capitaine, visitant naguère notre station, affirmait qu'il n'en voudrait

pas boire un verre pour tout l'or du monde, car il la tenait pour un véritable poison. Les missionnaires sont donc obligés de se procurer à grands frais des réservoirs en fonte ou en zinc pour recueillir l'eau de pluie.

FLORE ET FAUNE

On jugera facilement de la pauvreté du sol de ces parages si on songe que plusieurs traders ont été obligés de faire venir de la terre d'Amérique pour améliorer le petit espace de terrain qu'ils emploient au jardinage.

Le cocotier vient très bien là-bas ainsi que le pandanus. Le papai, espèce d'igname, à haute tige et à larges feuilles, pousse dans des tranchées profondes que pratiquent les indigènes.

La noix de coco est la base de l'alimentation des indigènes, avec le poisson qu'ils trouvent dans les larges lagunes entourant leurs îles.

Bien des plantations ont été essayées, mais sans succès. Le sol et surtout le climat ne les comportent pas. De notre côté, à Nonouti, notre station principale, nous avons essayé la culture de la banane, de l'igname, du taro, de l'ananas et des autres plantes des pays chauds, mais toujours sans succès. Quant aux animaux, on n'en rencontre aucune espèce, sauf quelques poules, des canards et des porcs; ajoutez à cela deux ou trois espèces d'oiseaux de mer que l'on trouve de temps en temps, pêchant sur le rivage.

CLIMAT, MŒURS

Le pays est sain; il n'y règne pas de fièvre. La température moyenne est de 30 à 35 degrés à l'ombre, elle est constante toute l'année. Les sécheresses durent quelquefois très longtemps et amènent une affreuse famine. Les indigènes sont naturellement assez bons et assez doux. La note de sauvage et d'anthropophage ne leur convient nullement.

PROTECTORAT ET POPULATION

Toutes les îles de notre vicariat sont constituées au point de vue politique sous le protectorat de l'Angleterre depuis 1892. On

estime que la population des îles Gilbert s'élève à 40 000 ; celle des Ellice nous est moins connue.

HISTOIRE DE LA MISSION, SON ÉTAT ACTUEL

A notre arrivée dans ces parages, il y a dix ans, il y avait peu de catholiques. Le protestantisme était installé en maître partout : il régnait, sur l'esprit des chefs, par la flatterie et par les cadeaux ; sur l'esprit des populations, par la menace et par la crainte. Il n'est pas parvenu, cependant, malgré son active et incessante propagande, malgré les bibles qu'il répand et l'or dont il regorge, à faire de nombreux adeptes. Depuis dix ans que nous sommes dans ces îles, le catholicisme y a fait de grands progrès ; nous comptons en ce moment 10 000 catholiques dans notre vicariat. Voici, d'ailleurs, en des chiffres exacts, l'état actuel de la mission :

1888. — 1° La première station fut celle de Nonouti. C'est là qu'abordaient en mai 1888, le R. P. Bontemps, le frère Conrad et votre serviteur. Nous y comptons actuellement 2 500 catholiques, 1 église, 10 chapelles et 12 écoles. Personnel de la station : 2 Pères, 2 Frères et 4 Sœurs. Les Frères ont ouvert une école de garçons et les religieuses une école de filles. Les dix autres écoles sont dirigées par des catéchistes indigènes. Le nombre des enfants fréquentant chaque école est de 40 environ.

1889. — 2° La seconde station fut celle de Noukounaou (1889). Elle comprend 400 catholiques, 3 chapelles, 3 écoles, 3 catéchistes et 120 enfants ; elle est visitée par les Pères de Nonouti.

1891. — 3° La troisième en date est celle de Tapitouéa (1891). Elle renferme 2 000 catholiques, 7 chapelles, 8 écoles avec 8 catéchistes et 500 enfants. Personnel de la station : 1 Père, 1 Frère, 2 Sœurs.

1892. — 4° Puis vient Poutaritari qu'on appelle souvent Makin, du nom d'une petite île voisine (1892). 636 catholiques, 8 chapelles, 6 écoles avec 5 catéchistes et 180 enfants. Un Frère est chargé de cette station.

1893. — 5° Onotoa. 350 catholiques, 5 chapelles, 10 écoles, 10 catéchistes et 400 enfants. Personnel : 1 Père, 2 Frères et 2 religieuses.

1894. — 6° Pérou. 600 baptisés et 200 catéchumènes, 4 chapelles, 4 écoles, 4 catéchistes et 150 enfants. Un Frère tient cette station.

1895. — 7° Marakei. 250 catholiques, 1 chapelle, 1 catéchiste. La station est visitée par les Pères de Nonouti.

1897. — 8° Apaiang. — 800 baptisés et 500 catéchumènes, 3 chapelles, 12 écoles, 13 catéchistes avec 420 enfants. Cette île est visitée par le Père de l'île Tarava.

OBSTACLES A L'ACTION CATHOLIQUE

Il ne faut pas oublier, que là comme partout, plus peut-être que partout ailleurs, le missionnaire catholique doit lutter contre le démon qui, voyant l'heure venue où ces îles seront converties au catholicisme et les âmes des indigènes régénérées dans le sang de Jésus-Christ, fait rage pour multiplier devant nous les obstacles. C'est d'abord le protestantisme qui se dresse en face de nous. Arrivé dans ces parages trente-cinq ans avant nous, il veut s'en prévaloir comme d'un droit pour nous interdire l'entrée des îles dans lesquelles il se trouve établi; et, comme il n'en a pas laissé une seule sans y lancer un bon nombre de teachers, c'est de l'archipel entier des îles Gilbert qu'il voudrait nous exclure complètement. Pour donner une idée de la force de nos adversaires, voici quelques chiffres extraits du rapport officiel sur l'état des seules missions wesleyennes dans le sud de l'Océanie. Les ministres européens ne dépassent pas le nombre de 20, mais la force de la secte est dans le personnel indigène. Ici les chiffres sont effrayants ! Ce personnel se compose de : 73 ministres, 1 321 catéchistes et teachers, et 2 477 instituteurs formés dans des séminaires appropriés à cette destination. Environ 43 300 enfants reçoivent l'instruction dans leurs écoles. Plusieurs voiliers et même un beau steamer desservent continuellement leurs stations.

Leur bilan officiel accuse pour l'année 1895 une dépense de 366 100 francs. Partout donc l'hérésie est à l'œuvre pour disputer les âmes à la vérité, pour prévenir la prédication de notre sainte foi et prendre possession des plus nombreuses et des meilleures populations indigènes. C'est la peine dans l'âme et l'angoisse au cœur que nous assistons à ce spectacle, et que nous suivons ce tra-

vail acharné de pervertissement des âmes. Et avec quelle amère tristesse nous constatons que, désormais, chaque délai apporté dans la pratique du dévouement apostolique ou dans les secours de la charité chrétienne, a son contre-coup en Océanie, dans la capture faite par l'hérésie de quelque pauvre population. Que peut une poignée de missionnaires contre l'écrasement du nombre?

Nous pouvons bien donner notre temps, notre jeunesse, notre vie même, mais nos forces sont vite épuisées sous ce climat brûlant de l'Équateur; et pour ne pas être complètement écrasés par l'armée ennemie, pour rétablir, autant qu'il se peut, la proportion numérique, il nous faut nécessairement fonder des écoles et former des catéchistes. Ces auxiliaires indigènes seront placés dans des centres secondaires pour tenir nos écoles, pour soutenir les fidèles, les encourager, les réunir pour la prière, leur donner des avis, écarter les désordres, rétablir la paix, recevoir le missionnaire, annoncer sa visite, préparer sa réception, le remplacer même, autant que faire se peut, auprès des mourants, ensevelir les morts, prier et faire prier pour eux, et les conduire à leur dernière demeure. En ce moment, nous en avons 57, dans les différentes stations des Gilbert. Nous les avons formés de notre mieux, un peu vite, il est vrai, et leur formation est nécessairement incomplète; mais les circonstances l'exigeant, il fallait aller au plus pressé. Nonouti compte 10 catéchistes, Tapitouéa 8, Tarava 10, Poutaritari, Pérou 4. Apaiang 13, Marakei, Noukounaou 3, Onoatoa 3. Les Pères s'occupent de leur direction et les surveillent. A Nonouti, les Frères ont ouvert une école de garçons et les Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur une école de filles, ce qui porte à 57 le nombre de nos écoles. Nous tenons beaucoup à ce que nos écoles l'emportent sur les autres pour tout ce qui est de l'instruction: c'est un excellent moyen d'attirer les indigènes et de les conserver. Les dépenses occasionnées pour l'entretien annuel de chacune de ces écoles est de 300 francs environ, tant pour la solde du catéchiste que pour les fournitures de classe, et tout cela est à la charge de la mission. C'est donc une somme considérable qu'il faut ajouter aux dépenses générales affectées au personnel de la mission. Il est absolument nécessaire que nous nous imposions chaque année ce lourd sacrifice si nous voulons conti-

nuer par l'école la lutte que nous avons entreprise contre l'erreur et le paganisme.

Mais nous sommes bien loin de toucher au terme. Pour résister avec succès à la propagande protestante, nous aurions besoin d'environ 150 catéchistes choisis avec soin et formés avec sollicitude: 100 aux Gilbert et 50 aux Ellice. Impossible d'arriver à ce résultat sans une école spéciale de catéchistes, sorte de petit séminaire où ils seraient initiés d'une manière plus sérieuse et plus pratique à leur futur ministère. Aussi, est-ce de ce côté que se porteront nos premiers soins dès mon retour aux îles Gilbert. Dans les diverses îles de la mission, nous choisirons avec soin quelques jeunes gens plus intelligents, nous les réunirons dans une station plus centrale, et là un Père sera chargé de leur éducation. J'espère que trois ans suffiront pour leur apprendre les principaux éléments de notre foi, orner leur intelligence de bonnes notions scientifiques et former leur cœur à l'amour et à la pratique de la vertu.

Ce sera là une nouvelle dépense pour la mission. Tout ce qui concerne la nourriture, l'entretien et les fournitures de ces jeunes gens sera pour la plus grande partie à la charge du Vicaire apostolique. C'est donc une dépense nouvelle à ajouter à celles qui déjà nous accablent, et auxquelles nous ne pouvons faire face qu'avec difficulté et au prix de bien des privations. En effet, rien ne pousse sur ce sol aride et rocailleux des Gilbert : pas de culture possible, par conséquent; et l'on peut bien dire que, de ce côté, mon Vicariat est le plus deshérité de tous ceux de l'Océanie, comme je l'ai déjà fait remarquer.

Les dépenses pour l'entretien des 15 missionnaires, Pères, Frères et Sœurs, s'élèvent annuellement à 15 000 francs. Et cela se comprend facilement. Isolés comme nous le sommes du reste du monde, nous ne pouvons qu'avec peine et à grands frais nous procurer les aliments nécessaires, et ce n'est que tous les deux ou trois mois que des navires venant de Sydney ou d'Amérique passent dans les parages des Gilbert.

Un autre chef de dépenses qui s'imposent, ce sont les voyages incessants que nous devons faire d'une île à l'autre pour visiter nos catholiques. Ces dépenses s'élèvent annuellement à 5 000 ou 6 000 francs.

Donc, 11 000 baptêmes (si nous comptons les morts), 57 écoles et 61 églises ou chapelles construites ! Voilà en un bref résumé le travail accompli par quatre ou cinq Pères missionnaires pendant les dix années qu'ils ont passées dans cet archipel des Gilbert (10 mai 1888 — avril 1898).

Dans ce combat corps à corps avec un ennemi cent fois plus fort que nous, sept missionnaires sont tombés, victimes de leur héroïque dévouement. Jamais nous ne pourrons oublier le R. P. Bontemps, le fondateur et le Supérieur de la mission pendant neuf années : c'est à lui que revient la gloire d'avoir implanté la foi catholique sur toutes ces plages des îles Gilbert. Parmi ces morts nous comptons aussi ce brave frère Bernard qui était déjà resté neuf jours perdu au milieu de l'Océan, seul dans sa barque, mourant de faim et de soif.

En novembre prochain, Éminence, je repartirai pour ces îles lointaines, emmenant avec moi une quinzaine de missionnaires : cinq ou six prêtres et probablement autant de Frères et de Filles de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Le personnel de la mission sera doublé, et je compte entreprendre l'évangélisation de ces îles sur une plus grande échelle. Baptêmes et conversions se multiplieront ; j'espère, car tous les indigènes semblent attendre avec impatience le prêtre qui viendra verser sur leur front l'eau sainte du baptême et les faire enfants de la sainte Église, car depuis le martyre du bienheureux P. Chanel qui le premier a versé son sang pour la foi en Océanie, il a passé sur ces îles un souffle divin qui les a mûries pour le catholicisme et pour l'Évangile.

Je compte aussi établir une station aux Ellice, jusqu'ici inoccupées. Deux prêtres et un frère iront là préparer la place à d'autres missionnaires et jeter dans les âmes la bonne semence. La besogne sera rude au début, car tout est à créer, et nous sommes comme perdus au milieu de l'immense Océan. C'est péniblement que nous parvenons à nous débattre contre l'isolement et la pauvreté. Les communications sont rares et difficiles, la langue est inconnue, mais nous avons confiance que nous ne serons pas abandonnés. Dieu est là, au-dessus de nos têtes, qui veille sur ses missionnaires ; et, si les uns meurent à la peine, si la mort les couche avant l'heure dans le sillon qu'ils auront laborieusement

creusé, d'autres viendront cultiver le champ qu'ils n'auront fait que défricher, et cueillir les fruits quand ils auront atteint la maturité.

CONCLUSION

Voici les œuvres qui s'imposent pour l'heure présente :

Entretien de 35 missionnaires ;

Soutien de nos 57 écoles avec leurs catéchistes ;

Frais de voyages et de visites pastorales dans le Vicariat ;

Établissement d'une nouvelle mission aux Ellice ;

Formation d'une école normale, sorte de petit séminaire pour la formation des catéchistes indigènes ;

Frais d'impression de livres gilbertins, classiques et religieux ;

Nouvelles constructions d'églises ;

Frais de voyage pour une nouvelle caravane de 18 missionnaires.

Ce sont là des frais considérables. C'est pourquoi, Éminence, si nous considérons d'un côté les difficultés de l'entreprise et de l'autre la petitesse de nos moyens, nous aurions lieu de nous effrayer ; mais appuyés sur les bénédictions du Saint-Siège apostolique, et jetant les yeux vers le ciel d'où nous viendra la grâce, et vers l'Œuvre de la Propagation de la Foi et celle de la Sainte-Enfance, d'où nous viendront les ressources, nous avons la douce confiance de conduire à bonne fin l'œuvre de l'évangélisation de nos chers indigènes, répondant par là à la devise que nous avons mise dans nos armes : *Ad Cor Jesu per Mariam et Joseph.*

Daignez agréer, Éminence, l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De Votre Éminence,

le très humble serviteur *in Corde Jesu.*

† JOSEPH-MARIE LERAY,

Miss. du S.-C.,

Vicaire apostolique des îles Gilbert,

Évêque titulaire de Rémésian.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE DÉPART

L'Elisabeth. — Les îles du Pacifique. — Une guirlande de verdure sur les eaux. — La vie coralliaire. — Les îles Gilbert et les îles Ellice. — Croyances païennes. — Les protestants aux Gilbert. — Missionnaires espagnols. — La hiérarchie catholique dans les îles du Pacifique. — Une chrétienté sans prêtre. — En avant. 1

II. — NONOUTI

L'arrivée. — La messe en canot. — Tapouiaki. — La première Église. — La flore. — Cultures indigènes. — Les aliments. — La faune. — Tempêtes. — Les enfants. — En classe. 25

III. — LE VOYAGE DU *FABERT*

Départ pour Noukounaou. — A bord du *Fabert*. — Caravelles espagnoles. — Les colonies portugaises. — Les Dieppois et les Malouins. — L'île de Jésus. — Découverte des îles Gilbert. — La forêt. — Insectes et papillons. 58

IV. — L'ILE DE PÉROU

La population des Gilbert. — Tatouage. — Armes et guerres. — *L'Anti*. — Un exorcisme. — Morts et funérailles. — La conversion de Pérou. — Perdu en mer!. 80

V. — LA CONQUÊTE

Noukounaou. — A travers les brisants. — Commencement des hostilités. — La lutte. — Les éclairés et les endormis. — Détresse. — Maladies des indigènes. — Un cercueil tout prêt. — Nouvelles luttes. — Le triomphe de la croix. 113

VI. — LA VIE INDIGÈNE

Le mariage. — Le *Ketiro*. — L'héritage. — Le vol. — Le gouvernement. — La danse et les jeux. — La pêche. — Les oiseaux. — Un nouveau pigeon voyageur. — Fêtes chrétiennes. 144

VII. — TAPITOUÉA

Le P. Bontemps. — On demande un missionnaire. — Tapitouéa. — Utiroa. — La lutte pour le bien. — L'influence de Marie. — Les pâques. — Une mission détruite. — La vie du missionnaire. — Une église sur la lagune. — Le dimanche. 169

DEUXIÈME PARTIE

I. — L'ATOLL

Les magnificences de la mer. — Le polype. — Le corail — Les atolls. — Formations madréporiques. — Une muraille fantastique. — L'assaut de la vague. — L'écrin de l'Océan. — La plage. — La lagune 195

II. — D'ILE EN ILE

Aranouka. — Apamama. — Maiana. — Tarava. — Lettre du roi Tem Matag. — Une retraite écourtée 222

III. — LA MOISSON

Apaiang. — Conversions inattendues. — Journal d'un missionnaire. — Courses apostoliques. — La meilleure Bible. — Maraki. 241

IV. — ET CECIDIT

Pêcheurs d'hommes. — Taritari. — Makin. — Une visite au roi. — Trop tard! — Un temple protestant inauguré par un missionnaire catholique. — La croix de Makin. — Aroraï. — Onoatca. — Tamana. — Derniers jours du P. Bontemps. — Sa mort. 276

V. — LE RÈGNE DU CHRIST

Le sacre. — Les îles Ellice. — Les Sœurs missionnaires. — Entraîné par les courants. — Ponapé. — Les morts. — La vie chrétienne. — Conclusion. 310

APPENDICE

Rapport présenté par S. Gr. Mgr Leray, à Son Éminence le Cardinal préfet de la Propagande 333

FIN

Coll
9

910

DU MÊME AUTEUR

CINQ ANS

PARMI LES

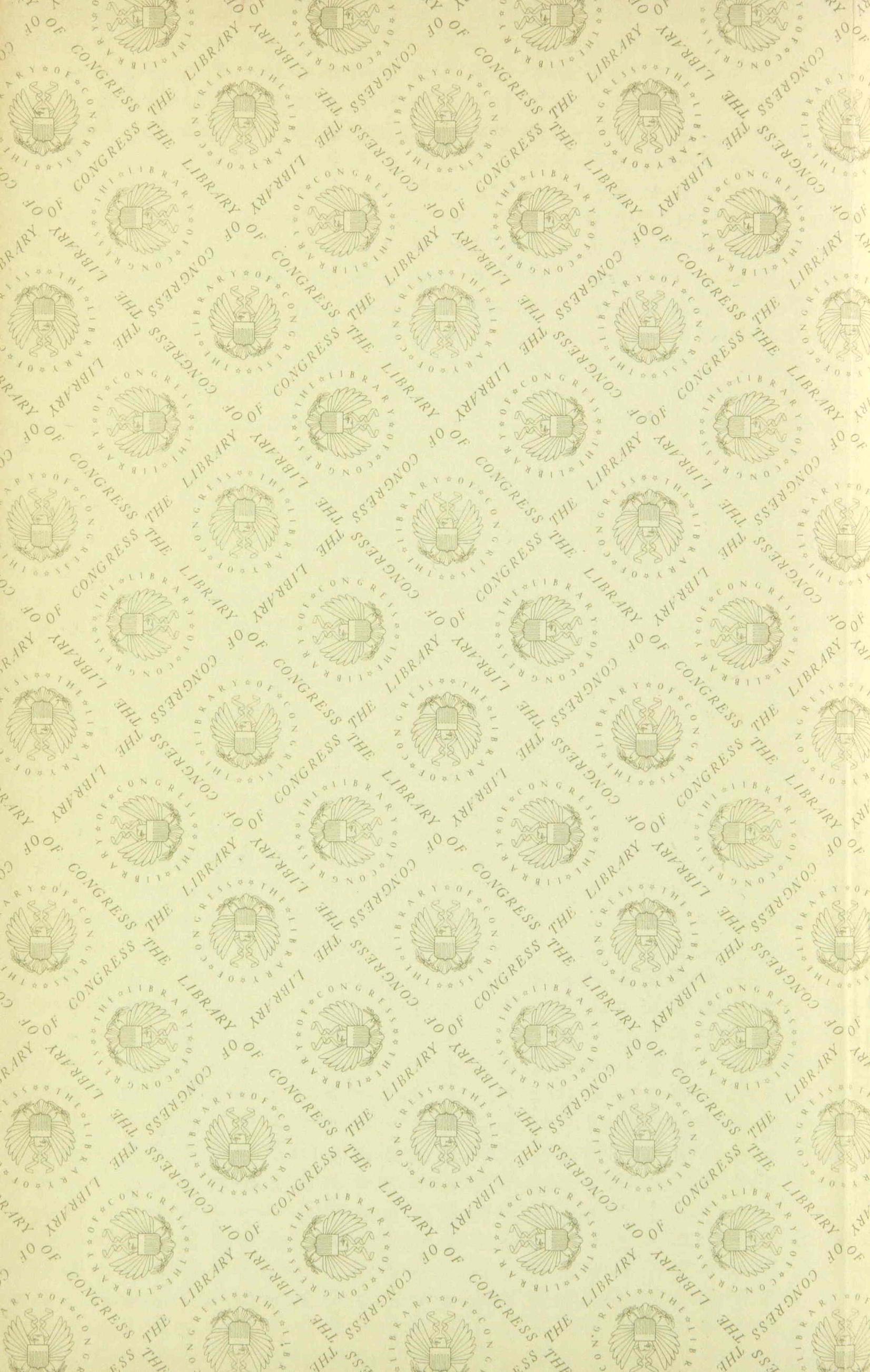
SAUVAGES DE LA NOUVELLE-BRETAGNE

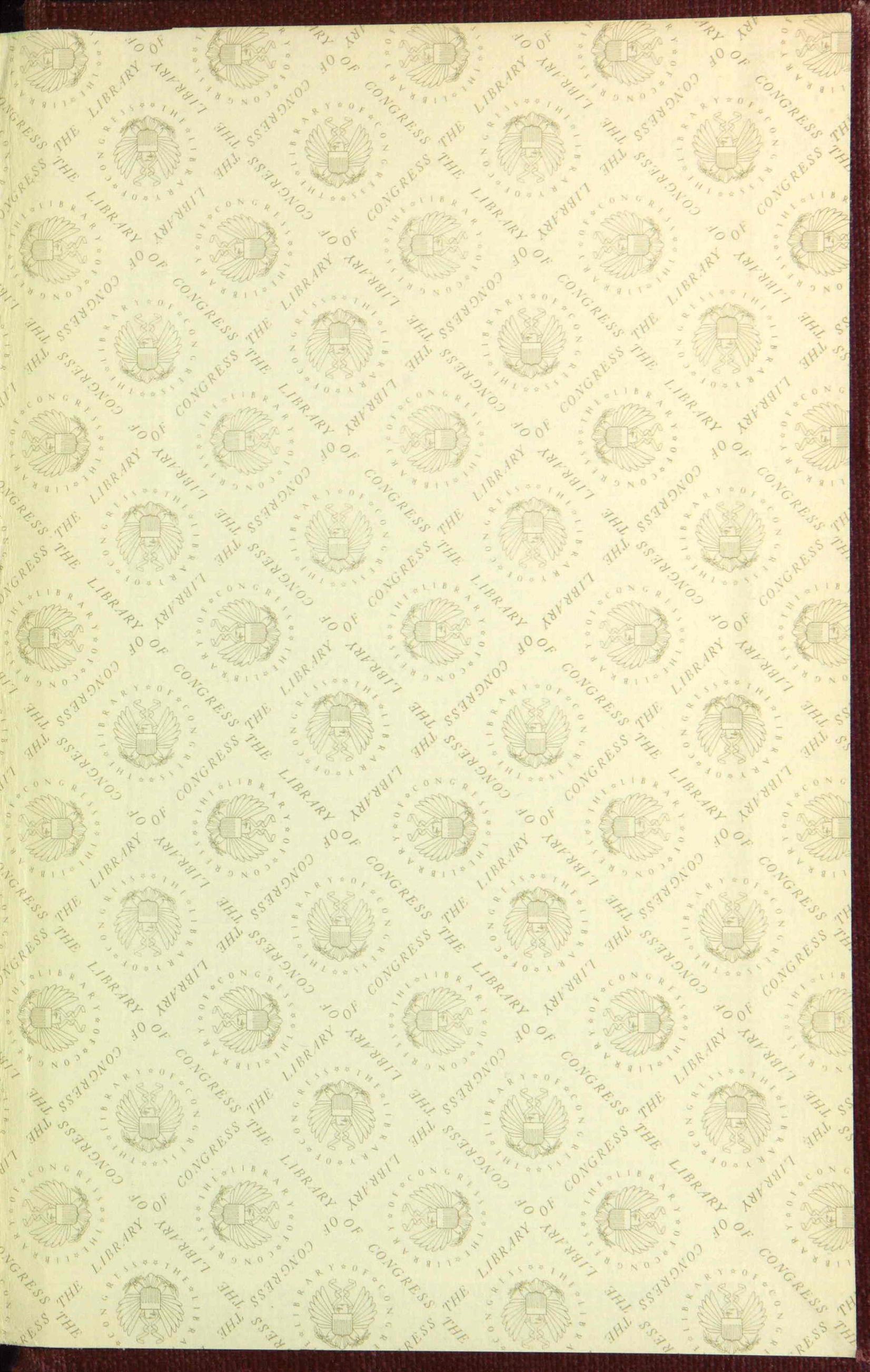
ET DE LA NOUVELLE-GUINÉE

Ouvrage épuisé

18

 3463





LIBRARY OF CONGRESS



0 020 997 640 7